

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 18 (n°1-3), Bruxelles, Janvier-Mars 1910.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Stephan Zweig	<i>La Belgique Moderne</i>	7
Émile Verhaeren	<i>Le Maître</i>	16
V. Veressaëff	<i>L'Étoile, conte oriental</i>	23
Victor Clairvaux et Floris Ghevaers	<i>Le Bon Chevalier</i> (1 ^{er} acte)	33
Sylvain Bonmariage	<i>Enquête sur la littérature nationale</i>	64
Carl Smulders	<i>La Ferme des Clabauderies</i> (roman)	84
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet		101 à 109
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	110
Arnold Goffin	<i>Les Salons</i>	119
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	124
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, III

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME DIX-HUITIÈME

Janvier — Février — Mars 1910

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE

& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME DIX-HUITIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1910



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28



La Belgique a perdu son Roi.

D'autres ont dit partout quel tribut de reconnaissance notre pays doit à Celui qui eut, durant les quarante-quatre années de son règne glorieux, la pensée toujours ardente de réaliser tout ce qui pouvait assurer, à l'intérieur et au loin, la prospérité, le prestige et le bonheur de son peuple.

Nous exprimerons ici seulement les sentiments émus de ceux qui ont rencontré en Léopold II un protecteur éclairé et un ami

sympathique de l'Art et plus spécialement des Lettres.

Dès la première heure où la *Belgique Artistique et Littéraire* assumait la lourde tâche de doter notre pays d'une importante Revue exclusivement nationale et étrangère à toute tendance d'école ou servitude de doctrine, elle trouva auprès du Roi un appui précieux ; et, dans toutes les circonstances où il lui fut donné de faire appel à Son Haut Patronage, celui-ci lui fut accordé avec la plus encourageante faveur.

C'est de ce Roi, qui témoigna un intérêt généreux aux écrivains belges et particulièrement à notre œuvre — qui est la leur — que nous garderons un souvenir ineffaçable, reportant sur le jeune Prince qui lui succède sur le trône la confiance et la respectueuse gratitude que nous avons vouées à l'auguste défunt.

Le roi Albert I^{er} a déjà prouvé en de nombreuses occasions en quelle estime il tient notre littérature, les maîtres qui l'illustrent et les jeunes qui lui assurent un glorieux avenir. Nous sommes en droit d'attendre à présent de Lui tout ce qu'un monarque éclairé et artiste peut faire pour le renom et la fortune des Lettres en sa patrie.

LA BELGIQUE MODERNE

Entre la France ardente et la grave Allemagne.

E. V.

La Belgique est un des carrefours de l'Europe. Bruxelles, cœur d'un immense système artériel de voies ferrées, est éloigné de quelques heures à peine de l'Allemagne, de la France, de la Hollande, de l'Angleterre. Dès qu'on quitte les côtes belges, les plaines sans chemin de la mer s'ouvrent vers tous les pays et vers toutes les races. Ce territoire n'est pas grand, mais c'est un miroir à mille facettes qui présente en raccourci comme un abrégé du multiple univers. Tous les contraires s'y dressent face à face, avec des contours aigus. Le train haletant passe devant les charbonnages, les hauts fourneaux qui, dans un ciel de cendres, clament le verbe en feu du travail; voici qu'il traverse des champs dorés et de vertes prairies où paissent des vaches bien soignées et superbes; puis ce sont de grandes villes, où le ciel se hérissé d'innombrables cheminées; c'est, enfin, la Mer — le Rialto du Nord — où s'en viennent et d'où partent des montagnes de cargaisons, où le commerce occupe des milliers de mains. La Belgique est à la fois agricole et industrielle, conservatrice et catholique en même temps que socialiste; elle est riche et elle est pauvre. D'immenses fortunes s'entassent dans les grandes cités, tandis qu'à deux heures de chemin, dans les mines ou dans les huttes de paysans, des existences pitoyables se traînent, en proie à la plus amère pauvreté. Dans les villes deux forces colossales se livrent un combat sans merci : la Vie contre la Mort, le Passé contre l'Avenir. Il y a des villes monastiques, isolées entre leurs lourdes murailles médiévales, où, sur de noirs canaux aux eaux mortes, glissent comme de claires gondoles des cygnes solitaires, des villes où n'habite que le Rêve, des villes closes d'un éternel som-

meil. Non loin resplendissent les villes modernes : Bruxelles avec ses boulevards éclatants, avec ses enseignes lumineuses dont la clarté électrique court le long des maisons, avec ses automobiles bruissants, ses rues retentissantes, et toute la fiévreuse convulsion de l'existence moderne, qui tord les nerfs... Contrastes sur contrastes. Par la droite pénètre, flot germanique, la foi protestante; par la gauche, le catholicisme romain, orthodoxe et magnifique. La race elle-même est le produit de la lutte perpétuelle de deux races : Flamands et Wallons. Ici, les contrastes se défont, en toute franchise, clairement et directement : d'un seul coup d'œil on voit toute la bataille.

Mais la pression inexorable des deux races voisines est si violente et si continue, que ce mélange, sous l'action d'un ferment nouveau, est devenu une race nouvelle. Les éléments autrefois contraires se sont mêlés : on ne saurait les reconnaître dans le produit de leur évolution. Les Germains parlent en français et les Français sentent en flamand. Malgré son patronyme, Pol de Mont est un poète flamand. Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, dont aucun Français n'est capable de prononcer le nom correctement, sont des poètes français. Cette race neuve : la race belge, est forte et l'une des plus capables qui soit en Europe. Le voisinage de tant de cultures étrangères, le contact avec tant de nations si diverses l'ont fécondée. Le travail sain des champs a fait les corps robustes; la proximité de la mer a ouvert les regards sur l'horizon. Il y a peu de temps que cette race a pris conscience d'elle-même, un siècle à peine, depuis qu'elle a proclamé l'indépendance de sa patrie. Aussi jeune que l'Amérique, cette nation est encore adolescente, joyeuse de sa force neuve. Comme en Amérique, le mélange des peuples et la fertilité d'une terre saine ont ici engendré une belle et puissante race. En Belgique la vitalité est magnifique. Nulle part ailleurs, en Europe, la vie n'est aussi intensément, aussi allègrement vécue. Nulle part comme en Flandre, l'excès dans la sensualité et le plaisir n'est en fonction de la force. C'est dans leur

vie sensuelle qu'il faut voir les Flamands, dans l'avidité qu'ils y apportent, dans la joie consciente qu'ils y éprouvent, dans l'endurance dont ils font preuve. C'est dans des orgies que Jordaens trouva les modèles de ses tableaux ; dans chaque kermesse aujourd'hui, dans chaque repas de funérailles on les retrouverait encore. La statistique nous apprend que pour la consommation de l'alcool, la Belgique vient en tête de l'Europe. Sur deux maisons l'une est un cabaret ou un estaminet. Chaque ville, chaque village a sa brasserie, et les brasseurs sont les plus riches industriels du pays. Nulle part les fêtes ne sont aussi animées, aussi bruyantes, aussi effrénées. Nulle part la vie n'est aussi aimée, ni vécue avec plus de surabondance et d'ardeur. Ah ! certes, la Belgique demeure le pays d'intensive vitalité qu'elle fut toujours. Toujours elle a combattu pour sauvegarder son sens de la vie, pour jouir de l'existence pleinement et jusqu'à la satiété. Son exploit le plus héroïque, sa grande guerre contre les Espagnols, fut moins une lutte pour la liberté des cœurs et des esprits que pour celle des sens. Cette révolte désespérée, ce formidable effort n'en voulaient point tant au catholicisme qu'à sa morale, qu'à l'ascétisme, point tant à l'Espagne qu'aux perfidies de l'Inquisition, qu'à la rudesse astucieuse et sombre qui contrecarrait les appétits de jouissance, qu'à la froideur du taciturne et maussade Philippe II. Que réclamaient alors les Flamands ? rien, sinon la joie de vivre au grand soleil, la liberté dionysiaque, l'avidité impérieuse des sens ! Ils prétendaient ne se mesurer qu'à la règle de leur excessive surabondance. Et la vie a triomphé avec eux. Par toutes les villes et toutes les campagnes ruissellent encore aujourd'hui la santé, la robustesse et la fécondité. Les pauvres eux-mêmes n'y ont pas de visages caves et des membres décharnés. Dans les rues, les enfants qui s'amuse ont de bonnes joues rouges. Les paysans sont droits et solides au travail. Les ouvriers sont musclés et vigoureux comme les bronzes de Constantin Meunier. La plupart des femmes sont des mères fécondes qui témoignent de la puissance génitrice de la race. L'âge

ne terrasse pas la force des vieillards, dont la résistance vitale se prolonge et s'affirme. C'est à cinquante ans que Constantin Meunier s'est mis à produire, et c'est vers la soixantaine que des artistes comme Lemonnier et Verhaeren sont parvenus au maximum de leur faculté créatrice. L'activité de cette race semble dévorante. Le sentiment le plus profond en a été buriné par Verhaeren en quelques fières strophes :

*Je suis le fils de cette race
Dont les cerveaux plus que les dents
Sont solides et sont ardents
Et sont voraces.
Je suis le fils de cette race
Tenace
Qui veut, après avoir voulu
Encore, encore et encore plus! (1)*

Cet effort énorme et continu n'a pas été vain. La Belgique est relativement le pays le plus riche de l'Europe. La colonie du Congo est dix fois plus grande que la métropole. Les Belges ne savent que faire de leurs capitaux. Leur argent inonde la Russie, la Chine et le Japon. Ils participent à toutes les entreprises, et ils sont les maîtres dans les sociétés financières des grandes nations. La classe moyenne ne le cède en rien aux autres pour la santé, la vigueur et la joie de vivre.

L'art d'une belle race, si solide et si saine, ne peut manquer d'être lui-même plein de robustesse et de vitalité! En effet, là où les facilités d'expansion nationale sont restreintes, les besoins et l'activité artistiques s'accroissent. L'imagination des grandes nations est surtout tournée vers les moyens pratiques qui doivent assurer leur développement. L'élite s'y jette dans la politique, dans l'armée, dans l'administration. Partout où la politique se trouve nécessairement limitée, le système administratif réduit, c'est aux questions d'art que se consacrent presque exclu-

(1) « Ma Race » (*Les Forces tumultueuses*).

sivement les natures géniales. Les pays scandinaves, autant que la Belgique, en sont un exemple. L'aristocratie des intelligences s'y rue sur l'Art et sur la Science avec un merveilleux succès. Chez des peuples aussi jeunes, l'instinct vital doit, *a priori*, se traduire par une activité artistique saine et robuste; même s'il y a décadence, la réaction est si violente, la dénégation si catégorique qu'elles sont capables de faire jaillir la vigueur de cette faiblesse même. Seule une forte lumière engendre de fortes ombres; seule une race vigoureuse et sensuelle peut produire des mystiques véritablement empreints de grandeur et de gravité. Car il faut à une réaction, aussi catégorique et consciente de sa fin, autant d'énergie qu'à l'action positive.

L'Art belge est comme une haute tour qui repose sur de profondes assises et, pour qu'il surgît de la glèbe, il fallut un travail souterrain de cinquante années. Après quoi, en cinquante nouvelles années, il fut l'œuvre d'une seule jeunesse, d'une génération unique. Pour être saine, une évolution doit être lente, surtout chez les races germaniques, à qui manquent la prestesse, la souplesse, l'adresse des Latins, qui s'instruisent non pas par l'étude, mais par la vie même. Comme un arbre, anneau par anneau, cette littérature a grandi; ses racines pénètrent profondément dans cette terre nourricière que les siècles ont fertilisée. Semblable à toute religion, elle a ses saints, ses martyrs, ses maîtres et ses disciples. Le premier, le créateur, le précurseur, fut Charles de Coster, dont la grande épopée : *Uylenspiegel*, est l'évangile des Lettres nouvelles. Comme celui de tous les novateurs, son destin fut malheureux. Le mélange consanguin des races se manifeste chez lui sous une forme plus sensible que chez ceux qui lui ont succédé. D'origine germanique, né à Munich, il écrivit en français et fut le premier à sentir en Belge. Il gagnait péniblement sa vie en exerçant les fonctions de répétiteur à l'École militaire. Lorsque son premier roman parut, il lui fut difficile de trouver un éditeur, et plus difficile encore de faire apprécier son œuvre à sa valeur, voire même

de rencontrer la plus modeste estime. Et, pourtant, cette œuvre est admirable : Uylenspiegel, le sauveur de la Flandre, s'oppose à l'antéchrist Philippe II, et ce contraste reste encore aujourd'hui le plus beau symbole du combat de la lumière contre l'obscurité, de la vitalité contre le renoncement. C'est une page immortelle dans la littérature de tous les pays et de tous les temps : c'est une véritable épopée nationale. Cet ouvrage de large envolée marque le début de la littérature belge, tout comme l'*Iliade*, avec ses héroïques combats, ouvre magnifiquement l'histoire des lettres grecques. A cet écrivain mort prématurément succéda Camille Lemonnier, qui recueillit la lourde tâche et le triste héritage des premiers combattants : l'ingratitude et la désillusion. C'est encore un héros que ce fier et noble caractère. Soldat du premier au dernier jour, il a lutté sans trêve, depuis quarante ans, pour la grandeur de la Belgique; il a écrit livre sur livre, créé, travaillé, jeté des appels, renversé des barrières. Il n'a point connu le repos jusqu'à ce que Paris et l'Europe n'attachassent plus au qualificatif « belge » la signification dédaigneuse de « provincial », jusqu'à ce qu'il devînt enfin, comme jadis le nom de *gueux*, d'un vocable honteux un véritable titre d'honneur. Intrépide, jamais découragé par l'insuccès, cet homme merveilleux a chanté son pays, les champs, les mines, les villes, ses compatriotes, les garçons et les filles au sang bouillant et prompt à la colère. Il a chanté l'ardent désir qu'il éprouvait d'une religion plus claire, plus libre, plus vaste, où notre âme se trouverait en communion plus directe avec la grande Nature. Avec la débauche de couleur de son auguste ancêtre Rubens, dont la sensualité joyeuse faisait de la moindre chose une fête perpétuelle et jouissait de la vie comme d'une éternelle nouveauté, Camille Lemonnier a su peindre en prodigue toute vitalité, toute ardeur, toute abondance. En véritable artiste, il y a mis toutes ses complaisances et toutes ses dilections, persuadé que l'Art n'est que de traduire la poussée ascensionnelle, l'ivresse de la vie. Pendant quarante années, il a ainsi travaillé, et le miracle,

c'est que, pareil aux habitants de cette terre, ces paysans qu'il a décrits, chaque année la récolte nouvelle était meilleure, ses livres étaient plus chauds, plus palpitants, plus ardents, sa foi dans l'existence plus lumineuse et plus ferme. Le premier, il prit orgueilleusement conscience de la jeune vigueur nationale. Sa voix alors s'est élevée, et son appel ne s'est pas tu qu'il ne restât plus solitaire : d'autres artistes vinrent se grouper autour de lui. De sa main puissante il les a soutenus et raffermis. Il les a menés au combat et, sans envie, avec joie, il a triomphé de leurs triomphes, même quand le succès de disciples plus heureux que lui jetait comme un voile d'ombre sur ses propres ouvrages. Et il en a ressenti de la joie, car son œuvre à lui n'est point tant peut-être dans les romans qu'il a écrits : elle est, magnifique et durable, dans la création de toute une littérature.

Il semble que, depuis ces dernières années, tout ce pays déborde de vie. Chaque ville, chaque métier, chaque classe de la société a suscité un poète ou un peintre pour l'immortaliser, comme si toute la Belgique ait uniquement voulu se symboliser dans les œuvres d'art, jusqu'à ce que vînt celui-là qui transformât en poème toutes les villes et toutes les classes, pour en extraire l'âme universelle du pays. Le génie des vieilles villes germaniques : Bruges, Courtrai, Ypres, n'est-il pas passé tout entier dans les strophes de Rodenbach, dans les pastels de Fernand Khnopff, dans les mystiques statues de Georges Minne? Ne sont-ce pas les semeurs et les mineurs qui se sont faits pierre dans les figures de Constantin Meunier? Une ardente ivresse ne flambe-t-elle pas dans les descriptions de Georges Eekhoud? L'art mystique de Maeterlinck et de Huysmans a sa source profonde dans la paix des cloîtres et des béguinages. C'est le soleil des champs de Flandre qui rayonne sur les paysages de Théo Van Rysselberghe et de Claus. C'est la démarche gracieuse des jeunes filles et le chant des carillons qui se sont harmonisés dans les poèmes du doux Charles Van Lerberghe. La sensualité, l'impétuosité, la fougue de la race ont trouvé

leur expression spiritualisée dans l'érotisme raffiné de Félicien Rops. Albert Mockel est le représentant des Wallons. Qui ne faudrait-il pas citer encore parmi ces grands créateurs : Van der Stappen le sculpteur, Hymans, Stevens, Des Ombiaux, Demolder, Glesener, Crommelynck, qui se sont acquis, par leur allure assurée et leur marche intrépide, l'estime de la France et l'admiration de l'Europe. C'est justement chez ces écrivains, chez ces artistes, qu'on a senti percer, pour la première fois, un sentiment vraiment européen, vaste et complexe, tout nouveau. En effet, pour eux, l'idée de patrie ne saurait se borner au pays belge ; elle embrasse toutes les nations voisines. Patriotes et cosmopolites à la fois, ils sont nés dans ce carrefour de l'Europe auquel viennent aboutir tous les chemins, mais d'où partent aussi ces mêmes chemins...

Dans cette phalange nombreuse, chacun, de son point de vue, avait tracé l'aspect qui lui convenait de sa patrie. Mais voici qu'arriva le plus grand entre tous, Verhaeren qui eut, lui, la vision, le sentiment, l'amour de « toute la Flandre ». Pour la première fois dans son œuvre, la Flandre fut vraiment unifiée. Il a chanté tout d'elle : la terre et la mer, les villes et les fabriques, les cités mortes et celles qui naissent à l'existence. Il a eu le sentiment très vif que cette Flandre n'était pas une simple province, mais bien le cœur de l'Europe. Sous son impulsion, comme un échange de sang vigoureux s'est fait entre elle et les nations. Il a découvert qu'un horizon s'étendait au delà des frontières. Tous ces particularismes, si longtemps exaltés, il les a mis et fondus dans un même enthousiasme, jusqu'à en faire surgir une œuvre bien vivante : *l'épopée lyrique de l'univers flamand*. Cette unité et cette beauté que, voilà cinquante années, De Coster ne savait reconnaître dans le présent, cet héroïsme qu'il cherchait dans le passé, Verhaeren les a réalisés dans la Belgique vivante, dans la Belgique d'aujourd'hui. Il est devenu le « Carillonneur de la Flandre », le sonneur qui, du haut du beffroi, appelait jadis le peuple à la défense du sol, et qui l'exhorte aujourd'hui à l'orgueil con-

scient de sa force. Cette synthèse, nul autre que Verhaeren ne pouvait l'entreprendre. Seul, il représente tous les contrastes de la race belge; seul, il en possède tous les avantages. Lui-même il n'est que contrastes, que forces nouvelles qui divergent et qui sont volontairement ramenées à l'unité. Du Français, il a la langue et la forme; de l'Allemand, la recherche du divin, la gravité et une certaine lourdeur, le besoin d'une métaphysique et le désir panthéiste. En lui ont lutté les passions politiques avec les religions, le catholicisme avec le socialisme. Il est à la fois l'enfant des grandes villes et l'habitant de la glèbe natale. L'instinct le plus profond de sa race, c'est-à-dire la soif immodérée de vivre et l'ardeur fiévreuse de la volonté, fait le fond de sa doctrine et de son art poétiques. Mais, chez lui, la joie de l'ivresse s'ennoblit : c'est la volupté de l'extase. La joie de la chair épanouie n'est plus que la fête de la couleur. La joie du bruit et du vacarme est devenue celle du rythme qui sonne, éclate, déborde. Cette vitalité insatiable, propre à cette race que ni crise ni catastrophe ne sauraient réduire, s'est ici muée en une loi universelle, une joie de vivre consciente et plus grande.

Quand un pays est devenu fort, il se réjouit de cette force, il a besoin d'en manifester violemment la certitude par un cri de victoire. Walt Whitman fut le cri de l'Amérique enfin puissante. Verhaeren proclame le triomphe de la race belge, de la race européenne. Cette profession de foi en la vie est si joyeuse, si ardente, si mâle, qu'elle ne saurait sortir de la poitrine d'un seul homme. Ici c'est tout un peuple jeune qui s'enorgueillit de sa force.

STEFAN ZWEIG.

Traduit de l'allemand
par PAUL MORISSE et HENRI CHERVET.

LE MAITRE

*On lui reprochait tout
Depuis longtemps, mais à l'écart, dans l'ombre.*

*Et c'était son astuce et ses ruses sans nombre
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout
Même en cédant obliquement à la contrainte
Et c'était son art preste et chaque fois nouveau
De susciter d'illusoires complots
Et d'autres fois
C'était sa voix
Franche et brusque comme une étreinte
Et sa langue indocile aux propos mensongers
Et, tout à coup, son front se redressant sans crainte,
Très haut,
Jusqu'aux tonnerres du danger.*

*Un jour, pourtant,
Que tous sentaient son joug peser plus irritant
Quelqu'un, un inconnu, jeta soudain vers lui
A l'heure où s'installait sur les gradins la nuit,
Les colères enfin démuselées
De l'Assemblée.*

*L'attaque fut menée avec rage et candeur
Et tous, à tels moments de verve, applaudissaient
Cet inconnu, longtemps muet,
Dont la parole étrangement nouvelle
Passait en rouge éclair à travers leur cervelle
Et défait le maître et l'atteignait sans peur.*

*Il répondit par le rire qui raille
Tandis que se levaient déjà autour de lui cent mains
Pour ajourner le sort de la bataille
Au lendemain.*

*L'Empire !
Depuis bientôt vingt ans
Il le menait comme un navire
Dont les grands mâts ornés de pavillons battants
Étaient sa volonté que blasonnait son verbe ;
Toute sa force avait gréé l'œuvre superbe ;
Les focs ardents, la proue en or, les haubans clairs
Et les voiles, d'espace inassouvies,
Étaient sa vie
Quand ils envahissaient de leur splendeur, la mer.
Or, à cette heure belle où planait sa victoire,
Sans même soupçonner ce qu'il fallut d'orgueil
De souple audace et de ruses contradictoires
Pour dominer les flots et tourner les écueils,
Quelque pâle et inconnu rêveur
Que tous ses ennemis accueillaien en sauveur
Soudainement attaquait son ouvrage
Au nom d'une justice imprévue et sauvage.*

*Déjà
Au-dessus de la ville et des plaines, là-bas,
Vibraient de tous côtés les fils télégraphiques
Pour divulguer l'attente et la terreur publiques.
Oh ! le sort redouté de l'imminent combat !*

*Le négoce et la banque entraînent dans la mêlée
L'or épandu aux quatre coins du monde
Précipitait sa fièvre angoissante et profonde
D'après le pouls d'une assemblée.*

*Un orageux public, ici, là-bas, partout,
Cramponné aux piliers, sur les balcons debout,
Massait au long des murs ses grappes colossales,
Lorsque le maître à pas fermes et lents s'en vint*

Le lendemain

Prendre sa place en la grand'salle.

*On l'épiait de toutes parts,
Tandis qu'il parcourait, sans hâte et sans fièvre,
Avec à peine un remuement de lèvres
Quelques rares feuilletts sur sa banquettes épars.
Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,
De la large, luisante et massive tribune,*

Le silence s'établit tel

*Que l'on n'entendit plus que les branches d'un hêtre
Au va et vient du vent accidentel
Griffer, là-haut, les carreaux mats d'une fenêtre.*

Avant qu'il ne parlât

*Longtemps, avec des yeux aigus, il promena
Comme une étrange et muette torture
Sur ceux dont il brûlait de crayacher déjà
La pauvre lâcheté et l'âpre forfaiture ;
Il semblait leur prédire où porteraient ses coups*

Sur l'échine de leur bassesse

*Si leur meute sauvage et craintive de loups
Rien qu'à le voir devant elle, debout,
Ne rentrât dans sa cage et ne reprît sa laisse.*

Ils comprirent ses yeux et la peur les dompta.

Alors

*Sans un geste trop vif, ni sans un cri trop fort,
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée,*

*Sa parole monta,
Vers l'assemblée.*

*Il fut avec dextérité, sincère et faux.
Il s'imposait habilement, mais sans emphase;
Comme un plumage souple et chatoyant d'oiseau
Il disposait en nets et réguliers faisceaux
Les arguments ailés dont il armait ses phrases;*

*Soudain, avec tranquillité, il dévoila
Le ciel profond que jour à jour il étoila
Pour que pareille à quelque immense Walkyrie
On y pût voir marcher et régner la Patrie.
Puis son verbe se fit sournois et entêté
Et sans effort et sans violente brisure
Telle une eau patiente à travers les fissures
Il atteignait et submergeait les volontés.*

*Il sentit peu à peu se redresser sa cause
Et les chemins monter vers son apothéose
Rayonnante déjà quoique lointaine encor.
Il connaissait si bien le jeu des consciences
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu d'or
Au chiffre obscur qu'allait illuminer la chance.
Les promesses étaient pour lui fleurs de jardin
Qu'il faut grouper, montrer et dérober soudain.
Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes
Mais les travestissait pour en user quand même;*

*Il parlait pour chacun en s'adressant à tous
 Son discours était plein d'enveloppants remous
 Qui s'en allaient et revenaient au long des rives
 Miner la fange hostile et les herbes nocives ;*

*Pour découvrir la route où diriger les flots
 Et leur donner pour lit les pentes sablonneuses,
 On eût dit qu'il voyait jusques au fond de l'eau ;
 L'obscurité pour lui, se faisait lumineuse ;
 Enfin quand il sentit sa force avec le sort*

D'accord,

Et que toute sa taille

Domina les hasards épars dans les batailles,

Soudainement, sans nul effort,

Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire

Qu'il réservait pour abattre ses adversaires

Jaillit.

*Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit
 Il recélaît en lui tant de flammes retorses
 Il opposait l'une à l'autre leurs propres forces
 Il divisait, tordait, brûlait et condamnait,
 Discours graves et creux, phrases hyperboliques,
 Le mot vous écrasait en se faisant réplique,
 Il s'accroissait d'un sens que nul ne soupçonnait
 De gradin en gradin, il gagnait les tribunes
 Un bref moment d'histoire épousait sa fortune,
 Et celui-là qui, le premier l'avait lancé,
 Sachant sous quel tonnerre il ploierait l'auditoire,
 Regardait maintenant se fixer sa victoire*

Les bras croisés.

*Et tandis qu'il sentait tant de mains unanimes
Le replacer, comme autrefois, parmi les cimes,
Et que la confiance, et ses bonds, et ses cris
Montaient et refluaient et débordaient vers lui,
Dans sa tête par la gloire transfigurée
L'intact et dur orgueil
Frappant d'un poing ferme le seuil,
Fit sa rentrée.*

*Il pardonna, négligemment, au doux rêveur
Dont les paroles de ferveur
Avaient, sans le vouloir, amoncelé les rages
En brusque orage,
Puis, tout à coup, sa force, en terreur se changea
Son verbe, avec une ardeur froide, saccagea
Le camp déjà foulé de ses vieux adversaires
Pour le piller encor et quand même en extraire
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait nécessaire
A son œuvre follement haut, mais ordonné.
Son geste les marquait comme des condamnés
A l'attaquer toujours, sans le pouvoir abattre
A le servir par leur folie, à le combattre,
A n'être rien qu'un troupeau vil et ténébreux
Qui craint le fouet et les lanières;
Et son orgueil monumental croulait sur eux
Lentement, pesamment,
Et bloc à bloc, et pierre à pierre,
Sans qu'un seul cri de violence
Ne répondit à cet acharnement
Dans le silence.*

*Son triomphe sonna bientôt par la cité
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde.
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent, entés
Sur les rameaux touffus de sa force profonde,
Les négoce multipliés et haletants
Reprirent sur la mer leur essor vers l'espace
Et l'or torrentiel, rapide et insolent
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins d'audace.
Et lui, le maître, ordonnateur lucide et clair
De la tempête où son poing seul tenait l'éclair
Pour frapper, épargner, menacer ou contraindre,
Se remit promptement à sourire et à feindre
A défendre sa joie et la céler en lui.
Il la voulait garer du tumulte et du bruit.
Et que rien n'en ternit la splendeur solitaire.
Mais quand il fut rentré dans sa vieille maison
Et que montaient vers lui, du fond des horizons
Toujours, encor, les voix larges et tributaires,
Il se fit fête à soi-même, tranquillement,
Laisant sa conscience et sa raison lui dire,
 Qu'il était bien, en ce moment,
 Logiquement,
 *Lui seul, l'empire.**

ÉMILE VERHAEREN.

L'ÉTOILE

CONTE ORIENTAL

A Mademoiselle M. T.

B. CL.

Ceci arriva en des temps très anciens, dans un pays inconnu, lointain.

Sur ce pays régnait une sombre nuit éternelle ; des brouillards pestilentiels s'élevaient de la terre marécageuse et se répandaient dans l'air. Les hommes naissaient, grandissaient, aimaient et mouraient dans l'obscurité humide. Mais parfois le souffle du vent chassait les lourdes vapeurs, et, du ciel lointain, des étoiles brillantes regardaient la terre.

C'était toujours une fête pour tous les hommes. Eux, qui d'habitude se tenaient isolés dans leurs maisons sombres comme des caves, se réunissaient sur la place publique et chantaient des hymnes au ciel. Les pères montraient les étoiles aux enfants en leur enseignant que la vie et le bonheur de l'homme sont dans l'élévation vers elles.

Les jeunes hommes et les jeunes filles regardaient avidement le ciel, et de l'obscurité qui pesait sur la terre, leurs âmes s'élançaient vers lui.

Les prêtres invoquaient les étoiles, les poètes les chantaient. Les savants, étudiant leur marche, leur nombre, leur grandeur, firent une importante découverte : ils constatèrent que les étoiles se rapprochaient de la terre, lentement mais continuellement ; dix mille ans auparavant, comme l'attestaient les sources les plus certaines, on pouvait à peine reconnaître le sourire d'un enfant à la distance d'un pas et demi, tandis qu'à présent, tout le monde pouvait le reconnaître facilement à la distance de trois pas entiers. Il était donc certain que dans quelques millions d'années des feux éclatants commenceraient

à luire dans le ciel et que viendrait sur la terre le règne de la resplendissante lumière éternelle. Et tous attendaient patiemment ce temps heureux et mouraient dans cet espoir.

Ainsi passaient les longues années de la vie des hommes, vie tranquille et paisible qu'animait seule la douce foi dans les étoiles lointaines.

Un jour, elles brillèrent d'une clarté plus vive. Les hommes se pressèrent en foule sur la place publique, et leurs âmes s'élevèrent en une vénération muette vers la lumière éternelle.

Tout à coup une voix sortit de la foule.

— Mes frères, disait cette voix, comme il fait merveilleusement clair là-haut dans les plaines célestes, ici, comme il fait sombre et humide! Mon âme est accablée, elle manque de vie et de liberté dans ces ténèbres éternelles. Peu nous importe que dans des milliers d'années une lumière éclatante soit répandue sur la terre! C'est à nous qu'il faut cette lumière, c'est à nous qu'il la faut, plus que l'air et la nourriture, plus que la mère et l'amante. Qui sait, peut-être y a-t-il un chemin vers les étoiles, peut-être sommes-nous capables de les arracher du ciel et de les arborer ici au milieu de nous, pour la joie de toute la terre!

Allons donc chercher ce chemin, allons chercher la lumière de la vie!

Le silence régnait dans la foule.

Qui donc ose parler ainsi, se demandait-on en chuchotant.

C'est Adeïl, un jeune homme insensé et indiscipliné.

Le silence se prolonge quelques instants encore.

— Cher jeune homme, dit enfin le vieux Châle, le maître des sages, le flambeau de la science, nous comprenons tous ton angoisse. Qui donc n'en a pas souffert...? Mais l'homme ne peut arracher une étoile du ciel. C'est impossible : les bords de la terre sont formés de gouffres et d'abîmes, de rochers escarpés au travers desquels il n'est pas de chemins vers les étoiles.

Ainsi parlent l'expérience et la sagesse.

— Ce n'est pas à vous, sages, que je m'adresse, répondit Adeïl. Votre expérience couvre vos yeux de voiles épais, votre sagesse vous aveugle. Mais c'est à vous que je m'adresse, jeunes gens courageux, à vous qui n'êtes pas encore écrasés par la sagesse caduque des vieux. Et il attendit la réponse.

Les uns dirent : « Nous voudrions aller avec toi mais nous sommes la lumière et la joie de nos parents, nous ne voulons pas leur faire de la peine. »

D'autres dirent : « Nous voudrions aller avec toi, mais nous avons commencé à bâtir nos maisons, nous voulons les finir. »

Enfin d'autres dirent : « Salut, Adeïl ! Nous allons avec toi ! »

Beaucoup de jeunes hommes et de jeunes filles se pressèrent autour d'Adeïl et partirent à sa suite... partirent vers le lointain inconnu, sombre et terrible, et l'obscurité les engloutit.

* * *

Beaucoup de temps passa. On restait toujours sans nouvelles de ceux qui étaient partis. Les mères avaient pleuré leurs enfants imprudemment disparus, mais bientôt la vie reprit comme auparavant.

Et comme auparavant les hommes grandissaient, aimaient et mouraient avec le doux espoir que dans des milliers d'années la lumière descendrait sur la terre.

Mais un jour, de l'horizon sombre, jaillit une lumière scintillante.

— Qu'est-ce là ? se demandèrent les hommes avec étonnement en se groupant dans les rues et sur les places.

L'horizon s'éclairait d'heure en heure, les rayons azurés glissaient sur les brouillards, traversaient les nuages et inondaient les plaines célestes d'une large lumière.

Les sombres nuées, effrayées, se réunissaient, se pressaient et fuyaient au loin. De plus en plus, les rayons triomphants illuminaient le ciel, et la palpi-

tation d'une ivresse jusqu'alors inconnue se répandait sur la terre.

— Semblable lumière ne peut venir que d'une étoile éternelle, dit, tout pensif, le vieux prêtre.

— Mais comment pourrait-elle descendre sur la terre? répliqua le vieux Châle, le maître des sages, le flambeau de la science. Nous n'avons pas de chemin vers les étoiles et celles-ci n'en ont pas vers nous.

Le ciel s'éclairait de plus en plus, et, tout à coup, sur l'horizon, apparut un point d'une clarté éblouissante.

— Une étoile! une étoile qui marche! Ce cri joyeux se répandit dans toute la ville et les hommes coururent au loin à la rencontre du point lumineux. Des rayons, brillants comme le jour, chassèrent devant eux les brouillards empestés. Meurtries, échevelées, les sombres nuées s'agitèrent, se pressèrent contre le sol, et les rayons, les frappant, les déchirant en lambeaux, les poussèrent dans la terre.

L'espace s'éclaira et se purifia. Les hommes virent combien l'horizon est large, combien il y a de libres et vastes étendues sur la terre, et combien de leurs frères vivent de tous côtés.

Et ils se hâtèrent à la rencontre de l'étoile qui s'approchait.

Sur la route, d'un pas lent, marchait Adeïl. Tenant en sa main un rayon, il élevait bien haut une étoile qu'il avait arrachée du ciel. Il était seul.

— Où donc sont les autres, lui demanda-t-on?

— Ils ont tous péri, répondit Adeïl d'une voix tremblante, péri dans les abîmes et les gouffres, en traçant des routes vers le ciel.

La foule, joyeuse entourait le porteur de l'étoile. Les jeunes filles le couvraient de fleurs, de partout s'élevaient des cris d'allégresse :

— Gloire à Adeïl! Gloire à celui qui nous apporte la lumière!

Il entra dans la ville et s'arrêta sur la Grand'Place, élevant bien haut l'étoile brillante. Avec la lumière, une joie intense se répandait partout.

Les jours passaient. L'étoile brillait toujours d'une lumière éclatante dans la main d'Adeïl. Mais depuis longtemps l'allégresse avait quitté la ville. Les hommes marchaient sombres et courroucés, les yeux baissés, tâchant de ne pas se regarder. Quand il leur arrivait de passer par la Grand'Place, leurs yeux, à la vue d'Adeïl, s'enflammaient d'une sombre hostilité. On n'entendait plus ni chants ni prières. Au lieu des brouillards infects, chassés par l'étoile, se condensait sur la ville un brouillard invisible : la sombre et noire animosité.

Elle se condensa, grandit, se renforça et sous son poids il devint impossible de vivre.

Un jour, un homme, les yeux étincelants, le visage convulsionné de fureur, se précipita dans la rue en poussant des clameurs :

— A bas l'étoile ! A bas le maudit porteur de l'étoile ! criait-il dans sa rage folle.

— Mes frères, n'est-ce pas, que vos âmes à vous tous crient par ma bouche : à bas l'étoile ! à bas la lumière ! Elle nous a pris la vie et la joie ! Nous vivions paisiblement dans l'obscurité, nous aimions nos chers foyers, notre existence tranquille.

Voyez ce qui est arrivé : la lumière est venue et il n'est plus de jouissances. Les maisons se pressent en des entassements sales et monstrueux, les feuilles des arbres sont pâles et visqueuses comme la peau d'une grenouille. Regardez la terre : elle est toute couverte d'une boue sanglante. D'où vient ce sang ? On ne le sait !

Mais il s'attache à nos mains, son odeur nous poursuit et dans le sommeil et dans nos repas, il empoisonne et affaiblit nos humbles prières aux étoiles.

Il n'est pas de refuge où fuir cette insolente lumière ! Elle pénètre dans nos maisons, et nous voyons qu'elles sont toutes pleines d'une boue visqueuse qui envahit les murs, couvre les fenêtres, s'amasse en tas infects dans les coins.

Nous ne pouvons plus embrasser nos aimées : à la lumière de l'étoile d'Adeïl elles sont plus hideuses que les vers du tombeau, leurs yeux sont pâles

comme les yeux des cloportes, leurs corps sont couverts de taches de moisissure.

Et si nous nous regardons entre nous, ce ne sont plus des hommes que nous voyons, mais l'humiliation de l'homme.

Chacun de nos pas, nos démarches les plus secrètes sont éclairés par cette lumière impitoyable!

La vie est devenue impossible! A bas le porteur de l'étoile! Que la lumière périsse!

A bas! répéta la foule. Vive l'obscurité! La lumière des étoiles n'apporte aux hommes que malheur et malédiction. Mort au porteur de l'étoile!

La foule s'agitait, grondant des menaces, hurlant des cris furieux, elle tâchait de s'enivrer pour étouffer la terreur qui l'angoissait devant l'anathème qu'elle osait jeter à la lumière.

Elle se précipita vers Adeil. Mais l'étoile brillait d'un éclat mortel, dans les mains du jeune homme, et nul ne put en approcher.

Tout à coup, la voix du vieux prêtre retentit : « Mes frères, arrêtez! Vous entâchez vos âmes d'une lourde faute en maudissant la lumière.

» Qui prions-nous, qui nous rend la vie possible, si ce n'est la lumière? »

Puis, s'adressant à Adeil : « Mais toi, mon fils, tu as commis une faute non moins grave en apportant l'étoile sur la terre.

« Certes, le grand Brahma a dit : « Heureux qui » s'élançe vers les étoiles! » Mais fiers de leur sagesse, les hommes insolents n'ont pas compris la parole de Celui que toute la terre vénère. Ses disciples ont expliqué le vrai sens des paroles du Très Sage : L'homme doit s'élever vers les étoiles par la pensée seulement. Mais, sur la terre, l'obscurité est aussi sainte que la lumière l'est dans le ciel.

» Adeil, tu as méconnu cette vérité. Repens-toi donc, mon fils, laisse l'étoile et que la paix d'autrefois règne de nouveau sur la terre. »

— Et si même je laissais l'étoile, la paix n'en serait-elle pas moins perdue pour toujours? demanda Adeil avec un sourire.

Terrifiés, les hommes sentirent qu'Adeil avait rai-

son, que la paix d'autrefois ne reviendrait jamais.

Alors sortit de la foule le vieux Châle, le maître des sages, le flambeau de la science :

— Tu as agi imprudemment, Adeïl, et tu ne peux ne pas voir le fruit de ton travail, dit-il.

Suivant les lois de la nature, la vie se développe lentement et lentement les étoiles lointaines s'approchent de la vie, en même temps que s'approche leur lumière, la vie se réorganise peu à peu. Mais tu ne voulais pas attendre, tu as arraché à tes risques une étoile du ciel, et tu as éclairé la vie. Qu'en est-il arrivé? Les misères de l'existence nous crèvent les yeux! Elle nous apparaît sale, pitoyable, monstrueuse.

Ne nous doutions-nous pas auparavant qu'elle fût telle? et est-ce en cela que consistait la tâche?

Ce n'est pas une grande affaire que d'arracher une étoile du ciel et d'éclairer les monstruosité de la vie. Non, engage-toi dans le travail lent et difficile de la réorganisation de la vie, alors, tu verras s'il est si simple de la nettoyer de la boue amassée depuis des siècles, si l'on peut laver cette boue, fût-ce même avec une mer entière de lumière resplendissante.

Combien d'inexpérience enfantine tu as montré. Combien d'ignorance des conditions et des lois de la vie! Et voilà que tu as apporté sur la terre, au lieu de la joie, la tristesse, au lieu de la paix, la guerre; tandis que tu aurais pu, et tu peux encore être utile à la vie : Brise ton étoile, prends en un petit morceau seulement et ce morceau éclairera la vie juste autant qu'il le faut pour un travail fructueux et raisonnable.

— Tu as bien dit, Châle, répondit Adeïl, l'étoile a apporté non la joie, mais la tristesse, non la paix, mais la guerre. C'était bien autre chose que j'espérais quand, par les rochers abrupts, je grimpais vers les étoiles, quand autour de moi mes camarades glissaient et tombaient dans les abîmes. Je pensais : un de nous au moins atteindra le but. Il apportera sur la terre une étoile, et dans sa lumière éclatante commencera une vie claire et brillante.

Mais quand je fus sur la place, quand à la lumière de l'étoile je regardai votre vie, je compris que mes

rêves étaient fous, je compris qu'il vous faut la lumière dans le ciel lointain pour vous agenouiller devant elle dans les moments solennels de votre vie. Sur la terre vous avez besoin de l'obscurité dans laquelle vous pouvez vous cacher l'un de l'autre, et surtout être content de vous, de votre vie obscure, envahie par la moisissure. Mais, plus encore qu'au-paravant, je sentis qu'il n'est pas possible de vivre de cette vie; par chaque goutte de sa boue sanglante, par chaque tâche de moisissure, elle crie sans cesse vers le ciel...

D'ailleurs, je puis vous tranquilliser : Mon étoile ne brillera plus longtemps. Là-haut, dans le ciel lointain, les étoiles planent et luisent par elles-mêmes, mais arrachée du ciel, emportée sur la terre, l'étoile ne peut briller qu'en se nourrissant du sang de celui qui la tient. Je sens que ma vie, comme l'huile dans une veilleuse, monte de mon corps vers l'étoile et y brûle; encore un peu et ma vie se consumera toute. Il est impossible de passer l'étoile à un autre, elle s'éteint avec la vie de celui qui la porte, et chacun doit chercher une étoile nouvelle.

C'est à vous que je fais appel, à vous les jeunes et les hardis, à vous, qui ayant connu la lumière, ne voudrez plus rester dans l'obscurité. Allez par la route longue et pénible et apportez ici de nouvelles étoiles. La route est longue et difficile, mais pour vous elle sera plus facile que pour nous qui avons péri les premiers : les sentiers sont tracés, les chemins sont marqués.

Vous reviendrez avec des étoiles et leur lumière ne disparaîtra plus de la terre. Devant leur inépuisable clarté, une vie comme celle d'aujourd'hui deviendra impossible : les marais se dessècheront, les brouillards sombres disparaîtront, les arbres fleuriront et ceux qui, aujourd'hui, se précipitent avec fureur sur l'étoile, commenceront à travailler, bon gré, mal gré, à la réorganisation de la vie. N'est-ce pas que toute leur animosité provient de ce que, dans la lumière, — ils le sentent — il ne leur est plus possible de vivre comme ils vivent ?

Et la vie deviendra grande et pure, elle sera belle à

la lumière des étoiles resplendissantes, nourries de notre sang. Et quand enfin le ciel étoilé descendra vers nous et éclairera notre vie, il la trouvera digne de sa lumière et alors notre sang ne sera plus nécessaire pour nourrir cette lumière éternelle, inépuisable.

Adeil se tut : les dernières gouttes de sang s'échappèrent de son visage pâle. Ses genoux fléchirent, il tomba et avec lui tomba l'étoile. Elle tomba, crépita dans la boue sanglante et s'éteignit. De tous côtés, l'obscurité noire se précipita, se pressa sur l'étoile éteinte, les brouillards ranimés s'élevèrent de la terre et ondoyèrent dans l'air. Et de pitoyables, timides petits feux luisaient à travers eux dans le ciel éloigné, les étoiles lointaines sans force et sans danger.

* * *

Des années passèrent. Comme auparavant les hommes naissaient, grandissaient, aimaient et mouraient dans l'obscurité humide; comme auparavant la vie paraissait tranquille et paisible. Mais, dans cette obscurité, une inquiétude profonde, un mécontentement la rongeaient. Les hommes tâchaient d'oublier ce qu'avait éclairé de sa lumière passagère l'étoile brillante, mais ils ne le pouvaient. Les joies simples d'autrefois furent empoisonnées, le mensonge pénétra partout. En priant pieusement l'étoile lointaine, l'homme se prenait à penser : « et si tout à coup apparaissait un autre insensé qui apporterait l'étoile ici, parmi nous ? » Et sa langue commençait à vaciller et son élan pieux se changeait en frisson de peur.

Le père apprenait à son fils que la vie et le bonheur de l'homme sont dans l'essor vers les étoiles et tout à coup cette pensée lui venait : « Mais si chez mon fils apparaît vraiment une inspiration vers la lumière des étoiles, s'il va comme Adeil chercher l'étoile, et l'apporte sur la terre ? » Et le père s'empressait d'expliquer à son fils, que la lumière est certainement très belle, mais qu'il est imprudent

d'essayer de l'amener sur la terre, qu'il fut de tels insensés, mais qu'ils périrent sans gloire et n'ayant rien fait pour le bien de la terre.

C'est cela aussi qu'apprenaient les prêtres, que démontraient les savants.

Mais leurs discours retentissaient en vain : Presque chaque jour, la nouvelle se répandait que tel jeune homme ou telle jeune fille étaient partis de leur nid familial. Partis, où ? N'est-ce pas par la route indiquée par Adeïl ?

Et avec terreur, les hommes sentaient que si la lumière recommençait à briller sur la terre, il leur faudrait, bon gré, mal gré, s'engager enfin dans le grand travail, il leur serait impossible de l'éviter.

Avec une vague inquiétude, ils regardaient le sombre et lointain horizon, et il leur semblait que déjà commençait à jaillir le feu tremblant des étoiles qui approchaient.

V. VERESSAËFF.

Traduit du russe par B. Clepner.

LE BON CHEVALIER

Pièce en 4 actes et 6 tableaux

PERSONNAGES

JACQUES DE LALAING, 27 ans.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne, 53 ans.
DANIEL SERSANDER, grand doyen des métiers de Gand, 55 ans.
LIÉVIN BONE, doyen de métier, 45 ans.
JAN BULT, fou de la Gilde, 40 ans.
JEAN ZRINY, gentilhomme hongrois, 30 ans.
LIÉVIN POTTER, doyen de métier, 60 ans.
LIÉVIN SNOWT, doyen de métier, 50 ans.
PIER, bourgeois, 45 ans.
KOBÉ, bourgeois, 40 ans.
PREMIER APPRENTI.
DEUXIÈME APPRENTI.
PREMIER CONFRÈRE.
DEUXIÈME CONFRÈRE.
UN MOINE.
UN ÉCUYER.
UN HOMME D'ARMES.
UN HÉRAUT.
MARGUERITE SERSANDER, fille de Daniel Sersander, 25 ans.
TRINE, femme de Pier, 40 ans.
NELE, 27 ans.
UNE FEMME DU PEUPLE.
Gens du peuple, confrères, apprentis, gens d'armes, etc.

PREMIER ACTE

PREMIER TABLEAU

Une vieille rue de Gand (Juin 1449.)

A gauche, les boutiques de Pier et de Kobe. On accède à la première par quelques marches. La rue est étroite et les maisons sont basses. De temps à autre, des bourgeois endimanchés passent avec une certaine hâte. Au loin, Roeland, la cloche du beffroi, annonce un jour de fête.

SCÈNE PREMIÈRE

PIER, KOBE.

PIER, *après un soupir de Kobe qui suivait des yeux un couple enlacé.*

Ho ! ho ! maître Kobe, mon digne et doux voisin, voici un soupir issu, à tout le moins, du tréfonds de votre bedaine !

KOBE

Oui ! Roeland, à trinquer sans arrêt, me trouble la cervelle, je vous en fais l'aveu...

PIER

Ne serait-ce que cela ? Et ne pensez-vous pas que ce sont bien plutôt ces costumes du dimanche, ces pourpoints, chaperons (*Avec mépris*) et *liripipions* qui vous chiffonnent l'âme ? Vous trouvez que les femmes ont l'air mutin ; vous songez que la bière est belle lorsqu'elle descend d'un broc...

KOBE, *la face épanouie.*

Et que sa mousse pétille au flanc du verre ! Oui...

PIER

Kobe, vous rêvez, les saints me pardonnent, à quelque folie grosse... grosse comme vous-même.

KOBE

Je ne sais ce que vous entendez par là, ou ne veux le savoir. Roeland sonne, Roeland chante ! C'est de la joie pour Gand, compère, c'est de la fête qui frappe aux portes et aux fenêtres, qui court le pays et met en liesse tous les gars des Flandres ! Lorsque Roeland nous invite au plaisir, voisin, notre devoir est d'y aller...

PIER

Ah ! Kobe ! le roi des ribauds fut, j'en jure, payé souvent pour battre moins sot que vous.

KOBE

Peut-être... Mais les plus fous sont-ils toujours ceux qu'on pense ? Sagesse non plus que fortune ne vient surprendre l'homme en son taudis. La fête dans l'air flotte et vibre ; le soleil étincelle ; le temps est plein de chansons. Pourquoi n'aurais-je point ma part de

ces réjouissances? Nos logis sont gris et tristes et vous voulez que s'y morfonde ma cervelle et qu'y moisisse la florissante enveloppe que le ciel m'octroya?..

PIER

Oui, vous êtes cousu de belles raisons.

KOBE

Quoi? c'est la fête de la Gilde, la fête du saint patron! Et quelle journée splendide... J'ai contemplé l'aurore sur les plaines gantoises! Ah! les jolis nuages roses sur les prés lointains! Et vous voudriez me voir rester à l'ombre de mes mauvais murs? Tandis que Gand s'amuse et chante, tandis que coule la blonde uitzet et que les rires éclatent à pleine gorge, moi, Kobe, le gros Kobe, je resterais là, dans ma boutique, comme un vieux hibou, sans tenter même de secouer la poussière qui me couvre? Brrr! (*Il se secoue.*) Si les fous sont ceux-là qu'aujourd'hui l'on voit courir en pimpants atours, en ... *liripipion*, eh bien, ma foi! j'en veux être ... et j'en suis!... Oui, Pier, l'homme est fait pour chanter, puisque la voix lui fut donnée; pour rire, car c'est par là qu'il se distingue des animaux...

PIER, *amer.*

Et pour s'enivrer.

KOBE, *sentencieux.*

Car c'est par là qu'il oublie.

PIER

Quoi donc?

KOBE, *en riant.*

Ses misères, mon brave ami, ses dures misères.

PIER, *aigre-doux.*

Pauvre bouffon, prenez garde! Le plaisir de vivre gonfle à l'excès votre copieuse personne.

KOBE

Heureuse créature de sens rassis! Regardez-vous. Vous êtes plus maigre que chimère, et la logique fait si bien qu'elle ne vous laisse, par ma foi, que la peau sur les os.

SCENE II

LES MÊMES, *plus* JAN BULT.

BULT, *qui entend les derniers mots de Kobe et s'arrête.*
Allons, il ne laissera de vous qu'un squelette...

KOBE

Zotje, mon compagnon, vous qui avez le mot pour rire...

BULT

Je dis des sottises par métier, Kobe, non par goût...

PIER

A la bonne heure, Jan ! Et vous voici tel que vous êtes au fond, amer, triste peut-être et plus prompt à cingler ces mauvais rieurs de vos saillies qu'à les divertir...

BULT, *regardant Kobe.*

Pier, ils n'ont point l'esprit méchant. Ils sont déni-greurs, grands bâfreurs et surtout infatigables videurs de pots. Ils sont ... tels qu'il a plu à notre Seigneur de les faire nombreux en terre de Flandre... Au reste, ceci est un jour de délectation, mon cher Pier, et il convient que l'artisan quitte son logis pour oublier un brin les soucis de sa vie ... et pour respirer.

KOBE, *narguant Pier.*

Hein ! direz-vous encore...

BULT

Et je serais porté même à vous conseiller quelque distraction. Notre fête sera d'une splendeur, d'une richesse ! Jamais la Gilde n'aura fait plus largement les choses. Le local est disposé par mes soins (*Avec une négligence affectée*) et vaut, je pense, un coup d'œil. (*A voix basse*) D'autant que Monseigneur pourrait bien nous surprendre et nous faire l'honneur d'une visite.

KOBE, *ouvrant de gros yeux et une grande bouche, à l'oreille de Bult.*

Philippin aux longues jambes ?

PIER, *dans un souf fle.*

Monseigneur le duc de Bourgogne ?

BULT, *faisant un grand geste d'affirmation.*

Oui, monseigneur! Et ce n'est pas tout, mes amis. Nous aurons aussi, devinez qui?... La gloire de Gand, l'idole de nos métiers et confréries : Jacques de Lalaing, le chevalier sans peur et sans double, de qui le nom éveille en nos cœurs comme un hymne de foi, de qui la personne est pour nos yeux comme un rayon d'espoir.

KOBE, *dodelinant de la tête.*

Et messire de Lalaing, oui-da!

PIER, *songeur.*

Jacques de Lalaing...

BULT

L'honneur de la ville, le chevalier Jacquet, auréolé de rêve et de croyance par tout âme vraiment flamande... Si mon devoir ne m'appelait je vous dirais de lui des prodiges qui tiennent de la légende et du songe. Je vous les conterai quelque jour, à vous et, tout à la fois, à vos enfants, car il me plâirait que les petits appri-sent à aimer celui qui vénèrent déjà les hommes.

SCÈNE III

LES MEMES, *plus* TRINE

TRINE, *sortant de la boutique de Pier.*

Eh bien, que faites-vous là? Hé! c'est vous, maître Jan, et Kobe notre voisin.

BULT

Bonjour, Trine.

KOBE;

Je vous salue, ma voisine.

TRINE, *à Bult.*

Pourquoi donc à cette heure en costume d'apparat? C'est juste, au fait, où ai-je la tête! (*A Pier.*) Vous garderez la maison, vous qui ne souffrez ni le bruit, ni la foule...

PIER

Tandis que jusqu'au soir, vous irez par les rues,

regardant, écoutant, commérant. Puis, la nuit, vous aurez la fièvre et le délire.

TRINE

Bah! qu'importe. Ne vous mettez pas en peine de moi. Vous le savez, mon bon Pier, il faut que j'aïlle et que je sache. Chaque rumeur de notre cité, rumeur de plaisir, de fierté ou de deuil, trouve un écho dans mon cœur de Gantoise.

PIER, *mécontent.*

Oui, et comme la ville est en émoi, vous voilà tracassée de mille soucis rongeurs.

BULT, *à Pier.*

Il y a des âmes, Pier, qui lisent dans nos joies et nos misères, et votre femme...

PIER, *légèrement impatienté.*

Je sais que les esprits raisonnables souffrent le joug des pitres et des insensés. Voilà, hélas! ce que n'ignore point mon faible esprit.

KOBE

Ce diable-là, sur sa sagesse, n'a point fondé prétention mince! Mais, pourvu qu'il puisse, pareil au limaçon, rentrer dans sa coquille, il se déclare satisfait du ciel comme des hommes...

TRINE

Ne le raillez pas, voisin, il aime sa femme, ses enfants.

KOBE

Les sermons, les pénitences...

BULT

Silence, Kobe!... Il jeûnera à votre intention. (*Tendant la main à Pier, puis à Kobe.*) Allons, Dieu vous garde, amis!

(*Pendant que Pier et Kobe discutent avec de grands gestes, Trine vient à Bult sur le devant de la scène.*)

TRINE

J'ai fait, Jan, de grand matin, un rêve étrange. Gard s'enveloppait d'une neige lourde et d'un silence implacable. Rues désertes... maisons closes...

La ville dormait, semblait morte, et pourtant il faisait grand jour. La terreur glaçait mes membres ; immobile, je regardais ce deuil blanc de la cité, lorsque soudain, après un vacarme de cloches, j'entendis monter vers le ciel gris une clameur confuse et toujours plus forte où se mêlaient des plaintes, des sanglots, des cris d'horreur. Comme je demeurais penchée à ma fenêtre, je vis venir, du bout de la rue monseigneur Philippe, le duc, habillé de rouge, ainsi qu'un bourreau. On eût dit une tache de sang sur le tapis de neige. Ah ! Bult, vous pouvez m'en croire, cette journée-ci prépare des événements mémorables. Souvenez-vous-en.

BULT

J'y penserai. Pourquoi ne passeriez-vous pas tout à l'heure à la Gilde ? J'aime à vous entendre.

TRINE, *qui est revenue au seuil de sa maison.*

Peut-être. Adieu.

(Elle rentre dans la boutique durant que Jan Bult sort, après un dernier geste.)

SCÈNE IV

PIER, KOBE

KOBE

Allons, compère, quittez ce piteux visage et accompagnez-moi.

PIER

S'il vous plaît d'aller au diable ! je ne vous en empêcherai plus. *(Roeland sonne.)* Ecoutez le chant de votre sirène. Allez où vous appelle Roeland. Allez ! Quant à moi, je rentre et ferme portes et fenêtres.

(Il est sur le seuil de sa maison.)

KOBE, *lui faisant une profonde révérence.*

Saluerai-je de votre part monseigneur Philippe et son chevalier, messire de Lalaing ?

PIER

Bonjour. *(Il jette sa porte avec brusquerie, puis la rouvre aussitôt.)* Surtout, n'allez pas manquer de revenir l'escarcelle légère et la tête lourde.

KOBE

N'ayez crainte. Bourse en deuil, cœur en fête...
Puis, peut-être m'arrêterai-je dans le ruisseau.

PIER

Ainsi soit-il.

(Il referme brusquement l'huis pendant que Kobe rentre chez lui après un éclat de rire.)

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

La Fête de la Gilde (Juin 1449.)

A droite, une allée de verdure avec des arceaux en bois, dans laquelle aura lieu le concours de tir à l'arbalète. A gauche, le local de la Gilde, auquel on monte par quatre larges marches. Au fond, un escalier, invisible du public, descend vers la ville dont on aperçoit les clochers et les toits. De chaque côté de cet escalier règne une balustrade ornée de draperies. Des perches garnies de flammes, des bannières, des banderoles sont disposées partout. Des tables et des chaises se trouvent rangées devant le local.

SCÈNE PREMIÈRE

JAN BULT, *achevant la décoration du jardin de la Gilde*, QUATRE APPRENTIS, puis LIEVIN POTTER.

BULT, *aux apprentis qui le regardent disposer des coussins et une draperie sur la balustrade du fond.*

Là! Là! ne touchez pas, ne changez rien; c'est admirable. *(Etalant les plis d'une bannière.)* Impossible de rêver mieux. *(Il descend, puis se tourne vers le fond, en fredonnant.)* Oui, c'est admirable! admirable! Et que soit coupée la langue des jaloux. *(Il chantonne, après quoi il s'adresse aux apprentis en leur désignant la décoration.)* Voici qui plaira à messire de Lalaing, entendez-vous, têtes vides, cervelles d'oiseaux, apprentis du diable!

PREMIER APPRENTI, *aux autres.*

Ha! Ha! écoutez-le.

DEUXIÈME APPRENTI

Il se pavane au sein de ces merveilles, le nez au vent, le verbe haut, le geste large.

PREMIER APPRENTI

Au point d'en oublier les devoirs de sa charge... et l'histoire de Jacquet, qu'il nous promet, je crois.

BULT, *rectifiant, avec déférence.*

Dites le « Bon Chevalier » ou messire Jacques de Lalaing.

DEUXIÈME APPRENTI, *à Bult.*

Soit, nous t'écoutons.

BULT, *s'asseyant sur un escabeau, devant le local, pendant que les apprentis l'entourent.*

Pour un instant, au moins, j'ai besoin de souffler.
(*Il paraît méditer.*)

PREMIER APPRENTI

Zotje se recueillant, la chose est par trop bonne!

DEUXIÈME APPRENTI, *posant sa main sur la tête de Bult.*

Ah! le beau fou! qui se prépare aux déraisons ni plus ni moins que les gens sages à des discours.

(*Il le pince.*)

BULT, *se débattant.*

Voulez-vous bien, impudent drôle...

DEUXIÈME APPRENTI, *le repinçant.*

Ah! mon cher Bult, quitte ce front soucieux, efface-moi ces rides, défronce ces sourcils. On dirait qu'une araignée a sur ta face tissé sa toile.

PREMIER APPRENTI, *lutinant Bult.*

Et c'est ce décevant compère qui doit semer les rires sur son passage...

BULT, *se défendant.*

Attendez que l'âge éveille votre esprit et qu'un tantinet vous sachiez le fond des choses. (*Mélancolique.*) Il est bien vrai, mes enfants, que les confrères de la Gilde ne voient en moi que leur fou, leur turlupin, leur serveur de grimaces... Mais lorsqu'au menton vous piquera la barbe, repassez; il se pourrait que l'un d'entre vous me trouvât différent. (*Rede-*

venant gai.) En attendant, donnez-moi de l'air et... ouvrez les oreilles.

DEUXIÈME APPRENTI, *se mettant sur les marches qui descendent de la porte du local.*

Fort bien, et nous boirons, à défaut de cervoise, les mots qu'il te plaira de prononcer ici.

PREMIER APPRENTI, *s'asseyant au bout de la table.*
Coule donc, éloquence précise et magnifique.

BULT

Quand vous aurez fini, je pourrai commencer.

DEUXIÈME APPRENTI

Nous attendons.

BULT

Me voici tout à vous. (*Il s'accoude à la table et pense au chevalier de Lalaing, souvenez-vous des plus glorieux héros que connaissent les chansons d'amour et de bataille : le preux Roland, le doux Tristan, le grand Perceval. Vous le verrez tout à l'heure, notre Jacquet, et vous n'oublierez plus son front élevé, ses yeux sans peur, ses mains de femme, sa chevelure dorée...* Du preux Roland, il paraît tenir la noble épée dont le choc pèse dans les tournois, et Durandal à son bras ne serait point trop lourde. C'est à Gand que monseigneur le créa chevalier; j'y étais. Quel souvenir! Le duc, ayant donné l'accolade à Jacquet lui bailla, en signe d'amitié, une claque que tous nous entendîmes. Puis de Lalaing s'en fut jouter devant les Halles. Ah! le spectacle ineffaçable, mes petits. Dames, damoiselles bourgeoises, pucelles, se pressaient aux fenêtres et priaient afin que le gentil coureur de lances sortît victorieux du combat. Portant son blason de fils aîné, Jacquet s'avança vers son adversaire, Jehan de Boniface, un Sicilien vêtu d'une cotte noire et de chausses écarlates. La lutte fut longue; on se battit finalement à la hache et Jacquet, par deux fois, désarma l'étranger. On parle encore chez nous de ce premier triomphe qui précéda les exploits du bon chevalier en tant de contrées différentes : Bourgogne, Ecosse, Dauphiné, Languedoc,

Portugal, Castille, Navarre et Aragon... Mais j'ai parlé de Tristan qu'aima la blonde Yseult. (*Baissant la voix.*) Deux très hautes dames eurent pour messire Jacquet, dit-on, certaine... estime et le voulurent chacune pour écuyer : Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, et Marie de Bourbon, duchesse de Calabre. Les deux nobles personnes en étaient au point de se creuser la tête pour trouver honnête moyen de parler au chevalier. Jacquet, un jour devisait avec l'une, un jour, avec l'autre. Au tournoi de Nancy, il portait les emblèmes des deux dames : sur le casque un lambrequin emperlé traînant jusqu'à terre, présent secret de Marie de Clèves ; au bras gauche, un brocart d'or, présent de la duchesse de Calabre. Mais Tristan... de Lalaing se gouverna en tout honneur, en chevalier sans reproche, et jamais, vous entendez, jamais il ne fit chose dont il dut être repris devant Dieu, ni le monde. (*Les apprentis affectent un air railleur. Bult se redresse autant qu'il peut et continue.*) Je l'ai comparé à Roland, à Tristan ; il me reste à vous le montrer semblable au divin Perceval. Le Saint-Graal de notre Jacquet, c'est la fière Toison d'or, institution surhumaine que le duc Philippe fonda il y a vingt ans, à Bruges, le 10 janvier ! (*Liévin Potter entre par le fond sans être aperçu. Il s'approche et écoute Bult s'adressant aux apprentis.*) L'un de vous peut-il me dire les principes qui l'inspirèrent ? (*Un silence.*) Voyons ? Répondrez-vous ? (*Nouveau silence.*) Vous l'ignorez, par conséquent... Je m'en vais vous l'apprendre, afin que vous jugiez s'il y eut jamais ordre plus beau et chevalier plus digne de le porter que messire de Lalaing... La Toison d'or fut établie par Philippe de Bourgogne (*Déclamant*) pour la gloire et la louange du Créateur tout puissant et de notre Rédempteur, pour la vénération de la glorieuse Vierge sa mère, pour l'honneur de monseigneur saint André, glorieux apôtre et martyr, pour l'exaltation de la foi et de la sainte Eglise.

(*Bult contemple avec fierté son auditoire silencieux et rêveur.*)

POTTER, *après un temps, à Bult.*

Sur ma part de paradis, Zotje, tu veux les rendre fous avec tes balivernes. (*Aux apprentis.*) Vous ne sentez donc pas qu'il se moque de vous, l'inférial mécréant!... Et la devise, Bult, tu l'oublies. Elle est d'un goût rare pourtant. « Autre n'aurai ! » Mais je comprends Philippin. Il doit quelque vénération à nos laines qui paient les folles merveilles de sa cour...

SCÈNE II

LES MÊMES, *plus* LIÉVIN SNOWT

SNOWT, *descendant du local aux dernières paroles de Potter.*

Hé, Potter ! Je te trouve discourant pour un vilain bouffon et de méchants apprentis. La langue te démange donc ? Mais tu parlais fort mal de cette Toison d'Or. Les laines ! Les laines ! Cet ordre est un scandale, mon cher. Ce n'est pas un mystère, que diable ! En 1429, Philippin aux longues jambes avait, en un lacs d'amour, de ses vingt-quatre maîtresses rassemblé les cheveux. Belle distraction, n'est-ce pas, pour un prince sérieux ? Or, il arriva que la mèche blonde de l'une fit le plaisir des courtisans. On railla sa couleur, et le duc, vexé, certifia que les rieurs bientôt auraient en haute estime ce bouquet de cheveux soyeux et parfumés, cette mignonne toison d'or. Mais voyez le hasard, (*Il rit.*) lors de sa création, l'ordre comprit, la chose est claire, vingt-quatre chevaliers, le nombre même des maîtresses du grand duc d'Occident.

BULT, *se levant, après avoir grommelé quelques mots.*

Votre piteux esprit se doit de tout rabaisser à son niveau commun. Vos visions sont charnelles, paillasses sont vos pensées, dénigrantes vos lourdes paroles. Une grande et large idée en votre étroit cerveau ne saurait pénétrer.

PREMIER APPRENTI, *lutinant Bult.*

Ah ! tu veux faire durer la farce et te moquer encore à nos dépens ?

DEUXIÈME APPRENTI, *le bourrant.*

Comment, comment, tu te gaussais de nous !

SNOWT, *riant à voir les apprentis houspiller Bult qui se débat désespérément.*

Vingt-quatre maîtresses. Voilà la vérité et, depuis, le nombre des bons chevaliers de l'Ordre à trente fut porté. Médite sur cela, Zotje, pur homme de bien...
(*Poursuivi, avec de grands cris, Bult sort en courant par la droite. On entend les apprentis le harceler en poussant le « hou! hou! » qui se perd dans le lointain, comme l'heure sonne à différents clochers de la ville.*)

SCÈNE III

POTTER, SNOWT, *des confrères,*
puis DANIEL SERSANDER, LIEVIN BONE.
(*Les confrères descendent tous du local de la Gilde et viennent serrer la main de Potter et de Snowt.*)

POTTER, *après avoir regardé vers le fond.*

Gand a mis aujourd'hui sa plus belle robe de fête. (*Aux confrères.*) Et notre vieille Gilde est toute rajeunie sous ses atours... Personne de vous n'a rencontré notre superdoyen? Il devrait être ici, car nous sommes en nombre.

(*Des confrères continuent d'arriver.*)

SERSANDER, *descendant au bras de Bone, à Potter.*

Tu me réclames, ami. (*Poignées de main.*) Oui, notre bonne cité est pleine de chansons... Prêtez l'oreille. C'est un murmure joyeux, un tintin, un grand rire. La brise apporte à la ville l'arome des prairies et des champs, et dans ce souffle divin de la mère Flandre, la cité s'épanouit en soupirs, en caresses, en baisers. Les têtes sont montées; c'est bombance au beau pays flamand !

BONE

Tout cela est fort séduisant à l'œil, charmant à la surface; mais sous ces apparences saignent des misères et d'abominables réalités.

SERSANDER

Voyons, Bone, pas de sifflets dans le concert.

BONE

Je me refuse à me joindre à vos réjouissances et je ne puis, en vérité, partager votre oubli. Au-dessus de tous ces refrains de la rue; plus haut que la voix de nos cloches joyeuses, plane, et gronde et pleure aussi, le cri qu'osa jeter, voici longtemps déjà, ce petit clerc de Damme qui fut un grand poète. Plutôt que de vous abuser, écoutez avec moi battre le cœur généreux et indigné de notre Van Maerlant, le père et le consolateur des souffreteux d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Ecoutez! ce sont ses propres paroles; tâchez de ne les plus oublier: ... « J'entends partout la plainte douloureuse des misérables. Mon Dieu, ne nous aiderez-vous point? Ne daignerez-vous pas nous nourrir? » Partout! comprenez-vous? et toujours il importe qu'à nos oreilles demeure cette plainte. Lorsque se lamente contre nos portes l'âpre vent de l'hiver, ce sont les longs sanglots des affamés et des malades qu'il nous jette. Mais qui donc s'en occupe? Tous, vous êtes le dos au feu et le ventre à la table, et cela vous enchante et cela vous suffit. (*Un silence.*)

SERSANDER

Tu as raison, Bone, et tes paroles, comme toujours, sont vibrantes et fortes... Cependant, tes reproches viennent mal à propos. Peut-être aujourd'hui même, au sein de la fête, aurons-nous à combattre pour ceux que tu défends et que tu aimes, ainsi que moi, comme nous tous.

BONE

Que veux-tu dire, Sersander?

SERSANDER

Le duc m'a fait connaître, ce matin, son intention de venir nous voir ici et de participer à notre tir, don il est, vous le savez, grand amateur.

TOUS

Le duc!

(*Cette exclamation de surprise se continue en un*

murmure confus des confrères, au-dessus duquel s'élèvent des observations prononcées au hasard des groupes qui se forment.)

POTTER

Belle idée !

SNOWT

Je n'en crois rien.

PREMIER CONFRÈRE

Philippin parmi nous !

DEUXIÈME CONFRÈRE

Le duc aux longues jambes !

PREMIER CONFRÈRE

Pourquoi faire, je le demande ?

SNOWT

Quelle fantaisie !

DEUXIÈME CONFRÈRE

Quel honneur pour la Gilde !...

POTTER

Il y a quelque anguille sous roche.

BONE

Et rien de bon, je présume. L'un ou l'autre nouvel impôt dont il veut nous frapper. Gardons-nous ; songeons au pauvre monde qui n'a pas trop de ces croûtes de pain.

SERSANDER

Attendons sa visite et sachons ses désirs. (*Réclamant le silence en frappant sur la table avec un gobelet qui s'y trouve.*) Confrères... quand il vous plaira... J'ai quelques mots à ajouter ! (*Le silence se fait.*) Votre émotion est naturelle, et j'y prends part. Pourtant une grande espérance ne doit cesser de luire dans l'âme de tout Gantois, et laissez-moi vous rappeler que si quelque danger se dresse devant nous, nous avons pour le conjurer un bras redoutable, un ami sûr, et j'ai nommé le chevalier de Lalaing.

BONE

Oui, sans doute, Jacquet pourrait être notre homme. (*Bas à Sersander.*) Mais le crois-tu gagné à

ce point ? Suppose qu'il soit pris entre le duc et nous. Tout est là, et nous ne devons pas nous payer de beaux mots. (*Absorbé et avec un fond de colère retenue.*) C'est vrai qu'il est très populaire ce Jacquet ! (*D'un ton décidé et brusque.*) Sersander, il faut que Jacquet défende notre cause ; Gand bientôt aura besoin de lui...

(*Du local sortent des cris d'acclamation.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* JACQUES DE LALAING,
JEAN ZRINY, *des confrères qui descendent du local* et JAN BULT, *qui entre par la droite.* SER SANDER *s'avance vers* JACQUET.

SERSANDER

Soyez, le bienvenu, messire.

JAN BULT

Tant crie-t-on Noël qu'il vient !

LES CONFRÈRES

Vive le chevalier de Lalaing !

(*A cette acclamation qui se prolonge, succède la grande voix de Roeland, autour de laquelle carillonnet les sons plus clairs des autres cloches de la ville.*)

JACQUET, *donnant des poignées de main aux différents doyens, Sersander, Bone, Potter, Snowt, puis se tournant vers les confrères.*

Merci, merci !... Un tel accueil me confond. Qu'ai-je pu faire jamais qui valût tant d'honneur ? Les sentiments demeurent sans effet si l'action ne les baptise. Oui, je suis venu vers vous et, dès le premier jour, je fus acquis à votre cité. Ville terrible dressant ses tours dans nos plaines infinies, ville orgueilleuse de sa force et jalouse de ses droits, votre Gand a retenu mon cœur ; ce Gand où les hommes savent si bien rire ou gronder, se réjouir et se battre, aimer et... mourir, suivant les hasards de l'heure. Oui, peuple gantois de qui l'âme est pleine de tourmentes comme la clarté des cieux flamands,

c'est à vous que j'ai fait le rêve d'offrir mon dévouement et mes enthousiasmes. Si jamais un danger vous menaçait, vous me verriez parmi vous, comme j'y suis à présent. Mais je prie notre Seigneur Dieu qu'il étende, sur vous et votre cité ses bontés, sa clémence, sa douceur.

SERSANDER

Vos souhaits nous touchent profondément et vos désirs nous comblent. Gand veut la paix dans ses murs et sur ses campagnes ; par-dessus tout pour-tant il tient à ses privilèges, à ses franchises, à ses... libertés.

JACQUET

Comme il est juste. Son cœur est semblable à l'airain de ses cloches, qui chantent vos joies, mais vibrent avec plus de force au jour d'alarme. Tocsin puissant, exprimant tous les espoirs et toutes les souffrances, il connaît moins la chanson légère du bonheur que le lourd sanglot des détresses populaires.

BULT

Messire, souffrez que j'ajoute, à mon tour, une figure... Paix est belle, sans doute, autant qu'il est donné à une femme noire, brune ou rousse de l'être ; tandis que Liberté est adorable et pareille à quelque déesse blonde.

JACQUET, *avec un sourire.*

En vérité, maître Jan Bult, nul ne s'entend comme vous à parler raison, il me semble.

BULT, *avec un ton de feinte modestie.*

J'invoque parfois cette fantasque personne, il est vrai. Le temps et l'habitude me manquent un peu... *(Une lointaine sonnerie de trompettes et une rumeur de foule, très éloignée également, viennent s'ajouter à la voix des cloches qui meurt ensuite, petit à petit.)*

BULT, *qui s'est avancé jusqu'à la balustrade du fond d'où il regarde la ville.*

Ha! ha! voici que Roeland et ses compagnes se taisent. Je crois que ce bruit de voix nous pourrait

annoncer Monseigneur et sa suite... La foule, en masse, se porte vers le Steen. Hé! c'est cela! Déjà paraissent les hommes d'armes.

BONE, *rejoignant Sersander et lui parlant bas, à l'avant scène.*

Il me semble qu'il y a beaucoup à tirer de ton Jacques. Une fois encore, occupe-toi de nous ménager son appui, et sans perdre de temps. L'occasion était belle de lui demander, tout à l'heure, une profession de foi. Que diable! il faut tirer parti des circonstances. Enfin, va devant, je marche sur tes talons. Sur-tout, pas de courbettes à Philippin. La tête haute et l'échine raide. Le superdoyen de Gand doit, ainsi que le beffroi, dominer les êtres et leurs sentiments, les choses et leurs laideurs... Va devant, je te suis.

(*Ils remontent.*)

JACQUET, *à Zriny.*

Oui, cela t'étonne, je le conçois, et tu admets que mes paroles étaient les aimables expressions de pensées fugitives. Non pas, Jean, non point, mon ami. Il me semble respirer mieux ici que partout ailleurs, et j'aime Gand autant que j'ai pu le dire à ces braves gens. Tu la trouves étrange cette ferveur?... Vois-tu, ce n'était pas un de ces pays de soleil qu'il me fallait; non, des rayons parmi des brumes devaient charmer mes yeux. La vie est rude ici, mais la joie est saine; une harmonie de courage tranquille vous pénètre. L'heure des aventures inutiles est passée pour moi, mon cher Zriny, et je viens songer à de meilleures tâches...

ZRINY

Je comprends ton goût pour la Flandre, je le partage. Ces grandes étendues sont comme des clartés et me rappellent notre puszta, où, vers cette saison, la brise se parfume de lavande et de thym, où par tous les temps on se grise d'air et de liberté... (*Appuyant sur les mots.*) de liberté!... Cette plaine sans fin où l'on abandonne la bride à son cheval et... à ses passions! Tiens, en fermant les yeux, je la vois s'étendre, s'étendre encore, se dérouler vers l'horizon, coupée, de-ci de-là, par quelque fontaine où viennent s'abreuver les bêtes. Et l'on va,

comme un tourbillon, serrant les flancs de sa monture, l'excitant de la voix ; on court vers l'inconnu tout menaçant sans doute, mais tout empli de voluptés aussi. Voilà la vie. (*Bas.*) Ce peuple te rend l'amour que tu lui portes. Je t'envie.

JACQUET

Pourquoi?

ZRINY

Tu me comprends. Va, ne laisse pas au temps son éternel loisir de changer les beaux désirs en lourds regrets. Le moment est venu pour toi de monter en selle. Sois le cavalier qui, à travers l'étendue dont il se grise, court vers le but qu'il s'est fixé. Donne de l'éperon et pousse droit au mépris des obstacles... La vie est un tournoi et nos princes en sont par trop les joueurs heureux. A eux seuls vont la gloire et la grandeur. Nous demeurons les laquais de leurs ambitions... Pense au duc Philippe et prends exemple sur son œuvre géante sans cesse poursuivie... Ton Gand orgueilleux, il le soumettra à son orgueil plus fort. Peut-être te dira-t-il, si la ville murmure, la chose n'est point impossible : Jacquet, mon doux fils, va... écrase ces rebelles, soumets cette cité. (*Geste de protestation de Jacquet.*) Si, si, et tu irais ; car il est, lui, l'homme que tu tardes à être, le cavalier triomphant qui vient des confins de la plaine et qui fend l'air, penché sur la crinière de sa bête fougueuse, Volonté, dont les crins, sans répit, lui sifflent à la face, et le fouettent d'un rappel impitoyable.

(*Pendant ce dialogue, Sersander et Bone se sont promenés de long en large, le premier appuyé sur le bras du second. Devant la balustrade du fond, Potter, Snowt, des confrères entourent Zotje et lui font des niches. Chacune de celles-ci suscite de grands éclats de rire.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, plus NELE et plusieurs jeunes femmes qui sortent du local.

NELE

C'est un peu fort votre beau règlement ! Croyez-vous donc que plus longtemps nous l'allons sup-

porter? A Dieu ne plaise! Nous réclamons nos droits, entendez-vous?

SERSANDER, *sévère.*

Que voulez-vous, et que veut dire ce bruit? Depuis quand permet-on aux donzelles de porter au sein de la Gilde le vacarme de tels cris?

(Quelques-unes des femmes vont rejoindre leurs maris ou leurs amis, ou leurs fiancés.)

NELE, *lui riant au nez.*

Regardez-moi, hein! ai-je l'air d'une petite fille? Ha! ha! vous m'amusez tout plein!... Voyons, suis-je personne à m'effrayer de vos gros yeux ou de votre grosse voix, ô! grand doyen, père de la cité, gardien de nos vertus!...

BULT

Voilà qui doit l'embarrasser pas mal!

SERSANDER

Trêve de paroles vaines; qu'y-a-t-il?

NELE

Il y a que mes amies et moi, nous sommes lasses de vos prétentions et de votre égoïsme. Si nos mères furent assez simples, et je pourrais dire sottes, pour accepter tous vos arrêts, pareille résignation n'est plus de notre goût. Quoi, largement, il vous serait loisible d'user de la cervoise, de l'uitzet, de l'ale, de l'oosterbier ou bien de l'hydromel, quand nous n'avons licence, nous, que de boire une fois et d'un seul de ces breuvages dont les noms suffisent, convenez-en, pour faire venir l'eau à la bouche...

PREMIER CONFRÈRE

Et les baisers aux lèvres...

BULT

Ne l'entendez pas, ne l'écoutez point! car bientôt, sans souci des choses établies, Nele vous demandera, au nom de ses semblables, ce certain droit du seigneur qu'on appelle cuissage.

NELE

Face camuse et corps tortu... gardez pour vous

vos balivernes. Je défends ici, sachez-le, la liberté des femmes de Flandre et leur égalité...

BULT

Devant les boissons nationales.

NELE, à Sersander, et tapant du pied.

Ferez-vous taire ce drôle!

BULT

Visage radieux et divine taille, teint de rose et cheveux d'or, ô! femme créée pour rire et mignoter, cette colère vous va tout plein! Fleur de révolte, vous donnerez à Gand de beaux fruits, quelque jour, s'il plaît au ciel, et je l'espère.

JACQUET, à Zriny.

Voici que les femmes s'en mêlent, c'est prodigieux, ce caractère.

ZRINY

Cette ville sera grande comme un monde le jour où un Van Artevelde renaîtra... Et quel rôle à jouer, Jacquet, y penses-tu?

(Des rumeurs montent de la rue. Sonnerie de trompettes.)

SERSANDER, à Nele qui gesticule devant lui.

Paix!... *(Aux confrères:)* Monseigneur le duc est en vue de la Gilde, je vais le recevoir.

NELE

Nous ne sortons pas d'ici...

SERSANDER, à Bone.

Fais partir ces femmes sur-le-champ, et qu'en rentrant je trouve place nette. Elles ne nous ont que trop cassé la tête de leurs cris. Je m'en rapporte à toi, Liévin. *(Il va vers le local et monte les marches, au haut desquelles il se retourne. A Bult.)* Zotje, dispose les bannières et prépare le tir.

(Il rentre dans le local pendant que Bult sort à droite.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SERSANDER et BULT

BONE, à quelques confrères, leur désignant les femmes.

Vous avez entendu : dehors, et vivement ! Qu'elles s'en aillent par la petite porte, et en silence. (A Nele.) Allons, de bonne grâce, la belle ; nous boirons à vos charmes.

NELE

Merci, grand merci ! cet hommage ne les épanouira guère. Il leur faut la rosée que je réclame...

BONE, impatienté.

Il faut partir !

NELE

Je reste où je me plante.

(Elle se met les poings sur les hanches.)

BONE

A moins que l'on ne vous déracine.

(Une poussée des confrères fait reculer les femmes vers le fond. Elles sont entourées d'une chaîne qui les repousse, en dansant et en riant, jusqu'à l'escalier du fond qui est en contre-bas, et invisible du public par conséquent. Tout le monde y disparaît un instant. Cris et rires. Nouvelles sonneries de trompettes. Les confrères seuls remontent.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus SERSANDER et PHILIPPE
LE BON qui s'arrêtent sur les marches de l'escalier du local.

(Aussitôt que le duc paraît, Jacquet et Zriny s'avancent vers lui.)

PHILIPPE, après le grand salut des deux gentilshommes et des confrères.

Dieu vous garde, mes amis !... Bonjour Jacquet... Ton bras, mon fils.

(Jacquet le lui donne, le duc s'y appuie un moment, observe toutes les têtes inclinées et s'arrête à Bone qui, seul, est demeuré très droit. Se tournant vers

Sersander, Philippe lui désigne cet homme qui le regarde fièrement.)

SERSANDER

Liévin Bone, Monseigneur.

PHILIPPE

Ah! fort bien... Un vrai Gantois, et une mauvaise tête, je ne puis m'y tromper. Remarquez donc ces yeux, maître Sersander, et ces rides au front. Fi! fi! Qu'un rien de bonne humeur siérait à ce visage. (*Bone n'a pas abaissé les paupières.*) Est-ce ainsi qu'on reçoit son prince?... Ah! Gand, nid de rebelles! (*Doucereux.*) Mais je suis bon enfant et vous fais crédit de belles mines, rassurez-vous. Savez-vous que vous êtes nombreux à m'exprimer vos sympathies par des grimaces? Mon Dieu, je vous les passe, puisqu'il faut, envers ses sujets, se montrer bienveillant... D'où vient cette inimitié entre nous, je vous prie? N'ai-je point de tout temps pris le plus grand souci de vos affaires?

SERSANDER

Nous pensons tous, Monseigneur, que votre œuvre est immense, et qu'il ne nous appartient pas plus de la juger qu'il ne nous est donné de la comprendre.

PHILIPPE

J'aimerais pourtant que l'on me comprît, et c'est pourquoi je n'ai jamais hésité à vous associer à mes entreprises. On ne m'en sut point gré. Réveillez donc vos souvenirs, voulez-vous? Que penser de votre défection d'Arras?... Oui bien, le tour était pendable et grand fut mon pardon. Dire que mes bonnes milices flamandes, après m'avoir donné, et tout juste, les quarante jours de service que prescrivent leurs chartes, m'abandonnèrent, ni plus ni moins, pour regagner leurs foyers!... Hé! vous êtes de fameux époux et de merveilleux pères de famille, c'est entendu, et Dieu me garde de blâmer ces louables sentiments. Mais trop souvent votre pot-au-feu me vint rouler dans les jambes. La conservation de vos privilèges vous aveugle. Pourquoi cette éternelle méfiance? Mais comprenez donc que votre puissance et mes visées ne forment, en somme, qu'un

seul et même objet. L'œuvre d'unification que je poursuis sans cesse, en dépit des obstacles et à travers le temps, vous y avez tout autant d'intérêt que moi-même! En étendant mes Etats et ma puissance, n'ai-je pas soustrait nombre de bourgeois et de pauvres gens au joug implacable d'une noblesse féodale dont pâtissent également les princes et les peuples?

BONE

Oui, vos projets dépassent notre entendement. Nous manquons d'envergure dans nos ambitions. Mais nous souffrons de charges trop lourdes, et nous réclamons une part des joies que Dieu accorde aux hommes.

PHILIPPE

Il vous fallait bien invoquer Dieu en m'adressant des reproches. Et c'est ici que vous parlez de charges trop lourdes? Mais ne m'avez-vous point refusé, l'an dernier, cette gabelle acceptée par Bruges et par Ypres? Ah! j'aurais de bons motifs, convenez-en, pour être tout chargé de haine, et pour punir quelques têtes trop fières! Me voici cependant en ami, parmi vous... On a pour les enfants terribles beaucoup d'amour... et beaucoup d'indulgence... Au surplus, je suis venu vers vous afin de m'amuser de vos plaisirs... pour m'essayer encore à votre tir, où je fus, en d'autres temps, de première force. (*A Sersander.*) Voulez-vous nous conduire?

(*Sersander s'incline, Philippe prend le bras de Jacques. Sortie générale par la droite, sauf Bone, Potter et Snowt.*)

SCÈNE VIII

BONE, POTTER et SNOWT,
puis MARGUERITE SERSANDER

(*Potter et Snowt demeurent à l'entrée du tir, pour suivre des yeux le concours. Bone se promène de long en large.*)

POTTER

Philippin se réserve. C'est Pierre Tincke qui commence. Frrr!... Fameux!...

(*Cris dans la coulisse.*)

SNOWT

Non..., et le duc rit.

POTTER

Ha! ha! voici Eloi Coolbrandt. A ton tour, mon garçon!

(Petite rumeur dans la coulisse.)

SNOWT

Rien... Maître Eloi prend mine d'enterrement, et Philippin s'amuse.

UNE VOIX, à la cantonade.

Liévin Potter!

POTTER

Voilà!

(Il sort par la droite.)

SNOWT, à Bone.

Viens voir ici, la chose en vaut la peine.

(Bone, sans répondre, se penche au-dessus de la balustrade du fond et fait signe à quelqu'un de monter.)

POTTER, rentrant par la droite.

Mon coup fut malheureux; trop de hâte.

SNOWT

On croirait que Monseigneur vous intimide tous. Ton coup d'œil et ton bras sont plus sûrs d'habitude... Ha! voici qu'on reprend, regarde!

MARGUERITE SERSANDER, apparaissant au fond et donnant la main à Bone, qui s'est avancé vers elle.

Je suis venue un peu trop tôt, sans doute; mais la fête m'attirait. Je suis femme... Vous me permettrez de rester, je suppose.

BONE

Il n'y a rien que je te puisse refuser.

(Ils descendent et viennent se mettre à côté de Potter et de Snowt, qui se retournent.)

POTTER ET SNOWT

Bonjour, Marguerite.

(Ils lui donnent la main.)

MARGUERITE, *regardant à droite.*

Quelle foule ! Où donc est Monseigneur ?

POTTER

Le duc ? Ne le voyez-vous pas, assis dans ce fauteuil ? Il est vrai que le gros Eloi s'amuse à le cacher derrière sa corpulence. (*Il montre du doigt.*) Suivez-moi... A côté de ce beau chevalier qui vient de se dresser.

MARGUERITE, *vivement.*

Messire de Lalaing ?

POTTER

Lui-même... Mais Philippin se lève à son tour. Admirez-le. C'est à lui de tirer. Votre père le conduit, Marguerite. Hé ! hé ! voyons cela !... Pour un si grand seigneur il se campe à merveille... La position est bonne.

(*Un silence. Tous quatre restent penchés vers la coulisse, jusqu'à ce qu'éclate un grand bruit d'applaudissements.*)

SNOWT

L'oiseau est abattu et notre duc est roi !

POTTER

Il lui faudra signer, à présent, au livre d'or de la Gilde.

BONE

Voici Zotje tout courant, et les confrères vont le suivre.

(*Il descend avec Marguerite jusqu'au proscenium.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus BULT, qui traverse la scène et entre dans le local, d'où il ressort lorsque le duc paraît ; puis les confrères et Philippe, SER-SANDER, JACQUET, ZRINY.

MARGUERITE, à Bone.

Vous me paraissez triste, ami Liévin, et si sombre !

BONE

Je souffre de voir mon vieux compagnon Sersander faire tant d'honneur à un ennemi.

MARGUERITE

Hélas! puisqu'il le faut... Ne connaissez-vous pas, mieux que personne, les sentiments de mon père, ses aspirations et ses désirs. Vous êtes trop entier, vraiment. Vous ne serez jamais l'homme des sacrifices...

BONE

De ceux-là, non, et je m'en vante.

PHILIPPE, *entrant avec Jacquet, Sersander, Zriny et des confrères. Il s'arrête au pied de l'escalier du local et lève la main pour réclamer le silence.*

Votre duc devient, pour aujourd'hui, roi de la Gilde et de Gand. Ce titre lui est cher, car il ne le doit qu'à son propre mérite... Il voudrait que, dans votre mémoire, ce monarque d'un jour vécût pour fort longtemps... L'uitzet d'honneur nous attend et déborde à longs traits et répande, en nos cœurs, comme un philtre magique, (*Regardant Bone.*) l'oubli d'abord, la gaieté ensuite, et par surcroît l'amour.

(*Bult apparaît à la porte du local et remet à Sersander le collier de roi du tir, que celui-ci passe au coup du duc.*)

SERSANDER

Monseigneur, vous voici majesté.

PHILIPPE

Merci, compère... Notre règne commence : qu'il soit joyeux, puisqu'il est court, sans lendemain. (*Allant à Bult qui est descendu jusqu'à la table du premier plan, devant le local.*) Et toi, maître bouffon, qu'en dis-tu? Ma victoire est-elle de ton goût?

BULT

Je lui trouve... Sire, une saveur de bonne bière qui n'est pas pour déplaire à vos Gantois.

PHILIPPE

J'aime à croire que tu voudras y ajouter la mousse de ton esprit avec le jeu de tes grimaces. Mais, dis-

moi... J'ai un reproche à t'adresser : sous tes propos plaisants il me serait agréable, parfois, de n'avoir pas à deviner tant de logique étroite.

BULT

Doux Seigneur! que vous me jugez mal! Moi qui n'ai pour souci que des divagations.

PHILIPPE

Justement, elles t'inquiètent et tu les accomodes.

BULT

Je ne sais pour quel gâte-sauce je passe à vos yeux. Au reste, votre Majesté ne le peut ignorer : il arrive aux fous de retomber à la raison, tout comme aux gens sensés d'avoir de la démence. Ce sont là lubies passagères.

PHILIPPE, *se mordant la lèvre.*

On te pardonne, jusqu'à ton tout dernier abus, mais sois drôle, sois farce sans mélange. Nous voulons rire en buvant.

BULT

Vous boirez en riant, Sire, tout votre soûl.

(Le duc monte les marches et entre dans le local, suivi de Jacquet, de Zriny, de Bult, des confrères.)

SERSANDER, *se tournant vers Bone et apercevant sa fille.*

Marguerite! *(Il va vers elle et la baise au front.)*
A tout à l'heure, ma fille. *(À Bone.)* Viens donc, toi; il faut que tu sois là. Tu me laisses toute la charge...

BONE

Tu t'acquittes si bien de ces fonctions que je ne vois pas, en vérité, ce que je viendrais faire à tes côtés... Va!

SERSANDER

Si tu m'accompagnes.

MARGUERITE, *à Bone, avec un ton de reproche.*

Liévin.

BONE, *bourru.*

C'est bon, je te suis.

(Ils rentrent dans le local, à leur tour, à la suite des derniers confrères.)

SCÈNE X

MARGUERITE, puis JACQUET

(*Marguerite remonte et regarde la ville, penchée à la balustrade. Des acclamations et des rires sortent du local, à la porte duquel paraît Jacquet qui descend rapidement les marches, puis s'avance vers Marguerite. Elle se retourne.*)

JACQUET, *s'inclinant profondément.*

Pardonnez-moi, Mademoiselle, si je n'ai pu venir vous saluer plus tôt.

MARGUERITE

Vous me faites trop d'honneur.

JACQUET

Trop d'honneur? A vous, la reine de Gand?

MARGUERITE

La fille du superdoyen, Messire, une femme, rien que cela.

JACQUET

Mais la plus noble et la plus fière de toutes, l'âme même de la cité.

MARGUERITE

Et vous, Messire, n'en serez-vous pas un jour le cœur?

JACQUET, *après un silence.*

C'est un beau rêve que nous faisons là!

MARGUERITE

Qu sait, il se pourrait réaliser quelque jour... Vous vous souviendriez?

JACQUET

Pourriez-vous, à ma place, oublier? Oui, nous travaillerons à la même œuvre, si Dieu le veut.

MARGUERITE

Pourquoi ne le voudrait-il pas?

JACQUET

Quel que soit le moment, vous me trouverez prêt.

MARGUERITE

Vous en feriez serment?

JACQUET

Sur l'heure!

MARGUERITE

Vous seriez pour nous, contre qui que ce fût?

JACQUET

Contre...

SCÈNE XI

LES MÊMES, *plus* PHILIPPE, ZRINY,
SERSANDER, BONE, BULT, DES
CONFRÈRES.

PHILIPPE, *avec Sersander, allant vers Marguerite. Il la salue.*

Maître Sersander, voici un vrai joyaux, et le plus rare qu'il m'ait été donné de rencontrer en votre Gand où les femmes sont belles... Comment, vous aviez une telle fille... pardon, une perle pareille, et vous n'en souffliez mot?

(Ils remontent tous trois.)

ZRINY, *à Jacquet qui est redescendu.*

Et rien, pas une excuse! Qu'a donc le duc à ton endroit? Un peu brutalement, conviens-en, il vient de t'arracher à un doux entretien... La belle regarde de ce côté, Jacquet.

(Jacquet s'incline devant Marguerite, qui est parvenue à l'escalier du fond, en contre-bas, dans lequel elle s'engage.)

BULT, *à Jacquet.*

Les confrères désirent vous parler.

BONE, *de même, durant que Zriny remonte.*

Rentrez un instant dans la salle; montrez-vous. On se plaint de votre absence.

JACQUET

J'y vais.

(Il pénètre dans le local, avec Bone et les confrères.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins MARGUERITE, JACQUET,
BONE et les confrères.

PHILIPPE, redescendant et prenant le bras de Zriny.
A Sersander.

Fort bien, je suis content de vous. La Gilde est fidèle à son duc (*Désignant de la main la ville.*) et le peuple est en liesse. Il ne m'en faut pas plus.

(Longs applaudissements dans le local.)

Qu'est cela ?

ZRINY

Moins que rien.

PHILIPPE, *fronçant les sourcils.*

Qui donc acclament ces brutes ?

ZRINY

Jacquet, probablement. Il est très populaire, Monseigneur...

PHILIPPE

Plus que moi, si j'en juge par ce tumulte.

ZRINY, *avec un sourire.*

Je n'oserais le prétendre.

PHILIPPE, *à Sersander qui parle à Bult.*

Il paraît que la fête se poursuit de plus belle, et sans nous. Je crois qu'il se fait temps de porter l'ordre au sein de ce délire. Comptez sur moi !

(Il remonte l'escalier.)

RIDEAU

(A suivre.)

VICTOR CLAIRVAUX et FLORIS GHEVAERS.

ENQUÊTE
sur la
LITTÉRATURE NATIONALE
(Suite)

UNE LETTRE DE M. MAURICE DES OMBIAUX.

A la suite de l'interview de l'auteur de *Guidon d'Anderlecht* et de *Mihien d'Avène*, j'ai reçu de lui une lettre qui me fait plaisir, car il me donne, tout en s'y refusant (et avouons qu'il se tire mieux et plus plaisamment de cette attitude contradictoire que les *Précieuses Ridicules* ne l'auraient fait) son opinion, sans laquelle cette enquête eût certes été incomplète.

Je remercie M. Maurice des Ombiaux de sa lettre, et lui exprime mes regrets d'avoir pris à son calme bonheur une heure qu'à son goût il eût pu mieux employer.

Monsieur Sylvain Bonmariage,

Permettez-moi de vous dire que je n'aperçois guère l'intérêt que peut présenter aux lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire*, une boutade par laquelle j'évitai de revenir encore — à l'heure de l'apéritif comme vous voulez bien le constater pour fixer sans doute un important point d'histoire — sur une question ressassée jusqu'à l'ennui, et dont on reparle quand on n'a plus d'autre sujet, comme autrefois de Moresnet-Neutre.

Cette boutade détonne plus encore dans une noble compagnie où les burgraves de notre littérature, tout en évoquant avec vous les amis communs, distribuent à leur clientèle la menue monnaie de leurs éloges et énoncent, avec la gravité dogmatique des grands abbés du moyen âge, les propositions qu'il faut admettre sous peine d'hérésie.

Voyez en quelle posture vous me placez vis-à-vis d'eux qui sont si aimables pour moi!

Pourquoi troublâtes-vous, hélas ! cette heure où il est si agréable de faire trêve à toute gendeletrie ? L'ivresse de votre jeune gloire ne vous permet pas encore de savourer ces trop courts instants où l'on n'éprouve pas le besoin de parler pour l'éternité, ni même, si vous voulez, pour la galerie.

Votre indiscretion me cause un cruel embarras.

Comment voulez-vous que j'ose dire encore que cette couleur qui, chez beaucoup de nos écrivains, ne sert souvent qu'à hausser jusqu'au gongorisme un mauvais langage, me semble venir, non de la peinture flamande ainsi qu'on l'affirme, mais des romantiques français et pas toujours des meilleurs ?

Comment oserai-je avoir encore l'humilité de prétendre que moi, citoyen belge, wallon né en Wallonie et aimant son pays, je me considère comme un écrivain français, tout simplement ?

Le dédain que les aînés témoignaient, et dont il reste toujours quelque chose, aux Wallons, a divisé les écrivains français de Belgique en Flamands et Wallons ; des politiciens de la littérature les partagent aujourd'hui en catholiques et libéraux, enfin la question de l'âme belge, au sujet de laquelle tout a été dit, les pousse, sans parler des querelles personnelles, à se ruer les uns sur les autres avec une impétuosité qui ne se lasse pas.

Ce spectacle vu, non pas de Sirius, mais seulement de par delà nos frontières et d'ici même, doit paraître quelque peu... chinois et incohérent.

Aussi n'ai-je aucune envie d'entonner la *Brabançonne* de notre littérature, ni de jouer du palmarès-accordéon, solennellement inauguré par Verhaeren aux Conférences de l'Hôtel-de-ville, dont les seules variantes proviennent des sympathies du moment où des défauts de mémoire, car ces exercices ne renouvellent guère les aspects de notre critique, ni de l'âme belge.

Veillez présenter cette lettre d'excuses aux lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire* et agréer mes salutations confraternelles.

MAURICE DES OMBIAUX.

INTERVIEW DE M. THÉODORE HANNON.

M. Théodore Hannon est l'un de nos rares humoristes. Il a donné dans le temps *des Rimes de joie* qui l'ont placé au premier rang des poètes de notre pays. Il s'est fait depuis une spécialité d'improvisation des plus brillantes. Nul doute que celle qu'il m'envoie sur *l'âme belge* jette l'ombre d'un pied de nez sur cette enquête doctorale...

Merci, mon bon Théo, d'avoir de l'esprit, quoique M. Jean Richepin ait dit de toi naguère : « Quel homme charmant, c'est vraiment dommage qu'il soit si spirituel. »

— *Ame...i.*

*Cy le factum avec mes plus cordiales am...abilités.
Ça te suffira-t-il et ça suffira-t-il à l'âme de ton âme?*

THEO,
l'âme de Tolède.

L'ÂME BELGE

Pour Sylvain Bonmariage, âme en peine.

*Or, donc, voici la bonne scie
De l'Âme belge, et, par toi, cher,
Remise encore, ô facétie!
Sur la meule couleur de chair,*

*Sur la meule, en effet... histoire
D'aiguiser à nouveau ses dents,
Car depuis Picard, c'est notoire,
La scie eut quelques accidents.*

*Lucien Solvay lui fit la nique
Dans son stellaire feuilleton,
Mais Rency, Préfacier scénique,
Ne la prend guère sur ce ton.*

*Va donc, ami, pour l'âme belge!
D'aucuns l'ont vue : elle a chignon
Sur rue, on la dit belle... Je
Chausse en son honneur mon lorgnon.*

*L'âme... Et, tout d'abord, qu'est-ce l'Ame?
Un souffle, un rien?... De fange ou d'or?...
Elle est de glace, elle est de flamme...
Rampe ou prend le vol du condor.*

*L'Ame belge, Elle, est panachée :
Mi Wallonne (l'esprit malin)
Mi Flamande... étant entichée
Des Ames de Paris-Berlin.*

*Maître Spaak, Ame hollandaise,
Dans sa douce Kaatje évoqua
L'Ame flamande en vers pleins d'aise,
Et fut son galant avocat.*

*Des Ombiaux, âme bourguignonne,
Dans Mihien d'Avène exprima
Ce que c'est de l'Ame wallonne
Que l'Ame française rima.*

*De Coster place en Nèle l'Ame
De notre Flandre, et lui fait don
D'un mirifique pendant : Lamme
Goedzak — son glorieux Bedon!*

*Sur l'Ame! qui n'a pas son Ame?
Un canon, un fagot l'ont bien,
Un complot aussi, même un drame,
Voire un violon... oh! combien!*

*Or, toute seule la Belgique
En ce concert n'en aurait pas?
Affirmons d'un geste énergique
Son existence — ou son trépas!*

*Chez nous, que dis-je, Elles font queue
Elles ont bon ongle et bon bec,
Même nos Ames de banlieue,
Malgré l'autre : « Ame de Schaerbeek ! »*

*Ce gros problème qui t'amuse
M'aura valu cette douceur
De taquiner pour toi ma Muse,
Ma Muse, c'est mon Ame-Sœur !*

THÉO HANNON,
(*Ame en joie.*)

INTERVIEW DE M. H. CARTON DE WIART.

Tel M. Maurice Barrès, tel M. Edmond Picard, M. H. Carton de Wiart est de ceux qui ne se réalisent qu'au sein d'une puissante activité, fort diversifiée d'ailleurs, si l'on songe que ce travailleur infatigable est aux prises avec les tribulations de la politique et du journalisme, les soucis de la vie du Barreau et les petites angoisses de la vie littéraire. Et cependant, quand je parle ici de tribulations, de soucis, de petites angoisses, je doute que M. H. Carton de Wiart soit de ceux qu'un petit accident, ou qu'une hésitation même, puisse atteindre. Il est encore de ceux qui, forts de leur pensée et de leur foi, marchent droit dans la vie, sans se retourner sur l'obstacle qu'ils viennent de franchir, et sans quitter des yeux le but qu'ils poursuivent. Au physique, du reste, une carrure large et puissante, une physionomie volontaire et loyale, qui donne confiance à celui qu'il écoute, et ajoute comme une puissance d'affirmation à ce qu'il dit.

Outre une vaste collaboration à de nombreuses revues, des vers éparpillés un peu partout et un volume de contes, M. H. Carton de Wiart est l'auteur d'un roman historique, la *Cité ardente*, qui lui assure une place des plus marquantes parmi les littérateurs de son pays. Dans quelques semaines, il fera paraître une autre œuvre du même genre : *Les*

Vertus bourgeoises. Il en a deux autres en préparation.

Un accueil bienveillant, simple, presque cordial. Quelques mots suffisent à nous mettre l'un et l'autre en pays de connaissance. Il s'agit évidemment de Paris, où M. H. Carton de Wiart a connu Barbey, à son majestueux déclin, Villiers, et le *Pauvre Lélian*, dont il se plaît à évoquer le touchant et pittoresque souvenir... et puis ce sont ceux d'aujourd'hui : MM. Paul Adam et Henry Bordeaux, par exemple...

Mais mon interlocuteur qui improvise volontiers — et avec un charme plus que captivant — m'em-mène assez longtemps loin du sujet fatal qui sert de prétexte à notre entretien, et j'avoue que c'est sans me faire violence...

— Et l'âme belge, cher monsieur ? dis-je enfin...

— Ah c'est vrai, cherchons-la ensemble... Ce qui fait le fond du caractère belge, voyez-vous, c'est le bon sens et la pondération... Déjà Benjamin Constant, l'auteur d'*Adolphe*, qui avait étudié notre pays, définissait ainsi l'esprit de ses habitants :

« Mentalité bornée au cercle étroit de ses localités propres, moralité domestique, penchant vers l'érudition, le labeur pour le labeur, la modération et le calcul, l'aisance, l'économie prudente, zèle sincère pour le catholicisme, absence de curiosité, ignorance de l'étranger, morcellement des territoires et des idées. »

Il y a plus de cent ans que Benjamin Constant formulait ce diagnostic, qui, à quelques atténuations près, est encore exact aujourd'hui pour la race wallonne aussi bien que pour la race flamande. Nos deux races, à force d'agir en commun, finiront par combiner de plus en plus leurs qualités et leurs défauts. C'est une loi de nature. Je sais bien ce qu'on objecte :

1° Le pays est bilingue...;

2° Le pays fut toujours dominé... et divisé...;

3° Il y a antagonisme entre les races...

Tout d'abord, le fait pour un pays d'être bilingue n'est pas absolument incompatible avec l'existence d'une conscience et d'une mentalité nationales ! Déjà, notre passé témoigne à cet égard d'un phéno-

mène qui ne doit pas être négligé. La principauté de Liège, qui était à peu près triple de ce qu'est la province de Liège actuelle, dépendait du Saint Empire germanique, tandis que la Flandre était vassale des rois de France.

Tenez, Monsieur, voici quelques lignes d'un discours que j'ai eu l'occasion de faire à Bruges, en 1903, à la Fédération de nos Sociétés d'histoire et d'archéologie, sur le Réveil de la Conscience nationale :

« On nous dit : Votre pays est bilingue...

» L'histoire répond : Pas un peuple en Europe, qui puisse se vanter d'être de race pure et de langue unique. La France a connu sa langue d'oïl et sa langue d'oc. L'Angleterre le saxon et le breton. La dualité des langues est peut-être une richesse. En tous cas, si la frontière linguistique, qui divise notre pays de part en part, n'a point bougé, si nous parlons les deux langues que nous parlions au VI^e siècle et que nos princes du moyen âge employaient, sans qu'ils eussent su dire bien souvent s'ils étaient Wallons ou Flamands d'origine, n'est-ce point une des conséquences de notre caractère national, respectueux des droits de chaque individu et de chaque canton ?

» Pas d'unité géographique, pas d'unité de langue, soit ! Mais unité de vie sociale, unité de solidarité économique et historique.

» On nous dit avec dédain ou avec pitié :

» Votre pays fut toujours morcelé...

» L'histoire répond : Tous les pays ont été divisés en petits Etats autonomes. Mais ce morcellement, que notre esprit de particularisme a si longtemps perpétué, et auquel nous avons dû peut-être de mieux maintenir nos libertés locales, n'a point empêché notre peuple d'obéir aux mêmes influences, politiques, économiques et sociales, d'avoir eu des institutions analogues et un développement propre. La Nervie, la Ménapie, l'Eburonie de l'antiquité, ce sont le Hainaut, les Flandres, le Brabant du moyen âge — et la facilité avec laquelle, comme les facettes d'une même pierre taillée, ils ont fait bloc à tous les

moments critiques de notre existence, montre bien que leurs habitants étaient attachés à une même nationalité latente.

» Et si nos communes ne s'entendaient point toujours entre elles, — voit-on que l'entente règne toujours sans nuages dans les pays qui se targuent le plus de leur patriotisme?

» On nous dit :

» Votre pays fut toujours dominé...

» L'histoire répond : Les maîtres passent et la race demeure. Et d'ailleurs tous nos maîtres ne furent point des étrangers et tous ne furent point des despotes. Un peuple peut avoir été gouverné par un autre sans avoir aliéné son âme. »

Ce prétendu antagonisme entre nos deux races, plusieurs facteurs contribuent à l'atténuer, — et je tiens comme tel l'unité de foi religieuse. Elle caractérise notre histoire. Et il ne faut pas remonter au moyen âge pour en avoir la preuve

Comment oublier qu'au XVI^e siècle, sous Philippe II, nos provinces ont préféré leur foi à leur indépendance? Que les deux révolutions que la Belgique soutint contre Joseph II, en 1789, et Guillaume d'Orange, en 1830, et dont la première fut comme le lever de rideau de la seconde, ont été surtout provoquées par l'attachement à cette foi religieuse? Je crois donc à l'existence d'une mentalité belge, qui se précisera au fur et à mesure que notre personnalité nationale s'accroîtra. Or, celle-ci est en plein essor. Notre littérature doit marquer et marquera de plus en plus le rayonnement de cette personnalité. On découvre encore chez elle l'exubérance et les défauts de la jeunesse. Tant mieux! La littérature de la France d'aujourd'hui est marquée, au contraire, par un raffinement, un scepticisme et une lassitude qui sentent la décadence. Comme l'ont fait jadis les jeunes peuples barbares, en utilisant la belle langue française, nous y ajoutons quelque chose : plus de force, une imagination plus fraîche, une vision plus objective que subjective, le don pictural plutôt que le don psychologique.

— Mais vous-même, Monsieur, c'est surtout, si je

ne me trompe, du roman historique que vous vous êtes occupé?...

— Je me suis senti impérieusement entraîné vers ce genre. Et je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce genre correspond bien au stade que nous vivons. Mon rêve serait de mieux faire entendre aux Belges d'aujourd'hui les morts qui parlent en eux et de leur rendre plus claires, par l'évocation de leur passé national, leur âme et leur destinée : l'héroïsme des luttes communales, l'intimité des vertus domestiques, le mélange du mysticisme et du sensualisme, la ténacité et la truculence des Flamands aux « dures têtes », l'opulence mercantile d'Anvers...

Vous voulez que je vous parle de nos poètes?... Soit. Mais pas de palmarès, n'est-ce pas?... Je n'ai ni la compétence ni l'envie de me livrer à un classement... Je veux bien vous dire mes sympathies pour un Gilkin dont j'admire l'âpre inspiration et la forme savante... On rappelle volontiers à son sujet le souvenir de Baudelaire... Il est évident qu'en littérature, comme dans la vie, on est toujours le fils de quelqu'un. Le tout est de bien choisir son père... C'est ainsi que Giraud, le plus fastueux de nos poètes, s'unit pour moi à Hérédia dans une égale admiration. Parmi nos « anciens », j'aime aussi profondément Verhaeren et Severin, qui sont cependant aux deux pôles de la pensée et de la forme. Combien Verhaeren a été heureusement inspiré en se rapprochant de notre histoire et de notre sol dans ses deux derniers poèmes : *Les Héros* et les *Villes à pignons*? Vous cherchez l'âme belge. Vous en trouverez quelque chose dans ces deux beaux recueils... Parmi nos tout jeunes, Kinon et Nothomb m'intéressent et me plaisent particulièrement. Quel dommage que nous ayons perdu si tôt ce charmant Charles de Sprimont! Quelle délicieuse nature de poète! A vingt ans, il avait déjà donné mieux que des promesses : *La Rose et l'Epée* est du pur cristal...

— Et les romanciers?

— De Coster est un écrivain lourd, cahoté, mais d'un pittoresque puissant. Camille Lemonnier est

d'une intensité de vie et de couleur qui force l'admiration. Quel merveilleux tempérament d'écrivain ! J'en dirai autant d'Eekhoud. Ma conception du rôle de l'écrivain n'est assurément pas la leur... Mais ceci n'est plus de la littérature... Je mets aussi hors de pair, et pour les admirer sans réserve, deux de nos conteurs, en pleine efflorescence de production : George Virrès, le romancier de la Campine, et Hubert Krains, l'auteur du *Pain noir* et de l'*Œillet rouge*. Ce sont des impressionnistes de premier ordre. George Garnir est devenu plus rare. Mais combien j'aimais ses *Charneux* et sa *Ferme aux grives*. Edmond Glesner, Maurice des Ombiaux, Henri Davignon nous ont donné et nous donneront encore d'excellents romans. Dumont-Wilden est un essayiste de belle envergure. Enfin, dans un genre différent, comment oublier les contes philosophiques que M. Edmond Picard a réunis sous le titre de *Scènes de la Vie judiciaire* ? Mieux que ceux si vantés de Renan, ils méritent le titre de chefs-d'œuvre.

— Et le théâtre ?

— Le théâtre ! C'est là notre point faible. Je fais depuis longtemps partie du comité officiel chargé de l'attribution des primes de représentation théâtrale. Nous y voyons défiler toute notre production dramatique. C'est pauvre ! Les pièces qui soient vraiment *théâtre* sont rarissimes... On peut se demander si nos écrivains ne sont pas mieux doués pour la littérature et la poésie... Et tout compte fait, il ne faudrait pas trop s'en désoler !... Pourtant, nous avons MM. Bodson et Wappers qui me semblent en train de vouloir faire mentir cette opinion, sans oublier la délicieuse *Kaatje*, de M. Spaak, non plus que le théâtre sentimental — et si profond — de M. Maurice Maubel et la comédie bourgeoise, d'un art très noble, de M. G. Van Zype.

— Et maintenant encore un mot, Monsieur, je vous prie. Les écrivains catholiques ?

— Les écrivains catholiques ? Certes, il y a des écrivains que leur foi anime et inspire. Bien plus, l'idéal chrétien transparait, parfois à leur insu, chez la plupart des écrivains de chez nous. Mais pour-

quoi classerait on les écrivains belges en écrivains qui sont catholiques et en écrivains qui ne le sont pas? Quelle manie de parquer les gens et de leur coller une étiquette au dos? N'avons-nous pas assez d'occasions de polémiquer et de nous chamailler en notre bon pays? Des relations d'amitié ou de sympathie littéraire ont fait naître notre groupement de *Durendal*. Mais ce groupement n'a rien d'intolérant ni d'exclusif... C'est ainsi que Jules Destrée y collabore, tout socialiste qu'il est... Vous-même, si le cœur vous en disait?...

Et je donne à M. Carton de Wiart un pas de conduite jusqu'à la Chambre, où il va écouter, me dit-il, des interpellations.

— Je m'en vais écouter *Bajazet*, dis-je... Il y aura M. et M^{me} Sylvain, Fenoux, Géniat...

— Ah! soupira M. Carton de Wiart, je voudrais faire comme vous... Puis, se ravisant : Cependant, théâtre pour théâtre, la vie vaut bien la scène! Adieu!... à l'un de ces jours!

INTERVIEW DE M. EDMOND PICARD.

Et voici, enfin, l'opinion de M. Edmond Picard, opinion un peu paternelle... Écoutons-là, soyons émus, car si la Belgique possède une littérature, c'est lui qui l'a donnée à son pays...

On bavarde prodigieusement sur l'AME BELGE!

Comment affectent de la comprendre ceux qui se font un devoir, — et même un plaisir —, de la nier, moins parce qu'ils n'y croient pas que pour vexer leurs adversaires, ce qui est une volupté nationale?

Comment, spécialement, l'entendent-ils en Littérature?

D'après eux, on voudrait en faire une âme où, dans le fond comme dans l'expression des pensées et des sentiments, Flamands et Wallons disparaîtraient pour se muer en écrivains d'une psychologie nouvelle et unique.

Après avoir modelé ce monstre, ils se donnent la

satisfaction puérile de le combattre et de le détruire, avec fureur.

C'est d'une bêtise ou d'une perfidie décourageantes !

Jamais ceux qui ont signalé et décrit cette « âme » n'ont conçu un tel effacement et une telle métamorphose contre nature.

Pour ne parler que de nos artistes qui emploient la langue française, ils ont dit de celle-ci, que ceux de race flamande transportent dans leurs écrits leurs instincts flamands, tantôt dans le fond seulement, souvent aussi dans la forme, et que cela aboutit à une littérature vraiment de chez nous qu'il est impossible de confondre avec la littérature purement de France.

Verhaeren en poésie (côté Breughel), Maeterlinck en prose (côté Memlinck), en sont des exemples d'une évidence aveuglante. Le même phénomène se manifeste chez tous ceux de nos compatriotes de race flamande qui ne se sont pas faits pasticheurs serviles des écrivains français. Parmi les plus nouveaux ayant cette belle, saine et franche originalité, on peut citer Horace Van Offel et Franz Hellens, qui sont de la lignée de Georges Eekhoud.

La réciproque est tout aussi vraie pour les Wallons de race qui écrivent en flamand : manière de voir et manière de sentir, tournures de phrases, images, se ressentent de leur origine ethnique. Tel Henri Conscience (côté Bernardin de St-Pierre), tel Frans Latteur autrement dit Styn Streuvels (côté Georges Sand).

En Belgique, ce phénomène est plus visible et plus fréquent, à cause de l'intense communauté de voisinage de notre singulière Histoire qui, par un destin dérisoire, a fait de nos Flamands des vassaux du royaume de France, et de nos Wallons des vassaux de l'Empire germanique. Il s'est continué, depuis 1830, par la convivance des deux races sous une direction gouvernementale unique. Vraisemblablement, il s'intensifiera encore. Laissons faire les fatalités.

Voilà d'où est sortie l'AME BELGE, et comment il

faut la comprendre. C'est ainsi que je la décrivais, avant tout autre, en 1897, dans un article de la *Revue encyclopédique*. Elle y était mise, pour la première fois, en titre. Ce fut le point de départ de toutes les polémiques, sensées ou sottes, bienveillantes ou méchantes, modérées ou insultantes, savantes ou ignardes, surgies depuis à ce sujet.

Actuellement, il semble qu'on ai épuisé cette controverse. Votre enquête résume le débat plutôt qu'elle n'y ajoute des données inaperçues. Tel qui croit y insérer du neuf, répète ce qui, avant lui, avait été dit et, en général, mieux dit.

Pour terminer par une observation, familière il est vrai mais qui me paraît aider à la clarté, je me souviens avoir dit, pour caractériser dans notre Littérature l'influence inévitable des Flamands sur leur écriture française, des Wallons sur leur écriture flamande : c'est un godet de carmin à côté d'un godet d'outre mer de chacun desquels on tirerait une goutte pour la verser dans l'autre ; ils conserveront leur couleur propre, mais avec une nuance nouvelle. J'ai, usant d'une image plus familière encore, ajouté : c'est le pot de café et le pot de lait de notre déjeuner du matin ; selon que, dans la tasse, nous mettons plus de celui-ci ou de celui-là, c'est du café au lait ou du lait au café, mais non plus du café ou du lait purs, tout en étant fort agréables.

Sans espoir de persuader les sectaires, variété humaine odieuse et incorrigible, je clos par ces apologues ma contribution à votre candide désir d'éclaircir ce problème « insoluble et stérile » : la vie va d'elle-même et se... fiche des palabres.

EDMOND PICARD.

INTERVIEW DE M. PAUL ANDRÉ.

Notre confrère Paul André n'est pas seulement un monsieur qu'on voit partout et qui est toujours pressé. Il est encore directeur de la *Belgique artistique et littéraire* et l'auteur de vingt volumes, romans, contes, philosophie, théâtre. Voilà deux constatations

qui me dispenseront de le présenter aux lecteurs de cette enquête.

— Que pensez-vous des acteurs belges? dis-je à M. Paul André.

— Il est clair, me répond-il, que la Belgique a fourni un nombre considérable d'acteurs lyriques à presque toutes nos grandes scènes européennes... Cela tient surtout, évidemment, à un don physique. Une belle voix se rencontre plus fréquemment en Belgique qu'en France. En Wallonie surtout... et il est même intéressant d'y observer quelques influences locales. C'est ainsi — et je l'ai observé plus d'une fois en voyant à l'œuvre nos braves sociétés chorales — qu'à Namur, à Charleroi, dans tout le Hainaut, on trouve surtout des *basses* très puissantes. A Liège, au contraire, on ne rencontre aisément que des ténors et des soprani.

— Mais, nous n'avons pas seulement des acteurs lyriques... Vous citer Dudley, Bady...

— Ces femmes remarquables doivent avant tout, je crois, leurs succès à des dons de volonté, de travail, d'énergie incomparable... Nous sommes, en Belgique, surtout des perspicaces... Ainsi, tenez, vous seriez frappé de voir les résultats auxquels en sont arrivés les cercles... La plupart de nos auteurs dramatiques y ont trouvé l'hospitalité qui leur est trop parcimonieusement accordée par les directeurs de théâtre. Il y a là une activité à encourager. Avec l'aide de quelques administrations, de quelques puissantes sociétés de Bruxelles et de la province, ils seraient disposés à réaliser bien plus encore. Ils organiseraient des tournées, par exemple...

Je vous le répète, même chez les amateurs, nous remarquons surtout les qualités qui s'acquièrent par le travail ..

— Voilà pour le théâtre, dis-je à mon interlocuteur. Parlons un peu de l'âme belge...

— Soit. J'aimerais mieux qu'il y eût deux âmes, l'une *wallonne*, l'autre *flamande*, qu'une *âme belge*. Ces deux âmes d'ailleurs existent, mais leur fusion n'est pas à souhaiter...

— Parlons, si vous le voulez bien, de nos poètes, de nos romanciers...

— De grâce, ne m'obligez pas à répéter, ce qu'ont déjà fait nos premiers *interviewés*... Inutile d'allonger, je pense... Et ce palmarès finit par devenir si fastidieux!

Revenons au théâtre, en ce cas, mais, cette fois-ci, au théâtre belge et aux auteurs. Le théâtre belge? Existe-t-il?

— Il est incontestable que si les auteurs ne disposent pas de moyens matériels pour voir se réaliser leurs œuvres, ils se trouveront obligés de réaliser *matériellement, mais en eux-mêmes*. De là les formules nouvelles que nous voyons sans cesse surgir, et, chose curieuse, ce phénomène, qui ramène l'action théâtrale à la vie intérieure, et le théâtre lui-même à son origine primitive a donné naissance à une expression scénique absolument neuve et inédite : celle de Maeterlinck et de Van Lerberghe, par exemple.

— Vous croyez donc à la possibilité d'une formule nouvelle?

— Peut-être. Et à sa recherche, en tout cas, certainement. Nous venons de constater qu'un théâtre où il n'y avait rien de théâtral pouvait avoir un succès mondial. Je crois que la formule qui naîtra de ce théâtre de Maeterlinck et de Maubel, et peut-être des tendances de la comédie bourgeoise de Van Zype, sera, si vous le voulez, l'expression définitive du théâtre belge : un théâtre très personnel, à idées générales, à préoccupations austères, et dont les personnages seront surtout des renfermés!

— Oh, les muffles! dis-je.

Et je prends cordialement congé de mon aimable interlocuteur, lequel d'ailleurs me pousse un peu vivement hors de son cabinet de travail encombré, d'autres soucis l'obligeant, comme toujours, à marchander ses heures, — que dis-je : ses minutes!...

INTERVIEW DE M. RAYMOND POINCARÉ.

M. Raymond Poincaré, de l'Académie française, n'est pas seulement un avocat et un homme politique

des plus considérables, il est encore un écrivain remarquable. *Les Idées contemporaines* et les *Causes littéraires et artistiques*, deux volumes d'une analyse puissante, ne sont pas le moindre titre à la gloire de cet homme infatigable qui fut cinq fois ministre. Aussi est-ce avec honneur et avec joie qu'en 1907, la Société des gens de lettres le reçut parmi ses membres. M. R. Poincaré s'est toujours intéressé aux lettres françaises de Belgique, il a conféré à Liège et à Anvers. C'est pourquoi son opinion s'imposait au cours de cette enquête.

Monsieur,

Vous voulez bien me rappeler que j'ai fait à Anvers et à Liège des conférences sur la littérature belge d'expression française. J'ai trouvé, dans ces causeries, l'occasion de témoigner à nombre de vos écrivains une sincère admiration. Je me suis permis de les engager à ne pas trop chercher des directions françaises et il m'a semblé que, pour la plupart, ils obéissaient déjà très nettement à des inspirations nationales. Je crois bien qu'il en sera de plus en plus ainsi, à mesure que se fortifiera l'idée de la patrie belge. Mais, pour que votre littérature d'expression française soit franchement nationale, il me paraît suffire qu'elle reflète des pensées et des sentiments belges. Je ne trouve pas qu'il soit indispensable que la langue s'altère et se dénature.

Vous vous demandez si vous êtes aux Français ce que les Grecs d'Asie et de Sicile étaient aux Grecs d'Athènes. N'oubliez pas qu'Anacréon est né à Téos une des douze îles de la confédération ionienne d'Asie Mineure, qu'Hérodote a vu le jour à Halicarnasse et Théocrite probablement à Syracuse. Et encore ne parlé-je pas d'Homère, dont on ne saura jamais s'il est né à Bruxelles ou à Paris.

Croyez à mes sentiments dévoués.

R. POINCARÉ.

INTERVIEW DE M. MAX ELSKAMP.

M. Max Elskamp, qui est un fort bon poète, ne m'en voudra pas de publier ici la lettre qu'il m'envoya au *Weber*, à Anvers, pendant un petit séjour que j'y fis l'an dernier. J'y trouve l'expression d'une opinion attristée sur ce qui nous intéresse au courant de cette enquête, et le reflet d'une mélancolie qui n'est pas sans charme.

Boulevard Léopold, 136.

Cher Monsieur,

Je n'ai pu vous trouver au *Grand Laboureur*, et je me suis rendu au *Weber* où la même malchance a continué à me poursuivre. J'en ai un bien vif regret, car j'eusse été heureux de vous rencontrer et de voir enfin M. Albert Giraud, que je n'ai jamais fait qu'entrevoir à l'occasion de conférences et donc pour de bien courts instants. Je ne puis malheureusement être votre cicerone ce soir; je pars à 7 h. 10 à la campagne, au L..., passer la soirée et dîner chez des amis, et je ne puis malheureusement remettre cette invitation, remise si souvent déjà.

Je crains que vous ne passiez une soirée assez neutre à Anvers. Depuis quinze ans la ville a bien changé, comme vous avez pu vous en apercevoir; elle est devenue allemande, protestante, hypocrite donc, et les côtés du port, jadis intéressants, ont totalement disparu. Les Riddyck, les Frascati, toutes les belles prostitutions d'antan sont abolies; c'est vers la gare que s'est réfugié aujourd'hui le côté mœurs; il est, du reste, d'une banalité absolue: c'est le bar, la barmaid, et quelques marcheuses... Si vous allez ce soir au port, vous y trouverez le vide, et peut-être de la très belle mélancolie, mais le côté truculent au point de vue vie, le côté paillard et joyeux d'Anvers est mort; à peine le retrouve-t-on encore le lundi soir dans quelques salles de danse, mais combien assombri et dégénéré.

On a fait de nous des Germains et surtout des protestants; le peuple lui-même a suivi et ma ville

me dégoûte profondément; et puis, il n'y a plus que des Prussiens ici et de *hideux Flamingants*; c'est ce que certains appellent l'âme belge du Nord, comme s'il y avait une âme belge, d'abord!

Je retourne de ce pas au *Weber*, dans l'espoir de vous serrer les mains et dans l'espérance aussi (si la malchance continuait à me poursuivre) d'être plus heureux à un de vos prochains voyages à Anvers.

Croyez-moi, cher Monsieur, je vous prie, très vôtre

MAX ELSKAMP.

INTERVIEW DE M. ARMAND DU PLESSY.

Un ex-directeur de théâtre qui est redevenu un homme de lettres, était tout désigné pour me parler du Théâtre belge, à l'heure où il s'apprête à prendre la direction du *Théâtre national d'Application* destiné à donner la réalisation scénique aux œuvres de nos compatriotes. M. Du Plessy se réserve de donner ici, l'un de ces jours, le plan détaillé de l'œuvre qu'il compte entreprendre... On projette déjà des représentations mensuelles, sur l'une de nos grandes scènes régulières, des œuvres suivantes : *L'Impure*, de Fritz Lutens; *La Salomé*, de M. Wappers; quatre actes, de M. Morisseaux; quatre actes, de M. Paul André; *La Bonne intention*, de M. Francis de Croisset; *Fany*, adaptée à la scène, de M. Louis Delattre; *Jéricho*, de M. Picard... Mais ceci est peut-être une indiscretion...

Mon cher Sylvain Bonmariage,

Puisque « notre Edmond Picard » a expliqué, prouvé et décrété l'existence d'une âme belge, il me paraîtrait surabondant de prouver l'existence d'un théâtre belge.

Il m'importe peu de savoir, si ce théâtre a des attaches plus ou moins resserrées avec le théâtre parisien, si nous sommes à cette littérature ce que

les Grecs d'Asie étaient à ceux qu'abrita l'ombre de l'Acropole.

Tout ce que je crois pouvoir avancer sans crainte de m'égarer en des assertions fausses, est que notre littérature dramatique, peut se diviser en trois groupes que voici :

A) Les créateurs, les chercheurs, les précurseurs : Van Lerberghe et Maeterlinck, avec leur théâtre des âmes, Edmond Picard, avec son théâtre d'idées et son monodrame ;

B) Les auteurs de drames nationaux ou de terroir, Paul André : *Haine d'aimer* ; Camille Lemonnier : *le Mâle et le Mort*.

C) Ceux qui ont suivi la trace d'auteurs français ou étrangers célèbres : Francis de Croisset, les deux Hennequin, Henri Kistemaekers, Horace Van Offel, Van Zype, Lutens, Bodson.

Je n'ai cité ici que quelques-uns des écrivains dramatiques les plus connus en Belgique littéraire de langue française. Quelques écrivains flamands puissants abordèrent la scène avec de notoires succès. Ils sont peut-être, avec les auteurs wallons, les plus belges de nos « faiseurs de pièces ». Je ne connais guère en langue française, d'œuvre dramatique de « chez nous » égalant la *Cavaleria Rusticana* ou la *Malia* de Verga, la *Fille de Jorio* de d'Annunzio, tandis que les œuvres théâtrales flamandes et wallonnes, d'une réelle saveur locale, reflétant l'âme du terroir sont fréquentes.

D'ailleurs, en faisant abstraction de la différence de langues, les pièces de Bjørnstjerne, d'Ibsen, d'Hauptman, de Suderman, de Hartleben, de d'Annunzio, de Bernstein ou de Bataille, ont une même nationalité dans le domaine artistique. Elles font parler des hommes appartenant à l'humanité moderne et dont les angoisses, les amours et les haines sont les mêmes, quel que soit le coin de terre où l'auteur les situe.

Le même cas se présente en Belgique, avec cette différence que les difficultés de représentation ont empêché nombre de talents notoires de se produire devant un public peu indulgent.

Que nous importe que ces auteurs soient novateurs, disciples de la scène parisienne, ou peintres de mœurs locales ?

S'ils ont des mérites réels, dignes de l'attention d'une élite d'amateurs de théâtre, ils doivent être joués.

C'est pourquoi la fondation de notre Théâtre National d'Application s'impose.

C'est pourquoi je ne m'étends pas plus longuement sur un sujet qui m'est cher autant que familier.

Le rapport que nous présenterons aux administrations compétentes sera, j'espère, publié en ces nationales et hospitalières colonnes, et laissez-moi vous dire la joie qu'aura à le signer, avec vous, votre attaché

ARMAND DU PLESSY.

SYLVAIN BONMARIAGE.

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (*Suite*)

XII

L'été de cette année-là, propice à la gent grenouillère, ne fut qu'une enfilade de jours pluvieux. Presque tout de suite après mon départ des Charmes, le temps s'était brouillé et, depuis lors, il pleuvait du matin au soir et du soir au matin, inlassablement. C'était une bonne petite pluie calme, pas pressée, qui faisait clairement entendre qu'elle en avait pour quelque temps.

Je serais volontiers rentré chez moi, mais Cornélie, ma vieille cuisinière, licenciée pour plusieurs mois, passait ses vacances à Beauraing, dans sa famille et, à la rappeler, je risquais de remplacer la pluie par la tempête. Je me disais aussi que, de ce train, les réserves d'eau seraient bientôt épuisées. Mais plus cela durait, plus c'était la même chose. Les hôtels se vidaient. On grelottait partout. On ne rencontrait que figures renfrognées.

Au milieu de cette boue jaunâtre, de ce brouillard glacé et pénétrant, le souvenir de la Maison des Charmes revêtit la splendeur fallacieuse d'une vision édénique. Il appelait ma nostalgie comme une trouée lumineuse dans une voûte sombre, un lambeau d'azur étoilé, découpé sur un ciel nuageux, appellent le regard. Et une folle envie me vint d'aller retrouver le soleil, réfugié sur ce promontoire que baigne la Vesdre — comme si la dépression atmosphérique qui s'étendait sur une bonne moitié de l'Europe eût épargné le domaine des Charmes !

Une fois de plus je regrettai mon bon Clems, ce compagnon de voyage vraiment incomparable.

Faute de joie démonstrative, il avait une égalité d'humeur à toute épreuve, un optimisme à la fois ingénu et têtu, qui finissait toujours par avoir raison des contrariétés. Il n'avait pas son pareil pour découvrir et drainer ce qu'une localité recérait d'agréments. Et à le voir si attentif à jouir de toute beauté, je me sentais des facultés d'admiration, des capacités d'humeur joviale qui décuplaient mon plaisir. Livré à moi-même, à ma trépignante nervosité, je voyageais trop vite, trop superficiellement, mécontent au moindre accroc, boudant, des jours entiers, hôteliers et kellners qui, naturellement, s'en battaient l'œil.

Par exemple, je n'ai jamais été aussi grincheux que cette fois-là. On m'y prendra encore à villégiaturer dans la Forêt Noire, la bien nommée! La pluie incessante, l'incurable ennui des soirées m'irritaient au point que j'aurais cherché querelle au premier venu.

Pendant quelques semaines, je tâtai, à seule fin de sortir de mon isolement, d'un *family* à Baden-Baden. Il n'y avait là que des Teutons, des Anglais et des Russes, qui passaient leur temps à changer de vêtements. Le matin, ils exhibaient de la flanelle blanche, rayée ou carreautee; l'après-midi, des toilettes de ville; le soir, des smokings. Mais, quel que fût leur accoutrement, leur humeur de dogue demeurerait la même.

Je ne parle allemand que peu ou prou. A l'hôtel, je me tire d'affaire par un amalgame de moedertaal et de marollien, piqué de *Bitte sehr* et de *Danke schön*, et complété par une mimique adéquate; mais je n'en sais pas assez long pour soutenir une conversation suivie. J'ai oublié d'apprendre l'anglais et le russe. Aussi, ce que je m'embêtais, ce n'est rien de le dire!

Je finis par me rappeler que Clems m'avait conseillé, avec une insistance un tantinet agaçante, de pousser jusqu'à Bayreuth. Pour lui avoir ri au nez, cet homme, d'ordinaire si poli, m'avait même traité de Béotien. Les conjonctures — le fichu temps, la proximité relative de la Mecque tudesque — me

semblaient propices pour racheter, à petits frais, cet opprobre.

C'est pourquoi je débarquai un vilain matin dans la ville sainte. Presque aussitôt, je fus touché par la grâce et je devins un wagnérien enragé. Cela tenait au décor, je crois, qui incite violemment à l'admiration. Que n'admèrerait-on pas pour oublier la vulgarité de ce caravansérail, la promiscuité de ce phalanstère, la laideur du Festspielhaus et de cet exaspérant amoncellement de bazars, de restaurants et d'hôtels? A quoi ne se raccrocherait-on pas pour échapper à l'obsession de cette boue gluante, de cet affreux brouillard, saturé de fumées industrielles et de relents de basse cuisine? Dans cette atmosphère de solennel ennui, qui embrumerait même la rutilante Carmen, une alerte sonnerie de trompette doit éclater comme un coup de soleil dans une nuit polaire.

On joua l'*Or du Rhin*, ce jour-là. Je fus assez surpris, et quelque peu déçu, par l'absence d'orchestre, et je demandai à mon voisin de gauche — un Français — si le spectacle ne comportait pas de musique.

— Si fait, répondit-il obligeamment. Mais on l'a descendue dans les sous-sols, par mesure de précaution. Il paraît que la musique wagnérienne perd vite sa fraîcheur et que, durant la canicule, on doit la conserver en cave.

— Pardon, Monsieur, intervint mon voisin de droite, un Suisse. Si l'orchestre est relégué dans les souterrains, c'est afin d'en amortir l'éclat intempestif. Car le compositeur — vous ne lisez donc pas Nietzsche? — ignore la discrétion qui permettrait d'entendre les voix.

— Bas du dout, protesta, en se retournant vivement, un vieux Germain, dont la tête chenue était certainement plus respectable que la syntaxe. Les musikers allemands ne travaillent qu'en bras de chemise et avec, à côté d'eux, un litre de bière de Munich. Naturellement les misses anglaises ont été confusquées. Voilà pourquoi M. Wagner a dû excaver le proscenium.

Qu'il est donc difficile de connaître la vérité, même sur les événements contemporains ! Le monsieur à qui je tournais le dos, ne voulant pas être en reste, y allait aussi de sa petite version du pourquoi de l'orchestre invisible, lorsque la musique lui coupa le sifflet.

Et, tout de suite, l'opéra miracula... je veux dire : le miracle opéra — voilà ce que c'est que de converser avec des Allemands. — Le prélude, c'est le fleuve saint qui coule entre ses bords ternes, un jour pluvieux, impassible et majestueusement ennuyeux. Et la musique — me souffla l'obligeant Français, non sans soulever une nuée de *chut* hargneux — est si vertigineusement profonde, que les contrebassistes sont obligés, pour atteindre au fond, d'abaisser leur corde la plus grave. Les ébats de trois nageuses — les Rheintöchter — dans une manière d'aquarium, bien que curieux, me semblaient un spectacle inopportun par cet été mouillé. Mais la scène suivante, une prise de bec entre Wotan et sa légitime, Fricka, était vraiment du dernier fastidieux.

Je suis un peu blasé en fait d'avanies conjugales. Il faut reconnaître aussi que Marthe était autrement imposante en cette posture et sa verve imprécatoire incomparablement supérieure. Fricka manquait de conviction et de tempérament. De plus, son répertoire d'injures était restreint. Marthe lui eût damé le pion non seulement dans les jeux de scène muets, l'air pincé, le regard en dessous, la lèvre méprisante, le nez dégoûté, mais encore dans les élans de passion et les coups de gueule. Elle ne bredouillait pas, celle-là, je vous prie de le croire. Mieux que Fricka, avec infiniment plus d'art, elle savait graduer ses effets, et dans la péroration, notamment, son flux d'invectives avait souvent l'impétuosité et l'irrésistible abondance d'une calamité naturelle.

Après tout, ce sont peut-être deux genres différents, et, comme je ne suis pas chauvin, je me garderai bien de conclure à la supériorité de notre école sur l'allemande.

C'est à Bayreuth, qu'après un assoupissement de plusieurs années, mon vieil ennemi héréditaire,

l'arthritisme, eut un brusque réveil, d'une consternante férocité. Oh, je n'en accuse pas le Prologue de la Tétralogie — je n'en ai entendu que le premier acte; pour tout l'or du Rhin je ne serais resté jusqu'à la fin — mais l'aquarium et la musique brumeuse y ont certainement contribué.

Une cure à Wiesbaden était indiquée. L'eau n'y sent pas trop l'œuf pourri, et les installations thermales sont excellentes.

La saison avait été désastreuse pour l'honorable confrérie des faiseurs d'ordonnances — elle compte dans la ville un nombre invraisemblable de représentants — et la pénurie de clients était telle que mon rebouteux n'eut que moi à soigner. Aussi ma cure dura-t-elle deux mois, et la fin d'octobre me vit encore traînant la patte sur l'asphalte jaune de Wiesbaden. Mais les prix étaient raisonnables et, abstraction faite du traitement et du régime — les bains débilitants, le massage, les tisanes — la vie avait du charme. Le voisinage du Rhin et de la Chaîne du Taunus permet une grande diversité d'excursions. Et la ville est jolie, luxueuse, d'un luxe un peu trop neuf et sans aristocratie. Beaucoup de villes allemandes, pour la plupart de fondation assez récente, présentent la même physionomie. Les grands hôtels particuliers, riches, modernes, confortables et entourés de jardins, y foisonnent; mais on y chercherait en vain les demeures patriciennes à l'aspect vénérable qui abondent en France. Même dans les villes qui, comme Cologne, ont de profondes racines dans le passé, la partie ancienne n'est qu'un noyau, perdu dans l'énorme ceinture des boulevards circulaires, interminables alignements de maisons sans style, uniformément jaunâtres et insipides.

Je songeai à tout cela, en arpentant les trottoirs de la Taunusstrasse, un soir fuligineux d'octobre, et je me remémorai ce que Clems, cédant comme toujours à sa manie de considérer les choses en leur connexité avec le passé et l'avenir, m'avait dit un jour :

— L'Allemagne convoite le marché mondial. C'est son droit. Pourquoi ne ferait-elle pas fortune aussi bien que l'Angleterre et, naguère, les Flandres et la

République hollandaise? L'Allemand a le génie du trafic. De plus, il est grand travailleur; les scrupules ne le gênent pas trop et, tant qu'il n'est pas arrivé à ses fins, il a l'échine plus souple que l'Anglo-Saxon. Il n'invente rien, ayant l'imagination un peu courte, mais il fait siennes et exploite les idées des autres avec une adresse merveilleuse. De fait, la fortune allemande s'édifie avec une rapidité qui force l'admiration.

« Mais la Germanie a été trop lente à se débarrasser de sa gangue de barbarie. Et si l'écorce est brisée, pas mal de débris adhèrent encore à ses flancs. Elle s'est laissée distancer par les nations concurrentes. Prudente et besogneuse, elle a mis trop de temps à réunir les capitaux que le négoce et l'industrie mondiaux nécessitent. Maintenant que la voilà prête à la lutte, formidablement outillée et armée jusqu'aux dents, le moment propice est passé. Encore un peu d'années et ni l'Europe, ni les Amériques, ni la Chine et le Japon, ni l'Australie, n'auront plus besoin d'elle. Son unique source de prospérité, l'exportation, va se tarir fatalement. Le rêve mégalomane aura été de courte durée, et le réveil sera épouvantable.

» Alors l'inexorable nécessité la poussera vers la seule issue à l'impasse et, qu'elle le veuille ou non, ce sera la guerre. Tout bon Allemand envisage cette éventualité, en silence. De cœur joie il consent aux plus lourds sacrifices, aux plus écrasantes contributions, pour faire de l'armée allemande un instrument de tout premier ordre. D'un regard attendri, l'aigle noir couve le beau coq au brillant plumage, une proie facile pour les mauvais jours. Mais cette fois-ci il ne se contentera pas de quelques misérables milliards. C'est toute la richesse française qu'il prendra, et la France par-dessus le marché.

— Alors, tu crois à la victoire des armes allemandes? avais-je demandé.

— Oh cela, c'est l'inconnu. La France possède des forces vives, des ressorts mystérieux qui n'entreront en jeu qu'au moment suprême, lorsque l'avenir de la race se décidera. Elle est aussi la terre classique des tacticiens. Sans parler de Napoléon, qui n'était pas

Français mais Méditerranéen, elle a produit un nombre de capitaines plus considérable qu'aucune autre nation. Ils ont toujours surgi quand la patrie avait besoin d'eux. La France est, en outre, détentrice du génie, et elle est très capable de renouveler inopinément la tactique de la guerre, et de subjuguier, par des moyens insoupçonnés, des forces supérieures.

» Vu d'un peu haut, tout cela n'a pas grande importance. La France a bon estomac. Plus vite que toute autre race, la race gauloise absorbe les éléments les moins assimilables. Faut-il rappeler les farouches Normands? Si l'Allemand envahit la France, la France mangera l'Allemand, et, la digestion faite, on se trouvera en présence d'une France renouvelée et rajeunie, qui portera à l'ennemi héréditaire et prolifique d'Outre-Rhin la même haine inextinguible que l'ancienne. Dans l'effort combiné des nations vers le progrès, la France représente l'idée, et l'idée est irréductible. »

Telle était l'opinion de Clems. Je la donne pour ce qu'elle vaut, et je ne raconte tout cela que pour arrondir mon bouquin et parce que, arrivé au bout de la rue du Taunus...

Je demeurai bouche bée, croyant à une hallucination. Mais c'était bien lui, Clems en personne avec, amoureusement pendue à son bras, une grande et belle femme. Il y eut un feu crépitant d'exclamations : Quand on pense au diable... Si je m'attendais à cela... Que le monde est donc petit!

Comme les passants, nombreux à ce coin de rue, nous bouscullaient *alla tedesca*, nous poursuivîmes ensemble notre promenade. Mais je priai mon ami de régler le rythme de sa marche sur ma cadence d'arthritique. Puis je sollicitai l'honneur d'être présenté à la dame. Ce fut une nouvelle fusée de rires et d'exclamations : comment, je ne l'avais donc pas reconnue! Yonne! Yonne Derive, depuis huit jours M^{me} Clems!

C'était, ma foi vrai. Mais qui donc aurait soupçonné sous ce grand gainsborough, sous cet élégant carrick gris, portés avec tant d'aisance, l'espèce

d'andouille campagnarde que j'avais quittée quelques mois au paravant ?

Aucune joie n'est comparable à celle de rencontrer, loin du *home*, de chers amis. C'était mon avis, mais non celui des jeunes mariés. Il ne fallait pas leur parler d'un arrêt de quelques jours à Wiesbaden, d'un changement quelconque au programme de leur tour de noce, et le départ, malgré toutes mes instances, resta fixé au lendemain matin. Au moins passâmes-nous la soirée ensemble. M. et M^{me} Clems me prièrent à souper au Grand Hôtel.

Yonne n'avait rien à craindre de la lumière électrique. Une toilette en velours bleu foncé, d'un goût très averti, moulait ses formes opulentes et sertissait admirablement la blancheur mate de la peau, dépourvue maintenant du reflet rosissant — un commencement de hâle — de naguère. La toison blonde, soignée, lavée, domptée à grand renfort de shampooings, de bigoudis et d'épingles à cheveux, faisait sensation. Les mains seules demeuraient fâcheuses. La rougeur des doigts boudinés, rebelle au cold-cream, bravait même les mailles des mitaines de soie blanche, qu'Yonne gardait à table.

Il est de style que les nouveaux mariés échangent, avec douceur s'il se peut, avec acrimonie s'il le faut, des conseils pour leur toilette respective. La femme surtout est âpre à revendiquer ce droit, à exiger des concessions souvent douloureuses. Si j'avais écouté Marthe, je me serais affublé comme un petit crevé.

M. et M^{me} Clems n'avaient point dérogé à l'usage. Elle s'en était bien trouvée, lui avait écopé.

Au lieu des longues redingotes qui lui donnaient si grand air, il portait un court veston gris perle, découvrant les jambes d'échassier qui n'en finissaient plus. Le faux-col rabattu et la cravate lavallière, négligemment nouée, était remplacés par le carcan à la mode et un minuscule nœud de soie rouge, qui donnaient au nez, le diable sait pourquoi, un saillant insolite. Mon pauvre ami avait l'air si malheureux, si étriqué, qu'il en devenait comique. Et le pis est que, se sachant ridicule, il en perdait l'aplomb qui, seul, eût sauvé la situation.

Yonne avait de l'assurance pour deux. Chose imprévue, elle marchait très, très bien, et sa tenue demeurait parfaite tant qu'elle se taisait. Par malheur, elle parlait, elle parlait même pour quatre. Elle avait la verbosité prétentieuse du père, reconnaissable à l'abus des termes ampoulés, et de la mère elle avait la voix de crécelle, sèche, rêche, revêche. Des deux elle tenait la plébéienne façon de manger. Et elle mangeait pour six. Elle avouait elle-même « qu'elle ne savait se retenir sur son manger », et on se demandait avec inquiétude où elle pouvait bien fourrer tout cela. Ce soir elle reprit de tous les plats avec une impartialité digne d'une grande cause, acheva l'énorme entrecôte, et escamota un dôme de riz condensé qui n'était pas dans une musette.

Elle appelait son mari « ce cher Gaston ». Car elle avait renouvelé l'état-civil de son époux — la ressemblance avec son Claubaud de père allait jusque-là! — et elle expliqua :

— Daniel est un nom juif et Melchior — le second prénom de mon ami — un vocable à coucher dehors. Avec le nom de Clems, cela ferait trop de ridicule pour un seul homme.

Et ce grand benêt de Clems qui se laissait faire! Cela promettait.

Madame se retira de bonne heure. Arrivée à l'autre bout de la salle, elle s'entretint un instant avec le kellner, après lui avoir appliqué, en guise d'entrée en matière, une bonne tape sur l'omoplate. L'individu en demeura pétrifié d'ahurissement.

Clems avait rougi.

— Il y aura là toute une éducation à refaire, dit-il. La pauvre petite est un peu dépaysée. La terrible sujétion de la mère Derive l'a marquée d'une empreinte qui ne s'effacera que doucement. Elle est craintive par l'expérience des coups, et despotique par la vertu de l'exemple. Les démêlés du grand-père fraudeur avec le fisc, dont elle n'a que trop entendu parler, lui ont donné une singulière conception de la justice, et elle s' imagine qu'elle ne doit rien négliger pour s'insinuer dans les bonnes grâces des représentants de l'autorité. Je n'ai pu, jusqu'à

présent, la persuader qu'il est inutile de glisser des pièces blanches dans les mains des agents de police. « On ne peut jamais savoir », dit-elle, ingénument.

« Mais je suis sans inquiétude » — en effet, Clems faisait de grands efforts pour paraître rassuré. Elle est intelligente et, tout au fond de son petit cœur, l'amour de la gloriole sommeille. Sous ce rapport elle a de qui tenir. Elle s'assimilera sans peine le ton et les manières des gens du monde. Je crains plutôt qu'elle ne soit encline à les exagérer. Nous passerons l'hiver en Italie. Pendant de longs mois elle vivra entourée de belles choses. Et quand nous rentrerons, vous verrez, ce sera une autre femme.

« Mais il y a là toute une éducation à refaire », conclut Clems, absorbé.

XIII

Les deux années qui suivirent, pendant lesquelles je ne vis aucun Clems ni le moindre Clabaud, sont un profond ravin qui sépare les sommets de cette narration. Je vous invite à le sauter avec moi. Ou voudriez-vous, par aventure, que je vous y promène ? Vous ne me sauriez aucun gré de cette excursion. Il ne se recommande pas par la pureté de l'air ; le sol en est pierreux, plein d'aspérités hostiles aux yeux-de-perdrix, couvert d'une vase, ma foi assez malpropre : Et il n'y croît que des sarments épineux qu'aucune fleur n'égaye, mais à quoi l'on risque fort de se lacérer les mains.

Sautons, croyez-moi, sautons !

Vers ces temps mon enthousiasme pérégrinant battait son plein. Un globe-trotter, voilà ce que j'étais devenu. Au demeurant, je devais me hâter de jouir de mes années ingambes. Un pressentiment me chuchotait à l'oreille — oreille est une métaphore ; l'avertissement s'adressait à mes articulations — que mon sacré rhumatisme ne me condamnerait que trop tôt aux joies pacifiques du chez-soi.

Et, comme les longs voyages, surtout ceux qu'on

entreprend seul, comportent des heures de dépression et de spleen, j'avais beaucoup pensé à Clems. Je lui avais écrit maintes fois, plus souvent même qu'il n'était compatible avec ma dignité d'homme indépendant et bien renté. Je m'étais ruiné en cartes-vues pour sa femme. Autant porter de l'eau à la mer ! Ni l'un ni l'autre n'avaient trouvé bon de donner signe de vie.

Je n'en voulais pas trop à ce huron de Clems, sachant qu'il pêchait sans malice. Mais pour Yonne c'était une autre affaire. J'étais persuadé que le dédain de cette rien du tout, qui s'étudiait à des airs de princesse, était froidement calculé. Aussi me promis-je de lui revaloir cela à la première occasion.

Ces derniers voyages ont confirmé et mis au point l'expérience accumulée au fil des jours. Et je sais maintenant, de science certaine, qu'on rencontre des imbéciles partout. Certes, il y a aussi des filous. Mais les imbéciles dominent — par leur nombre. Des gens qui se souviennent, qui répètent ce qu'on leur a appris, qui ressassent ce qu'ils ont lu, on en trouve à foison. Mais le monsieur qui a des idées à soi, ou seulement une idée, une seule, qui n'existait pas avant qu'il ne la tirât de sa caboche, où est-il ? J'en ai connu un, il y a quelques années. Mais il s'est acoquiné à la fille du Clabaud, et il n'y a rien de tel que le mariage pour faire passer le goût des idées.

J'ai fait cependant l'autre jour une découverte qui infirme jusqu'à un certain point ma négation de l'idée nouvelle. En furetant, par désceuvrement, parmi les musiques éparses sur le piano — oh, les soirées à l'hôtel ! — je mis la main sur une composition du nommé Claude Debussy, qui s'intitulait : *Jardins sous la pluie*, pour piano. Voilà une trouvaille qui me réconcilierait avec le progrès et même avec la musique, si j'étais réconciliable.

J'aime à croire que cette production, et d'autres du même tonneau, seront bientôt phonographiées. Et le jour où l'arthritisme aura éteint toute velléité de voyage, je n'aurai qu'à déclancher le disque pour déguster : *La ville assoupie dans le silence*, pour tuba, ou *Un jour gris sur les ruines du Capitole*, pour petite flûte. Mais je crains qu'il ne passe beau-

coup d'eau sous les ponts, avant qu'il me soit donné d'ouïr ces paysages,

En attendant, la vie n'est pas gaie tous les jours. J'envie sincèrement les gens qui savent exactement, en se découchant, à quoi ils vont employer leur journée. Je me dis même parfois que j'ai été trop pressé de céder mes affaires. Ce n'était pas palpitant, sans doute, mais du moins m'ennuyai-je de compagnie. Et je passais, de-ci de-là, quelques bons moments à enguirlander les clients grincheux — ils le sont tous — ou même, faute de mieux, cette vieille baderne de Dieudonné. Ah non, la vie n'est pas gaie tous les jours ! Et pourtant, par un irréductible contre-sens, plus je vais et plus je m'y raccroche.

Je regrette que Clems ne soit plus là pour donner l'explication de cette anomalie. Car il tenait une opinion en réserve, quelque sujet qu'on abordât, et ne demandait pas mieux que de l'énoncer sous forme de dissertation. Il professait que la vie, sous peine d'être ingrate et sans bonheur vrai, doit avoir un but. Il prêchait, du reste, d'exemple. Il en avait toute une collection, de buts, tous plus hauts et plus lointains les uns que les autres, qu'il fixait avec tant de ferveur qu'un beau jour il trébucha sur une gour-gandine de paysanne et culbuta dans le cloaque.

Cela ne l'empêchait pas de maximiser comme devant, à perte de vue. Je l'entends encore dire, de sa voix mélodieuse, un peu traînante :

— On prétend que le bonheur réside dans l'effort, et non dans la réalisation du désir. Je n'en disconviendrai pas, à condition toutefois que le but soit congru et proportionné aux facultés. Tout l'art de vivre est dans le choix du but. Trop proche et trop facile à atteindre, il manquera de force propulsive. Trop grand et trop lointain il découragera. Il faut que chaque effort paraisse le rapprocher et qu'il permette la bonne illusion jusqu'à la dernière heure. L'aimant doit attirer l'aiguille, non l'immobiliser.

» Voyez ce bureaucrate. L'injure du sort et la nécessité de faire vivre les siens en ont fait un rouage d'une grande administration. Il a l'âme ardente et la tête près du bonnet, qualités encombrantes pour un employé subalterne. Pour son rond-de-cuir de chef,

montrer du zèle et malmener ses subordonnés, c'est tout un. C'est pourquoi les observations injustes, fielleuses, humiliantes, pleuvent dru sur le pauvre diable. Comment s'évader de cet enfer, comment acquérir le droit de déployer l'âme comprimée, si ce n'est par une lente ascension vers le sommet hiérarchique? A force de soumission et de servilité, l'homme gravit l'échelle, échelon par échelon. Et s'il pleure, c'est en dedans que tombent les larmes; s'il crispe les poings, c'est en les dissimulant derrière son maigre dos; si l'âme se durcit, se fait rugueuse, le sourire s'éternise sur les lèvres.

» Et qu'importe si, l'heure de la délivrance enfin sonnée, il n'y a plus rien à délivrer, la contrainte ayant tué l'âme depuis beau jour! La grande, la chère illusion, n'a-t-elle pas soutenu cet homme, ne l'a-t-elle pas conduit, sans défaillance, jusqu'au seuil de la tombe? Ne l'a-t-elle pas gardé de la désespérance?

» Mais voyez maintenant cet empereur. Moyen par l'intelligence et l'entendement, il n'est remarquable que par sa susceptibilité, extraordinaire que par son orgueil, démesuré que par son ambition. Impatient d'égaliser Napoléon le Grand, dévoré par la soif de domination, il perd le sens de l'opportunité, parle quand il devrait se taire, agit quand il devrait se recueillir, tient le monde en éveil par la fréquence et l'étendue de ses gaffes, froisse les nations par des harangues inconsidérées, jette le trouble dans les esprits et, par des coups de tête répétés qui paraissent voulus et conscients, et qui ne sont que de la vaine turbulence, il crée le malaise, précurseur des conflations, des boucheries sans nom qui sont la honte des peuples.

» Cet homme n'était que médiocre; le voilà néfaste. Malheur à qui choisit un but inaccessible! »

XIV

Ce n'est que l'an passé, dans les premiers jours du mois d'août, qu'une visite de Clems vint renouer les relations.

J'en fus enchanté. Aussi bien, il était plus que temps que mon ami rentrât dans cette histoire. J'en ai assez de faire le bouffon, en attendant que le récit veuille bien se remettre en marche, et je suis impatient d'assumer à nouveau le rôle d'historien.

Pour être sincère, j'avais eu, à la vue de Clems, un mouvement d'inquiétude. Cet homme minable et craintif qui me regardait avec tant d'humilité, qui accepta avec un élan de gratitude si exagéré de partager mon repas, m'avait tout l'air d'un quémandeur. Or, je ne veux pas de questions d'argent entre mes amis et moi. Tôt ou tard cela finit par la brouille. Autant se brouiller tout de suite.

Dès qu'il fut assis, Clems commença :

— Pour que j'ose vous demander un service après mon long et inexcusable mutisme, il faut que mon embarras soit extrême. J'ai eu grand tort de laisser vos lettres, bien intéressantes cependant, sans réponse. N'en accusez que ma veulerie. Je n'ai pas la bosse épistolaire, et vous savez comment il en va quand on ne répond pas sur l'heure...

— On répond deux ans après. C'est dans l'ordre; il n'y a pas de milieu. Venons-en au service, si vous voulez, sans autre préambule.

— Clems parut désemparé par ma rudesse, et dans ses yeux se lut ce reproche étonné du pauvre qu'on moleste sans raison. Moi-même j'en fus attristé. Mais il n'est pas dans mon caractère de leurrer les solliciteurs par des paroles fallacieuses. Mon ami continua :

— Voici. M^{me} Clems est jeune, et elle n'a pas, pour aimer la solitude, les mêmes raisons que moi. Son tempérament ne la pousse pas vers la méditation ou l'étude, et elle attache plus de prix à quelque propos frivole qu'à la plus belle formule scientifique. Par malheur, je ne suis pas très expert en badinage. Je considère donc qu'il est de mon devoir d'entourer ma femme de personnes aimables, qui puissent combler cette lacune.

« Si, maintenant, je viens vous prier de vouloir regarder la Maison des Charmes comme la vôtre pendant quelques semaines, ou quelques mois, ou

tout le temps qu'il vous plaira d'y faire séjour, n'en concluez pas que je vous tiens pour un esprit vain et superficiel. J'ai pensé à vous en tant qu'ami de vieille date, et parce que votre ironie élégante et légère, prompte à saisir les ridicules, délassera Yonne. Enfin, mon incurable égoïsme attend de votre présence, de votre nature inductive et pénétrante, des joies spirituelles dont j'ai été trop longtemps sevré. »

C'était le moment ou jamais de lui faire payer son impudent lâchage — j'en avais été très vexé, je puis bien le dire maintenant. Ce regard bleu qui m'épiait, anxieux et suppliant, m'en retira toute envie. Et puis, j'étais si content qu'au lieu de l'appel de fonds que j'appréhendais, il ne s'agissait que d'une invitation, que dis-je, d'une requête, présentée humblement, avec d'exceptionnels égards ! Il y avait là de quoi apaiser l'amour-propre le plus ombrageux. J'allais accepter, quand Clems, m'ayant imposé silence, du geste, poursuivit :

— N'engagez votre parole, je vous prie, qu'à bon escient. Vous trouverez Yonne très changée. Certes, elle m'aime de tout son cœur...

— Ce n'est pas beaucoup dire !

— Mais son caractère s'est aigri. Il y a en elle un ferment de mécontentement qui me désole. Elle s'affirme lasse et revenue de tout. « Que ne m'a-t-on laissée à la ferme ! » dit-elle.

— Il faut l'y renvoyer. C'est bien simple !

— Non, Denis. On ne peut dire d'une chose qu'on ne comprend pas, qu'elle est simple. On doit chercher à comprendre. Vous, qui avez l'expérience des femmes, y réussirez plus aisément que moi. Je m'y perds. Je ne savais pas que la femme est un être si mystérieux et si impénétrable.

« Je ferai le plus grand cas des conseils que vous voudrez bien me donner. Étudiez Yonne avec bienveillance. N'oubliez pas, surtout, que les natures impressionnables comme la sienne, se bonifient par l'éloge plus que par la critique. Gagnez-la par des compliments, qu'elle goûtera mieux abondants que subtils. Comme elle est un peu gâtée depuis son

mariage, elle n'aime pas beaucoup qu'on diffère d'opinion avec elle. C'est pourquoi je m'abstiens de la contredire. Mais il pourrait m'arriver de me départir de cette sagesse. S'il en était ainsi, prenez son parti contre moi, résolument. Ne craignez pas de me malmenier quelque peu. J'ai bon dos, et j'y suis habitué. »

Mon siège était fait. Je n'avais pas attendu les jérémiades de Clems pour me former une conviction ; les vicissitudes de ma propre destinée y avaient amplement suffi. Elle tient en peu de mots : la femme doit être rênée de court, car elle est une créature déraisonnable et naturellement nocive.

Je ne me vante pas d'avoir été le premier à énoncer cette vérité. Les peuples anciens la connaissaient et ne se faisaient pas faute d'y conformer leurs actes. Ils avaient la main leste et s'en trouvaient bien. Sans doute, les hommes de ces temps-là n'étaient pas moins trompés que ceux d'aujourd'hui ; mais ils étaient moins bafoués. C'est quelque chose ! Cependant, comme l'unanimité ne règne pas plus ici qu'en tout autre domaine, il s'est trouvé des personnes de raison et d'entendement pour dire qu'il ne faut pas frapper une femme, même avec une fleur. Ce sont les sceptiques que leur expérience conjugale a convaincus qu'avec les femmes les moyens violents sont aussi inefficaces mais beaucoup plus dangereux que les moyens de persuasion, et que seul le stoïcisme peut prévenir d'irréparables malheurs.

C'est l'Église qui est venue brouiller inconsidérément des choses jusque-là limpides, en accordant à la femme — oh, après bien des tergiversations — une âme immortelle. Ce n'était pas un cadeau à lui faire. Maintenant il est trop tard pour extirper cette hérésie. On ne peut naviguer contre vent et marée. Et l'embryologie a beau éclairer la question d'un jour définitif, démontrer que la femme est un être humain — cela, il faut lui laisser — arrêté dans son développement normal, les mœurs font la sourde oreille.

Nous revêtons la femme de nos sensibilités, nous lui prêtons notre logique, notre compréhension,

notre pudeur, notre loyauté et, comme ces qualités supposées produisent un effet diamétralement contraire à celui prévu, comme nous la voyons égoïste et impudique, et fausse, et bouchée, nous crions au mystère, à l'im-pé-né-tra-bi-li-té. Laissez-moi rire!

La femme est un enfant et sa mentalité répond à celle des gosses. Rien n'est néfaste comme de laisser faire aux gosses leurs quatre volontés. Ils en deviennent, du coup, despotiques et insupportables.

Il ne faudrait pas croire que j'ignorais cet axiome quand je me suis marié. Mais il ne m'a pas été utile. Car je n'étais fort que de cette science, alors que Marthe avait pour elle son râble puissant et ses bras de lutteuse.

Ces réflexions, est-il besoin de le dire? je les retins par devers moi. Clems était un idéaliste invétéré. c'est-à-dire un aveugle qui se complaît en sa cécité, qui ne veut rien savoir, çomme on dit. D'autre part, il eût été capable de contester validité à ma sentence arbitrale, parce que rendue à l'avance.

Ce brave Clems! Pendant le repas il dégelait à vue d'œil. Son dos voûté paraissait se redresser et son teint affreusement terreux se colorer. Il donna à Cornélie des louanges qui illuminèrent la face poilue et verruqueuse de la vieille cuisinière. Il se prit même à sourire, mais il s'en aperçut et s'en fit honte. Par le mariage, le droit au rire est périmé.

De pouvoir parler sans contrainte de ces misères, il-en fut à moitié consolé, et je n'eus presque pas besoin de le pousser pour apprendre par le menu les événements échus depuis le jour des noces.

CARL SMULDERS.

(*A suivre.*)

LES LIVRES BELGES

Léopold COUROUBLE : MADAME KAEKEBROECK A PARIS. (Lacomblez.) — **Ernest GOSSART** : CHARLES-QUINT, ROI D'ESPAGNE. (Lamertin.) — **Émile VERHAEREN** : DEUX DRAMES : LE CLOITRE ET PHILIPPE II. (Mercure de France.) — **Maurice des OMBIAUX** : CAMILLE LEMONNIER. (Carrington.) — **Alexandre HALOT** : LA CHARTE COLONIALE BELGE. (Van Fleteren.) — **L. THIRIAUX** : LA GARDE NATIONALE MOBILE DE 1870. (Expansion belge.)

Après un long hiver brumeux, pluvieux. — nous connaissons cela! — qui a transformé Bruxelles en cloaque, enrhumé quatre-vingt-dix-neuf citoyens sur cent, un hiver où la grippe, la mauvaise humeur et les pneumonies ont sévi, messire Phébus (comme on disait au temps de Gringoire, sinon en le siècle de Courouble) s'est décidé à mettre le nez au balcon des nuages. Joie! Le bon Joseph Kaekebroeck, grincheux depuis cinq longs mois, et sage, oh! oui, si sage! durant la même longue période, sent tout à coup tomber sa nervosité... Comme les feuilles son corps tressaille d'une vie nouvelle, et la belle Adolphine, — Mme Kaekebroeck, sa femme, — survenant à cette minute, congrûment en chemise, ses longs cheveux fauves épars sur les épaules, Joseph n'hésite pas et... Le même soir, les deux époux sont à Paris, où la jeune femme est amplement dédommée de ses privations, car elle en rapporte un « petit Parisien » sur le bagout futur duquel elle compte beaucoup : « Alberke cause qua même si mal, malgré qu'il est un gentil manneke! »

Adolphine rapporte bien d'autres choses, — des impressions émerveillées, des souvenirs charmants, la vision de bâtiments plus beaux que la Monnaie, de musées bien ennuyeux, de magasins immenses et si bien achalandés que l'Innovation, le Bon Marché et la Bourse ne sont auprès que menuailes. Elle emporte aussi le souvenir effaré des rues à la circulation trop dense; le parler chantant et doux des Parisiens, l'amabilité des fleuristes, — si différentes de *nos* marchands de fleurs qui sont toulemême vraiment des crapuleux, — la parure des foules élégantes, cela reste dans les oreilles charmées, dans les yeux éblouis de notre Bruxelloise.

Elle-même, la fraîche, jolie, souriante et exubérante Brabançonne n'est pas sans faire quelque sensation en France — et si elle amuse parfois, elle plaît souvent.

Dans la deuxième partie du livre, nous retrouvons tous les personnages que nous aimons depuis des années et dont les traits nous sont familiers ainsi que les caractères.

Le volume finit par la description d'un de ces diners monstres comme la vieille maison de la rue des Chartreux en a tant vus, comme Courouble nous en contera tant encore, souhaitons-le, — un de ces diners où l'on mange ferme et lourd, plaisante de même, boit bien, et s'embrasse beaucoup dans les coins, un peu partout, au petit bonheur.

Et tout cela est plein d'une vie active et débordante, à la Jordaeus, — à la Bruxelloise !

Mais que l'on ne s'y trompe pas : tout en raillant un peu ses personnages, Courouble les aime bien, — et nous faisons de même, — car ils sont un peu vulgaires, un peu bruyants, mais francs, bons, dévoués et resplendissants d'une saine fraîcheur. Il s'est pris lui-même au charme presque candide des bourgeois et bourgeoises qu'il nous présente, et sa tendance primitive à les « zwanzer », à les transformer *en fantoches* (ainsi parlait-il autrefois), a disparu.

Certes, il ne leur épargne point les critiques, et il a raison. Déjà, il avait exposé ses idées — ou plutôt celles de Joseph — au sujet de l'éducation des enfants; cette fois l'enseignement écope de dure manière, en ce qui a trait au jargon que nul professeur n'empêche nos gosses de parler.

A mon tour, je formulerai une critique : pourquoi ces si fréquentes comparaisons entre les enfants du bas-Bruxelles et les Papous, Cherokees ou autres Zoulous? Cela donne une certaine impression de monotonie et d'exagération que j'aimerais ne pas ressentir en lisant un aussi sage et joyeux ouvrage.

Une perle entre cent : *Soudain elle ahurit son admirateur par cette phrase ingénue : — Oh! Monsieur, je vous demande pardon, mais vous êtes sur moi... Il ne comprit pas tout de suite qu'il posait le pied sur sa robe, et la considéra un moment avec une surprise véhémement et charmée. Puis il eut un éclair : — Oh! mille pardons! Il se confondit en excuses et, prenant enfin congé, il disparut avec son ami, non sans avoir adressé à la jeune femme un dernier regard tout chargé de mélancolie.*

Un des bons livres de la série, non le dernier, j'espère.

C'est peut-être une des figures les plus complexes de l'histoire que celle de ce Charles-Quint que M. Gossart évoque.

Philippe-le-Beau régna en Espagne, mais resta Autrichien de cœur.

Philippe II gouverna, de loin, nos provinces, mais son âme et son esprit restèrent sombrement espagnols.

Quant à Charles-Quint, le chaînon intermédiaire, Charles-Quint, héritier du sang de Philippe-le-Beau et de qui Philippe II aurait dû tenir, il est différent de l'un comme de l'autre, car bien qu'il maltraitât plus d'une fois nos provinces et réprimât chez nous les hérésies qu'il tolérait dans l'empire, il connaissait et comprenait Germains et Flamands et s'était, de plus, assimilé les idées qui sont à la base du farouche et hautain tempérament espagnol.

Il passa chez nous les premières années de son règne, remplacé, au delà des Pyrénées, par le Cardinal Ximenes qui lui était fort dévoué. Mais quand il se rendit dans son royaume ibérique, il fut mal accueilli : il représentait l'Autrichien, l'étranger, il eut des difficultés avec les Cortès, et la situation, terriblement tendue, ne fut pas sans analogie avec celle qui devait plus tard se présenter dans nos contrées sous le règne de Philippe II et le gouvernement du duc d'Albe. Mais en Espagne, grâce à l'adresse du roi, tout fut remis en ordre en moins de deux ans, tandis qu'aux Pays-Bas la révolution se prolongea pendant près de trois quarts de siècle. Car Philippe II *s'entêta dans son système d'oppression*, tandis que Charles-Quint, en Castille, *sut ne rien sacrifier de son autorité tout en usant de ménagements* et conquérir ainsi *la sympathie d'un peuple qui ne l'avait accueilli d'abord qu'avec des sentiments hostiles*.

En ces quelques lignes, M. Gossart résume deux politiques différentes, et, de plus, il nous explique de quel tact adroit le roi Charles fit preuve en faisant de la sorte son *apprentissage politique* au métier d'empereur.

Ceux que l'histoire minutieuse intéresse aimeront beaucoup le bel ouvrage de M. Gossart, car il contient des notes et documents éclairant d'un jour nouveau certains personnages et certains faits, jusqu'ici peu ou mal connus.

* * *

On a trop parlé, on a trop discoursu, au sujet de M. Verhaeren et de son œuvre, pour que le critique puisse aujourd'hui s'étendre beaucoup à propos du *Cloître* ou de *Philippe II...* à

moins d'en faire l'analyse complète et détaillée, ce qui nécessiterait un long article.

Le Cloître, — « cette pièce forcément belle et sérieuse puisqu'elle ne contient aucun rôle de femme, pas même une fugitive chambrière! » comme me disait récemment un misogyne... intermittent — *le Cloître* a conquis les foules depuis bien des années déjà, et nous avons encore tous aux oreilles l'écho des applaudissements par lesquels en fut accueillie une belle reprise au Parc, l'an dernier.

Quant à *Philippe II*, il vient à peine de quitter l'affiche... et c'est une raison de plus pour le lire. En effet, les vers et la prose de M. Verhaeren ont cette propriété de « chanter » aux yeux, si j'ose dire, tout aussi bien qu'aux oreilles.

En les lisant, nous en percevons la sonorité vigoureuse, le rythme énergique et personnel, l'ampleur harmonieuse. Quel bienfait pour un poète que de plaire au *lecteur* même et, quand ce poète est doublé d'un dramaturge, de ne point voir sa gloire à la merci du nasillement ou de la médiocrité totale de l'un ou l'autre interprète.

M. Verhaeren est de ces auteurs heureux : qu'il en remercie les dieux et son génie! Son style est assez puissant, ses idées assez hautes, ses images assez colorées et nettes, pour forcer tout lecteur à l'admiration. J'aime surtout ce *Cloître* d'une si rare et si profonde beauté, et cependant je vous livre, sans aucun commentaire, des vers que je puise dans *Philippe II*. S'ils ne vous font pas lire l'ouvrage entier...

*D'ailleurs ce que le roi pense ou dit,
Que nous importe, à l'heure où c'est moi seul qui monte,
Où mon impatience, avec fièvre, décompte
Les trop nombreux instants qui retardent encor
Mon arrivée en Flandre avec mes clairons d'or.
Je te défends, je te protège et je te porte,
Je te verse la fièvre ardeur que tu versas,
Aux jours de deuil torpide et lourd, en mon cœur las.
Ma jeunesse conquise enfin te fait escorte;
Je te sauve à mon tour et t'enflamme de moi...*

Vous dirai je enfin que, dans *tout* le théâtre moderne, je connais peu de choses aussi poignantes que le *Mon Dieu! mon Dieu!* répété du moine Balthazar, et le craintif *l'enfer! ouvrir l'enfer!* du pauvre petit Don Carlos.

Nul mieux que M. des Ombiaux ne pouvait être choisi pour écrire la biographie de notre grand Lemonnier. Même vision large de la nature, même compréhension plantureuse et puissante de la vie, même coloris vigoureux du verbe, à un degré différent. M. des Ombiaux était bien l'écrivain, bien l'homme qu'il fallait pour comprendre et faire comprendre au public l'auteur du *Mâle*, — qui est aussi l'auteur de *Bébés et Joujoux* et de cette *Maison qui dort*, que j'ai eu tant de plaisir à lire et à commenter le mois dernier.

Grand, large d'épaules, carré de visage, fauve de poil, de voix joyeuse et de rire sonore, bien d'aplomb physique et bien d'aplomb moral, Lemonnier nous apparaît ici tel « un bon géant de lettres » comme on disait jadis de Dumas père, dont il semble avoir la prodigieuse fécondité. Seulement, le brave et gai Dumas était de psychologie assez courte et d'érudition assez étroite ; ses drames romantiques « font pleurer Margot », mais ne résistent point à la plus légère analyse. L'œuvre de Lemonnier est solide et probe ; on peut l'examiner en détail sans que rien soit enlevé à la belle impression que donne l'ensemble. Observateur calme, mais attentif, cet écrivain a pour maîtresse, pour amie, pour éducatrice, la Nature dont il n'est jamais las, qu'il recherche et qu'il étudie dans toutes ses manifestations, sous les arbres fleuris des vergers, au sommet des dunes sablonneuses, dans une paisible maisonnette hollandaise, au fond du cœur égoïste et mesquin des bourgeois, dans la virilité ardente d'un braconnier, dans l'âme candide des gosses ou dans celle ingénûment coquette des jeunes filles. Et c'est pour cela que l'art de Lemonnier est inattaquable et sûr et que ceux qui tenteraient de l'abaisser s'exposeraient à l'indignation autant qu'à la risée du public intelligent.

Tout cela, M. des Ombiaux nous l'a fait voir, comprendre et sentir, en nous retraçant, des débuts à l'heure présente, la carrière de Lemonnier, carrière où l'art, le travail et la bonté bienveillante se sont toujours unis.

Et nous devons remercier à la fois l'auteur de cette biographie et l'éditeur qui, enfin ! entreprend de faire connaître ici excellemment les écrivains belges.

* * *

La préface de M. Edmond Picard indique le but et l'utilité d'ouvrages tels que celui de M. A. Halot. « La Belgique a, dit l'éminent juriste, pris matériellement possession du Congo. Ce

n'est pas assez. Le devoir de tous les Belges est d'en prendre possession psychologiquement. Pour y parvenir... il faut se tenir au courant de la bibliographie de plus en plus foisonnante à laquelle donne lieu cette acquisition nationale magnifique... L'œuvre de Goffart, de Morissens, celle de C. Van Overbergh, celle d'Halot, en sont les bases excellentes en leurs lignes générales. Il faudrait incessamment les compléter et les rectifier dans les détails, puisque ceux-ci sont, comme la vie et l'activité humaines, toujours changeants sur le métier des jours. »

Qu'il me soit permis de joindre ma voix à celle de M^e Picard, et de dire avec lui que jamais nous ne secouerons assez notre indifférence volontiers crédule et gobeuse, et que jamais nous ne nous informerons assez *par nous-mêmes* de ce qui concerne notre colonie. Cela donne vraiment trop beau jeu aux « grandes puissances » plus ou moins jalouses de ce joyau, et qui, grâce à quelques déclamations adroitement proférées par leurs politiciens en vue et reproduites par cent journaux, ont tôt fait de troubler nos cervelles peu documentées.

Pour en revenir au livre de M. Halot, c'est une réunion de documents. La loi par laquelle est régi le Congo s'y trouve exposée, expliquée, commentée, et, de plus, comparée avec celles régissant les colonies anglaises, allemandes, françaises, américaines et hollandaises.

Il ne semble pas que notre charte soit moins bien conçue que les autres ; il semble même parfois que l'on y peut discerner plus de sagesse et de prévoyance. Ainsi l'expérience d'autrui a servi à nos législateurs qui ont eu le bon sens de ne doter les citoyens nègres ni du suffrage universel ni de la représentation proportionnelle. Et je note cette phrase de M. Halot qui explique bien des choses, en sa vérité toute simple : *Les autres pays ont dû conquérir leurs colonies par des étapes souvent douloureuses et n'ont pas eu l'occasion de les annexer toutes faites par un simple traité.*

M. Halot nous donne encore le texte primitif de tous les articles de la loi fondamentale et nous montre les modifications que chacun d'eux a subi en huit années d'existence. « Oh ! la curieuse et laborieuse évolution ! dit M^e Picard, et qui marquera, par un exemple célèbre, combien peu il est possible, en régime parlementaire, de réussir du premier jet et ce qu'opère sur un bloc d'abord paru très acceptable, le grignotement de cent cinquante députés et de cent sénateurs multicolores. »

En annexes, nous trouvons le *Contrat* entre le roi et la Bel-

gique, le *Traité additionnel* et le *Budget* du ministère des colonies pour l'exercice 1909. Celui qui aura lu attentivement le livre de M. Halot et qui aura de plus relu quelques fois *En Congolie* et *Notre Congo* dont j'ai parlé ici même avec tant de plaisir voilà un mois, pourra donc se former une idée de ce qu'est notre possession, et même émettre une opinion fondée sur la colonie dont nous dota une souveraine intelligence à laquelle on n'en a point toujours su un gré suffisant.

* * *

M. Thiriaux a voulu démontrer l'utilité de la garde mobile (lisez pour nous « garde civique ») en temps de guerre, à la condition stricte d'une organisation parfaite. On blague volontiers la garde civique ; à lire l'ouvrage de M. Thiriaux, on comprend qu'elle peut représenter une très grande force, qu'elle est une nécessité. Mais il faut pour cela que ses cadres soient remplis par des civils ayant l'esprit ouvert à toutes les connaissances humaines et doués d'énergie et de lucide autorité, — soit par des officiers démissionnaires ou retraités, ayant cet avantage d'être des *professionnels*. Il faut que les officiers *ne soient point recrutés par élections*, car les hommes sont incapables de discerner la valeur réelle et relative de leurs supérieurs. Il faut que nul ne soit dispensé du service. Il faut que l'armement et l'équipement ne laissent rien à désirer. Il faut que tous les gardes aient conscience de ce que l'on attend d'eux le cas échéant.

Il faut enfin, *et c'est essentiel*, qu'il y ait *chaque année un certain nombre de jours consécutifs consacrés aux exercices, à la préparation minutieuse et consciencieuse, à la vie en commun, — quelques jours de casernement.*

M. L. Thiriaux, qui est aide de camp du général chef de la garde civique de Bruxelles et qui connaît le terrain sur lequel il se risque, sait que ses conclusions soulèveront des protestations nombreuses et véhémentes, — mais il sait aussi qu'il convaincra les esprits éclairés et non prévenus. En effet, il tire des arguments de la guerre de 70, de cette pénible et douloureuse époque où il fut lamentablement démontré où peuvent mener l'incurie et l'insouciance « Tout Français naît soldat », avait-on dit, et nul ne s'était occupé d'instruire ou d'armer la garde mobile. Aussi des milliers de pauvres gens qui auraient pu rendre de grands services ont-ils été tués, massacrés, sans avoir été utiles.

Et pour n'être point écrite dans la prose fougueuse du Lemonnier des *Charniers*, l'œuvre de M. Thiriaux ne manque pas de tragique grandeur quand elle nous montre de pauvres diables grelottant en septembre sous des blouses de toile et perdant *216 hommes sur 238!*

PAUL ANDRÉ.

Désiré-Joseph DEBOUCK : CONTES WALLONS, SIMPLES HISTOIRES DE HESBAYE. — Bruxelles, Ve Willems-Vanden Borre, rue d'Anderlecht, 157. — **Comte D'ARSCHOT** : QUELQUES VERS. — Bruxelles, Paul Lacomblez, rue des Paroissiens.

Il est une région que n'ont point célébrée les annales du tourisme. Elle n'a ni la beauté romantique des rives de la Meuse, ni le prestige des Ardennes, ni le pittoresque des bords du Viroin. Elle n'offre aucune des attractions naturelles ou artificielles qui font la fortune de certains sites. L'hiver, la plaine, où se succèdent de légers vallonnements, s'endort sous la bise qui la balaye ou sous la neige qui la recouvre. La vie semble s'être réfugiée dans les villages qui se blottissent en quelque repli du sol ou s'accrochent au flanc des coteaux. Mais, dès le printemps, la glèbe fertile se met à accomplir son miracle. Bois et prairies reverdissent ; les haies fleurissent au bord des champs ; et, dans les feuillées nouvelles, les eaux claires reluisent. Puis encore, quand l'été bat son plein, jusqu'au fond des horizons, à des lieues d'étendue, voici que court l'ondulation d'or des moissons.

Ce petit pays, c'est la Hesbaye. L'existence y est surtout imprégnée de la sénérité un peu monotone des besognes agraires. Elle y a pourtant tout le prix qui peut s'attacher à la vie ; ceux qui en ont goûté la saveur de douce rusticité et de mélancolie s'en souviennent toujours. Et c'est bien le rappel de nos années d'enfance, passées là-bas, qui s'est imposé à Hubert Krains, à Hubert Stiernet et à moi, dans ces contes où s'exprimait notre âme filiale.

Cette voix du terroir semble aussi avoir dicté à M. Désiré-Joseph Debouck ces « simples histoires de Hesbaye », qu'il réunit dans son petit recueil de *Contes wallons*.

J'en aime la couleur intensément locale, sous laquelle une observation, directe et toute récente encore, se trahit à chaque

page. Et ce n'est pas seulement dans le paysage que ce caractère de vérité s'atteste, mais dans la fabulation même de ces « nouvelles », dans la qualité des drames menus qu'elles racontent, comme dans l'âme des personnages qu'elles font agir et parler. Clara, la pauvrete du *Conte à pleurer*, et Josse, qui rêve en mourant du beau *Cougnou doré*, et Justin, *Le Crollé*, et ce malheureux Toine, *Le Petit Vacher*, dites, comme ils sont représentatifs de la sentimentalité subtile et inquiète de leur race, avec leur imagination exaltée dont les ailes se déchirent au contact du réel. Quant à « L'Avocat », au « Boigne », aux « Zidore », je me souviens qu'on narrait, quand j'avais dix ans, leurs *Farces de rustres*, très authentiques.

M. Désiré-Joseph Debouck conte abondamment ses histoires. Je ne saurais lui en faire un grief puisqu'il les conte aussi avec beaucoup d'agrément et avec une ferveur, un émerveillement, une émotion, dont bientôt on se sent gagné. Mais l'écrivain n'est pas encore parvenu à la maîtrise de la forme. Si son style ne manque ni d'étoffe, ni de variété, ni de nerf, ni d'images encore toutes fraîches, il lui arrive de sentir trop l'apprêt, de manquer de naturel et parfois de correction, ce qui est pire. Je note au hasard ces taches, en guise d'exemples : « Le père était bu... Un soleil de pluie bruinnait, sans un rive, froid comme une clarté de nuit (?)... Ils étanchaient à la même source (?) leur soif d'aimer et celle de l'être... » Mais ces vétilles déparent à peine une œuvre qui est pleine de promesses et que me semble animer un souffle littéraire bien caractérisé.

* * *

*Ah! voilà, c'est encor qui nous vient un automne!
Le soleil va pâlir, les feuilles s'arracher;
C'est le temps des ciels gris et des vents monotones
Où les nymphes n'ont plus d'asiles où se cacher...*

Ce livre s'était ouvert à cette page, et cette page commençait par cette méchante strophe. C'est sans doute la plus fâcheuse du recueil que nous donne M. le comte d'Arschot, sous ce titre sans prétentions : *Quelques vers*. Cependant, la forme en ce petit livre se révèle en général assez faible; l'expression y manque parfois de précision et les chevilles n'en sont point toujours absentes. L'auteur trouve néanmoins des rythmes chantants et berceurs.

Les poèmes de M. le comte d'Arschot ne sont du reste pas

dépourvus de charme, d'un charme un peu mièvre peut-être, mais qui trahit une sensibilité fine d'artiste et d'amoureux, avec une mélancolie prenante.

Impressions, chansons, souvenir d'amour, tels sont les thèmes familiers à l'écrivain, dont la pensée s'élève parfois sur les ailes d'un bel et fier idéal.

ARTHUR DAXHELET.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : Reprises d'*Alceste* (29 nov.); *Hérodiade* (24 déc.), *Carmen* (30 déc.).

PARC : *La Blessure*, pièce en 5 actes de M. H. Kistemaeckers (13 déc.); *Les Grands*, pièce en 4 actes de MM. P. Veber et S. Basset (29 déc.).

GALERIES : *S. A. R.*, opérette en 3 actes de MM. Xanrof et Chancel, mus. de M. J. Caryll (3 déc.).

OLYMPIA : *La Petite Chocolatière*, comédie en 4 actes de M. P. Gavault (7 déc.).

ALCAZAR : *Le Ruisseau*, de M. P. Wolff (3 déc.); *Le Grand Soir*, drame en 3 actes de M. L. Kampff, trad. par M. d'Humières (21 déc.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Catulle Mendès* (23 déc.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Bajaïet* (7 déc.); *L'Ecole des Maris* et *La Conversion d'Alceste* (28 déc.).

* * *

Alceste; Hérodiade; Carmen. — La charmante température dont nous sommes gratifiés et le relâche d'une semaine provoqué par le deuil national ont beaucoup désorienté les directeurs de la Monnaie. Plusieurs ouvrages anciens ou nouveaux prêts à passer ont dû être ajournés pour cause de grippe ou pour cause de fermeture momentanée.

Tel est le cas, notamment, pour *l'Eros vainqueur* de M. de Bréville, dont la première est remise à janvier, alors que, dès novembre déjà, l'excellent travail fourni avait pu donner l'espoir d'une imminente représentation.

L'auteur est retourné à Paris attendre que M. Kufferath lui fasse signe. Mme Croiza garde toujours la chambre.

Et cette indisposition persistante de la meilleure et de la plus aimée des vedettes de la troupe interrompt en plein succès les représentations d'*Orphée* et de la *Favorite*, a obligé à un changement de distribution du rôle d'Hérodiade, à l'ajournement d'*Eros vainqueur* et au remplacement par Mlle Friché d'une Carmen très attendue.

Puis voici que Mlle Béral, fort surmenée les jours de Noël, a dû céder à son tour le rôle de Marguerite à Mlle Dorly.

Bref, le mois n'a guère été fertile en nouveautés. Je ne crois pas utile d'épiloguer longuement sur *Alceste* ou sur *Hérodiade*. Ce sont là deux œuvres devenues, pour diverses raisons, très familières aux habitués de notre opéra.

Sur M. Verdier et Mme Pacary repose tout le poids de l'œuvre douloureuse du célèbre chevalier. Ils y ont fait grande et belle impression. M. Moore, par contre, gâta la scène de l'office du grand prêtre qui n'eut, par sa faute, ni émotion ni grandeur.

Mais le prestige d'une fastueuse et savante mise en scène, l'éblouissement des ballets, la beauté des décors, ont retrouvé auprès du public toute leur faveur.

C'est Mme Pacary qui chanta Hérodiade et Mlle Béral Salomé. La première fit applaudir son autorité farouche et haineuse ; la seconde tout ce qu'elle sut avec art mettre de voluptueuse passion, d'ardente ferveur dans le troublant personnage biblique tant humanisé par Massenet et son librettiste.

Jean, ce fut M. Verdier, toujours solide et vaillant. Le rôle d'Hérode est écrit un peu haut pour M. Lestelly, qui m'a d'ailleurs semblé fatigué, mais qui ne manque jamais d'être un beau tragédien et de phraser superbement. MM. Weldon et Moore, en Phanuël et en Vitellius, apparurent décoratifs peut-être, mais que leurs voix aux accents britanniques sont déplorables !

Pour les yeux, on sait quelle fête est, à la Monnaie, le spectacle, toujours très couru, d'*Hérodiade*.

Carmen ne jouit pas de moins de sympathies.

Je n'en dirai que peu de chose, aussi bien Mmes Friché et Eyréams, MM. Laffite et Bourbon sont-ils des fidèles d'une distribution souvent applaudie.

La rentrée brillante de Mme Friché a été accueillie avec la plus sympathique faveur.

La Blessure. — Qui a aimé aimera... L'amour est comme un poison dont on meurt lentement; M. Kistemaeckers dit — mais le sens est toujours le même — que c'est une blessure qui ne se ferme jamais.

Raymonde de Brême a été touchée par ce mal inguérissable. Jacques Hervay, son fiancé, a pu l'abandonner, l'oublier, se marier ailleurs et vivre vingt ans loin d'elle; elle a conservé cuisant le souvenir de sa tendresse, malgré la douleur, la trahison et l'affront.

Or, Raymonde, ayant besoin d'un avocat, vient consulter Jacques, ce qui est à la fois fort insensé, puisqu'elle se jette sans nécessité « dans la gueule du loup », et fort vraisemblable, puisqu'elle est femme, et qu'elle n'est pas guérie de sa blessure.

Comme Jacques est demeuré l'homme à bonnes fortunes de sa jeunesse, ce qui doit arriver arrive et Raymonde devient sa maîtresse. De cette liaison bientôt surprise, Hélène Hervay, sensitive et malade, jalouse et aimante, meurt.

Raymonde, affolée, s'enfuit.

Le drame, dans sa version initiale, finissait là. L'auteur a cru bien faire en l'augmentant d'un acte; il nous y montre Jacques et Raymonde se retrouvant après sept ou huit ans. On peut s'étonner que ni l'un ni l'autre n'ait jamais appris leur sort mutuel pendant tout ce temps-là et il est assez naïf de voir Jacques découvrir que Raymonde a une petite fille dont il est le père et dont il a toujours ignoré l'existence. Mais cela fournit un dénouement heureux, très susceptible de faire jaillir une larme dans les cils des yeux sensibles.

M. Kistemaeckers a eu l'évidente préoccupation d'écrire une austère et profonde tragédie bourgeoise, disséquant même quelques âmes compliquées: il a eu l'ambition, noble évidemment, de nous exposer une philosophie enclose dans ce précepte que la blessure d'amour est incurable et que la fatalité, tout comme chez les antiques, jette nos amants contemporains dans les pires aventures, voire les incite inconsciemment aux crimes les plus douloureux.

Mais tout cela ne va pas, à la scène, sans de la lenteur et de la monotonie. L'abondance des discours, la minutie des explications sentimentales, le peu de variété et d'intérêt des épisodes sont des écueils que la *Blessure* n'évite pas.

Néanmoins, grâce notamment au jeu sincère et très émouvant de Mlle Lucie Brille et à la touchante spontanéité avec laquelle,

en aimante épouse que tuent un trop gros chagrin et une désillusion trop vive, M^{lle} Terka Lyon a joué le personnage d'Hélène Hervay, la pièce a fait au Parc une honorable carrière.

M. Scott est un peu froid et manque d'enjouement et de séduction pour incarner les don Juans modern-style. Mais M. Richard a su être, avec une rondeur et un naturel parfaits, le plus jovial et le plus sympathique des amis dévoués jusqu'au sacrifice.

* * *

Les Grands. — Voici une pièce qui me paraît avoir complètement satisfait le public, généralement difficile et souvent injuste ou peu logique des premières du Parc. Elle a, en effet, tout ce qu'il faut pour lui plaire. Son premier acte est drôle, presque autant qu'une caricature : l'intérieur d'une salle d'études turbulente de lycée qu'il nous montre n'est en réalité qu'une charge fort poussée. Les trois autres actes s'achèment vers un dénouement très « âme noble, sensible et héroïque » d'une dramatique affaire de vol et d'amour. Enfin, le milieu, très neuf au théâtre, et les personnages pittoresques choisis par MM. Pierre Véber et Serge Basset ont eu leur succès de curiosité amusée. Et M. Basset qui fut de l'Université avant d'être de la Presse et du Théâtre, était tout désigné pour tenter la peinture de ce petit monde original, humanité en raccourci, ou plutôt en gestation.

Parmi ces *Grands* du lycée de Chambrun, il se trouve, évidemment, un bûcheur, un frondeur, un souffre-douleur, un poseur, un bâfreur et... un grand cœur. Sans compter la menuaille des quelconques, des ternes, des inaperçus.

Jeau Brassier est le bon élève affectionné de tous. Surot est la mauvaise tête qui le jalouse et le hait. Le petit Pierre Navaille est le tendre et sincère ami de Jean qui le protège.

Or, Jean a un secret : il adore, il adore d'amour éperdu la jeune et belle M^{me} Lormier, la femme du « principal ». Il va le lui dire, une nuit, dans son salon, pendant que le mari est parti en voyage. Et comme Surot, le chenapan, vient au même moment fracturer un tiroir et voler 500 francs, c'est, le lendemain, quand le larcin sera découvert, Brassier qui se dévouera et s'accusera héroïquement.

Brassier, en effet, a été aperçu par le portier chez le principal et en se laissant chasser du collège comme un criminel, le bon

gossé, le « grand » déjà superbe comme un homme, sauve Mme Lormier du déshonneur.

On peut s'étonner que celle-ci, qui a déjà trouvé les 500 francs capables de remplacer ceux qui ont été volés mais n'a pas eu le temps de les replacer dans le tiroir, accepte un tel sacrifice et, si elle ne consent pas à avouer la vérité, n'imagine pas un moyen de tout expliquer par quelque ruse facile, par un innocent mais malin mensonge? Mme Lormier manque de cœur autant que d'ingéniosité... et surtout de vraisemblance.

Jean Brassier va donc partir, couvert de honte. Mais le petit Pierre a tout deviné; il veille et il découvre la cachette où Surot a enfermé les cinq billets. Petit Pierre force Surot à se dénoncer. Et tout finit pour le mieux.

On devine tout ce qu'a d'artificiel cette pièce honnête et édifiante; mais on voit aussi qu'elle est charpentée avec adresse, et qu'elle nous présente un groupe de types fort bien observés. C'est, à tout prendre, encore un drame policier; mais le Sherlock Holmès y est un bambin sympathique et pas roué. C'est aussi le *Voleur* et son héroïque mensonge, moins la brutalité généreusement étalée des personnages de M. Bernstein.

Les jeunes gens de la troupe de M. Reding se sont rajeunis encore à plaisir et font des « grands » très réussis. M. Duvernay est tout à son avantage en Surot. M. de Gravone a compris parfaitement le personnage complexe et sympathique de Brassier. On a fait venir de Paris Mlle Lutzi qui y créa le rôle de Pierre Navaille. Quelle petite femme boulotte étrange, brusque, malicieuse, énergique et douée d'une voix de stentor rauque qui a été la joie de cette soirée! Mlle Terka Lyon en était, elle, le charme et le sourire, et aussi l'aimable émotion. Excellents MM. Daubry, Richard, Carpentier, Séran, Delaunay et Mme Angèle Renard.

* * *

S. A. R. — Et voilà la scène des Galeries rendue à sa destination si longtemps prospère et brillante. Sans négliger d'apprécier comme ils le méritent les beaux succès remportés pendant deux ans par un répertoire intéressant et varié de comédies modernes superbement présentées, nous ne pouvons nous abstenir d'être satisfait de voir un genre, depuis toujours très en faveur à Bruxelles, réinstallé avec éclat dans une maison qui lui fera, on peut en être certain, grand honneur.

L'opérette de début — en attendant la *Veuve joyeuse* partout

triumphante — est l'adaptation, en vue du commentaire musical fait par M. Caryll, d'un récent vaudeville : le *Prince consort*. Les auteurs se sont dit que le meilleur moyen de faire renaître l'opérette, soi-disant défunte, était encore de ne rien inventer et de mettre en œuvre les procédés qui ont tant de fois réussi aux ancêtres victorieux.

Ils ont pris à Hervé sa bouffonnerie énorme ; à Offenbach son esprit, l'irrespect des dieux et des rois, sa fantaisie échelonnée ; aux chansonniers du dernier bateau leurs saillies avant tout pimentées. Et alors, nous remettant en mémoire à la fois tant de ces pièces où, depuis *La Grande Duchesse* jusqu'au *Roi* sont raillés les monarques, leur cour et leurs Ministres, ils nous font voir comment l'époux de la jeune reine de Corconie, entend ne pas être uniquement le... fonctionnaire chargé d'assurer la descendance de la dynastie. Et voilà pourquoi, le juvénile et sûr amour aidant, Son Altesse Royale, malgré Ministres, Protocole et Constitution, sera un roi pour de vrai, tandis que la princesse Xénofa, sa tante incandescente, continuera à passer des bras des beaux capitaines de la garde à ceux des rois déchus mais encore verts.

C'est fou ; c'est épicé au plus rude piment ; c'est enlevé sur des rythmes sautillants très allègrement venus ; mais surtout c'est monté avec un luxe chatoyant de décors et de costumes ; c'est joué avec un entrain du diable par M^{lle} Marguerite Duval à l'inénarrable drôlerie spirituelle, qui porte jusqu'au génie l'art du geste éloquent. M^{lle} Gaby Boissy est une reine délicieusement blonde et bien disante, M. Tournis un ex-roi plein de joyeuse bonhomie, M. Dousset une altesse sympathique, M. Villot un Ministre à la charge désopilante.

* * *

Le Ruisseau. — Je ne dirai rien de cette pièce aux tendances généreuses, à l'observation fidèle et aux grandes qualités scéniques, parce que tout le monde l'a vue et revue lorsque, notamment, sur cette même scène de l'Alcazar, elle fit florès il y a deux ans.

L'interprétation d'aujourd'hui ne le cède en rien à celle de ce temps-là. M. Hauterive est le plus distingué et le plus sincère, le plus franc des bons peintres pitoyables aux infortunes des pauvres filles malchanceuses. M^{me} Manette Simonnet

est toute élégance et distinction coquette. Mlle Paz Ferrer silhouette de façon touchante la petite Denise Fleury tirée providentiellement du « ruisseau » où elle menace de sombrer honteusement.

Et le 2^e acte, pittoresque et vivant, continue à évoquer joliment le bruyant et fétard cabaret nocturne montmartrois.

* * *

Le Grand Soir. — Parmi les jeunes exaltés qui caressent le grand rêve de la délivrance des consciences et de la liberté fraternelle, dans la Russie douloureuse, se trouve Vasili, lequel aime Anna Rikanskaïa. Quoique nièce de fonctionnaire, celle-ci est hantée aussi du désir de voir triompher « la cause » et le soir — le « grand soir »... — où Vasili, désigné par les conjurés, va jeter la bombe sur le passage du gouverneur, c'est Anna elle-même qui, d'une fenêtre du salon de son oncle, fait avec un flambeau le signal de la mort... puis crie, dans une minute d'exaltation, à la fois amoureuse et fanatique, l'enthousiasme de sa croyance en l'avenir et de son appel aux énergiques héroïsmes.

Eh! bien, dépouillez cette pièce violente, fruste, poignante, pantelante de son actualité. Au lieu d'y montrer la Russie, le tzar, les nihilistes, les bombes, inventez quelque drame beaucoup plus anonyme en un temps et un pays moins immédiatement précis, et je crois bien qu'il restera la plus cruelle, la plus émouvante et la plus humainement vraie des tragédies selon le mode traditionnel. Le conflit du devoir et de la passion y apparaîtra dans sa rigueur et sa logique cornéliennes.

Mais M. Kampf a mis son talent de dramaturge au service de ses idées et cela ne va pas sans du parti pris dans le fond et de la longueur dans la forme.

Il n'importe cependant, car le résultat obtenu est une œuvre d'une véhémence et d'une sincérité auxquelles on ne résiste pas. Certains moments : l'arrestation, au premier acte, des jeunes gens assemblés dans le taudis transformé en imprimerie clandestine; l'émeute à la cantonnade et la minute terrible où Anna se décide à lever le flambeau, sont de toute beauté. On ne doit faire de réserves que sur l'influence malsaine que de semblables exaltations peuvent avoir sur des esprits facilement impressionnables.

L'œuvre rapide, brève, forte de M. Kampf est fort bien

montée et jouée à l'Alcazar. MM. Hauterive (Vasili), Bosc, Paulet, notamment, MM^{mes} Bergé, Herdies (très typique), Sureau, Landray (d'une juvénile émotion très touchante), Despretz (intelligente et vive en petit Sacha dévoué) et beaucoup d'autres interprètent le *Grand Soir* avec la meilleure conviction. M^{me} Jeanine Zorelli donne au rôle d'Anna un relief sobre mais déchirant.

Enfin, la part du régisseur, qui est grande, mérite tous les éloges.

Et c'est là une entreprise hardie de la part de M. Meer, mais qu'il faut louer puisqu'elle a réussi.

* * *

La Petite Chocolatière. — C'est ici de la comédie légère, spirituelle, souvent de fidèle observation, mais pleine aussi de cette riieuse fantaisie au charme de quoi l'on ne résiste jamais. M. P. Gavault conte en quatre actes pétillants l'histoire d'une enfant gâtée, très riche et espiègle, autoritaire et pas bête, qui tombe, au hasard d'une panne d'automobile, amoureuse d'un brave garçon, modeste employé, fiancé sans conviction exagérée, conciliant et un peu naïf. C'est la première fois que Benjamine Lapistolle — vous savez bien : le fameux chocolat Lapistolle ? — se heurte à un jeune homme qui ne se pâme pas devant tous ses caprices.

Tout l'illogisme de l'âme des fillettes trop choyées éclate dès le premier mot que Benjamine adresse à Paul Normand. Et plus celui-ci sera rebelle à la galanterie, plus la « petite chocolatière » s'acharnera dans son amour énérvé. Ce n'est qu'au moment où le rideau du théâtre se ferme que ce roman d'un jeune homme pauvre du XX^e siècle s'achève par le mariage prévu dès les premiers instants.

On croirait que l'auteur a écrit ce rôle de Benjamine pour M^{lle} Jane Delmar elle-même, se souvenant de la Josette et de la Miquette qu'elle fut naguère avec tant d'ingénuité malicieuse et de spirituelle émotion. Primesautière et touchante tour à tour, impertinente et câline, jolie et mal élevée, M^{lle} Delmar fait aller aux nues cette pièce de bon aloi.

M. Berry accentue la note ahurie dans laquelle il joue le personnage plaisant de Paul Normand. M. Baudouin est inénarrable sous la lavallière arrogante d'un peintre marseillais roublard mais bon enfant. M. Frémont fait un caricatural rond-de-cuir austère, tandis que M. Darcey est, avec chic et

désinvolture, un vieux noceur élégant et un papa millionnaire indulgent. M^{lle} Cécil Mai et M. Ambreville jouent de façon désopilante une scène un peu leste de séduction d'une bonne naïve par un chauffeur roublard.

Et voilà comment est allée aux nues cette pièce excellente, baptisée le plus exactement par celui qui a dit d'elle qu'elle était un vaudeville sentimental — Marivaux revu par Labiche.

* * *

Matinées littéraires et classiques. — Je signalerai seulement pour le bon ordre de ces notes les trois matinées de ce dernier mois. Aussi bien n'y a-t-il guère de choses neuves ou intéressantes à dire des pièces qu'on y représenta.

Bajazet, rarement vu à la scène, s'affirma un chef-d'œuvre dont on n'a pas apprécié jusqu'ici suffisamment les mérites psychologiques et la valeur dramatique. Mais Racine en a laissé tant d'autres qu'il est compréhensible que les plus connus fassent quelque tort aux autres...

L'Ecole des Maris subit le même sort. Et Molière aussi est un de ces « trop riches » qui, par endroits, pâtit de l'abondance.

M. Courteline a fait, dans la *Conversion d'Alceste*, le plus délicieux des pastiches et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de la verve inimitable du vers, de l'adresse du dialogue ou de la finesse de l'invention qui nous montre l'homme aux rubans verts décidé à rentrer dans le commerce des humains, mais obligé bientôt à renoncer à ses bonnes intentions pour redevenir l'acariâtre misanthrope comme par-devant.

Et considérez que c'était joué par M^{me} Lara, MM. Mayer, Brunot, Dehelly... Un régal.

Au Parc, M^{me} Jane Catulle Mendès est venue prononcer les paroles de pieux hommage dues à son mari, illustre et tragique défunt. D'une voix émue, la veuve du grand poète a lu des souvenirs de la jeunesse littéraire du père du Parnasse; elle a rappelé les débuts de Mendès aux côtés de Glatigny et de Coppée. Elle a dessiné la physionomie de celui-là que les dieux avaient élu entre tous...

Puis, dolente, pâle et triste, M^{me} Catulle Mendès s'en est allée, faisant place au théâtre.

Le théâtre, hélas! n'a pas servi la mémoire de celui qu'on avait le dessein de glorifier.

Justice! est le mélodrame le plus invraisemblable, poncif et naïf qu'il soit possible de concevoir, — et incohérent d'écrire. Paix à ce four!

Heureusement, la *Part du Roi*, un acte en vers de charmante fantaisie, rappelle le meilleur de la facilité, de l'inspiration, de la richesse verbale et imagée, de l'invention primesautière de Mendès. Et, bien joué par M. Scott et la gracieuse Mlle Cabanel, cette piécette jolie termina excellemment la séance.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

LE SALON DES AQUARELLISTES. — AU « CERCLE ARTISTIQUE » :
M. FRANÇOIS BEAUCK; MM^{mes} ANNA DE WEERT, ANGELINA
DRUMAUX ET ALICE LÉOTARD; M. GUSTAVE CHARLIER.

Les gens amoureux de sensations fortes, âcres, violentes; ceux que l'œuvre d'art n'émeut que si elle fait vacarme et bousculade dans leur intelligence et leur sensibilité, ne doivent point fréquenter ce Salon. La plupart des exposants de celui-ci sont des artistes éprouvés dans leur art et qui n'attendent le succès — s'il n'est déjà venu — que de la persévérance d'un travail toujours plus conscient des buts qu'il poursuit et des moyens de les atteindre. On chercherait vainement parmi eux le peintre dont les ouvrages sont conçus, moins pour satisfaire à ses propres inspirations que pour susciter l'ébahissement du bourgeois... Il est vrai, pour le dire en passant, que le bourgeois s'est si bien accoutumé à l'ébahissement, qu'il a même fini par s'y complaire, secrètement flatté de la préoccupation où certains artistes paraissent être de son jugement, fût-ce pour le heurter! D'ailleurs, on a tellement abusé de sa précieuse faculté d'étonnement qu'elle s'est blasée, de sorte qu'à présent, par une réaction naturelle, ce sont les œuvres ordinaires qui lui semblent le plus extraordinaire! Il faut se résigner à ce phénomène: dans l'évolution générale des êtres et des choses, le bourgeois, lui aussi, s'est transformé... On ne lui en fait plus accroire... Peut-être bien, du reste, ne lui en a-t-on jamais fait accroire — qu'en apparence, et il n'est pas excessif d'imaginer, qu'ayant l'argent,

il ait pu goûter un délicat plaisir à se laisser moquer par les artistes qui étant, cependant, sans le sou, avaient finalement toujours besoin de lui ! Le bourgeois qui fréquente les cabarets artistiques, par exemple, dans le fol espoir d'y rencontrer de véritables artistes ou dans celui de faire figure d'artiste devant ses congénères venus dans la même intention, devient rare. Plus rare, malheureusement, que le jeune rapin dont toute l'ambition est d'épater les ignorants par l'outrance ou l'incohérence des théories empruntées qu'il professe ; plus rare, aussi, que les rimailleurs novices qui, installés avec de complaisants camarades autour de quelque table de café, déclament leurs derniers vers dans la pensée à la fois ingénue et ridicule qu'ils rempliront d'admiration les consommateurs voisins ! Mais, nous nous sommes laissé entraîner à une digression... Il est temps de laisser les rapins prétentieux, les rimailleurs fous de leur muse ou de leur musette, et même les bons bourgeois, pour revenir aux *Aquarellistes*.

Nous disions, l'an passé, à propos de l'exposition de M. Mellery qui comprenait un grand nombre de compositions allégoriques sur fond d'or, notre médiocre sympathie pour cette partie, peu heureuse, à notre avis, de l'œuvre de l'éminent artiste. Nous nous félicitons d'avoir retrouvé, cette fois, le Mellery de jadis, celui dont l'art intense et cordial vise, non pas à enseigner en illustrant des aphorismes plus ou moins clairs, mais à émouvoir par le spectacle, profondément senti et profondément rendu, de la réalité. Là, qu'il évoque la rue d'un village hollandais, un marché flamand ou des aspects de sa demeure, M. Mellery est admirable. Tout dans les personnages de ses deux pages : *En Flandre* et *En Hollande*, l'allure, la physionomie, le geste, est d'une observation serrée, pleine de probité et de pénétration ; tout, dans la série qu'il intitule *Chez moi*, parle : Ce sont des coins d'atelier, de cuisine, de chambre où il n'est d'autre présence que celle des objets et des meubles qui les garnissent... Grande simplicité ; rien d'arrangé en vue d'un effet pittoresque ou sentimental ; la vie ordinaire dans son intimité, dans la continuité si belle, jour après jour, de ses labeurs, de ses joies puissantes et silencieuses, dans sa monotonie si riche en événements pour les cœurs méditatifs.

A qui sait la regarder, la vie ordinaire, toujours en travail, nourrie de pensées et d'actes, de projets et de réalisations, est pleine de mystères et de cheminements obscurs. Il se dégage d'elle, comme de l'idée du temps trop fixement considérée, on

ne sait quelles puissances de vertige. Il semble que des impressions analogues doivent naître chez l'artiste qui, à l'exemple de M. Emile Claus, vit dans la familiarité de la terre, en témoin émerveillé de toutes les phases journalières et annuelles de ses incessantes métamorphoses. C'est la vie de la terre qu'il habite que M. Claus transporte toute frémissante en des peintures comme *Matin*, la *Lys*, et cette délicieuse *Maison du jardinier* ; la vie ordinaire, à chaque heure semblable, à chaque heure différente, de cette terre qui, avec ses champs et ses jachères, ses pâturages et ses étangs, ses rivières et ses chemins bordés d'arbres, est comme dans l'éternel devenir de la saison qui progresse et de la lumière qui change.

A côté du groupe d'aquarelles d'une exécution presque immatérielle de M. Claus : taches de couleur légères et nerveuses ; nuances de soleil dans les arbres dépouillés ou jaunissants ; maisons blanches, eaux luisantes qui font de la lumière dans la lumière ; à côté de ces espèces de géorgiques picturales, baignées d'air et d'espace, était placé, pour le contraste le plus suggestif, le *Matin chez la béguine*, de M. Alfred Delaunois. On sait l'attrance de cet artiste, scrutateur, également, de la vie ordinaire, mais d'une vie tout enfermée en elle-même, toute dirigée, au travers d'une tradition ininterrompue de prières et d'agenouillements, vers un but à la fois lointain et proche, qui doit luire aux yeux des reclus, comme dans l'impressionnante œuvre du jeune maître : *Prières du soir au couvent*, exposée aux *Aquarellistes*, l'autel tout embrasé qui scintille au fond de la sombre perspective, à l'extrémité des arches d'ombre et de recueillement de la nef.

M. Delaunois entend merveilleusement le langage muet des lieux de dévotion. Il en affectionne la *vastitude*, les formes elliptiques, les murailles nues, les surfaces sur lesquelles les clartés rares des vitraux mettent des ombres et des lueurs diffuses. Mais ce n'est point le pittoresque qu'il y recherche davantage car, pour lui, les choses sont avant tout des figures de l'esprit. Cette remarque s'applique de même à ses visions du *Pays monastique*, pays de montagnes, rude, sévère, salubre, comme aspire à l'être l'existence de ceux qui s'y réfugient.

M. Fernand Khnopff rêve des altitudes aussi, mais d'une autre façon. Il unit étrangement dans son art la précision harmonieuse de la forme à l'imprécision de la pensée, à l'hermétisme d'une conception qui s'enivre et s'entête de son obscurité. Il ne faut pas stationner longtemps devant l'un de ses envois

pour entendre quelque visiteur ou, plutôt, quelque visiteuse louer les qualités « aristocratiques » et la distinction de son talent. Mais il est mieux que distingué ; il est même exactement le contraire, si l'on prend cette dernière épithète dans son acception mondaine : il est singulier... Il aime les mythes et les légendes, pour les réimaginer sous des aspects pour ainsi dire obliques ; en des œuvres où ils ne sont représentés que par allusion, où ils sont en même temps présents et invisibles...

La *Belle au bois dormant* n'est pas une histoire simple. Elle a été racontée si souvent, depuis si longtemps, par tant de mamans à tant de petits enfants, qu'au cours de cette transmission immémorable, de bouche en bouche, elle a pris quelque chose de vénérable et de sacré. Max Müller ou Gaston Paris, explorateurs savants des domaines du merveilleux et de la légende, n'auraient pas eu de peine, sans doute, à montrer que la princesse enchantée et le prince dont le baiser doit la désensorceler sont issus, l'un et l'autre, des mythologies primitives et appartiennent à la parenté ou la descendance d'Orphée et d'Eurydice, divinités du Jour et de la Nuit, dont l'éternel destin est de se poursuivre sans pouvoir s'atteindre jamais. Ce vieux conte de fées, dont Perrault nous a laissé une version légère et un peu sèche ; dont Burne Jones a incarné certains épisodes en des images d'un archaïsme plein de vivacité et de fraîcheur, rien ne s'opposait donc à ce qu'il devînt, pour un artiste, dédaigneux de l'aspect usuel des choses, tel que M. Khnopff, le thème d'une œuvre destinée à nous en rendre sensible un des sens mystérieux. C'est, du moins, le dessein que l'on peut supposer chez l'auteur du tryptyque de la *Belle au bois dormant*. Au milieu du panneau central apparaît la tête ailée d'Hypnos, sur laquelle est juché un oiseau de nuit, immobile et taciturne. La large face de marbre, aux traits engourdis, du dieu domine la mer et l'île incertaine qui a été frappée de la malédiction du sommeil. Sur l'un des volets, le prince aventureux chemine, d'un pas à la fois hardi et intimidé, dans la forêt magique dont les arbres, semblables aux colonnes d'un temple énorme, se revêtent des teintes d'une aube étrange.

Les gens qui préfèrent aux significations profondes, les significations claires, se seront intéressés plutôt, sans aucun doute, aux portraits de jeune homme et de jeune fille, d'une pureté et d'une finesse extrêmes, que M. Khnopff exposait en même temps que son énigmatique *Belle au bois dormant*. Ou, dans le cas où leur goût ou leur tempérament ne s'accoutumaient pas

d'un art aussi quintessencié, le Salon leur offrait quantité d'autres œuvres d'une conception plus aisément accessible ou devant lesquelles il n'y avait qu'à s'arrêter pour en subir, sans effort, le charme ou puissant, ou délicat. A peine est-il besoin de redire la séduction qui émane des marines de M. Alexandre Marcette; des robustes figures de M. Jacob Smits; des impressions exquisément nuancées de M. Uytterschaut. On connaît les mérites marqués de MM. Paul Hermanus et Maurice Hagemans (*Jour de lessive à Chooz*, une page excellente). Les fleurs de Mme Gilsoul-Hoppe, surtout les *Parterres de géraniums*, sont délicieuses. On ne saurait user d'un autre adjectif pour définir le plaisir que donnent les sites de Maasluis, de Monikendam, de Hoorn, etc., à la réalité desquelles le pinceau de M. Cassiers ajoute une telle grâce naïve qu'elle prend l'apparence de la fiction.

Nous voudrions nous étendre encore sur les ouvrages attrayants de MM. Baseleer, qui a de belles visions de l'Escaut; Carpentier (*Dimanche après-midi*) et Geudens (*Recueillement*), qui recherchent les expressions du sentiment et de l'intimité; Hoeterickx, qui imagine (*Soir d'été*) et qui voit (*Tervueren*); Charles Michel, Pinot, Frantz, Charles Thémon... Le regretté Stacquet était représenté par quelques aquarelles de sa meilleure manière. M. Ensor aussi était là, égal à lui-même; et M. Théodore Hannon, favori du succès au Salon comme au théâtre, et dont on voyait ici des paysages et des fleurs d'une facture et d'un coloris subtils. M. Amédée Lynen, enfin, nous montrait quelques-unes de ses résurrections tout ensemble narquoises et cordiales du temps jadis (*Chef-lieu d'arrondissement* et les *Soldats patriotes*) et des scènes de genre, qu'à la façon des vieux maîtres flamands, il situe au milieu de paysages d'une réalité appropriée au sujet.

* * *

Au *Cercle artistique*. Nous avons dit, ici même, le mois dernier, l'impression que laissaient les toiles envoyées au Salon du *Sillon* par M. François Beuck. Dans l'isolement de l'exposition particulière que l'excellent peintre avait organisée au Cercle, cette impression s'est encore affirmée davantage. Aux œuvres que nous avons citées, M. Beuck avait joint, outre quelques eaux-fortes d'un trait vigoureux (*l'Ancêtre*) ou de l'analyse la plus détaillée (les *Bouleaux*), un certain nombre de toiles, marines, paysages, fleurs, intérieurs, dans lesquelles toutes

— et, spécialement, dans la grande et lumineuse page intitulée *Venise* — se révèlent avec évidence les qualités d'un talent qui vient à sa maturité.

On pouvait tirer un augure analogue de la considérable exposition de Mme Anna De Weert. On se rappelle que cette artiste a été une des élèves de M. Emile Claus. Pendant quelques années, les ouvrages qu'elle produisit reflétaient si vivement l'influence de son maître, que l'on était enclin à supposer qu'elle parviendrait difficilement à se soustraire à la tutelle trop absorbante de celui-ci. L'imposant ensemble de travaux qui composait l'exposition de Mme De Weert au *Cercle* a, heureusement, démontré que cette conjecture n'était pas fondée. La personnalité de la vision du peintre s'attestait là en nombre de ces toiles, inspirées toutes de sites familiers à l'artiste, sa maison, son jardin, les bords ravissants de la Lys, les quais de Gand, dont elle nous apporte des images remplies d'éclat et de lumière.

Au même endroit, on a vu avec plaisir des fleurs de Mlle Angelina Drumaux : *Roses, azalées, cinéraires, chrysanthèmes*, d'un art très délicat; de Mlle Alice Léotard, des chiens divers de caractère et de pelage, de dédaigneuses levrettes, des mâtins bourrus, des chiens de berger aimables et bons garçons qui jouent ingénument de petites scènes de genre. Bonne observation; exécution un peu faible. Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme a fait le chien à la sienne, disait ou aurait pu dire Joseph Stevens! C'est plus flatteur pour l'homme que pour le chien!... Et, après tout, il se pourrait bien que le chien ne doive à l'homme que ses défauts!

M. Gustave Charlier exposait, concurremment avec ses deux confrères téminins, quelques pages, fleurs, paysages, sites rustiques ou provinciaux, d'une vision agréable, mais, peut-être, trop uniforme.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

DEUXIÈME CONCERT YSAYE. — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE.
 — DEUXIÈME CONCERT DURANT. — CONCERT ZOELLNER. —
 SÉANCE DE SONATES : MM. JOREZ ET WELLENS. — PREMIÈRE
 SÉANCE DE MUSIQUE DE CHAMBRE : QUATUOR « PIANO ET AR-

CHETS ». — RÉCITAL SIMON. — DEUXIÈME SÉANCE DU QUATUOR ZIMMER. — CONCERT DERU — RÉCITAL JACOBA SCHUMM. — RÉCITAL LAMOND. — RÉCITAL GOBAT.

Beethoven et Wagner, ces deux colosses qui dominent l'histoire musicale comme deux géants de pierre et qui, par une sorte de magie mystérieuse, grandissent plus on s'en éloigne, remplissaient le programme du dernier concert Ysaye. On est accoutumé de voir en Beethoven l'auteur plutôt sombre et douloureux de grandioses symphonies romantiques où s'épanche la souffrance parfois très âpre. Dans la quatrième symphonie, nous trouvons au contraire un Beethoven heureux, souriant et illuminant ses compositions d'un bonheur radieux qui nous commande le respect, tant la joie fut rare dans la vie aventureuse et tourmentée de l'artiste. La façon magistrale dont Eugène Ysaye interprète les chefs-d'œuvre est digne d'une admiration sans réserve, et nous disons, une fois de plus, que chez lui le virtuose dispute la gloire au chef d'orchestre, et le savant rivalise avec l'artiste doué de dons exceptionnels. Heinrich Hensel, qui fut superbe dans la dernière scène de Siegfried, où nous l'avons applaudi sans réserve en même temps que Mme Hensel-Schweitzer, a chanté avec beaucoup de style l'air de Florestan de « Fidélio ». La voix de ce ténor est ample, énergique, le timbre est mâle, bien posé ; chez Mme Hensel-Schweitzer on apprécie avec plaisir la même vigueur dans l'émission, l'allure franche et décidée, imprimée à l'œuvre, augmentée d'une compréhension complète et d'une conviction communicative.

* * *

Louons tout d'abord le souci qu'a eu M. Sylvain Dupuis de nous présenter à son précédent concert une œuvre belge : l'ouverture dramatique de « Phèdre », de notre distingué compatriote Martin Lunssens. Cette composition est solidement bâtie sur quatre thèmes fondamentaux développés avec beaucoup d'art et de science suivant les caractères et l'allure de la tragédie racinienne ; c'est dire qu'on y trouve de la grandeur, de l'action, de l'émotion tempérées par une sobriété à laquelle ne nuit pas la richesse de l'orchestration moderne.

Une « sérénade », de Bernhard Sekles, excita notre curiosité, mais rien de plus ; elle manque de coloris, d'inspiration, l'auteur a recours à des procédés mécaniques pour forcer les oppositions pour faire croire à de l'originalité. De l'imprévu, un peu

d'intérêt, c'est tout ce que l'on peut accorder de qualités à ces pages assez faibles.

M^{me} Delune est une violoncelliste dont le jeu est élégant, qui possède certaines qualités, mais pas toutes... ne nous étendons pas. Il est vrai que les morceaux choisis n'étaient pas faits pour mettre en valeur le talent éventuel de M^{me} Delune. C'était d'abord le concerto de Tartini suivi bientôt du concerto de M. Louis Delune; ce dernier a changé sa voie; du commentateur brillant et un peu prolix que nous le connaissions, il est devenu intangible et nébuleux; son concerto est un long prélude développé sans beaucoup d'harmonie et finissant au moment où l'on croyait entrevoir quelque passage heureusement inspiré.

C'est peut-être comme écho aux retentissantes représentations d'opéras russes, données à Paris l'hiver dernier, que M. Dupuis nous présenta le Ballet du « Prince Igor » de Borodine. Puisse cet avant-goût, de l'école russe, déterminer nos directeurs à monter quelques œuvres nouvelles, qui ne manqueraient pas de remporter du succès. Tous nos éloges à M. Sylvain Dupuis pour sa direction nette, claire, précise et sa science musicale.

* * *

M. Durant nous apportait du Festival Brahms, la sérénade en *ré majeur* pour orchestre. Au lieu d'apprécier cette œuvre, permettez-moi une brève analyse. La sérénade s'ouvre par une bourrée champêtre où déborde une joie rustique saine et robuste parcourue par quelques frissons sentimentaux quelques sonorités alanguies et amoureuses.

L'ensemble de l'œuvre se signale par la variété, par l'exclusion de toute sécheresse, de toute aridité. Le thème des violons est souvent interrompu par d'agréables conversations entre la flûte, le hautbois et le cor. Les phrases à rythme lourd alternent avec des mélodies voilées de fine mélancolie; les motifs, nombreux et riches, ont de l'ampleur sans perdre leur simplicité. Le scherzo est animé d'un enjouement familier, traversé de sonorités exotiques. Le rondo déploie une exubérante allégresse, pleine d'entrain, de vigueur, c'est un hymne triomphal où repaissent amplifiés et grandis certains thèmes du début.

M^{lle} Agnès Borgo ne pouvait faire valoir plus sûrement sa voix ample et majestueuse que dans l'air d'Alceste : « Divinités du Styx. » En bis l'« air de la Tosca » fut détaillé par M^{lle} Borgo

avec charme et fit présager sa belle interprétation de la scène finale du « Crépuscule des Dieux », cette fresque merveilleuse où défilent les thèmes de la « Tétralogie wagnérienne » en une synthèse géniale. L'intérêt de ce concert explique son succès et promet de prochaines séances non moins réussies.

* * *

Un concert, dû à l'initiative du journal *Theatra* et dont l'organisation fut parfaite, réunissait un nombreux public, désireux d'applaudir une famille de musiciens, la famille Zoellner, qui forme un excellent quatuor : le talent individuel des composants concourt à un ensemble des plus parfaits et homogènes. Le quatuor en *ré majeur* de Haydn a été rendu avec tout le classicisme désirable, non sans quelques infractions qui montrent la personnalité des interprètes. M^{lle} Antoinette Zoellner se distingua par l'exécution des « Airs Russes », de Wieniawsky, morceau que bien des violonistes hésiteraient à entreprendre, tant les difficultés techniques et les casse-cou harmoniques y abondent et demandent d'adresse, de mécanisme et de virtuosité. M. Zoellner (Joseph) remporta un franc succès dans ses « soli » pour piano, parmi lesquels figuraient « Une étude », de Chopin, le « Nocturne n° 3 », de Listz et la « Rapsodie » en *sol mineur*, de Brahms. Le reste de la soirée se passa à rendre hommage au grand Beethoven. Qu'il suffise de dire que les artistes n'ont pas été écrasés par cette lourde tâche, de traduire la beauté dont sont imprégnées les œuvres les moins importantes du maître.

* * *

La presse a été unanime à reconnaître à MM. Jorez et Wellens un talent sérieux et consciencieux. Aussi chaque séance donnée par ces deux jeunes artistes confirme les espérances que tout le monde a mises en eux. Cette fois, le programme portait : la sonate en *la majeur*, de Brahms, celle en *la*, de César Franck, et celle en *sol majeur*, de Spärgren. Il est, je crois, inutile de rappeler les qualités de correction et de chaleur du jeu de Marcel Jorez, ainsi que la délicatesse, la fraîcheur, la justesse de son phrasé.

La tâche difficile et souvent ingrate du pianiste dans les sonates modernes n'a pas effrayé M. Wellens, qui s'en est acquitté avec éclat. Toutes nos félicitations à ces artistes sincères.

* * *

Quelques changements sont survenus dans la destinée et la vie du « Quatuor Piano et Archets ». D'abord, la perte d'un de ses membres, le regretté violoncelliste Jacob, qui vient de mourir subitement, il y a peu de temps. C'est l'occasion de rendre un dernier hommage à cet interprète modeste, simple, qui sous une franche bonhomie cachait un art consommé, une science musicale très grande, et une âme émue d'artiste.

Nous formons des vœux pour que M. Dambois suive les traces de son talentueux prédécesseur et remplisse avec le même zèle, la même conscience et la même ferveur sa difficile mission artistique. D'ailleurs, nous augurons de cette première audition une carrière très brillante; le son est beau, surtout dans le grave; le tempérament est généreux, enthousiaste; il ne faudrait pas abuser des élans nerveux: la passion forte et saine est la plus belle, la plus vraie, la plus émouvante. Le quatuor (op. 30) d'Ernest Chausson, produisit parmi le public artiste, initié aux chefs-d'œuvre modernes, un indescriptible élan d'admiration. J'ai déjà dit ailleurs les beautés de ce quatuor. Certains passages déversent une ardeur tumultueuse d'une envolée si émouvante que l'on croirait entendre un orchestre magique aux musiciens innombrables jouant d'instruments infernaux ou angéliques. Il y a là une action dramatique musicale serrée, mouvementée, et l'on reste confondu d'admiration. Le public emballé, trépignant, rappela à plusieurs reprises les exécutants: MM. Em. Bosquet, Em. Chaumont, Léon Van Hout. M. Dambois. Le septuor de Saint-Saëns ajouta encore au succès des sympathiques interprètes, qui, avec le concours de M^{lle} Maud Delstanche, MM. Deherve et Danneels, donnèrent à cette page toute la couleur et tout le relief nécessaires.

* * *

M. Zimmer conduit toujours le quatuor avec la même autorité que nous nous sommes plu maintes fois à lui reconnaître. Il est, aussi, secondé admirablement par MM. E. Doehaerd, G. Ryken et L. Baroen. Le quatuor en *ré majeur* de Mendelssohn ne manquait ni de nervosité, ni d'élan, ni de tendresse. Puis vint un bijou, le trio en *ré majeur* (op. 9) de Beethoven, où les interprètes déployèrent un soin et une minutie parfaits. En première exécution, un magnifique quatuor moderne de Dvorak, (op. 96) fertile en résolutions heureuses, en rythmes balancés, puisé aux thèmes populaires d'un caractère âprement savoureux.

Le concert Deru est toujours impatiemment attendu de tout le monde artiste, parce que, outre le talent qu'y dépense notre sympathique violoniste, nous y voyons encore le concours de personnalités les plus en renom. Cette fois nous avons pu applaudir M. Arthur De Greef, dans la sonate en *ré majeur* de Mozart, qu'il détaille avec une grâce charmante, jeune, enjouée et badine à souhait; M. Deru, de son côté, a conservé le son vibrant et chaud, l'archet souple, le phrasé large et élégant qui le mettent au rang des meilleurs virtuoses. Les deux interprètes ont rivalisé de talent dans la grandiose et pure sonate du paradisiaque César Franck, exposée avec clarté, chaleur et émotion. A côté de ses deux beaux artistes parut une gracieuse harpiste, Mlle Germaine Cornélis, dans des œuvres de Bach, Rameau, Hillemacher, etc. Une mention doit être accordée à Miss Stewart pour son accompagnement discret et sans défaillance.

* * *

Mlle Jaboba Schumm, une violoniste d'une jolie force, possède tout d'abord l'habileté de composer un programme varié et d'un, honnête proportion : les Italiens, comme d'Ambrosi, s'y rencontrent avec Schumann, Schubert et Saint-Saëns. Nous aurons fait l'éloge de Mlle Schumm si nous disons que loin de s'attarder à développer outre mesure son mécanisme et sa technique, elle se tourne vers l'interprétation qu'elle s'efforce de rendre juste, vers le style qu'elle observe attentivement. Ces préoccupations l'élèvent au-dessus de la moyenne et en font une personnalité.

* * *

M. Gustave Simon, professeur de chant au Conservatoire de Luxembourg, est un chanteur à la voix claire, nette, que vient renforcer une diction correcte, l'expression toujours juste. On pourrait certainement désirer plus d'éclat, plus d'ampleur, plus d'originalité, mais le talent délicat de M. Simon convient parfaitement à la mélodie qu'il détaille finement. On a particulièrement goûté : *Clair de Lune*, *Les Berceaux* et *Au Cimetière*, de Gabriel Faure. M. Simon soutient la voix du chanteur par un accompagnement léger, parfois ému ou spirituel et toujours adroit.

* * *

Enfin, il ne nous reste plus qu'à examiner deux pianistes. L'un est Frédéric Lamond, ce savant, cet artiste, qui s'est acquis une renommée mondiale par l'étude qu'il a faite des œuvres de Beethoven et par la façon dont il les interprète. Détenteur de toutes les traditions, il nous découvre Beethoven sous son vrai jour : le secret de cette interprétation idéale est d'abord l'amour et le respect qu'a voués M. Lamond à l'œuvre de Beethoven ; de là découlent la conviction, la sincérité, l'émotion. De plus, M. Lamond est servi par une technique très complète, une sonorité tour à tour puissante et douce. Toute critique tombe devant la perfection.

* * *

M^{lle} Hélène Gobat est plus qu'une simple pianiste, c'est une très bonne musicienne, une artiste. Elle pense, elle sent, elle traduit les intentions de l'auteur, et expose les phrases musicales d'une façon intelligente, qui prouve sa compréhension artistique.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Accusé de réception. — LOUIS DELATTE : *Le Pays wallon* — SANDER PIERRON : *Douze Effigies d'artistes*. — EDMOND PICARD : *La Veillée de l'Huissier*. — LÉON LEGAVRE : *Un Crime social*. — PIERRE BROODCOORENS : *Le Cas Francisco Ferrer*. — L. DUMONT-WILDEN : *Le Portrait en France*. — Comptes-rendus au prochain numéro.

* * *

Leçons d'anglais et Cours généraux par demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

* * *

Emile Verhaeren. — Sous ce titre, le grand critique allemand Stefan Zweig fera paraître sous peu une considérable étude dont est détaché le chapitre inédit que nous publions en tête du présent numéro.

MM. Paul Morisse et Charvet font paraître, en même temps, au *Mercur de France*, une traduction de cet ouvrage remarquable à plusieurs titres.

* * *

Théâtre de la Renaissance. — Sous cette firme s'ouvrira, le 15 janvier, un théâtre, avenue de la Reine, 109. Le premier spectacle se composera de *Clapotin*, pièce nouvelle en 3 actes, de MM. Candrey et Clerc, et de la *Madeleine repentie*, pièce nouvelle en 2 actes, de M. C. Desbonnets.

La direction artistique du théâtre de la Renaissance est confiée à M. R. Colleye.

* * *

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

* * *

Le peintre Frans Gailliard exposera au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, du 27 janvier au 6 février, un ensemble d'œuvres ayant pour sujets : *La Grèce*.

* * *

Le Siècle de Rubens. — Sous ce titre, le *Soir-Noël* vient de paraître en un luxueux album, abondamment illustré. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Arthur De Rudder, L. Dumont-Wilden, Louis Delattre, Paul André, Fritz Van Kalken, Ernest Gossart, Georges Eekhoud, Marguerite Van de Wiele, Paul

Gilsod, etc., etc., sont au sommaire de cette brillante et intéressante publication.

* * *

Concerts Durant. — La deuxième séance des Instruments anciens de Paris, remise pour cause de deuil national, ne pourra avoir lieu avant le mois de mars prochain. Mais le troisième Concert symphonique se donnera à la *Salle Patria*, le dimanche 9 janvier, à 2 heures et demie, avec le concours de M. Louis Froelich, baryton.

Répétition générale le samedi 8, à 2 heures et demie,

* * *

Cours de Déclamation et de Diction, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

* * *

A l'Académie de dessin de Saint-Gilles. — La distribution des prix et récompenses aux élèves de l'Académie de dessin, de sculpture et d'architecture (directeur : M. de Tombay) et de l'École de musique (directeur : M. Léon Soubre) aura lieu jeudi 6 janvier 1910, à 8 heures du soir, au préau des écoles de la rue de Bordeaux, 14. La cérémonie comprendra une audition musicale par les élèves de l'École de musique.

* * *

M^{me} Paul Lefizelier, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

* * *

Le Musée du Livre vient de faire paraître son numéro de Noël, luxueuse et abondante publication. Elle reproduit en 35 planches en couleurs des spécimens choisis des meilleures œuvres exposées au cours de l'année, ainsi que les principales conférences données au Musée : *L'Esthétique du Livre moderne*, par M. Louis Titz; *Le Journal et la Revue*, par M. Charles Didier; *Les Progrès de l'art de l'Édition en Belgique*, par M. Edmond Picard. Ce numéro, véritable ouvrage de Bibliophile, est mis en vente chez tous les libraires au prix de fr. 4.50.

* * *

Leçons de piano. — M^{lle} Eug. Dieudonné, professeur à l'École de musique d'Ixelles. S'adresser 26, rue des Minimes.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

GABRIEL FAURE : *Heures d'Italie* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est mieux, beaucoup mieux qu'un « carnet de voyage ». C'est presque un poème en prose en l'honneur du pays où la lumière est blonde, l'air parfumé et la vie très douce. M. Faure nous parle d'art et de tableaux, certes, mais peu et sans pédanterie, avec la compétence d'un artiste et le charme d'un poète. Il nous montre surtout des paysages imprégnés d'une beauté inconnue à nos climats gris, des paysages où l'on comprend que l'âme tumultueuse de George Sand se soit complue en des rêves éperdus, — où le bon Dumas n'a pu écrire aucun article passable, — et où palpiter dans la brise, avec le parfum des tubéreuses, le souvenir des songes de saint François.

* * *

ALBERT BOISSIÈRE : *Aimée, ou la jeune fille à marier* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Bien que cet ouvrage ne soit point écrit pour les enfants, il peut, vu *l'éducation américaine* que nous donnons à nos filles et dont parle du reste M. Boissière, être mis entre les mains de nos modernes jeunes filles à marier.

L'héroïne charmante dont M. Boissière nous conte les illusions et les désillusions, lit Marcel Boulenger, L. Delarue-Mardrus et M. Tinayre; a plus de présence d'esprit et d'à-propos que père et mère; est sans pose et sans « garçonisme » : si toutes les jeunes filles à marier la valaient ! Pourtant nous n'assistons point à son « heureuse union » mais elle ne s'en désespère aucunement : cela viendra. Que j'aime le style doucement narquois de M. Boissière et que je voudrais avoir assez de place pour louer comme il convient son « métier » adroit.

* * *

M^{me} ALPH. DAUDET : *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* (Un vol. in-18, à fr. 3.50) — Ce sont bien les souvenirs d'une femme qui fut mêlée à ce groupe littéraire, qui en connut non seulement ce que nous en connaissons tous, — l'influence, le succès, les tendances, — mais encore l'esprit intime, le cœur vivant...

Et M^{me} Daudet nous parle de son mari, — d'E. de Goncourt, artiste au goût délicat, — de

Pierre Loti, débutant timide, mais charmant, — de Mendès, que nous nous imaginons difficilement alerte et félin, — de Zoïa dont elle est loin d'admettre toutes les idées, — de Flaubert, qu'elle admira craintivement, — de M^{me} Henry Gréville, travailleuse paisible, — de M^{me} Juliette Adam, intelligente et belle... J'en passe, et non des moindres. A en juger par l'ouvrage plein de vie qu'elle nous offre, M^{me} Daudet était bien à sa place dans ce groupe.

* * *

CH.-H. HIRSCH : *Des hommes, des femmes et des bêtes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dans ces *Contes d'ici et d'aujourd'hui, d'autrefois ou d'ailleurs*, M. Ch.-H. Hirsch nous parle en effet d'hommes, de femmes (elles n'ont pas la première place !) et de bêtes.

Nous y voyons mourir, magnifique et noble encore, un vieux lion de l'Atlas; nous y voyons aimer et trahir; nous y voyons Bazin, permissionnaire et pochard, regagner péniblement la chambrée, vers les minuit; mais nous y voyons surtout souffrir de pauvres diables, de malheureuses filles, que la misère, la maladie, le chagrin et la société accablent et terrassent. Et comme le talent de M. Hirsch est varié, il y a dans son œuvre de la tendresse, du savoir, des larmes et de la pitié... comme dans la vie...

* * *

JEAN JULLIEN : *Enquête sur le Mohde futur* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Que j'ai donc lu de volumes traitant de l'avenir de notre planète!

Depuis les épopées de Wells et ses prévisions mathématiquement possibles, depuis *le Maître de la Terre*, de Benson, que de fois les temps que nous ne verrons point ont tenté la plume des écrivains! Est-ce altruisme? je n'ose y croire... Curiosité? plutôt, car nous ne modifierons pas les destinées... L'exercice de virtuosité imaginative? sans doute...

En lisant l'ouvrage de M. Jullien, il est permis de se livrer à la triple supposition. Le sourire aux lèvres, l'ironie à la plume, l'auteur visite des prophètes américains, se rend dans des clubs américains, consulte des docteurs et des politiciens américains, ne pose ni

surtout ne résoud aucun problème, mais *nous amuse fort*.

* * *

MARIUS-ARY. LEBLOND : *En France* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ceci est un livre destiné à racheter une injustice, puisque, paraît-il *on écrit des romans sur les petits sculpteurs italiens, les maquereaux, jamais sur les étudiants*,... Il ne s'agit ici que d'étudiants et surtout d'étudiants coloniaux transplantés à Paris, tous désintéressés d'abord et puis sentant qu'il va falloir être égoïste pour se débrouiller dans la vie. Ceci résume la psychologie des enfants de notre siècle, l'angoisse de la jeunesse moderne; cela explique Lupin Raftes, Bertie; cela synthétise les peines compliquées des jeunes d'aujourd'hui. Il faut lire l'histoire de Claude Marvel, qui trouve à Paris toutes les tentations, la tentation, résiste... et souffre...

* * *

J. VIGNAUD : *La Passion de Claude Bernier* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Doué d'une intrépide intelligence, d'un cœur qui s'ignore et d'une épouse foncièrement placide et provinciale, Claude Bernier, médecin landais, est élu député, puis ministre. A Paris, la gloire, le travail et la fièvre s'emparent de lui, mais non de son épouse. Alors, en dehors d'elle, il aime, follement, éperdument, définitivement, et, très naïf mais très loyal, en informe sa femme qui reprend le train pour son village. Par malheur, la bien-aimée de Claude meurt, et toute ambition, tout courage, toute force abandonne le jeune homme qui fuit le ministère et rentre, lui aussi, dans ses landes, où il attendra, — l'image tant regrettée devant les yeux, le cœur plein de la morte, — la fin, longue à venir...

Et c'est un roman de passion, donc un roman de souffrance.

* * *

Chez Ollendorff :

F. MASSON : *Sur Napoléon* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On sait que M. Masson est un écrivain de valeur, un penseur énergique, — et aussi, sans aucun dilettantisme littéraire, un admirateur fervent de Napoléon, dont il va célébrant le culte et sonnait les cloches...

En une préface, chef-d'œuvre d'esprit, l'auteur nous explique comment, ennemi qu'il est des exhibitions conférencières, prétextes à robes, grands chapeaux et bâillements pour

snobinettes et bas-bleus, il s'est décidé à donner ces huit conférences qui pouvaient servir à la gloire de son héros. Et je ne pense vraiment pas qu'une seule auditrice rendue courageuse par l'ennui se soit levée « avant la fin » et soit partie, joyeuse d'aller retrouver son auto. Est-ce la grande et parfois douloureuse figure de l'auteur ou l'art convaincu de M. Masson, mais je n'ai pu fermer le livre « avant la fin ».

* * *

MAX REBOUL : *L'Amour roi* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Il est regrettable qu'un livre traversé tout entier par un souffle amoureux et puissant contienne d'aussi feuilletonnesques situations. Lilliane Charmont s'est laissée fiancer au lieutenant Jean de Valgondy pour apaiser la jalousie rétrospective de sa sœur Jane Andrézy, qui soupçonne Georges, son défunt mari, d'avoir pris Lilliane en un jour de folie et de s'être tué pour cela. Ses soupçons étaient fondés, et le jour où la jeune fille révèle ce fait à son fiancé qu'elle n'aime point, il fuit, éperdu, désolé...

Plus tard, Pierre de Valgondy rencontre Lilliane, l'aime, arrive par Jean au secret qu'elle veut lui cacher, et l'épouse, car son amour est profond, résolu, — et, cette fois, réciproqué. L'œuvre est pleine de vie et de sincérité, mais le style un peu lâche et l'action surchargée d'incidents.

Chez Sansot et Cie :

REMY BELLEAU : *Les Amours et Echanges des Pierres précieuses* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Annoté par M. Van Bever, voici encore un des volumes de la « Collection rétrospective ». Les vieux poètes, — parmi lesquels il en est de charmants, — sont à peine connus, et il faut louer à la fois les éditeurs et les auteurs qui ont le bon goût de les présenter au public. Quand ce ne serait que pour « Avril, orgueil des bois », Remy Belleau mériterait d'être sauvé de l'oubli; et ses *Pierres précieuses* unissent la plus riche fantaisie au style le plus aimable.

* * *

ISABELLE DUDIT : *Amour et Maternité* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — J'apprécie le fond de cette œuvre, — appel sincère vers l'amour, cri de triomphe quand l'amour est venu, larmes brûlantes quand il a fui, sourire consolé quand la maternité transforme l'être, espoir que l'enfant

sera un lien et qu'il rapprochera à jamais les époux désunis. J'ai peur toutefois que ceci ne soit qu'une belle illusion de l'héroïne un peu naïve de Mme Dudit. Naïve? Oh oui! car *flamme, femme et pâme* riment trop fréquemment dans ses exclamations. — *amoureuse* aussi y appelle trop régulièrement *douloureuse*. *C'est de la logique, mais ce n'est pas de l'art!* Mes œuvres complètes à qui m'expliquera comment *en fermant les yeux on cueille des étoiles*, et ce que c'est que *l'éclosion des lys dans le lit nuptial*.

— —

Chez Plon-Nourrit et Cie :

JEAN BOUCHOR : *Le Soleil dans la forêt et Bienheureuse* (Un vol. in-18, à fr. 3.50).

*Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer,
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger*

disait jadis Musset.

M. Bouchor dit à peu près la même chose et manifeste une ferme intention de ne rien corriger à ses vers dont il aime le rythme (les a-t-il lus à haute voix?) encore que celui-ci soit parfois fort heurté. Cela ne me contrarie guère pour ses petits poèmes, mais cela me peine pour sa *Bienheureuse*, une profonde et très délicate histoire où l'on respire des roses, de l'amour et de la sagesse aussi bien que de la folie, — mais qui gagnerait — ô combien! à être remise au moins dix-neuf fois sur le métier.

* * *

BRADA : *La Brèche* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Des circonstances compliquées ont amené Charles du Quéroy et Marie Vilmet à intervertir les états civils de leur enfant, Félix, et du fils légitime de Charles du Quéroy et Marie Lavilier, démente. Le fils légitime dort sous le sol algérien; l'enfant naturel a pris sa place. Marie Lavilier meurt et Marie Vilmet épouse celui dont elle est depuis plus de vingt ans la compagne. Un incident révèle la vérité au jeune Maxime — qui est Félix. Son père vient de mourir... Il doute de sa mère. Il est fiancé et n'ose s'engager encore, se croyant le fils d'une folle... Heureusement, le docteur Baucouse, qui a soigné la démente, arrive à convaincre le jeune désolé, — son futur neveu. Beaucoup de personnes connaissent le secret à

présent, mais beaucoup de preuves rassèrent Maxime qui épousera la fiancée de son choix. Sa mère pleurera toujours le mort. Oui, c'est compliqué, mais émouvant.

— —

Au Mercure de France :

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Derniers contes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — On sait combien est loin du banal et du convenu la mentalité de l'auteur chrétien qui écrivit les *Contes cruels*. Explique qui pourra certains problèmes, certains mystères. Toujours est-il que *la foi* de Villiers de l'Isle ne le dément jamais, même en ses *contes* les plus macabres, les plus sceptiques, les plus cyniques. Combien j'ai aimé, entre autres, le *Secret de la Belle Ardiane*, où se trouve posée — et résolue — la question de la responsabilité qu'endosse l'époux et père qui, au nom de la morale, abandonne sa famille en de certaines circonstances. Les histoires qui font réfléchir et discuter deviennent si rares...

— —

Chez Dorbon aîné :

CLAUDE FARRÈRE : *Trois hommes et deux femmes* (Un vol. à 10 francs). — Mes opinions n'engageant que moi, je n'hésite point à écrire celle-ci : Des huit ou neuf cents écrivains plus ou moins connus dont s'enorgueillit la France contemporaine et dont un quart sont parvenus à la célébrité, *il n'y en a pas six qui vailent à mes yeux M. Claude Farrère*.

Son talent réunit et complète l'un par l'autre les arts frères et cependant dissemblables de Loti, artiste, rêveur et mélancolique, et de Kipling, homme d'action, d'enthousiasme, observateur aigu.

Dans ces cinq brèves nouvelles, *Trois hommes et deux femmes*, on retrouve, augmentées, mûries et mises au point, les qualités qui m'ont fait admirer *l'Homme qui assassina*, *Mademoiselle Day* et la *Bataille*.

Je ne connais guère de nouvelles aussi prenantes, aussi pathétiques, d'une aussi puissante et amère splendeur, d'une aussi sincère philosophie que ces *Mains flétries*, par quoi débute le livre et auxquelles l'auteur a donné la parure de son style précis, mais souple.

* * *

LOUIS THOMAS : *Les douze livres pour Lily* (Un vol. à fr. 7.50). — M. Louis Thomas, qui est critique, s'est écrié bien des fois : « Chien

de métier ! » et toujours il y est revenu... sans hésiter. De même il est poète, tout en s'exclamant : « Faire des vers ? Ah ! quelle besogne ! les critiques idiots vont me mettre en morceaux ! Non, ma Lily, je ne chante que pour toi ! » Et, cependant, ses chants, il nous les livre, et nous en sommes trop heureux pour les dénigrer le moins du monde. Avec un art souriant et doux, plein d'une sagesse riieuse, de tendresse, de volupté et de regret, M. Louis Thomas nous dit *sa vie quotidienne*, ses bonheurs aux champs, ses joies sous la lampe, — les cheveux blonds et les seins frais de Lily. Parfois il ironise, parfois il philosophe. Ses tableaux champêtres embaument, un croquis parisien fait sourire, ses intimités ravissent. M. Thomas donne à ses vers libres des cadences si harmonieuses, des assonances si douces que l'on ne pourrait souhaiter mélodie enveloppant mieux le sujet.

Chez P.-V. Stock :

SAINT-MARCEZ : *Aventurine* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est un assez déconcertant roman, point du tout construit selon le mode habituel, et dont les personnages portent les noms singuliers d'Aventurine et Béryl. Seulement, comme il glorifie « le dieu Amour maître du monde » et chante une femme à laquelle il est aussi impossible de se détacher du mari ardemment aimé qu'à lui de ne plus désirer l'épouse trop chérie, — comme il nous promène de Florence délicatement artiste et de Sienna parfumée au pont bruyant d'un transatlantique, nous passons en souriant sur les bizarreries peut-être un peu voulues que contient l'ouvrage de M. Saint-Marcet.

* * *

PIERRE LIÈVRE : *Jeux de mots* (Un vol. in-18, à 2 fr.). — Oui, ce sont des jeux de mots, d'amusantes jongleries de rythmes et de rimes, des vers libres astreints au tour précis du sonnet ou même du rondeau, d'impertinentes imitations de Ronsard et de Régnier, des chiquenaudes à la Musset, parfois le net et joyeux claquement d'un talon rouge, parfois la vulgarité (rare, heureusement !) de certaine *Complainte à Docteur*. Ce sont de petites joies, de petites peines, — des jeux de mots, enfin ! Je ne comprends pas fort bien les « bras mutuels, les pleurs éventuels, les soins perpétuels ». Dieu que c'est cherché, tout cela ! Quant aux « seins élémentaires » !! Il y a de jolies pensées et des choses

charmantes — d'autres aussi — dans cet ouvrage *jeune* avant tout. Mais... pourquoi un homme de goût dote-t-il une femme d'un collier d'ambre à plusieurs rangs étagés sur une robe groseille ??

* * *

A. CONAN DOYLE : *Idylle de Banlieue* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Très vraisemblable, cette histoire, qui promène ses héros de la banlieue de Londres... autour du monde, ou presque ? Non... mais « idyllique » parfois, empoignante souvent, et composée comme les autres romans de Conan Doyle, de manière à passionner une forte majorité de lecteurs. Cela suffira pour que l'on remercie M. Savine de sa traduction.

* * *

CHARLES DE BUSSY : *Avant la Rampe* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — *De Bussy ?* Mais oui ! vous connaissez bien *le beau chercheur de noise, tendre et fidèle aussi...* Ah ! oui ! c'est le romantisme qui revit, les pourpoints soyeux, les dagues brillantes... l'esprit. La fleur bleue...

Avant la Rampe ? Mais oui ! un autre *Spectacle dans un fauteuil*. Et voilà, vous y êtes ! Il y a dans ce volume une comédie en un acte, *La Signature*, qui frise le drame bourgeois, ce drame simple et atroce... Il y en a une autre, *l'Ame Broyée*, d'observation très diverse, fine et poignante tour à tour... Et, entre ces « plats de résistance », il y a des vers mousseux, spirituels, un peu trop faciles quelquefois, mais gentiment attendris et sourieurs. Quant à l'idylle devant le guignol, elle fait partager l'avis de Mme Kaekebroek, qui s'extasiait devant les bébés français.

* * *

A. CONAN DOYLE : *Nouveaux Mystères et Aventures* (Un vol. in 18, à fr. 3.50). — Nous nous promenons avec-les héros de M. Conan Doyle sous les cieux et sur les terres les plus variés ; nous assistons aux faits et méfaits d'une belle princesse hindoue et déclassée ; nous entendons et voyons les chercheurs d'or mener leur vie si paradoxale et si active. Les personnages nombreux et animés abondent dans ce recueil de nouvelles, plein — comme l'annonce le titre — d'aventures et de mystère.

Et parfois nous sentons un frisson nous passer entre les épaules, ce qui n'est pas sans charme comme diversion à notre calme quotidien.

* * *

O. WILDE : *L'Eventail de Lady Windermere. Une femme sans importance* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Précédées d'une étude de M. Savine, voici deux comédies, de celles « qui ont fait dire que Wilde démarquait Dumas fils ». Peut-être retrouve-t-on un peu de la donnée de *Francillon* dans *L'Eventail de Lady Windermere...*, mais les situations se répètent dans la vie et leurs conséquences aussi...

Quoi qu'il en soit, Wilde a la plus personnelle façon de présenter les choses et même de les voir. Il manie la satire comme personne et ses personnages sont minutieusement observés. Que pensez-vous de cette phrase d'une profonde justesse : *Le devoir, c'est ce que l'on veut faire faire aux autres mais ne point faire soi-même.*

* * *

PIERRE LIÈVRE : *Le Roman sournois* (Un vol. in-32, à 1 franc). — La prose de M. Lièvre est plus assurée que ses vers ; elle est claire, élégante et tout doucement ironique. Robert est l'ami de Glizy et de Jacques, son amant ; l'ami suffit au brave garçon qui s'ingénie à faire durer la liaison des deux autres. Mais le jour où Jacques quitte Glizy, Robert sent qu'il aime la jeune femme et va le lui dire. Hélas ! trop tard, Gaspard, qu'il a lui-même présenté à la jolie et qui l'a séduite par sa brusquerie décidée, prend la place... Et Glizy accueille d'un mot inconsciemment cruel la tardive déclaration de Robert. Ce roman menu vaut surtout par la finesse charmante des détails narquois.

* * *

RUDYARD KIPLING : *Sous les Déodars* (Un vol. à fr. 3 50). — J'admire Kipling et j'aime ses ouvrages, mais *Sous les Déodars* est loin d'être celui de ses livres que je préfère, loin. Bien que certains passages en soient d'une psychologie aiguë, minutieuse, exacte, ce n'est pas le solide, le magistral, le splendide Kipling de *l'Homme qui fut*, de *l'Homme qui voulut être roi*, de *Kim*, de tant et tant d'autres merveilles.

Ce livre-ci se rapproche davantage du roman français contemporain. Pourtant *La Colline de l'illusion* et *l'Entrée de l'abîme* sont deux poignantes nouvelles, et il y a, à côté de celles-ci, bien d'autres pages fort belles dans le livre.

Chez Bloud et Cie :

ETIENNE LAMY : *Au service des idées et des lettres* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Les idées

de M. Lamy sont remarquablement claires et nettes ; elles sont celles d'un homme qui, pour n'être plus une « parcelle du pouvoir », n'en est pas moins resté attaché profondément à la chose publique ; elles sont aussi celles d'un érudit et d'un lettré, et sa phrase a parfois des allures de maximes. Et c'est pourquoi ce nouveau livre est d'un si haut intérêt et d'une si belle venue.

J'en connaissais certaines pages que j'ai relues avec plaisir. Les *portraits* sont bien vivants ; le chapitre où il est traité de *l'abus de la documentation* est d'une grande sagesse, et celui où *l'émigration* est discutée est d'une rare profondeur.

* * *

DR H. SCHLOESS : *Introduction à l'étude des maladies mentales* (Un vol. à fr. 1.20). — Sous une forme très claire, l'auteur expose brièvement quelles sont les principales dégénérescences et quels caractères elles peuvent revêtir. Et de la mélancolie à la sérénité, de la manie à l'hystérie, de la neurasthénie à l'épilepsie, il nous fait parcourir un cycle effrayant, digne du Dante, et qui montre combien est pâle notre pauvre machine humaine.

* * *

JOUBERT : *Pensées* (Un vol. in-16, à fr. 1.20). — Ces pensées d'un homme de bien, qui fut un ami parfait, dévoué, oublieux de soi-même, ont un air d'archaïsme délicieux, bien que leur auteur ne soit pas mort depuis cent ans. On ne se sacrifie plus pour ses amis, et surtout on n'a plus le courage des mille et une prévenances qui gardent belles les amitiés ; notre XX^e siècle entreprenant ne comprend plus les hésitations de Joubert devant certains mystères des autres planètes, et nul écrivain moderne n'aurait, comme lui, *regretté* de se débaucher en compagnie de Voltaire.

* * *

EMILE GEBHART : *La vieille Eglise* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il faut louer les éditeurs d'avoir recherché dans les notes du défunt académicien les trois cents pages d'érudition aimable, d'esprit charmant, d'art et de grâce, qu'ils nous offrent aujourd'hui.

Ce livre, où la voluptueuse et païenne beauté antique voisine avec l'âpre et rigide laideur de Calvin, où les superstitions de Florence se trouvent côte à côte avec la ferveur convaincue

de Thomas More, « Anglais chrétien, humaniste et martyr », où les *supplices* du Dante sont évoqués aussi bien que la prétentieuse et déplaisante nullité de M. Homais, — ce livre, dis-je, est une merveille de fraîcheur, et — oui, vraiment! — de jeunesse. On l'ouvre, par nécessité professionnelle, non sans inquiétude : quelque grande machine théologique, sans doute? Et l'on est pris par l'élégance du style, la grâce et la *variété* des idées,... et on lit jusqu'au bout.

* * *

SAINTE AUGUSTINE : *Les Confessions* (Un vol. à fr. 1.20). — Traduites par A. d'Andilly, annotées par V. Giraud, voici une fois de plus les *Confessions* du fils de Monique, — voici le récit de son enfance pieuse, de sa jeunesse folle, de son âge mûr aux édifiants retours de foi. Voici le livre qui tonne contre les mauvais chrétiens, raille les prédictions des astrologues, n'admet l'amitié humaine qu'en Dieu et affirme l'immuabilité du Seigneur et la versatilité des créatures.

Et malgré les beaux cris de foi qui s'élèvent de ces *Confessions*, on soupire en les lisant.

* * *

DR GRASSET : *Morale scientifique et morale évangélique devant la sociologie* (Une plaquette à fr. 0.60). — La morale scientifique, qui n'est que celle de l'intérêt et l'art de l'observation exacte, n'en mène pas bien large aux yeux du Dr Grasset, chrétien avant d'être savant, et partisan de la morale de sacrifice et d'amour qu'est la morale évangélique. Pourtant, avec un probe courage, cet adversaire du divorce et de l'union libre publie en appendice un remarquable article d'un de ses contradicteurs sur le *Mariage de demain*.

* * *

COMTE D'HAUSSONVILLE : *Le travail des femmes à domicile* (Une plaquette à fr. 0.60). — En ce temps de féminisme *agressif*, il est reposant et consolant de lire des œuvres semblables à celles dont la Maison Bloud a entrepris la publication. La présente plaquette nous renseigne sur les salaires minimes que reçoivent les femmes travaillant chez elles, nous indique le *pourquoi* de cette situation, et, qui mieux est, donne les *remèdes* possibles. Parmi ceux-ci figurent les *syndicats professionnels éminins* dont une autre brochure nous parlera.

* * *

ETIENNE LAMY : *Catholiques et socialistes* (Une plaquette à fr. 0.60). — M. E. Lamy expose, en une soixantaine de pages, l'organisation et le pourquoi des *semaines sociales*, congrès en miniature au cours desquels quelques catholiques français cherchent à améliorer le sort du prolétaire tout en luttant contre le socialisme athée.

* * *

LUD. DE CONTENSON : *Les syndicats professionnels féminins* (Une plaquette à fr. 0.60). — Lutter contre les « salaires de famine », causes de vice et de dégradation; assurer la stabilité des emplois et l'observation des lois sur le travail; former des professionnelles connaissant à fond leur métier, quel qu'il soit; s'entraider en cas de misère ou de maladie : tel est le but très beau et très noble que veulent atteindre ces *syndicats* où, comme le montre M. de Contenson, les préoccupations politiques qui priment tout dans les *syndicats masculins*, sont exclus.

* * *

J. BARBEY D'AUREVILLE : *Joseph de Maistre et quelques autres écrivains religieux* (Un vol. in-16, à fr. 0.60). — C'est toujours une satisfaction littéraire que de lire du Barbey d'Aureville. Cette fois c'est, de plus, une satisfaction morale, parce que l'auteur met toute sa conviction à défendre « l'homme de cœur » que fut, à son avis, *J. de Maistre*; « l'homme de valeur » que fut, dit-il, un méconnu, *Blanc de Saint-Bonnet*. En passant, il décoche une ou deux « piques » à *Lacordaire* que pourtant il apprécie fort. Il parle encore de *Gratry* et de *Caro*. M. Léon Bloy, grand catholique et ami de feu B. d'Aureville, relira avec plaisir, et nous le comprenons, ces pages qu'il doit connaître...

—

Chez Fontemoing :

JAMES DE CHAMBRIER : *Le second empire avant et après Sadowa* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — C'est un ouvrage des plus intéressants; non seulement nous y voyons passer la vivante et gracieuse silhouette de l'impératrice Eugénie, celle malade et rêveuse de Napoléon III, celle du bon duc de Persigny et bien d'autres, — non seulement nous y voyons les événements qui préparèrent Sadowa et les conséquences de cette bataille dont l'Autriche sortit

écrasée, la Prusse glorieuse, et dont toute l'Europe fut ébranlée, — mais encore et ceci est, pour nous autres Belges, d'un intérêt tout particulier, l'auteur nous conte la tragique et douloureuse histoire de l'empereur Maximilien et de l'impératrice Charlotte, — il nous dit les rêves, les cruelles déceptions et le sort atroce de ce couple sympathique et qui nous touche de si près.

Chez Delagrave :

LES POÈTES DU TERROIR (tome II) (Un vol. in-16, à fr. 3.50.) — C'est une des plus aimables anthologies qui soient. Des poètes, amoureux de leur dialecte et du coin de France où il résonne, ont écrit des choses charmantes et parfois d'une grande beauté : Mistral est là pour le prouver. Parmi les plus caractéristiques, les plus sonores, les plus célèbres ou les plus gracieux de leurs vers, une intelligente sélection a été opérée. J'ai lu une *chanson* de Jean Millet, en dialecte dauphinois, avec *beaucoup* plus de plaisir que sa traduction, très alerte pourtant ; ce vieux langage a quelque chose de chaud, de vibrant, de coloré que le français ne peut rendre. Considéré comme *dialecte*, le flamand est très agréable à rencontrer. Lire de *Minnebode* et *het Afzijn*. Mais ne pas oublier que ceci est de la *décentralisation*.

Chez les Auteurs, à Paris :

GEORGES DUHAMEL et CHARLES VILDRAC : *Notes sur la Technique poétique* (Une pl. in-18, à fr. 1.50). — Les deux auteurs combattent avec une fougueuse jeunesse le bon combat en faveur du vers libre. Quand le vers libre n'aurait d'autre champion que notre superbe Verhaeren, il aurait droit au respect. Evidemment, MM. Duhamel et Vildrac ont raison en affirmant que trop souvent le vêtement net du vers classique a recouvert une absolue nullité d'idées mais le vers libre a servi déjà souvent au même usage et il est relative-

ment jeune encore : tout dépend. Pour les idées qu'elle éveille et pour sa forme alerte, la plaquette de MM. Duhamel et Vildrac doit sans réserve être louée.

Édition des Rubriques nouvelles :

NICOLAS BEAUDUIN : *Les Triomphes* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Je relisais hier le chapitre paisible et tant soit peu narquois consacré par E. Legouvé à la ponctuation. Que dirait-il, le doux académicien, s'il lui était donné de voir les nombreux points d'exclamation dont M. Beauvin parsème son texte... et quand je dis parsème... Que d'apostrophes aussi, et que de « ô » — ô Mer — ô Salvatrice — ô Rédemptrice — ô Exaltatrice — etc. M. Beauvin pourrait se passer des « coups de pouce » que, de la sorte, il donne à sa pensée pour la faire bondir. Son vers est bien cadencé et, lorsqu'il consent à être simple, atteint le charme des anciennes idylles. Voir certains passages d'*Eros printanier*.

A la Librairie du XX^e siècle :

J.-C. HOLL : *Après l'Impressionnisme* (Un vol., à fr. 1.50). — M. Holl dégage fort bien « le mal du siècle » de tous les prétextes plus ou moins glorieux dont on veut le couvrir. Originalité? Vues nouvelles? Horreur du convenu? Allons donc! Amour de la réclame à tout prix toiles ébauchées à peine pour en pouvoir faire davantage, besoin de se singulariser et surtout, oh ! surtout, désir de gagner beaucoup d'argent. L'arrivisme : voilà le fléau. Hélas ! Monsieur, rares sont ceux qui admettront votre belle doctrine : *L'artiste ne doit pas s'enrichir, il doit enrichir le patrimoine intellectuel de l'humanité*. Il faut, pour ne se proposer aucun autre but, une âme d'une fermeté toute Spartiate. . et des rentes. Quoi qu'il en soit, l'état des choses fut navrant en ces dernières années. Et M. Holl, s'appuyant sur des faits, écrit des pages sensées.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

THÉATRA, hebdomadaire, 361, chaussée de Waterloo, téléphone 10314.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

LAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp.	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» Le Fils de ma Femme	3 50
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes.	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes.	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWVAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes)	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue	3 50
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ).	3 50
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes.	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante.	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami.	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie.	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
BON Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes.	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie.	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes.	3 00
» L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Poison.	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

A. Sluys	<i>Excursions scolaires</i>	131
Louis Delattre	<i>Contes d'avant l'Amour</i>	147
Ernest de Laminne	<i>Poèmes</i>	155
Victor Clairvaux et Floris Ghevaers.	<i>Le Bon Chevalier</i> (2 ^e acte)	158
Sylvain Bonmariage.	<i>Enquête sur la littérature nationale</i>	176
Jules Bocq	<i>Poèmes</i>	204
Carl Smulders	<i>La Ferme des Clabauderies</i> (roman)	209
Les Livres belges : Paul André, Arthur Daxhelet, Sander Pierron 227 à 237		
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	237
Arnold Goffin	<i>Les Salons</i>	246
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	253
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, III

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. Nme la Prin-
cesse Clémentine.

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727

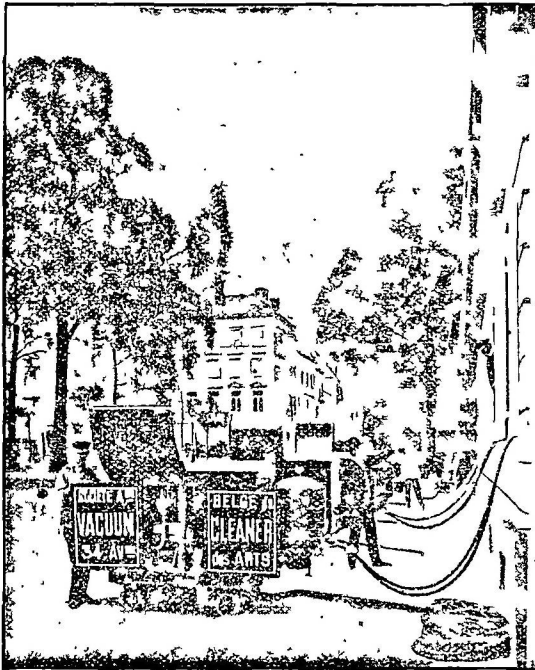


PARIS 1878

..... SPÉCIALITÉ
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
..... d'Écurie.

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

VACUUM CLEANER



Le seul procédé
efficace de
NETTOYAGE
par le vide.

— 0 —
Renseignements et
Devis gratuits sur
demande.

— 0 —
Nettoyage hygié-
nique, sans dépla-
cement, de tous
tapis, tentures, ri-
deaux, tapisseries,
meubles, bibliothè-
ques, murs, corni-
ches, etc., etc.

— 0 —
RAPIDITÉ
ÉCONOMIE

— 0 —
34, AVENUE DES ARTS
BRUXELLES
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

VOYAGES CASIER

Excursions confortables et économiques en tous pays

Grand Prix avec Croix et Témoinage de distinction
avec Médaille d'or à l'Exposition Internationale de La Haye 1908
Avec lettre de félicitations exposant les motifs qui ont déterminé le Jury dans
sa décision, pour le système perfectionné d'organisation innové par
son Directeur-Fondateur, **M. Xavier CASIER**

83, boulevard Anspach, 83, BRUXELLES (Bourse)

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

POUR

VOYAGES DE NOCES ET DE FAMILLE

*Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER
suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation
et des réels avantages offerts aux touristes*

GROUPES DE SIX PERSONNES

ACCOMPAGNÉES PAR UN MEMBRE DE LA FAMILLE CASIER

Aucune nuit en chemin de fer. Hôtels de premier ordre
Pas d'imprévus ni surprises

Organisation spéciale et irréprochable

POUR SOCIÉTÉS D'AGRÈMENT, D'ART ET D'ÉTUDES

Billets directs et circulaires de chemins de fer et de navigation, à prix réduits,
pour toutes destinations et au départ de toutes les gares de Belgique et de
l'Étranger, délivrés endéans les 48 heures, et au besoin le jour même de
la commande.

Croisières-Excursions

de repos, récréatives et curatives par les magnifiques paquebots de

« **Union Castle Line** »

3 traversées de jour :

1° ANVERS-LONDRES. 2° LONDRES-HAMBOURG. 3° HAMBOURG-ANVERS

Embarquement tous les samedis

LE SOUVENIR Journal littéraire
des familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Étranger, fr. 1.50

ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? *Valse lente.* — Piano.

Trois feuilles d'album, *Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour.* — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LAYEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

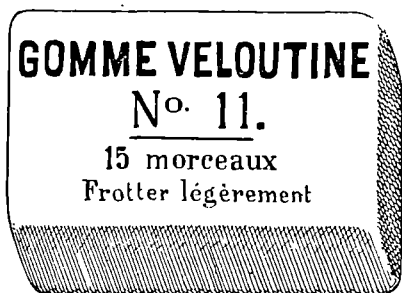
Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la
Gomme
Veloutine

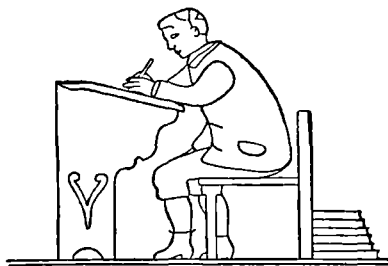


Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier
filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-
de-lettres, etc., exigez « LES
CLEFS » comme marque et
pour votre papier à lettres
d'affaires demandez le « NA-
TIONAL MILL ».



L'ÉCOLIER

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX
COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

CASE A LOUER

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes
ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE
PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÈCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

CASE A LOUER

PRODUITS SUPÉRIEURS D'ALIMENTATION ET DE MÉNAGE

Épiceries de choix, Denrées coloniales, Vins et Spiritueux

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

„ LE LION ”

SUGCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

— **≡ CAVES de la MAISON ≡** —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Les grands crus à portée de tout le monde!

Pontet-Canet 1904, 5 ^e cru classé	la bout.	2 00
» 1901	»	2.25
Pichon-Longueville 1900, 2 ^e cru classé	»	2.50
Ducru-Beaucaillon 1900	»	5 00

JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

pour Conférences

Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

Pour les conditions :

S'adresser J. V., au bureau de la Revue

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

CASE A LOUER

LES EXCURSIONS SCOLAIRES

La pédagogie a définitivement rompu, dans les écoles qu'anime l'esprit scientifique moderne, avec les traditions de scolastique verbale qui, pendant de longs siècles, ont frappé l'enseignement à tous les degrés d'un véritable arrêt de développement. Le règne des mots, des formules vides de sens, de l'autorité non contrôlée, des auteurs admis — *magister dixit* — des routines séculaires, a heureusement pris fin et les cerveaux ne sont plus coulés dans le même moule étroit qui les transformait en mécanismes mus par des forces directrices extérieures. L'éducation moderne prépare à la vie complète en développant chaque enfant dans l'intégralité de ses facultés originales : elle tend à en faire un être humain conscient, pensant par lui-même et agissant d'initiative.

Pour obtenir ce résultat, qui donne à chacun sa plus-value physique, intellectuelle et morale, il a fallu abandonner les vieilles méthodes passives et déformantes, et les remplacer par les méthodes actives et développantes. On ne courbe plus la jeunesse sur des textes fastidieux, chronologies historiques arides et interminables, nomenclatures géographiques insipides, règles grammaticales mises en échec par de multiples exceptions, définitions d'arithmétique sans utilité, raisonnements stéréotypés de géométrie euclidienne, et tant d'autres inventions de l'espèce dues à l'imagination dévoyée des pédagogues attardés dans les voies embroussaillées et ténébreuses d'un passé momifié. C'est à la vie même qu'on demande des enseignements pour préparer à la vie. On met les élèves en contact avec la réalité, on leur apprend à observer objectivement les choses extérieures, les phénomènes naturels, les travaux de l'industrie, les œuvres d'art, et on les exerce à analyser leurs propres impressions et à les exprimer librement.

Cette réforme profonde de l'éducation est la conséquence logique, mais tardive, de la révolution qui s'est produite dans la pensée humaine à partir du XVI^e siècle, lorsque la science s'émancipa et affirma son indépendance, définitivement assurée à l'heure actuelle. Elle a été exposée avec éclat en d'admirables écrits philosophiques par Rabelais, Montaigne, J.-J. Rousseau, Condillac, Diderot, H. Spencer, tandis que les Comenius, les Pestalozzi, les Fröbel, les Basedow, les Salzmann et bien d'autres, tentèrent de la réaliser pratiquement et contribuèrent par leurs démonstrations pratiques à faire comprendre et à propager les doctrines éducatives émancipatrices.

Aujourd'hui, dans tous les pays civilisés, les milieux et les mœurs scolaires se transforment profondément sous l'influence des travaux et des exemples donnés par de hardis réformateurs pédagogiques, qui furent naturellement conspués par leurs contemporains routiniers, et honorés par la postérité reconnaissante.

L'école d'aujourd'hui ne ressemble plus en rien à celle d'hier. Les vieux bâtiments sombres, nus, malpropres, où jadis la jeunesse studieuse était condamnée à s'entasser dans une atmosphère méphitique et sous la férule de maîtres pédants et ignorants, ont été abattus ou abandonnés et remplacés par des « palais scolaires » édifiés conformément aux lois harmonisées de la pédagogie, de l'hygiène et de l'esthétique. L'école moderne, outre des classes bien aérées, abondamment éclairées et décorées avec goût, comprend un vaste préau couvert et une cour spacieuse plantée d'arbres et égayée de plantes fleuries, une salle de gymnastique avec service de douches et bassin de natation, un laboratoire pour les expériences de physique et de chimie, un musée pour les exercices d'observation, un auditoire avec appareils de projections lumineuses et cinématographiques, un jardin pour suivre les phases de la vie des plantes, une salle de dessin et des ateliers où les élèves s'exercent à l'écriture universelle de la forme et à la construction d'objets utiles de forme esthétique

appropriée en vue d'acquérir l'habileté manuelle, le savoir-faire, complément indispensable du savoir.

* * *

Quelque complet qu'il paraisse, un pareil édifice est cependant encore insuffisant pour réaliser complètement l'éducation intégrale. Les élèves doivent être conduits hors de l'école, pour apprendre à observer les choses dans leur milieu normal et sous leur véritable aspect. L'annexe de l'école, de son musée, de ses laboratoires, c'est la nature, la plaine et la montagne, la mer et la forêt, c'est la ville avec ses rues, ses monuments, ses magasins, ses foules, c'est le musée d'art, le musée des sciences, ce sont les mines, les carrières, les usines, les ateliers. Là, le travail de la nature et celui de l'homme se déploient sous les yeux des observateurs dans leur réalité et sans déformation. L'excursion scolaire est la leçon de choses complète et vivante, qui apprend à voir, à comprendre le monde extérieur tel qu'il est. Elle éveille, elle excite sans cesse l'attention, elle remplit l'esprit d'images justes, de pensées exactes. Elle intéresse aux formes et aux rapports infiniment variés de la nature et de l'art. Ce mode si fécond d'enseignement recommandé par Rabelais et J.-J. Rousseau, fut pratiqué en Allemagne dans les instituts des philanthropistes fondés à la fin du XVIII^e siècle à Dessau, par Basedow, à Schepfenthal, par Salzmann. Pestalozzi s'inspira de leur exemple à Yverdon. Mais dans les écoles officielles, l'excursion ne rencontra longtemps que l'indifférence, le sarcasme et les faciles critiques des instituteurs primaires, des professeurs des écoles secondaires et des universités. Les lois d'autorité, d'immobilité et de silence, tristes résidus de la pédagogie du moyen âge, étaient si profondément enracinées dans les mœurs scolaires, que, par déformation professionnelle, les maîtres ne pouvaient concevoir une promenade ou un voyage d'élèves que comme une chose extrêmement dangereuse pour la discipline et une irréparable perte de temps pour les études sérieuses !

C'est M. P. Tempels qui, le premier en Belgique, préconisa l'excursion scolaire, dans un livre des plus suggestifs, *L'Instruction du peuple* (1). Recherchant les moyens d'éducation propres à provoquer l'éveil et le développement de la pensée chez les enfants, il disait :

« Le premier et le plus important moyen c'est le *déplacement* : sortir de l'école, sortir du village, et aller... n'importe où.

» Il y a d'abord la promenade. Ce puissant moyen d'instruction, susceptible de tant de développements et d'applications, est aujourd'hui absolument négligé. Les enfants des villes ne vont pas aux champs; les enfants de la campagne ne vont jamais dans les villes. Ni l'instituteur des villes ni l'instituteur rural ne songent à se placer devant les objets physiques dont ils parlent à leurs élèves. Cependant la méthode est ancienne : c'était celle de Socrate.

» Pourquoi l'instituteur ne conduirait-il pas son troupeau, fût-ce deux jours de la semaine, fût-ce quatre après-dînées, écouter sa leçon devant une montagne, une rivière ou un chêne? Pourquoi ne le conduirait-il pas en ville, devant les monuments publics, qui, à eux seuls, peuvent faire un cours d'histoire? L'historique même de ces monuments, leur description, leur destination, leurs souvenirs, ne pourraient-ils pas faire le thème d'exercices et ne frapperaient-ils pas l'esprit et ne demeureraient-ils pas dans la mémoire bien mieux que les petits livres?...

» Qu'on suppose l'enfant faisant des voyages pendant les deux dernières années de l'école; à deux par mois, il aura fait quarante-huit voyages; il aura parcouru le pays entier, dans toutes ses parties remarquables sous le rapport naturel, industriel et artistique. Il aura vu les villes principales, les montagnes, les bruyères, des navires, des charbonnages, des hauts fourneaux, des carrières, des usines, des musées, des jardins zoologiques, les dunes de nos côtes et les rues populeuses des grandes villes. Chacune de ces choses aura été l'objet des explications de l'instituteur.

» Au retour, des exercices auront été faits à leur propos; on aura exhibé de grandes planches rappelant ce qu'on a vu, ou suppléant à ce qu'on n'a pas remarqué; on aura rangé des collections d'échantillons recueillis en route; on aura fait à haute voix dans la classe la narration des faits de l'excursion et la description des merveilles visitées; on aura peut-être écrit et dessiné des souvenirs.

» Qu'on réfléchisse aux effets de ce régime continué pendant deux ans sur des garçons de douze à quatorze ans; qu'on songe à son influence nécessaire sur l'intelligence et sur l'imagination; qu'on se rappelle que la question était de rendre l'enseignement saisissant et attrayant, qu'elle était surtout d'élargir les horizons

(1) P. TEMPELS, *L'Instruction du peuple*. — Bruxelles, 1865.

de la pensée, de lui fournir pour aliments des notions exactes et variées, et qu'on dise si l'on aurait des chances d'obtenir ces résultats.

» Nous ferons voir à nos petits Flamands les splendeurs de l'industrie wallonne. Nous conduirons le fils du houilleur dans les champs de la Flandre. Nous promènerons l'enfant des villes au milieu des travaux de l'agriculture, et l'enfant du village au milieu des prodiges de la ville. Une école de Dinant conduira à Montaigle une école de Furnes, qui, à son tour, lui fera les honneurs de la mer et la conduira dîner au château d'un de ses bienfaiteurs. Alors l'imagination du villageois sortira de l'horizon de son clocher; celle du pauvre enfant des villes ira au delà des quelques sombres rues dans lesquelles s'étiolent aujourd'hui son âme et sa jeunesse. L'enfant ne passera plus tout le temps de ses études et peut-être toute sa vie à imaginer les conceptions les plus fausses et les plus burlesques sur ce qu'est un fleuve, une mine, une grande ville, ou la Chambre ou un tribunal. Il aura tout vu, il aura, du moins, des éléments de toutes les connaissances humaines, et ces notions exactes logées dans sa tête n'en sortiront plus. »

Cet admirable programme tracé de main de maître a été exécuté depuis et la pratique en a démontré l'efficacité. Quand M. P. Tempels devint président de l'École modèle de Bruxelles, en 1875, ses idées furent, en effet, appliquées hardiment. Pendant trente-quatre années (1) nous avons pu organiser des centaines d'excursions avec des élèves de six à vingt ans et nous avons constaté leur grande valeur éducative. Mais pour que cette méthode fût adoptée par les écoles, il fallait y préparer méthodiquement les instituteurs par l'école normale, car les vieux maîtres se montraient invinciblement hostiles à cette réforme. L'école normale de Bruxelles entreprit cette œuvre et la mena à bonne fin. Au cours des quatre années d'études, les élèves-instituteurs explorent non seulement la ville et ses environs, mais le pays entier, et même les contrées limitrophes, d'après un programme qui s'est constamment complété et amélioré au cours des expériences poursuivies avec persévérance.

* * *

Afin de faire saisir la valeur éducative et instruc-

(1) De 1875 à 1880 à l'École modèle, de 1880 à 1909 à l'École normale de Bruxelles.

tive de la méthode des excursions, nous allons esquisser à grands traits celle qui termine les études normales : elle est réservée aux élèves de la quatrième année, jeunes gens de dix-neuf à vingt ans, qui ont visité avec leurs professeurs, dans les classes précédentes, les diverses régions du pays, Bruxelles et les environs, l'Ardenne, les Flandres et le littoral, Anvers, la Campine, les centres industriels du Hainaut et du pays de Liège.

L'excursion finale les conduit à Aix-la-Chapelle, à Cologne, aux Sept-Montagnes, dans l'Eifel volcanique, à Trèves et dans la partie du Grand-Duché, comprise entre Echternach et Luxembourg. Elle dure sept jours. Elèves et professeurs l'ont soigneusement préparée. Chacun possède un carnet de fiches de renseignements : itinéraires, hôtels, cartes, plans, notes sur les villes, les monuments, les régions à visiter. Ce travail de préparation est en lui-même un excellent exercice de recherches personnelles. Ces notes seront consultées au moment opportun, complétées en cours de route, classées ensuite, elles seront utilement utilisées pour la rédaction du rapport, exercice autrement intéressant que les compositions littéraires classiques qui apprennent à aligner les clichés d'une rhétorique stérile.

Le jour du départ, au début du mois d'août, une pluie diluvienne ne parvient pas à nous décourager ; les élèves ont appris à voyager par tous les temps, à braver les intempéries, et leur bonne humeur résiste aux ondées les plus abondantes. Le train nous emporte rapidement vers l'Allemagne. Au delà de Liège, les nuages menaçants ont disparu ; un soleil resplendissant inonde la belle vallée de la Vesdre. A partir de ce moment nous allons jouir d'un temps sec et chaud pendant toute la durée du voyage de l'expédition.

Nous ne disposons que d'une couple d'heures pour visiter Aix-la-Chapelle. La vieille cathédrale intéresse les élèves par sa rotonde centrale en style byzantin, mais l'ensemble du monument produit une impression étrange par son amalgame de parties disparates, son chœur ogival, la chapelle hongroise en style baroque, le toit ridicule dont un architecte fantaisiste

a affublé le dôme. Là où manque l'homogénéité, quelle que soit la valeur des détails, il ne peut y avoir dans une œuvre d'art ni harmonie, ni grandeur. L'hôtel de ville du XIV^e siècle a été restauré avec intelligence; on a su respecter son caractère original; sa façade régulière à trois étages n'est pas trop écrasée par les deux vieilles tours qui la flanquent, dont l'une appartenait à l'ancien palais carlovingien, tandis que l'autre date du XIII^e siècle. La grande salle du premier étage produit une profonde impression par son aspect sévère, ses voûtes énormes polychromées appuyées sur de massifs piliers et surtout par les grandes peintures murales historiques d'A. Rethel, représentant les principaux événements du règne de Charlemagne.

L'après-midi du premier jour et la matinée du second sont consacrés à Cologne. Certes, ce temps est insuffisant pour connaître même superficiellement la grande ville rhénane. Mais notre but n'est pas de tout voir. Nous visitons longuement la cathédrale qui par sa simplicité majestueuse écrase l'imagination; nous montons aux tours, d'où nous embrassons l'ensemble prodigieux de la construction et un panorama splendide sur la ville et le Rhin; au fond les Sept-Montagnes se profilent sur l'horizon.

L'Hôtel de ville, le Gürzenich, le Musée de peinture et le Musée des arts et métiers nous réservent aussi des impressions d'art inoubliables. Cologne est véritablement une ville qui captive par le grand nombre et la sévère beauté de ses monuments anciens, la richesse de ses collections d'art, le caractère original de ses quartiers modernes créés en 1881 et construits d'après un plan d'ensemble bien étudié. Une institution d'éducation nous retient pendant une grosse heure, tant elle a d'intérêt pour nous: c'est la bibliothèque publique, avec salle de lecture, située en face de l'entrée du musée de peinture. Nous y sommes très aimablement reçus par le bibliothécaire qui nous en fait connaître l'organisation. Elle occupe un bâtiment parfaitement approprié à sa destination. Elle comprend une salle de lecture, un bureau de prêts au dehors, un vestiaire,

un lavatory. Les heures d'ouverture sont fixées non d'après les convenances des employés, mais, ce qui est logique, d'après celles des lecteurs : le dimanche et les jours de fêtes, pendant une notable partie de la journée, et les jours ouvrables, le soir, les lecteurs peuvent s'installer confortablement dans une grande salle et y travailler sans être troublés par personne et sans perdre un temps précieux à attendre qu'un employé veuille bien remettre les ouvrages demandés. Chacun se sert soi-même : tout autour de la salle de lecture sont établis des rayons sur lesquels sont rangés méthodiquement les livres les plus variés d'utilité générale : guides de chemin de fer, annuaires de commerce, dictionnaires, encyclopédies, ouvrages de mathématiques, de sciences, d'art, etc.

Il est recommandé aux lecteurs de laisser sur les tables les livres consultés, afin que le classement ne soit pas perturbé ; c'est un employé qui les remet en place.

Le prêt au dehors se fait dans une salle voisine ; près du large guichet, l'emprunteur trouve un catalogue imprimé, bien classé, et un tableau à fiche mobiles qui lui permet de voir si le livre qu'il désire est disponible.

Nous consultons le catalogue imprimé de cette bibliothèque publique si pratiquement organisée. Nous constatons qu'elle contient, outre de nombreux ouvrages de références, les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, ceux des littératures anciennes et des littératures modernes étrangères, en bonne traduction allemande et aussi les principales dans les langues d'origine ; des ouvrages de vulgarisation sur toutes les sciences, sur tous les arts, des traités techniques, des atlas, des albums d'art. Tous ceux qui désirent compléter leur instruction dans quelque branche du savoir humain, ou se renseigner sur leur profession, leur métier trouvent dans la *Lesehalle* les ouvrages les plus récents et les meilleurs. Les romans, les nouvelles, la littérature de récréation, sont aussi représentés, mais un choix rigoureux a été fait dans la masse d'œuvres de l'espèce que les éditeurs publient chaque année ; les ouvrages d'instruction dominent.

Nos futurs instituteurs qui seront chargés de diriger une bibliothèque scolaire et une bibliothèque publique à Bruxelles ou dans les faubourgs, s'intéressent vivement à cette belle organisation de la *Lesehalle* allemande.

* *
* *

Nous nous rendons à Königswinter dans le but d'étudier le massif volcanique des *Siebengebirge*. Le site est superbe : il se compose d'une série de plateaux boisés, de croupes arrondies et de sommets coniques, d'où l'on découvre de grandioses panoramas sur la vallée du Rhin de Cologne au plateau de l'Eifel. Le tour des Sept-Montagnes, avec exploration de deux carrières où nous ramassons de beaux échantillons de basalte et de trachyte, demande quatre à cinq heures. A la descente du point culminant, le grand Olberg, nous rencontrons les belles ruines de l'abbaye de Heisterbach.

Pendant les trois jours suivants nous allons parcourir la région volcanique de l'Eifel. Nous nous y rendons par la ligne de la rive gauche, de Mehlem, en face de Königswinter, à Brohl. L'Eifel est une véritable « terre de feu », enclavée entre le Rhin, la Moselle, la Sûre et la Roer. C'est un plateau aride, largement ondulé, arrosé par des rivières torrentueuses, déroulant leurs méandres au fond de crevasses profondes et étroites dans les roches dévoniennes. A chaque pas on rencontre des traces d'éruptions volcaniques. Sur un espace d'environ 80 kilomètres de côté, le sol fut, au début de la période quaternaire, violemment secoué, disloqué, fendu par l'action des fluides ignés de la masse centrale ; de formidables explosions de vapeurs et de gaz se produisirent, projetant vers le ciel des blocs de rochers calcinés, des bombes, des cendres qui, en retombant, formèrent des cônes autour des cratères béants ; une cinquantaine de volcans vomirent des nappes de lave incandescente qui coulèrent le long des pentes et se figèrent en colonnes de basalte.

Il y a cinquante ans, l'Eifel était isolée ; dépour-

vue de routes, elle était à peu près inaccessible. Actuellement des lignes ferrées la relie aux pays environnants. L'Eifelverein a fait améliorer les routes, tracer des sentiers conduisant aux sites les plus beaux, multiplier les indications pour renseigner les touristes; partout des hôtels simples et confortables se sont établis et ce pays, jadis délaissé, est devenu un centre de villégiature très prospère.

Nous remontons la vallée du Brohlbach jusqu'au *Laacher-See* que nous atteignons après trois heures de marche sur le tuf volcanique, entre de hautes montagnes boisées. Nous gravissons le Veitskopf qui s'élève à 421 mètres d'altitude : c'est un volcan à deux cratères avec puissante coulée de lave. Le *Laacher-See* étale dans un cirque de six cratères ayant projeté une quarantaine de coulées de lave, une belle nappe d'eau circulaire d'environ sept kilomètres de circonférence. C'est un cratère-lac de cinquante-trois mètres de profondeur. Dans ce site d'une sauvage grandeur les Bénédictins bâtirent à la fin du XI^e siècle une splendide abbaye; son église est un beau spécimen d'art roman très pur.

A Niedermendig, nous descendons dans d'immenses carrières creusées dans la lave; elles se développent sur cinq kilomètres de longueur et plus de deux de largeur; depuis les Romains on y exploite de la basalte dont on fait des meules, des pavés, des seuils. Nous pénétrons à vingt mètres de profondeur dans de vastes galeries glaciales, dont une partie a été transformée en cave à bière.

Non loin de là, nous prenons le train qui nous conduit à Daun, bourg de mille habitants, bâti sur le flanc d'un colline basaltique dont le sommet est couronné par les ruines du château. Tout autour du village se dressent des cônes volcaniques. Mais la journée a été rude : après le dîner, chacun met en ordre ses collections de roches et de plantes; de nombreuses cartes illustrées sont expédiées à Bruxelles et la soirée se termine par une petite fête intime dont le programme, composé par les élèves, se compose de chants et de récits.

Le lendemain nous nous mettons en marche très tôt ; l'étape sera longue et un ciel sans nuage nous annonce une journée brûlante. Au bout d'une demi-heure, nous atteignons le premier lac-cratère, le *Gemündermaar*, dont les bords sont couverts d'une belle végétation : il est arrondi en coupe et son aspect est ravissant. Nous gravissons le Maïseberg dont la cîme est à 158 mètres au-dessus du lac ; de l'observatoire établi sur le point culminant, on distingue la plupart des volcans de l'Eifel, jusqu'à la Moselle et le Hundsruck. D'un côté, à l'est, miroite le lac que nous venons de quitter ; de l'autre, le *Weinfeldermaar* étale sa nappe d'eau dans un cratère beaucoup plus vaste au milieu d'un paysage aride et désolé, que la présence d'une petite église abandonnée entourée d'un humble cimetière rend plus mélancolique encore. Le troisième lac qui, emprunte son nom au village voisin, *Schalckenmehren*, le plus grand et le moins profond des trois, a des parois en pente couvertes de cultures. Ces trois lacs, comme la plupart des *maare* de l'Eifel, sont périodiquement alevinés et on y fait d'abondantes pêches de truites, de « Blaufelchen », et d'écrevisses. Les eaux pluviales qui les remplissent occupent les ouvertures que formèrent dans le sol de formidables explosions de vapeur et de gaz s'échappant de la cheminée volcanique, sans éruption consécutive de lave.

A six kilomètres au delà, vers le sud-est, nous atteignons le *Pulvermaar*, le plus grand et le plus beau de l'Eifel, après le *Laacher-See*. Les pentes abruptes couvertes de tuf sont ombragées par un bois de hêtre ; des bandes de canards, à notre approche, vont se cacher dans les roseaux. Une installation balnéaire nous invite à nous livrer au plaisir de la nage dans des eaux limpides, mais très froides, et dont la profondeur atteint près de cent mètres.

Après un repos de deux bonnes heures, à Gillenfeld, nous partons pour Manderscheid. Le Holzmaar nous offre une abondante récolte de plantes aquatiques. Par un sentier sous bois, à Buchkolz, nous arrivons au Belvédère, pavillon rustique cou-

ronnant la crête d'un rocher qui domine la profonde vallée de la Lieser. Un spectacle prestigieux nous récompense du long effort de la journée : la rivière torrentueuse roule ses eaux noires au fond d'une étroite crevasse, entre de hautes falaises; sur deux promontoires les ruines déchiquetées et branlantes de deux châteaux féodaux ont encore l'air de se défier.

Nous descendons par des lacets à Manderscheid, où nous trouvons bon dîner et bon gîte.

* * *

Le lendemain nous allons explorer le majestueux *Mosenberg*, dont l'énorme dos de chameau, à 519 mètres d'altitude, se profile à l'horizon, du côté de l'ouest. Nous remontons les vallées de la Lieser et de la petite Kyll, pour nous rendre au Horngraben, puissante nappe de lave, sortie du Mosenberg, et qui a coulé sur la pente pour venir se précipiter dans la vallée où elle s'est divisée en deux bras et figée en colonnes basaltiques de forme prismatique. Le ruisseau entravé dans son cours s'est creusé un nouveau lit parmi les débris amoncelés entre lesquels les eaux bondissent en cascades capricieuses. En remontant la coulée nous constatons que la partie extérieure du fleuve igné s'est durcie d'abord, par rayonnement, et a formé un tunnel par lequel la masse interne a continué à descendre; puis la croûte enveloppante n'étant plus soutenue, s'est écroulée; nous marchons sur les débris qui jonchent sur le sol.

Le Mosenberg a quatre cratères, dont l'un est rempli d'eau. D'une petite cabane établie sur son sommet, nous contemplons en détail l'immense masse de scories agglutinées formant la montagne, les parois calcinées des cratères arrondis, et, avec un peu d'imagination, nous nous figurons être en présence d'un de ces paysages lunaires que les photographies de notre satellite ont fait connaître. Le vaste panorama de l'Eifel développe autour de nous son cirque de cônes volcaniques, le miroitement de ses cratères-lacs et ses larges croupes

boisées. Nous évoquons l'époque où cette terre trembla sous l'effort formidable des forces internes ; nous la voyons se soulever et se crevasser en tous sens, des explosions éclatent partout, d'immenses panaches de fumées et de vapeurs rutilantes montent dans les airs, emportant des blocs de rochers qui tournoient et s'arrondissent en bombes, des pluies de cendres brûlantes se précipitent sur le sol qui tremble, des fleuves de lave roulent leurs flots incandescents à travers les vallées ; les plantes, les animaux et les hommes primitifs chassés des cavernes sont frappés de mort...

Nous abandonnons à regret ce site tragique. Nous traversons les sombres forêts de Billenfeld et de Langenthal par des sentiers déserts ; le silence n'est interrompu que par le bruit de nos pas, le sifflement du vent dans les grands pins, le murmure des torrents.

A Kyllburg se termine l'impressionnante traversée de la « terre de feu ».

* * *

Nous voici dans la fertile et riante vallée de la Moselle, chantée par le poète latin Ausone, qui vanta la beauté de Trèves, la douceur de son climat, l'excellence de ses vins. La nature et l'art ont comblé de leurs dons l'ancienne capitale de la Belgique première. Les Romains y ont construit au IV^e siècle de nombreux monuments, dont les ruines imposantes sont conservées avec soin. De la gare nous nous rendons immédiatement à la *Porta Nigra*, qui, défiant les morsures du temps, dresse fièrement ses hautes tours et ses murs puissants percés de larges baies cintrées, construits solidement de gros blocs de grès rouge noircis par les poussières accumulées de seize siècles.

Le lendemain matin, nous faisons le tour classique par la cathédrale romane, l'une des plus anciennes de l'Allemagne, l'élégante église ogivale de Notre-Dame, la Basilique romaine, transformée en temple protestant, les ruines imposantes du palais impérial, l'amphithéâtre romain, où Constantin le Grand jeta

aux bêtes féroces des milliers de prisonniers, les Thermes et le vieux pont sur la Moselle, que nous traversons pour gravir les hauteurs de la rive gauche, afin de contempler le beau panorama de la ville et de la vallée. Cette tournée, qui dure quatre heures, est riche en observations et en études archéologiques.

* * *

Après avoir fait une ample provision de cartes postales illustrées et de bonnes photographies des monuments de Trèves, nous prenons le train pour Echternach, où nous visitons la Dingstuhl, ancienne maison des échevins, bâtie au XV^e siècle, restaurée avec goût, et l'église romane de Saint-Willibrod, réédifiée d'après les plans de M. Essenwein, directeur du musée germanique de Nuremberg, qui a scrupuleusement respecté les formes primitives ; la polychromie intérieure du vaisseau est très harmonieuse, c'est l'œuvre du peintre liégeois Helbig, qui travailla d'après les cartons de l'architecte chargé de la restauration. La ville, les habitants et le gouvernement méritent des éloges pour les sacrifices faits en vue de sauver de la ruine ces deux beaux monuments.

Nous devons atteindre notre gîte à Berdorf, avant la nuit, par la vallée éminemment pittoresque de l'Aesbach. Nous sommes dans la région à laquelle les habitants ont à tort donné le nom de Petite Suisse luxembourgeoise, car elle ne rappelle en rien les grandioses panoramas des Alpes. Géologiquement, la contrée appartient à la formation jurassique. La Sûre et ses affluents ont creusé leurs lits à travers les grès du lias, roche qui se présente en bancs épais, formés de grains de quartz unis par un ciment calcaireux ; sous l'action des agents météoriques, elle se désagrège, se fendille et prend les aspects les plus fantastiques d'obélisques, de ruines de châteaux-forts, de têtes d'animaux apocalyptiques. La Verschönerungsvereine a donné aux divers groupes de rochers des noms aussi étranges que leurs formes. Elle a tracé un sentier qui passe par des défilés et des labyrinthes, contournant d'énormes rochers et

aboutissant à une fausse grotte, la *Hohlay*, une carrière abandonnée dont les Romains ont extrait des pierres meulières.

Sur le plateau, nous atteignons le riant village de Berdorf, où nous trouvons l'auberge hospitalière. Nous allons visiter l'église paroissiale où, sous le maître-autel, qui s'ouvre comme une armoire, le sacristain nous montre une *ara romaine*, pierre cubique d'un mètre de côté, présentant sur ses faces latérales les images en relief d'Hercule, de Junon, de Minerve, d'Apollon. Le prêtre catholique officie chaque jour sur la tête de ces dieux païens. Cette superposition de deux cultes successifs est tout à fait géologique avec son étage inférieur occupé par des dieux romains passés à l'état de fossiles.

* * *

Notre dernière journée termine admirablement cette excursion pleine d'attrait. Pendant cinq heures, nous marchons dans la fantastique vallée de l'Ernz noire, nous glissant dans les étroits couloirs des Sept-Gorges et au milieu de blocs, de grès amoncelés dans des ravins; nous descendons, en nous éclairant de bougies, dans un gouffre — l'Enfer — formé par une large fissure dans un rocher. Au hameau de Müllerthal, une nouvelle série d'accidents naturels se développe : une cascade, un groupe de rochers ressemblant à une forteresse féodale en ruines, des galeries, des défilés dans le ravin du Consdorferbach, et sur certains rochers où l'on accède par des escaliers croulants, des points de vue sont ménagés sur ces gigantesques décors de féerie.

A Consdorf, le tram vicinal nous conduit à Luxembourg d'où, en quelques heures, l'express nous ramène à Bruxelles.

Nous avons parcouru à pied environ 150 kilomètres. Nos élèves portent cependant allègrement leurs sacs contenant plusieurs kilogrammes de roches variées, leurs cartables bondés de beaux échantillons de plantes rustiques caractéristiques des régions explorées, leurs boîtes et leurs flacons pleins d'in-

sectes capturés ; tous ces produits naturels récoltés sur place et soigneusement déterminés, seront bientôt étiquetés et iront compléter les collections commencées depuis des années et déjà fort développées ; ils serviront aussi à donner un enseignement vivant appuyé d'exemples concrets aux élèves des écoles primaires. Les fiches se sont enrichies de notes nombreuses prises sur place au moment des explications données par les professeurs ou fixant des observations spontanées, des réflexions surgies en présence d'un monument ou d'un site. Chaque excursionniste a, en plus, fait une collection de cartes postales illustrées et de photographies représentant les régions visitées : ce sont des documents précieux qui, avec les notes et les souvenirs, serviront à rédiger la relation du voyage, exercice particulièrement efficace au point de vue de la culture littéraire.

La somme des connaissances exactes, solidement acquises au cours de cette excursion, est considérable. Ce n'est là cependant qu'une partie des bénéfices éducatifs que les élèves en ont tirés ; il faut y ajouter la riche moisson d'impressions d'ordre esthétique produites par la contemplation de sites merveilleux et d'admirables œuvres d'art ; le développement considérable d'énergie physiologique assuré par un exercice intensif de marche en plein air, sac au dos, poursuivi allègrement et sans défaillance pendant une semaine entière ; enfin et surtout, l'influence morale hautement bienfaisante des actes de solidarité, d'entraide, qui se multiplient naturellement dans de semblables pérégrinations. L'excursion scolaire, méthodiquement organisée, est une école de culture intégrale : elle forme l'esprit, forge le corps et trempe le caractère.

A. SLUYS.

CONTES D'AVANT L'AMOUR

III. — LA GRAND'MÈRE

« Vois-tu, me dit un jour ma grand'mère, celui qui devait être ton grand-père était, à cette époque, en garnison à Tournai. Il venait, à cheval, en promenade à Rumes. Il buvait, en passant, de la bière chez le secrétaire communal avec le bourgmestre et les gros bonnets du village. A cause de son képi galonné d'or, de son beau cheval, de sa selle craquante, tu comprends que sa compagnie leur faisait joliment honneur. Et moi, tu sais, j'étais toute verte fillette encore : Seize ans à peine, mon garçon ! Derrière la haie du jardin, je récurais les tailleirs et échaudais le tonneau à battre le beurre, les pieds nus dans mes sabots.

Mais la personne du monde, qui connaissait le mieux le pas du cheval du beau soldat, ah ! c'était moi, tu sais !.. Ce pas qui dansait sur le pavé, quand je l'entendais, vite, je me hissais sur une chaise, et doucement, entre les feuilles, je levais ma tête au-dessus de la haie. Souvent le cavalier était de compagnie. Longtemps avant de les voir, j'entendais leurs voix rire et muguer avec les filles accourues sur le pas des portes. Puis je les voyais les saluer de la main une à une, tandis qu'ils se rejetaient en arrière pour tendre la bride de leurs montures. Il passait, et sa vue me faisait bondir le cœur.

Mes sœurs, quand elles me trouvaient juchée sur l'escabeau dans la haie, criaient qu'il y avait de la honte pour une fille à chercher les hommes ainsi. Mais moi, je riais tout de même. J'étais leur cadette de beaucoup d'années. Je me moquais de leur colère parce que je ne voyais aucun mal dans ma conduite. Et je courais à la porte du fond du jardin pour suivre les cavaliers un peu plus longtemps du regard, sur la route.

De mes sœurs, Phrasie vendait le pain et la farine

au comptoir, car nous tenions la boutique du village, où mon père faisait du pain; et Génie s'occupait du ménage et servait à boire aussi, avec ma mère, aux passants qui entraient. Moi, j'étais la Frisée, celle qui ne faisait encore rien que lorsqu'elle voulait bien et qui courait à loisir sans être assujettie à aucune besogne régulière dans la maison.

J'allais, un jour, au bois de Rosière chez marraine, manger des carottes. Un autre, c'était chez mon oncle de la Frontière, où toutes les charrettes s'arrêtaient à la Barrière. Là c'était toujours ducasse pour moi, rapport aux bonnes choses qu'on servait à table, à chaque repas. Du fond du jardin de mon oncle, en montant sur une pierre, on voyait la France. La France, c'était des champs de blé s'étendant jusqu'au bout de l'horizon. Dans la maison, il y avait une chambre qui ne servait qu'aux déserteurs de la garnison de Lille qui venaient demander à loger.

Chez nous, j'avais cependant une tâche spéciale; c'était de nettoyer, et je le faisais aussi bien que mon père lui-même, les cages des alouettes dont l'éducation faisait tout son plaisir. Une fois la semaine, il venait me dire au matin :

— Frisée, j'ai à cuire deux fournées. Arrange donc mes cages! Mais, là, bien, tu sais!... Je mettrai, pour ta récompense, une robosse (qui est un chausson de pomme) au four, parce que tu es ma petite Frisée. N'en dis rien à tes sœurs ni à ta mère...

Un matin, je travaillais à la cour, les bras nus, la cotte retroussée, mes cheveux dans les yeux, dégoûtante, bien sûr, comme une Cucendron. A un moment donné, j'entre, tambour battant, dans la chambre de devant, pour quérir du savon. Et je tombe, comme un boulet, sur mon père et l'officier, assis ensemble à une petite table, buvant de la bière près de la fenêtre. Dans mon saisissement, je n'eus que la force de faire demi-tour, raide comme une planche qu'on retourne. Dans la cour, je restai longtemps rouge de désespoir et de honte, à la pensée que l'officier m'avait vue en ma sale cotte de siamoise déteinte. Et j'étais assise, pleurant ma mésaventure,

quand je le vois, sortant de la chambre, traverser la cour, s'approcher de moi et se mettre à me parler en riant. Que me disait-il? Je n'en ai jamais rien su. Il me semblait que toutes les cloches de l'église chantaient dans mes oreilles.

Je voulais rire. J'ouvrais la bouche pour lui répondre Mais les coins de mes lèvres demeuraient crispés, comme tendus par des cordes gelées. J'étouffais d'émotion et, tout en étouffant, j'étais au désespoir de lui paraître, maintenant, si bête que de ne pouvoir lui répondre un mot... Quel soulagement, enfin, quand il partit!... Je me laissai tomber à plat ventre sur le sol. Et je ne pensai plus qu'à lui!

Il revenait chaque semaine, et c'était le jeudi. Je trouvais sur l'appui de la fenêtre de derrière, cachés par le volet qui restait fermé, les bonbons qu'il déposait pour moi. Mais personne, personne à la maison, ne soupçonnait le moindre que l'officier et moi nous nous étions jamais parlé. Mes sœurs, tu penses bien, si elles avaient appris l'algarade, m'auraient battue à mort! Je n'avais donc garde d'en souffler mot à quiconque.

C'était bien bon! Depuis, il me semble toujours que j'ai reconnu, rien qu'à la lueur joyeuse de leurs yeux, les fillettes cachant un secret... Oui!... C'était bien bon!

Or, un matin, comme je portais à l'habitude, à la vieille cousine Trine d'en face chez nous, un pot de soupe, Trine me dit doucement, en me prenant les mains dans ses mains jaunes tout en os :

— Frisée, je passe mes journées à genoux le long des haies à couper de l'herbe pour ma chèvre. Je vois donc bien des choses, et presque malgré moi, derrière les feuilles; j'entends bien des secrets aussi! Ecoute, je t'aime, fillette; et ceci est entre nous deux. L'officier est un honnête garçon et je crois qu'il est de bon cœur... Mais c'est un homme, quoi! Ne va donc pas, ma petite Frisée, croire mot à mot, pour toujours, ce qu'il te dit. Car ce n'est peut-être vrai que pour une minute. Sois prudente!

Ainsi, elle avait tout vu! Je me jetai dans ses bras. Heureusement, Trine était bonne femme et mon

amie. Quelle vieille commère, d'un peu de cœur, n'eût pas été deux fois l'amie de la Frisée amoureuse?... Je lui jurai de n'avoir aucun secret pour elle. Ah! bien m'en a pris! J'ai moi-même l'âge, aujourd'hui, qu'elle avait alors... Mais je ne pense jamais à Trine-d'en-face sans un doux bonheur de reconnaissance...

Et voilà qu'on me permit, cette année-là, de me rendre à la ducasse de Velaine, chez mon oncle Dolphin. Il y avait pèlerinage au « Saint », de très bonne heure, le dimanche. On me laissa partir dès le samedi, en compagnie de la cousine Trine et de la fille du Secrétaire qui s'y rendaient par dévotion. Nous voilà en route. Velaine est de l'autre côté de Tournai. Il y avait bien, de la maison, cinq heures de marche.

J'avais plein mon panier des robosses que m'avait cuites mon père, pour manger en chemin. Quand nous avions soif, nous buvions de petits verres de bière. En pèlerinage, femmes ni filles ne se gênent pour entrer au cabaret.

Je me rappelle parfaitement que j'avais mis ma robe lilas pour la première fois, ce samedi-là, et que pour la préserver de la poussière, je l'avais troussée par des épingles. Mes petits souliers neufs, pour la ducasse du lendemain, étaient serrés dans mon panier. Nous suivions les sentiers, au plus court et au plus gai. Nous marchions dans les blés plus hauts que nous et au travers des prairies. Quand il y avait des vaches en pâture, la vieille Trine, qui n'en avait point peur, marchait devant jusqu'au bout du pré. Proche les petites maisons dans les champs, nous criions bonjour aux femmes qui pelaient les pommes de terre du dîner sur les seuils. Quelquefois, en nous reconnaissant, elles voulaient nous faire entrer pour nous rafraîchir. Mais nous répondions que ce serait pour une autre fois, que nous allions au pèlerinage de la Saint-Jean, qu'il fallait nous hâter.

Nous aperçûmes les Cinq-Clochers blancs de soleil dans le ciel bleu, qu'il n'était pas encore midi. Près des murs du rempart, nous attendions, pour entrer dans la ville, d'avoir le visage moins rouge,

j'avais détaché les épingles de ma robe lilas et mis mes jolis souliers, quand la vieille Trine, qui me regardait depuis quelques minutes et me faisait des clins d'yeux que je ne comprenais pas, mit les poings sur les hanches et, me toisant des pieds à la tête, me cria d'une voix comiquement courroucée :

— Eh bien, la Frisée?

— Eh quoi, Trine?

— Comment, petite malheureuse, ton corsage ne bat point d'être aussi près de *lui*? Et nous allons passer par la ville sans le voir?... Oh! la fausse, qui baisse les yeux; l'hypocrite qui fait semblant de n'en avoir pas envie!

Il fallut bien que je devinsse rouge comme une pivoine, puisqu'elle voyait si clairement le désir que je voulais cacher. Hé! oui, je pensais à mon officier. J'y pensais depuis le commencement du chemin, et je m'attristais à l'idée de bientôt me trouver à quelques minutes de lui, dans sa ville, sans pouvoir le voir ni lui parler. Mélie, la fille du Secrétaire, qui se détournait, la bonne, tant elle me voyait émue, se mit à crier de joie à l'idée de notre vieille compagne.

— Allons, vous êtes des petites filles! continuait Trine. A-t-on idée d'une pecque capable de traverser Tournai sans faire savoir à son ami qu'elle y est? Cela s'est-il jamais vu! Allons, houp, ça! Je connais le chemin. Suivons les remparts. Je sais où trouver les casernes. Une fois là, on nous dira tout ce que nous voudrons.

Nous atteignîmes ainsi à une place d'où l'on entendait des roulements de tambours qui grondaient et craquaient comme des tonnerres. Nous entrâmes dans un petit cabaret : « *A la Ville de Douai*, bière et café », je m'en souviens bien, montrant une cafetière peinte sur l'enseigne. Au comptoir buvait un soldat qui avait un gentil visage de fille. D'ailleurs, Trine n'avait peur de rien, et elle eût interpellé le tambour-major lui-même.

— Joli soldat, M. l'officier... est-il de garde à la caserne en ce moment-ci? demanda-t-elle tandis que j'affectais de lire les affiches du mur. Il répondit, en nous saluant galamment, qu'il allait voir, et il partit

en courant. Trine hochait la tête en me guignant, triomphante de la bonne tournure que prenait notre affaire.

— Tu verras, ma chère! me disait-elle : Tu verras qu'il y sera!... Ecoute les tambours, ma chère! Ecoute comme ça sonne!... Ecoute les commandants crier les ordres, ma chère!... C'est la cour des exercices!... Hein, si nous pouvions y jeter les yeux!

Moi, je répondais : oui, à toutes ces paroles de la vieille Trine... Oui, oui! En ce moment, je l'adorais. Je devais me retenir de lui sauter au cou! Le soldat revint.

— Le lieutenant que vous avez demandé est à la caserne, nous dit-il, il a deviné tout de suite qui vous étiez. Il vous prie d'aller l'attendre à la porte de la ville... Il vous aura rejointes avant une demi-heure.

C'était à la vieille Trine que parlait le soldat. Elle hochait la tête et répondait : C'est bien, et recevait chaque mot comme pour elle. Puis, elle offrit au soldat un verre de ce qu'il y avait de meilleur à boire dans le café. Nous partîmes, par la grand'rue, vers le lieu du rendez-vous.

En effet, à l'heure dite, nous le voyons sous les arbres de la route, s'approcher, le képi un petit peu sur le côté, maniant sa cravache. Ah! Il était à plus de cent mètres encore de nous, que je n'osais plus déjà lever les yeux. Mais Trine me décrivait chacun de ses gestes, tandis que je faisais semblant de fouiller dans mon panier.

— Ah! ma chère, vois donc ses fins genoux! Comme ils se lèvent en cadence! Comme il marche droit, ma chère! Comme il dévisage un chacun qu'il croise! Comme il tire sa moustache! Ah! ma chère!...

Il nous rejoignit, et avec la joie d'un enfant, il nous remercia de la bonne idée que nous avions eue de le faire appeler. Nous continuâmes notre route, sous les feuilles. J'étais à son bras et mes deux amies nous suivaient. Il me conta par le menu ce qu'il faisait à la caserne, au moment où nous l'avions appelé. Aussi étais-je toute fière que ce fut devant

des soldats manœuvrant des fusils qu'on était allé lui dire que j'étais là.

Pour donner à mes compagnes leur part des nouvelles, il tournait souvent la tête en arrière, et coup sur coup, les appelait : M^{lle} Catherine et M^{lle} Amélie, gros comme le bras, si bien qu'elles devenaient rouges et se rengorgeaient comme des dindons.

Pour ma part, j'aurais déjà été heureuse, rien que de sentir le drap fin de sa manche sous ma main, et de flairer l'odeur de fin tabac qui demeurait dans sa moustache. Puis je me félicitais aussi d'avoir pensé à revêtir pour le voyage ma jolie robe lilas.

Il avait de si douces façons avec nous ; il se montrait si tendrement respectueux pour moi, que je ne savais pas toujours lui répondre à l'instant. Il s'agissait, nous dit-il, d'arriver au village voisin où nous pourrions dîner à l'aise et confortablement. Nous en approchions et nous nous trouvions déjà entre les haies des vergers. Avec sa cravache, il abattait des pommes aux arbres pour nous les offrir. Mais, je n'en mangeais pas, à peine pouvais-je parler...

Que j'aurais voulu poser ma joue sur son bras et marcher toujours ainsi à ses côtés, tandis que j'entendais Trine et Mélie qui se disaient, en se faisant de longs clins d'yeux et hochant lentement la tête :

— Hein, ça ! il pense à tout, ma chère ! Est-il leste ! Comme il a eu vite touché la plus belle branche de l'arbre pour nous offrir des pommes !

Je riais à leurs compliments, et cependant ne disais ni oui, ni non. Il me semblait que c'était moi-même qu'il caressait ainsi en ces politesses pour mes amies.

Sur la place du petit village, nous nous arrêtâmes pour manger. Il ne pouvait nous accompagner plus loin. Son service l'obligeait d'être rentré à la caserne très tôt dans l'après-midi. Nous fîmes beaucoup de façons ; nous nous jetions, Trine, Mélie et moi, dans les bras l'une de l'autre. Enfin, nous osâmes pénétrer dans l'auberge. En vérité, j'aurais eu trop de mal au cœur de perdre la dernière demi-heure de compagnie qu'il m'offrait.

A la petite table, tout près de lui, j'étais si doucement à l'aise que je ne savais plus ni d'où je venais,

ni où j'allais. Il servait les deux commères qu'un doigt de vin avait ragaillardies. Et chacun de ses gestes était comme si je l'eusse fait moi-même.

Nous nous séparâmes. Il s'en retourna à la ville, tandis que nous continuions vers Velaine, le village de la ducasse. Le bonheur me faisait pleurer durant que je le suivais des yeux, s'éloignant sur le chemin. Il disparut. Alors Trine, ma chère vieille amie qui faisait tout ce qui lui passait par la tête, sans jamais aucune honte, s'assit sur le bord du fossé, me regarda dans les yeux, puis, se redressant, me saisit par la taille et m'éleva en l'air, ainsi que l'on fait bondir les enfants.

— Ah! mon enfant! s'écria-t-elle. L'as-tu vu? L'as-tu vu?... Moi, je jure qu'il t'épousera!

Arrivées au village de la ducasse, nous nous séparâmes pour rejoindre chacune nos hôtes. Notre équipée resta secrète jusque longtemps après que tout pouvait être connu du lieutenant et de la Frisée. Mais, quand j'allais voir Trine en sa maison, longtemps, l'unique, l'entier, le bien-aimé sujet de toutes nos paroles, c'était la merveilleuse promenade avec « l'officier », par ce matin d'été où j'avais mis ma robe lilas, et portais mes petits souliers neufs dans un panier d'osier.

— Dire que sans moi, ne manquait pas d'ajouter la chère Trine pour finir, sans moi, tu n'aurais point goûté cela!

* * *

Voilà ce que conte, sous les vignes de sa cour vitrée, la vieille femme à son petit-fils.

Le jeune homme prend dans ses mains les deux mains ridées dont la peau luisante semble amincie, et où l'on ne voit presque plus rien à l'annulaire de l'alliance usée. Il se lève et baise doucement les deux yeux bleus de l'aïeule, bleus comme des fleurettes.

— Hé! dit la mère-grand, d'une petite voix triomphale, c'est qu'on était audacieux en ce temps-là, quand on s'aimait...

Et c'est l'enfant qui sourit.

LOUIS DELATTRE.

POÈMES

SOUVENT J'AI VU TES YEUX

*Souvent j'ai vu tes yeux, tes yeux tristes d'enfant
A qui l'on a toujours causé beaucoup de peine,
Tes yeux pensifs s'emplit de détresse soudaine
Et me fixer en suppliant ;
Alors, avec un geste, avec un mot plus tendre,
Avec un pauvre geste, avec un pauvre mot,
Je pouvais sans effort arrêter le sanglot
Que je presentais et te rendre
Un peu de confiance ; avec un mot gentil,
Avec un simple geste bien facile à faire,
Mais ce mot-là toujours j'ai préféré le taire,
Je me suis tu, je n'ai rien dit.*

*Quand, par hasard, j'avais ressenti quelqu'émoi,
Moi si cruel, si dur, si brutal de coutume,
Quand ton amour ayant vaincu mon amertume,
J'avais été plus doux pour toi,
Souvent j'ai vu tes yeux tout remplis de tendresse,
Longuement, humblement, sur les miens se poser,
Et, pâles de langueur, mendier un baiser,
Si rares étaient mes carresses ;
Mais aussitôt, fixant ton regard inquiet,
Espionnant sourdement ton angoisse muette,
Je ne répondais pas et détournais la tête,
Et mon sourire se figeait.*

*Le lendemain de certains soirs d'âpre tourment
 Où je m'étais montré plus cruel et plus rude,
 Alors que je venais vers toi par habitude
 Et sans savoir pourquoi vraiment,
 Souvent j'ai vu tes yeux qu'un long chagrin dévore,
 Si tristes et cerclés d'une telle pâleur
 Qu'ils laissaient deviner toute une nuit de pleurs,
 Et cherchant à me plaire encore ;
 Et devant ces yeux-là, navrés, qui souriaient,
 J'aurais dû m'attendrir, vaincu par leur misère :
 Mon mauvais cœur pourtant m'empêchait de le faire,
 Toutes ces larmes m'irritaient.*

*Je te fus bien cruel, hélas ! et tant de jours
 Que tu perdis tout ton éclat, tout ton courage,
 Et tu t'es détournée enfin de mon visage,
 O mon amie, et pour toujours.
 Certaines nuits pourtant de suprême détresse,
 Les nuits où le vent glisse au bord grondant des toits,
 Du fond de ce tragique et lointain autrefois
 Où pleure ma triste jeunesse,
 Ils reviennent encor quelquefois me fixer
 Et me sourire gentiment comme naguère,
 Tes yeux pensifs et doux, tes beaux yeux en prière,
 Et leur flamme un moment baigne mon cœur glacé.*

SOIR DE JUIN

*Ce premier soir de juin est doux, calme et fragile,
 Et lumineux ainsi qu'un soir de plein été :
 O ma sœur, penchons-nous, penchons-nous sur la ville,
 Et sur tout son silence et toute sa clarté...*

*Rien ne bouge dans les jardins baignés de lune,
Et le bruit est léger, musical et confus
Que fait au long des murs la noctuelle brune :
Donne-moi ta main lasse, et puis ne parlons plus.*

*C'est l'heure intense où la vierge ouvre sa croisée,
Car des rêves obscurs ont troublé son sommeil :
Elle presse à deux mains sa poitrine embrasée,
Défaille de langueur, et sa chair en éveil
La fait longtemps gémir ; un instant elle écoute
Au cœur frais des pelouses la frêle chanson
Du jet d'eau qui s'élance, palpite, s'égoutte,
Et son âme frémit d'un étrange frisson ;
Et tout à coup voici que rejetant les voiles
Qui célaient les contours exacts de sa beauté,
Pâle de la pâleur sereine des étoiles,
Elle surgit dans sa jeunesse et sa fierté.*

*O ma sœur, penchons-nous sur le divin poème
De cette nuit tranquille et ne disons plus rien,
Car cette heure est sacrée où l'horloge elle-même,
Moins sonore, palpite au fond du meuble ancien,
Où le parfum de tant de roses s'exaspère,
Où l'étoile se pose aux branches du talus ;
O ma sœur, penchons-nous sur ce soir en prière,
Et puis ne parlons plus, et puis ne parlons plus...*

ERNEST DE LAMINNE.

LE BON CHEVALIER

Pièce en 4 actes et 6 tableaux

(Suite)

DEUXIÈME ACTE

Une salle chez Daniel Sersander. (Automne 1449.)

Vaste pièce où la lumière entre par une large fenêtre bilobée qui occupe le fond, à droite de la grande porte donnant sur la rue. De chaque côté, d'autres portes, plus petites, conduisent dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, BULT

BULT

Pouvait-on se méprendre aux intentions du duc ? Sa visite à la Gilde n'était que politique, nous le savons enfin. Usant de sa prudence coutumière, Philippin voulut, avant que d'agir contre nous, connaître la valeur de nos doyens. C'est un prince avisé, qui n'oublie point et sait attendre. Notre conduite devant Arras lui reste sur le cœur, non moins que l'échec de la gabelle dont il voulut nous frapper. Et voici qu'il décide la séparation des charges de bailli et de superdoyen ; qu'il ordonne, à nouveau, son droit sur le sel, en y adjoignant un impôt sur la mouture et sur le blé.

MARGUERITE

Mais Gand a tout refusé...

BULT

Mais le duc retire tout pouvoir aux magistrats élus par nous, et, d'autre part, il renforce les garnisons de ses places de Termonde, d'Audenarde, de Rupelmonde et de Gavre.

MARGUERITE

C'est la révolte ouverte cette fois.

BULT

Un grand espoir va naître au cœur de la cité.

MARGUERITE

Et d'innies souffrances vont palpiter au sein des foules. Gand interroge le beffroi. On tend l'oreille à la voix du bourdon. Le temps des misères est proche. Bientôt, l'hiver sera aux portes. Déjà le vent d'automne court la plaine et gémit dans les clochers.

BULT

Les semaines d'épreuve sont venues. Ah ! dans le champ de la plèbe le soc patricien veut creuser des sillons ; mais la terre vierge, la terre libre se fera roche plutôt que de s'ouvrir aux désirs du semeur !

MARGUERITE

Que vienne donc, puisqu'il le faut, le long cortège des douleurs, et que chacun de nous, sans murmure et sans plainte, se résigne aux volontés de Dieu... Pierre l'Ermite, prêchant la Croisade, ne trouva-t-il pas les paroles qui élèvent les cœurs et déchaînent la passion du sacrifice ? Vous réveillerez ces accents pour dire l'abnégation des hommes, pour proclamer leur besoin de s'immoler à la grandeur et à la liberté de la terre natale...

BULT

Regardez-moi et songez aux railleries dont on m'accable. Je suis le fou de la Gilde, et ne serai jamais que cela.

MARGUERITE

Qu'éclate la sédition, et les rires, d'eux-mêmes s'éteindront, et il dépendra de vous, uniquement, de les changer en gratitude.

BULT

Comment oserais-je nourrir pareille espérance ? Nos doyens, nos tribuns de demain peut-être, mettront tout leur orgueil en travers de mes bonnes intentions. Je serai celui qu'on charge des mauvaises missions, le valet qui court la ville et porte les ordres,

le pauvre diable bafoué parfois, et rudoyé souvent... Qu'importe, pourvu que triomphent nos efforts, que résistent nos franchises... Quelque chose m'inquiète cependant. Nous avons à notre tête des gens de mérite, certes; ne pensez-vous pas qu'il nous faut plus que cela? Nos chefs n'ont point le prestige qui impose aux foules; ce sont des hommes; Gand a besoin d'une idole.

MARGUERITE

Messire Jacques de Lalaing.

BULT

Oui! (*Après un long soupir.*) Mais je crains bien que le chevalier ne soit et ne demeure, de sentiment, un peu trop loin de nous. Je tremble qu'il ne puisse comprendre l'esprit qui nous anime. Il est d'un autre sang, il est d'une autre race. Puis, tout en lui avoue, aujourd'hui, je ne sais quelles aspirations qui ne sont pas d'ici.

MARGUERITE, *avec indignation et force.*

Et c'est vous qui parlez ainsi de celui dont vous avez, jusqu'à ce jour, exalté la noblesse, la bonté, les vertus!

BULT

Tout cela, je le proclame encore. Si je me tourmente, comprenez-moi bien, si je me désespère, c'est devant le caractère de la passion qui nous arrache celui que le ciel semblait nous avoir envoyé pour notre salut.

MARGUERITE

Qu'entendez-vous par là? (*Avec tristesse.*) Ah! pouvez-vous ainsi vouloir effacer l'admiration qu'en moi vous fites naître?

BULT, *la regardant; après un silence.*

Je ne sais ce qu'il me faut comprendre.

MARGUERITE, *avec déception.*

Et dois-je craindre, moi, de vous trouver, soudain, semblable à tous les hommes?

BULT, *avec douceur.*

Pardon... Nous venons de nous méprendre tous deux, profondément... Moi, douter de l'être en qui

j'ai mis ma croyance, l'avez-vous pu penser?... Vous ne savez donc pas que mes quolibets et mon rire, qui me font honte et mal, j'en ai cherché l'oubli dans le songe des lendemains où se dressait, partout, l'image du.. chevalier, de notre sauveur? Mais voici que le ciel, d'où il nous paraissait venu, ne nous laisse, ici-bas, j'en ai peur, que sa forme terrestre. Ses pensées montent vers le Seigneur, à qui va tout son amour. Et nous n'aurons entrevu, pauvres rêveurs, qu'une chimère dont il ne restera, bientôt, que les visions délicieuses et les regrets.
(*Marguerite tend la main à Bult, comme on frappe à la porte de la rue. Bult remonte et va ouvrir.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, plus JACQUET

JACQUET

Dieu vous garde! (*Il va saluer Marguerite, qui lui fait une profonde révérence.*) Je viens au rendez-vous, que me fixa votre père ce matin, en avançant quelque peu l'heure convenue, il est vrai. J'avais hâte d'apprendre ce que l'on voulait de moi, et si mon impatience est... indiscrete (*Geste de dénégation de Marguerite.*) elle est bien légitime aussi, n'est-ce pas?

BULT

Et tous, nous vous en saurons gré... Je vais courir à la Gilde, afin de prévenir notre superdoyen, très impatient de vous voir. (*A Marguerite.*) Ne vous dérangez pas. Je serai de retour dans un moment. (*A Jacquet.*) Votre serviteur, messire.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BULT

MARGUERITE, désignant un siège à Jacquet.

Prenez place dans ce fauteuil, je vous prie.

JACQUET

Vous êtes mille fois bonne. (*Il s'assied; un silence. Marguerite va pour sortir.*) Je voulais vous deman-

der, Mademoiselle, quelques instants d'attention. Vous plairait-il de m'écouter? (*Marguerite s'incline en signe d'assentiment et prend place en face de Jacquet.*) Je ne puis hésiter à croire que votre père ne vous consulte au sujet de ses affaires... et qu'un peu vous ne soyez la bonne fée de votre ville. N'est-ce point vrai?

MARGUERITE, *avec un sourire.*

Les fées consentiraient donc à vivre parmi les hommes?

JACQUET

Pourquoi non? Quand ce ne serait que pour les aider, pour les secourir. Vous avez assumé une tâche qui n'est pas, généralement, accomplie par des femmes, surtout lorsqu'elles sont jeunes et belles. Ne me rappelez point le nom de Jeanne d'Arc, qui fut une sainte envoyée par Dieu pour la protection du beau pays de France ..

MARGUERITE

Auquel vous devez, sans doute aucun, l'art de tourner les compliments.

JACQUET

Plus ou mieux que cela! Un culte de l'honneur, un très vif attachement à ma foi chevaleresque. Et, n'est-ce point là que j'entrevis vraiment, pour la première fois, un merveilleux idéal!... Nos rêves d'enfant ne connaissent que des images fantastiques ou des tableaux puérils; mais la vie, si nous la voulons aimer, nous conduit vers des sommets toujours plus élevés, toujours plus clairs. Combien me semblent candides et pauvres mes espoirs juvéniles, comparés à l'éblouissant désir que je devais éprouver. Et, pourtant, lorsque je me penche, d'aventure, sur le miroir, trouble déjà, de mes jeunes souvenirs, je ne sais quelle impression de calme, quelles pensées de simple et sereine douceur montent vers moi. Ce qui, le plus souvent, me vient à la mémoire, ce sont les scènes de mon départ, les adieux, avec leur incertitude et leur tristesse. Je vois mon père appuyé à mon épaule, j'entends sa voix, j'écoute ses conseils. Les mots en sont demeurés dans mon cœur. Il disait : « Sachez

que tant que vous êtes plus noble qu'un autre, de tant vous devez être plus noble de vertus. »

MARGUERITE, *avec une certaine précipitation.*

Mais ce... merveilleux idéal dont vous venez de m'entretenir, ce... désir...

JACQUET

Pour avoir porté dans mon âme une pure et sainte extase, il ne laisse pas, tout à coup, de me meurtrir... Oui, il est des heures où les élans de la foi se heurtent à ceux que la nature a mis en nous, à de très bous, de très tendres sentiments. Et, à présent, c'est une souffrance que j'apprends à offrir en sacrifice à cet idéal, à ma tâche de chevalier, à ma gloire de soldat du Christ, à cette Toison d'or qui résume tous mes devoirs envers Dieu et mon souverain... Les joies d'ici-bas me seront refusées... Ah ! c'est bien à vous, rien qu'à vous que j'aurai fait, que je ferai jamais pareil aveu. Vous me comprendrez ; peut-être même ressentirez-vous, un jour, mes regrets et ma peine.

MARGUERITE, *troublée tout d'abord.*

Oh ! très profondément, plus que vous ne pouvez croire, et que je ne saurais exprimer. (*Un silence.*) Ne pensez-vous pas que beaucoup d'entre nous gardent, ainsi, un secret que ni le temps, ni les occasions même ne leur font venir aux lèvres, de crainte d'en altérer la pureté par de banales paroles ?

JACQUET

Merci, pour celles que vous venez de me dire.

MARGUERITE

Quelque chose m'attriste pourtant et m'empêche de partager pleinement vos idées... qui sait ? de les approuver.

JACQUET, *anxieux.*

C'est ?

MARGUERITE

Le motif qui les inspire. Je ne puis m'enthousiasmer pour cette Toison d'or, dont vous vous faites une gloire à laquelle ne répond pas, hélas ! la réalité... Je sais que le duc Philippe l'institua

pour la propagation de la foi et en vue de glorifier la sainte Église; elle lui fut un moyen aussi de soumettre à ses volontés la noblesse, dont il se méfie, et que, par elle, il réussit à s'attacher.

JACQUET

Alors, il me faut donc admettre...

MARGUERITE

Non pas, grand Dieu! que je vous puisse soupçonner de la moindre courtoisie; mais je souffre de vous voir donner, uniquement, loyauté et bravoure à celui qui vous abuse avec tant de constance et de hauteur.

JACQUET

Vous vous méprenez sur les intentions de Monseigneur. Vous le croyez ambitieux sans partage. Détrompez-vous. Son œuvre immense affirme la fière beauté de son esprit et l'élévation de ses vues. Pour mener à bien ses vastes projets, il lui fallut, parfois, se faire violence, et user de sa force en des heures où elle lui fut pénible, j'en suis sûr. Une volonté supérieure commande à de tels hommes. Il n'appartient pas à tous de les juger; mais vous, qui êtes toute lumière, vous, de qui la pensée est pleine de clarté, vous vous devez de comprendre toujours... et d'excuser souvent.

MARGUERITE

L'indulgence n'est un devoir, me semble-t-il, que pour autant qu'elle ne soit pas une faiblesse... Votre duc travaille à une œuvre dont le couronnement fera de lui un très grand prince devant l'histoire. Je le veux. (*Avec une légère ironie qui s'excuse dans un sourire.*) Mais nous, petites gens de Gand, aux aspirations d'étroite et mesquine liberté...ô! sans grandeur et tout égoïste, je vous le concède... que devenons-nous? (*Emue.*) Puis, si ... insignifiants que puissent paraître nos principes d'indépendance, devons-nous oublier que nos pères ont, de tout temps, combattu en leur nom? Le sang qu'ils ont versé n'aurait-il point de prix? Et croyez-vous, enfin, que nous soyons disposés à nous incliner, aujourd'hui, devant les ambitions et les exigences d'un maître?

Gand n'a voulu et ne voudra supporter aucune servitude, ni servir d'autre cause que la sienne propre. (*Un silence. Avec un ton de regret.*) Je vous ai mécontenté?

JACQUET

Pour m'avoir parlé ainsi qu'à un ami? Non...

MARGUERITE

Je vous ai dit des choses bien osées, presque sévères, c'est vrai... Et pourtant, il m'avait semblé que, si jamais il nous était donné de l'avoir, cet entretien que le destin vient de nous accorder, j'y eusse su mettre tout ce que ressent mon cœur et pense mon esprit. (*Avec un sourire.*) Et ce n'était pas, tout à fait, ce que je viens d'exprimer...

JACQUET

Les mots ne sont rien; leur valeur est toute relative. C'est au son d'une voix, c'est à l'émotion qui tremble parfois en elle, c'est à l'expression d'un regard, que se devinent ou se connaissent... certains êtres. Et cela suffit, et cela est bien; car les mots sont trop à la portée de tous les hommes... qui en abusent... Non, je vous sais gré de vous être montrée à moi telle que vous êtes, de m'avoir fait aveu de votre passion de liberté. Je vous approuve. Comme vous, j'aime ce Gand fier de soi autant que la Rome des glorieux consuls et des grands empereurs. Il me serait doux, enfin, de le servir, de lui laisser de moi, lorsque je serai parti, le souvenir d'un ami, presque d'un fils, qui lui fut entièrement acquis et ardemment dévoué. (*Pensif.*) Quand je serai parti, loin d'ici, et non point, comme les Argonautes, à la conquête de la Toison d'or, mais la portant avec moi aux pays d'où nous vint le Sauveur, vers la Terre sainte!

MARGUERITE, *après un silence.*

Une Croisade!... Oui, le projet devait vous tenter. Il vous appartenait de réveiller les ferveurs de la chrétienté, les vertus chancelantes ou indécises, les croyances amoindries. A votre appel, un long écho répondait, comme fait la forêt lorsque le chasseur y donne de la voix. Ce qui semblait éteint allait renaître.

La croix se reprendrait à cheminer par le monde, à suivre le lacet des routes et des chemins, et des sentes ; à traverser les villes, les bourgs, les villages et les campagnes... Oui, sans doute... Mais le règne de Dieu est incontestable, éclatant ; quoi que puissent faire les hommes, ils ne sauraient ajouter à sa grandeur, ni la diminuer... Bult, qui, parfois, me donne un peu de sa science, — car le pauvre ami est bon clerc, sans qu'il en fasse bruit, — Bult m'a conté qu'un chroniqueur français, Villehardouin, parle longuement des profits que firent les chevaliers de la quatrième Croisade, dont il fut. Et ce doit être la coutume, ce partage de butin ! Combien de ceux qui vous suivraient, Messire, vous qui ne voulez et ne voyez que purs principes et préceptes sacrés, n'apporteraient, eux, que leurs vénales intentions... La Croisade ! si lointaine, si incertaine, lorsque tout autour de vous montent les lamentations du peuple, les prières et les gémissements de la foule ; quand, de partout, se lèvent des bras suppliants, des yeux qui n'ont d'espoir qu'en votre bonté, en votre pitié, en votre .. amour !... Y pouvez-vous songer, et le ciel ne s'est-il pas chargé de vous prescrire ici votre devoir ?

JACQUET

Et de nous unir dans son accomplissement !

MARGUERITE

Ah ! nous serions deux, et la tâche que je me suis imposée...

JACQUET

Nous l'exécuterons ensemble.

(Marguerite lui a tendu la main ; il la porte à ses lèvres et la baise. On frappe.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* SERSANDER, BONE,
puis BULT, POTTER et SNOWT.

SERSANDER, à *Jacquet*.

Messire, excusez-moi de vous avoir fait attendre. Bult a dû nous chercher quelque peu. J'étais chez l'ami Bone. Pardonnez-nous.

JACQUET, *tendant la main à Sersander, puis à Bone.*

Comment donc, maître Sersander!... Mais j'ai hâte de connaître les raisons pour lesquelles vous m'avez fait appeler.

SERSANDER

Votre impatience sera satisfaite dans un moment. Nous attendons Potter et Snowt, que Zotje nous doit amener. (*Désignant des sièges.*) Prenez place, je vous prie. Et toi, Marguerite, verse de la bière, mon enfant. Le chevalier de Lalaing ne refusera pas de trinquer avec nous... à la liberté du peuple gantois! (*On frappe. Sersander se lève et va à la porte du fond, dont il soulève le judas.*) Ha, ha! Vous venez de faire diligence, mes amis. (*Il ouvre.*) Entrez. (*Potter, Snowt et Bult descendent et vont saluer Jacquet. Sersander montre des sièges, tout en demeurant debout, appuyé à la table. Après un instant, à Jacquet.*) Chevalier, je ne vous ferai point désirer l'explication qui vous est due. Laissez-moi cependant vous remercier d'être venu à mon premier appel. (*Après un silence.*) Vous devez ne pas l'ignorer, ce n'est point Daniel Sersander qui vous demande ici; c'est le superdoyen, c'est la cité anxieuse, c'est Gand menacé! (*Bone, Bult, Potter et Snowt se sont levés d'un même mouvement.*) Gand, qui s'est souvenu de vos paroles, Messire, de votre chaleureuse déclaration de sympathie. C'est notre ville, c'est notre Flandre qui s'adresse à vous par ma voix... Je ne suis homme ni de beau langage, ni de fines idées; j'ignore l'artifice des périodes sagement combinées, autant que le calcul des pensées savantes. Je suis le magistrat sorti du peuple, élu par lui, et qui, dans la tempête, écoute battre son cœur à grands coups, comme la cloche s'agite dans le beffroi... Et cette cloche, aujourd'hui, sonne l'alarme et vous appelle à notre aide!

JACQUET, *se levant.*

Et, ainsi que je vous le dis au jour de fête de la Gilde, vous me trouvez prêt.

SERSANDER

Nous y comptons... Si nous n'avons pas la science

des phrases adroites et des mots à effet, nous possédons la sûre ressource de la mémoire. Voici donc en quels termes vous nous donnâtes cette amitié dont nous faisons état : ... « Oui, peuple gantois de qui l'âme est pleine de tourmente comme la clarté des cieux flamands, c'est à vous que j'ai fait le rêve d'offrir mon dévouement et mes enthousiasmes... » Ce jour est venu, cette heure est sonnée! Répondez-nous, Messire, si ces paroles que je viens de vous rapporter sont bien les vôtres. Vos lèvres les prononceraient-elles encore, en sentez-vous toute la grandeur et toutes les exigences?

JACQUET

De tels sentiments ne sauraient s'éteindre qu'avec la vie, je pense. Au reste, les affirmations seraient superflues. A cet instant, les actes seuls prouvent la sincérité d'un attachement. J'en réclame l'épreuve... Gand est en danger, m'annoncez-vous; quel ennemi le menace?

SERSANDER

Si vous regardez dans la plaine qui nous entoure, vous ne verrez que bandes armées, gens de guerre, compagnies venues de la Picardie et de l'Artois, garnisons doublées...

JACQUET, *rompant d'un pas.*

Mais, alors...

BONE

Et, pardieu! Sersander, trêve de réticences! On t'a demandé l'ennemi. (*A Jacquet.*) Vous le connaissez : c'est Philippin.

JACQUET, *avec une certaine hauteur.*

Monseigneur.

SERSANDER, *après un regard de colère à Bone.*

Le duc, oui, Messire. Autant vaut aller au fait sans détours, et vous l'aviez compris. Le duc, qui, non content de nous vouloir plier sous de nouveaux impôts, dont vous n'ignorez pas la nature, prétend

nous retirer, de plus, notre pouvoir, à nous, magistrats, qui tenons notre mandat de ce peuple gantois qu'il veut opprimer sans merci !

JACQUET, *après un silence. et se forçant au calme.*

Ah ! mes amis, vous avez eu trop grande hâte d'éveiller le tocsin ; vous partez en guerre sans raison, souffrez que je vous le dise. Ainsi, vous prétendiez vider, par la force, un différend avec votre seigneur, et vous comptiez sur moi pour vous aider contre lui dans vos entreprises violentes ? Vous n'avez pas considéré la félonie que vous attendiez de moi... Non, tout cela est l'expression excessive d'un premier mouvement, rien de plus. Vous n'avez adouci votre mécontentement par aucune réflexion... Songez bien au troupeau dont vous avez la garde. Avant que d'agir, pensez aux foyers, aux femmes, à vos enfants ; prévoyez les misères, la famine, le deuil... Pouvez-vous oublier le fantôme décharné de la Mort, que vous semblez appeler, à qui, en quelque sorte, vous allez tendre sa grande faux impitoyable et avide ?

BONE

Et c'est là tout ce que vous inspire ce Gand en péril auquel... « votre cœur fut acquis dès le premier moment ! » Ce sont vos paroles encore. Donc, on nous enserre, la soldatesque nous enveloppe d'un cercle de fer ; le duc fait peser sur nous sa lourde main décidée, cette fois plus que jamais, à nous briser, à nous jeter pantelants à ses pieds, à nous enlever cette liberté si chèrement payée à tous les moments de notre histoire, et vous nous exhortez à quoi ? à la résignation ! Vos promesses des beaux jours se sont envolées ! Elles sont tombées, comme les feuilles, au premier souffle de l'hiver... Vous nous avez parlé de félonie, je crois. (*Avec ironie.*) Vous nous avez montré les misères, la famine, le deuil, et le... fantôme à la faux... Vous, qui eûtes toujours l'épée à la main, et pour des causes moins belles que la nôtre, j'ignore d'où vous peuvent venir vos scrupules et vos craintes !

JACQUET, *après un geste d'imploration de Marguerite.*

Maître Sersander, je ne veux pas oublier que je suis chez vous ; de votre côté, veuillez vous en souvenir.

SERSANDER, *à Bone qui veut reprendre, avec hauteur.*

Laisse-moi parler, à mon tour. (*A Jacquet.*) Si je désapprouve les termes dont Bone vient d'user, si je vous prie de l'excuser et de m'entendre, je ne puis, toutefois, m'empêcher de vous marquer combien grande vient d'être ma surprise. Vous nous aviez promis votre aide, votre dévouement. Dès lors, nos inquiétudes cessèrent d'exister. Qu'importait l'ennemi, si notre bannière était tenue par votre main loyale et ferme ? Gand devenait invincible et l'avenir était radieux. En effet, livrés à nous-mêmes nous savions mourir ; conduits par vous, nous pouvions vaincre !

POTTER, SNOWT, BULT

Oui, oui !

SERSANDER

Dans une âme, il ne saurait y avoir place que pour un seul amour. Vous avez donné le vôtre à Gand ; vous nous l'avez exprimé, vous nous en avez fait confession, sans contrainte.

JACQUET

Cet amour, je le répète, n'a pas changé.

SERSANDER

Dans ce cas, vous êtes des nôtres et contre qui que ce soit. La menace suspendue sur cette ville vous atteint, vous touche, vous émeut, à l'égal d'un outrage fait à votre propre honneur. Vous comprendrez, par conséquent, que nous ne puissions nous courber devant les inacceptables prétentions du duc Philippe... Il nous garde une vieille rancune, ce qui n'est pas chrétien, et il entend l'assouvir ; mais vous allez nous défendre contre elle, n'est-il pas vrai?... Je vous en prie, ne voyez pas dans cette réunion les

préliminaires de quelque révolte suscitée par des prétentions individuelles. Vous devez sentir toute la mesure de notre sincérité. Ceci n'est pas davantage un complot. Il n'y a, sous ce toit, que des hommes soucieux de conserver à leur cité aimée ses immunités, son indépendance.

JACQUET

Je cherche, vainement toujours, les sujets de votre appréhension. Ce grand danger qui vous menace, où le voyez-vous? Le duc vous veut frapper d'un impôt. Eh, mon Dieu! ne l'avez-vous pas su rejeter, cette gabelle, l'an passé, en vous retranchant derrière des considérations relatives au consentement des Etats de Flandre? Vous y reviendrez, et je vous aiderai, pour le surplus, à aplanir bien des difficultés. De toute façon, ce n'est pas par le fer et par le feu qu'il convient de régler de telles affaires. Vous êtes, je vous l'ai dit déjà, les pasteurs d'un troupeau, et vous avez un maître de qui vous ne pouvez, honnêtement, vouloir méconnaître les imprescriptibles droits.

SERSANDER

D'imprescriptibles droits! et les nôtres? les droits que nos concitoyens nous ont donnés de leur plein gré, et dont nous avons le... devoir d'user? Ces titres, que nous devons bien un peu à nos mérites personnels, ne sont-ils pas la récompense d'une vie de probité, d'abnégation, de lutte, qui peut prétendre recevoir son prix, tout comme l'obstination d'un prince?

POTTER

Nous avons été investis par nos pairs d'une charge à laquelle il nous faut tenir, autant par déférence pour la volonté dont nous la tenons que par juste amour-propre.

SNOWT

On ne rend point une place sans combattre.

SERSANDER

Seuls, nous représentons les véritables intérêts gantois; seuls, nous exprimons les élans de l'âme

flamande, et nous maintiendrons notre action sur les forces de notre cité, lesquelles se reposent sur nous comme nous comptons sur elles. La fantaisie du duc prétend nous retirer nos dignités. J'estime que le peuple est tenu de nous garder celles-ci pour notre prestige (*Ajoutant très vite pour se corriger.*) qui est le sien.

BONE

Les imprescriptibles droits, voilà un adroit subterfuge! Il nous demeure à nous incliner, s'il faut croire messire de Lalaing, qui ne nous refuse pas ses bons services, retenez-le. Mais laissons cela. Le temps des arguties est révolu. (*A Jacquet.*) Il nous importe de savoir si vous êtes pour Gand, ou si vous passez dans le camp de Philippin. De deux choses l'une. (*Sersander veut interrompre.*) Sersander, nous n'avons pas le loisir d'écouter des discours. Il nous faut des affirmations, des faits, des actes. Plus de détours. On est avec ou contre nous; il n'y a point de milieu.

POTTER, SNOWT

Oui, c'est cela! oui!

BULT

Avec ou contre nous!

MARGUERITE

Mes amis, je vous supplie de réfléchir, de penser à votre véritable devoir avant de vous abandonner à vos impulsions, quelles qu'elles soient.

(*Bone a un geste d'impatience. Il se contient cependant, puis regarde Sersander et lui désigne Marguerite des yeux. Un silence.*)

SERSANDER, *allant à sa fille et lui prenant la main, il la conduit jusqu'à la porte de droite.*

Va, mon enfant! nous avons à rester entre nous. Ta place n'est plus ici.

MARGUERITE, *avec imploration.*

Mon père!

SERSANDER, *la baisant au front.*

Va.

(Marguerite sort après avoir regardé du côté de Jacquet, qui demeure absorbé.)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* MARGUERITE.

JACQUET

Je viens de vous écouter, et je fus bien près de me défendre contre vos allégations malveillantes. Rassurez-vous, je renonce à pareille tentative, depuis que j'ai pénétré vos intentions que l'ambition conduit et règle. Je vois en vous, maintenant; je connais vos désirs, et je tremble de lire aussi clairement en vos âmes... Au peuple naïf et confiant, au peuple généreux et crédule, vous jetez, comme une pâture, votre verbe qui l'étourdit, vos assurances qui le grisent, vos promesses qui le transportent. Par là, vous vous gagnez cette puissance vers laquelle aspirent toutes vos pensées. Le grand nom de Van Artevelde vous obsède. Chacun de vous prétend à cette gloire d'être le tribun de demain, le maître écouté et vénéré, le Ruwaert. Et ce mot seul a troublé votre regard et contracté vos lèvres!... Serai-ent-ce, en vérité, les gabelles du duc Philippe qui vous font lever l'étendard de la révolte? Hélas! n'est-ce pas plutôt la menace suspendue sur vos têtes, l'annulation de votre pouvoir, l'écroulement de vos rêves immodérés? Non, ce n'est pas le peuple, ce n'est plus Gand qui se lève pour courir aux armes d'un grand et unanime mouvement; c'est vous qui l'y poussez, qui l'abusez, qui déchaînez la sédition, parce qu'elle doit servir et, surtout, augmenter vos prérogatives... Mes amis, vous vous ressaisirez; vous n'irez pas jusqu'au bout! Non, vous n'avez pu croire que je me prêterais à de tels projets!... Regardez en votre cœur : un égoïsme honteux en allait chasser les vertus civiques. Souvenez-vous, de grâce, que vous vous devez sans réserve au peuple, et sans qu'il se doive à vous en retour.

SERSANDER

C'en est trop, à la fin !

BONE

Ah ! je croyais que jamais elle n'arriverait, cette parole de protestation ! (*A Jacquet.*) Ha, ha ! il vous sied bien, par ma foi, à vous, de nous oser tenir de tels propos ! (*Se tournant vers les autres.*) Nous sommes trahis !... La sûreté, la liberté de Gand nous ordonne de faire ici justice, sans différer. Pour Dieu ! qu'elle soit courte et bonne !

(*Potter, Snowt et Bult s'avancent vers Jacquet.*)

JACQUET, *la main sur la garde de son épée.*

Un guet-apens ! Quoi, c'est à cela que vous m'inveniez chez vous, Sersander ?

POTTER, *à Sersander.*

Qu'on en finisse !

SNOWT

Nous sommes las d'être vos dupes, messire le beau chevalier... sans peur et sans double, ha ! ha !

SCÈNE VI

LES MÊMES, *plus* MARGUERITE

MARGUERITE, *rentrant par la droite.*

Père ! le chevalier de Lalaing est chez toi ; il est venu sur ta demande, ne l'oublie pas !... Bone, Bult, mes amis, à quoi pensez-vous ? Qu'alliez-vous faire ? (*Jacquet, qui avait déjà retiré son épée à demi, la rentre au fourreau.*) Messire, je ne vous ferai pas de reproche ; vous allez où vous conduit votre conscience, et je n'ai pas le droit de la juger. Je déplore, cependant, qu'elle ne vous permette pas de suivre la même route que nous. (*Avec une profonde tristesse.*) La route que nous devons prendre ensemble... Aussi bien, on ne saurait se donner que de tout cœur à notre cause... Nul ne vous retient plus. (*Sa voix s'étrangle aux derniers mots. Un silence.*) Mais

laissez-moi vous rappeler que vous emportez d'ici des choses... confiées à votre loyauté, et dont nous devons vous demander le secret.

JACQUET

Je vous le promets... sur mon honneur... sur ma part de paradis éternel!

MARGUERITE, *après un silence.*

Adieu!

(Jacquet s'incline très bas, puis remonte, précédé de Bult, jusqu'à la porte du fond que celui-ci ouvre avec un mouvement d'humeur. Potter et Snowt se concertent. Bone est allé à la fenêtre d'où il regarde dans la rue. Sersander s'est laissé tomber dans un fauteuil et demeure atterré.)

RIDEAU

VICTOR CLAIRVAUX et FLORIS GHEVAERS.

(A suivre.)

ENQUÊTE

sur la

LITTÉRATURE NATIONALE (1)

(Suite)

INTERVIEW DE M. ARTHUR DAXHELET.

J'avais demandé à Arthur Daxhelet, critique subtil, écrivain délicat, de me caractériser la manière dont en Belgique on juge, selon lui, les livres et leurs auteurs.

Voici la lettre qu'il m'a envoyée :

Cher Monsieur,

Pour le philosophe, il y a évidemment une âme *belge*. M. Alfred Fouillée (2) en a esquissé très sommairement les caractéristiques, et M. Edmond Picard (3), qui s'est efforcé de les déterminer avec plus de précision, est arrivé à formuler à ce sujet quelques indications assez nettes.

Cette âme, telle que l'ont faite foncièrement nos complexes hérédités et que l'ont élaborée et modifiée les siècles passés, cette âme, dis-je, suffit à nous créer une originalité bien marquée, dans l'Histoire déjà, et surtout dans la société européenne des temps présents.

Cependant, les qualités qui la composent et qui nous font un type spécifique, une figure nationale,

(1) Voir nos numéros de décembre et janvier derniers.

(2) A. FOUILLÉE, *Esquisse psychologique des peuples européens*. Paris, 1903, p. 390-392.

(3) E. PICARD, *Essai d'une psychologie de la nation belge*. Bruxelles, 1906.

oserait-on dire qu'elles se soient exprimées dans une littérature proprement *belge*?

Je ne le crois pas.

Quand je lis nos poètes, nos romanciers et nos conteurs, nos dramaturges, écrivant en français — pour ne parler que de ceux-là — je reconnais tantôt la sensibilité wallonne et tantôt la flamande.

Dans la critique, le phénomène du particularisme n'est pas moins constant. Aucune tradition; pas de doctrine artistique ni littéraire, qui corresponde à notre conscience nationale.

Tout au plus pourrait-on nous découvrir une compréhension plus libre et plus large des poétiques et esthétiques nouvelles, ainsi que des mouvements d'âme qu'elles manifestent. Sans doute est-ce une conséquence de cette dualité de race, qui fait que nous nous trouvons fort à propos au confluent de deux grandes civilisations.

Mais cela permet-il de parler d'une critique belge? Je n'aperçois que des activités isolées. Chacun selon la mesure de son intelligence et de son goût, juge, approuve ou condamne. Si des groupes apparaissent parfois, ils sont fondés, hélas! sur la camaraderie ou inspirés par de communes convictions... religieuses ou philosophiques.

Aussi bien, s'il faut en croire les psychologues, ne nous distinguons-nous pas, avant tout, par un « irréductible individualisme »?

De sorte que, peut-être, la meilleure façon d'être *belge*, pour un écrivain de chez nous, c'est d'appartenir étroitement à son terroir, à sa ville, voire à sa paroisse! Que dis-je? C'est d'être lui-même, sans plus!

Mais soudain je m'avise de ceci, qu'il vaudrait mieux chercher les traces d'une âme belge... dans le public qui nous lit. Ici, nous pourrions, je crois, en discerner une et qui serait spéciale. Je parle d'un public, encore clairsemé, qui, n'admirant plus exclusivement les livres de Paris, s'intéresse à ceux que l'on compose chez nous, qui les lit sans parti pris, comme sans enthousiasme de commande, avec une intelligence bienveillante. Ses jugements souvent

m'ont paru attester une réflexion, une modération, une faculté d'assimilation, un peu lente mais sûre, qui sont bien, si je ne me trompe, quelques-uns des traits de notre caractère ethnique.

Bien cordialement à vous.

ARTHUR DAXHELET.

INTERVIEW DE M. MAX DEAUVILLE

Un jeune littéraire ami, dont le gracieux et original talent est familier aux lecteurs de la *Belgique Artistique et Littéraire* : M. Max Deauville veut bien me faire parvenir, spontanément, ces quelques lignes.

Je l'en remercie et les publie bien volontiers, quoique exceptionnellement : je dois forcément limiter l'étendue de cette enquête...

— Que pensez-vous de l'âme bilingue?

— Habituellement je n'en pense rien, mais puisque vous me posez la question, je me sens immédiatement une terrible démangeaison d'en parler, suivant en cela l'habitude qu'a tout honnête homme de discourir sur n'importe quel sujet dès qu'on lui en donne l'occasion.

L'âme de la tribu anthropoïdale qui naît, vit et meurt sur les bords de la Meuse, de l'Escaut, de l'Yser et de l'Yperlée m'intéresse au plus haut degré, puisque je fais partie moi-même de cette curieuse agglomération. Sitôt votre invite, je m'empresse de l'étudier scrupuleusement, dans l'espoir d'y découvrir quelque qualité dont je n'avais encore songé à m'enorgueillir jusqu'à présent.

Et, tout d'abord, mon cher Bonmariage, si vous rencontrez un Belge à l'étranger, je ne vous conseille pas de lui dire en guise de compliment : « Oh! vous, vous êtes bien Belge, il n'y a pas à le nier. » Vous aurez peu de chances de luicauser en ce faisant un bien vif plaisir, car de même que l'homme est un singe honteux, le Belge aime à cacher ses origines. Tel se félicite d'avoir l'air Anglais, tel autre de passer

pour un Parisien accompli. La qualité générique d'étranger est fort prisée parmi nous, quelle qu'en soit l'origine. Aussi d'un esprit dégagé de tout parti pris et jugeant les choses de haut nous poserons, si vous le permettez un premier axiome : « Le Belge se distingue du Péruvien et du Serbe en ce qu'il n'est pas fier de sa nationalité. »

Souvent j'ai entendu dire, vous aussi peut-être : « Mon pauvre vieux vous ne pouvez croire combien nos compatriotes sont mal vus à l'étranger. On nous considère tout simplement comme des filous. Moi qui étais fort bien reçu dans la société anglaise, elle m'avait même pris en très grande affection, j'en ai tellement entendu parler que j'en étais honteux pour les nôtres. » Naturellement vous et moi nous étions exclus de cette appréciation. Le Belge est né naïf. Dans un cercle cosmopolite il se trouble vite, et pour garder une contenance, il dit du mal des chemins de fer de son pays.

Faut-il passer du général au particulier? Près des bocks aux cravates mousseuses, dans un café des environs de la place de l'Opéra, admis dans quelque cénacle, notre littérateur indigène exprimera facilement le dégoût qu'il éprouve pour ses semblables, et fera remarquer avec justesse que l'on appelle auteur belge celui qui n'a pas encore eu une œuvre jouée à la lumière des rampes lutésiennes, événement qu'il attend avec impatience pour tenir du théâtre bien boulevardier.

Ayant fort peur que l'on se moque de lui, le Belge est naturellement méfiant, il va à l'encontre des brocards et des saillies en livrant ses frères en pâture, espérant de la sorte calmer la verve humoristique qu'il redoute pour sa chère personne. Il le fait d'autant plus aisément qu'il n'admire pas volontiers ses amis. Aussi y a-t-il presque autant de genres de littérature chez nous qu'il y a d'auteurs qui en valent la peine, tous ne sont pas personnels, mais, lorsqu'ils imitent, ils cherchent leurs modèles en dehors des lignes frontalières.

Pourtant, derrière ce rempart de défiances et de craintes se cache-t-il une âme particulière? Je le

crois. Lorsque nous lisons les vers des plus caractéristiques d'entre les nôtres, je veux parler d'Emile Verhaeren et de Guido Gezelle si proches l'un de l'autre comme inspiration et vision des choses, nous sentons que veille une poésie vivace, amoureuse des formes et des couleurs, chair débordante de vie et de joie brutale mal enveloppée dans les voiles endeuillés de l'ascétisme et de la réforme. Entourée des bacchantes sensuelles de Rubens, qui dansent au milieu d'une nature grasse et débordante de vie, au son aigre des fifres espagnols omis de leur flamme de sang, rêve l'âme exaltée de Guillaume le Taciturne.

Je suis heureux, mon cher ami, que vous m'ayez demandé un avis, ma tête est lourde encore des profondes pensées que je dois à votre curiosité. Je possède aussi quelques aperçus curieux sur l'âme Angevine et celle du Poitou, je les tiens à votre disposition. Et je termine en me rappelant avec une joie sans mélange qu'en dessous du lion d'or farouchement dressé sur fond de sable afin que de nous servir d'écu, un fin ironiste a gravé comme devise : « L'Union fait la Force... »

MAX DEAUVILLE.

INTERVIEW DE M. HENRY MAUBEL.

M. Henry Maubel est un esprit d'une rare noblesse. Voici longtemps qu'il travaille à l'écart, loin du monde des lettres, à une œuvre théâtrale importante qui comprend déjà trois pièces curieuses : *Etude de jeune fille*, *Les Racines*, *L'Eau et le Vin*. Mieux que tout autre il est parvenu à marquer dans son théâtre les nuances de sentiments. L'action dramatique y est largement sacrifiée aux émotions de la vie intérieure, et les mots, dont se servent tant de curieux personnages, presque impuissants par délicatesse, ont l'air de marcher sur la pointe des pieds. M. Henry Maubel a le mérite immense d'avoir fait du théâtre et surtout du bon théâtre avec tout ce qui n'est pas théâtral... C'est là un paradoxe qui réussit quelquefois. L'aventure de M. F. de Curel qui,

parce qu'il a un vague mais puissant génie, ne s'est pas donné la peine de développer son talent ni d'adapter son moyen d'expression aux éternelles et légitimes nécessités du théâtre, aurait dû faire réfléchir M. Maubel aux périls de l'expérience qu'il tentait...

M. Maubel s'en est néanmoins, dirait-on, douté, car il a acquis incontestablement un don de réalisation dramatique original, qui rendrait plus supportable à la scène *L'Eau et le Vin*, voire même les *Racines*, que ne le sont les admirables pages de la *Fille sauvage* ou de *Le repas du lion*.

Il conviendrait peut-être encore, pour placer exactement le rare talent de M. Henry Maubel, de parler du *Saül* d'André Gide, et de *La Ville*, et de *Tête d'Or* ou de ce pur chef-d'œuvre : *La jeune fille Violaine*, de M. Paul Claudel.

Mais l'espace me manque et j'ai hâte de rendre compte ici de ma conversation avec M. Henry Maubel...

— Je ne puis nier, m'a-t-il dit, que la Belgique, ainsi que vous l'a dit M. Iwan Gilkin, soit, au point de vue politique, un « tampon ».

Mais je ne vois pas ce qui permet aux protagonistes de l'âme belge d'inférer de là qu'une confusion lente entre la race flamande et la race wallonne crée, en quelque sorte, une race nouvelle, dont le génie serait non plus gau!ois ou germanique, mais nettement belge... Jamais, me semble-t-il, l'antagonisme politique et l'antipathie qu'ont les deux races qui peuplent notre pays, n'ont mieux atteint leur apogée qu'aujourd'hui. Littérairement toute confusion est impossible...

Je ne nie pas, notez, la part de germanisme que nous avons en nous. Elle est considérable. Voyez Liège. Les Liégeois s'intitulent volontiers les Parisiens de la Belgique. Eh bien, il n'y a pas une ville qui ait plus subi l'influence germanique que Liège!... La Meuse est parallèle au Rhin! Mais cette influence germanique ne peut pas nous servir de prétexte pour nous écarter, comme tant l'ont fait, de la tradition française quant à la forme... La langue doit rester

pure... Ecrivains de langue française, nous sommes avant tout, évidemment des écrivains français... régionaux? peut-être...

Deux choses nous sont propres, voyez-vous, et je tiens à y insister : C'est d'abord un sens de l'intimité plus profond que ne l'ont les autres... Nous ne sommes jamais seuls avec nous-mêmes... Nous ne craignons ni de nous analyser ni d'affronter la solitude... Nous avons une pureté de sentiments, presque une ingénuité, qui paraîtrait niaise aux Parisiens plus cultivés et plus avertis...

C'est, en second lieu, un sentiment de communication plus directe avec la nature... elle nous pénètre comme nous la pénétrons...

Je crois que Séverin, que Verhaeren, que moi-même nous devons beaucoup plus aux impressions que nous ont données les spectacles de la nature, qu'à toute autre source d'émotion... J'en excepterais pour moi la musique, qui est la véritable source de ma vie intérieure.

Je crois, vous dis-je, qu'à part Giraud, qui, malgré son tempérament flamand, est avant tout un aristocrate, un artiste de culture et de raffinement, et Gilkin, artiste de pure volonté et d'intelligence qui s'est fait par les livres, nous devons trouver l'origine de nos dons poétiques dans nos fréquentes communications avec la nature... Séverin a eu un vers admirable :

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois !

En général, au point de vue poétique, l'artiste belge a un sens de la vie solitaire et intérieure, bien plus profond que le Français.

Le Belge vit avec lui-même. Le Français avec ses semblables.

— Et le roman? cher monsieur.

— Pour le roman je crois que chacun de nos romanciers est un évocateur d'un milieu qui lui est propre... Art tout à fait pictural chez les Flamands, psychologique chez les Wallons... Le malheur est que je ne connaisse pas assez bien le milieu et les origines de chacun de ces artistes pour en parler plus à fond...

Lemonnier me semble un *Brabançon*. C'est bien le Brabant qu'il excelle le mieux à dépeindre... Eekhoud évoqua évidemment la Campine, mais d'une façon combien personnelle. Les paysages ne sont pour lui que des états d'âmes tragiques.

Des Ombiaux est bien un Wallon puisqu'il raconte surtout des histoires...

Demolder est un Flamand. C'est surtout un transpositeur d'images.

— Et le théâtre?

— Voilà une conversation qui pourrait nous mener bien loin!

Et je pensais, en effet, qu'il n'aurait pas été banal de voir l'auteur de *Mon commandant est un martyr*, et de l'*Ecole des satyres*, discuter théâtre avec l'auteur de *Les Racines* et l'*Etude de jeune fille*.

— Je vais donc simplement, me dit M. Henry Maubel, vous dire où vont mes préférences...

D'abord Maeterlinck, toute son œuvre, sauf *Joyelle* et *Monna-Vanna*, les moins personnels de ses drames, qui y sont véritablement parasites...

Puis Van Lerberghe dans les *Flaieurs* et surtout dans *Pan*.

— Et vous-même...

— Vous voulez que je parle de moi?

— Sans doute...

— Je vous ai déjà dit que je devais beaucoup à la musique... Il n'est donc pas étonnant que mon théâtre soit avant tout un théâtre de nuances, de sentiments... J'y recherche un équilibre constamment rompu entre la sensibilité et la conscience. *L'Eau et le Vin* est-ce autre chose? .

Ajoutez un côté de scrupule qui est bien propre au théâtre de chez nous... J'entends par là le souci d'une atmosphère psychique, morale, dans laquelle baignent mes personnages. J'oppose l'*esprit humain* à l'*esprit de société* qui est le fond du théâtre français.

Et nous causons encore de beaucoup de choses... M. Henry Maubel trône dans le nuage bleu de la fumée d'une cigarette éternelle à ses lèvres... Il parle

comme dans un rêve, mais ce qu'il dit est particulièrement attachant... Aussi quand le coup d'une heure vient m'avertir qu'il y a une demi-heure qu'un ami m'attend pour déjeuner avec lui, suis-je réellement abasourdi de voir comme le temps passe vite ! Oh ces idéalistes !

Et c'est à regret que je prends congé de M. Maubel, dont la conversation formerait un étrange contraste avec celle de mon imminent commensal.

INTERVIEW DE M. VALÈRE GILLE.

J'ai rencontré mon ami, M. Valère Gille, Montagne de la Cour, comme un après-midi de flâne touchait à sa fin.

Il marchait à pas pressés, un manuscrit sous le bras...

— Je vais mettre cela à la poste, me dit-il...

— Je vous accompagne ?

— Volontiers...

Chemin faisant, j'eus l'indiscrétion de lire l'adresse que portait le manuscrit : *M. Truffier, 8, avenue Victor Hugo, Paris.*

Je supposai immédiatement qu'il s'agissait de théâtre, de théâtre en vers...

La perspective d'une lecture de cette pièce en vers, même étant de M. Valère Gille, subtil et spirituel poète, au lyrisme des plus adroits, était pour me terrifier plutôt, car, généralement, les pièces en vers ont cinq actes, et je suis de ceux qui préfèrent les voir que les entendre... Aussi, dès que l'employé des postes eut pris possession du précieux document, poussé-je un profond soupir de soulagement. .

— Vous aviez peur d'une lecture ? fit l'auteur de la *Corbeille d'octobre.*

— Rassurez-vous, fis-je...

— Il est vrai que vous auriez toujours pu vous en venger en me mettant sur la sellette à propos de votre enquête...

M. Valère Gille ignore évidemment qu'on ne joue pas plus avec les interviewers qu'avec le feu...

Aussi, saisissant la « balle au bond », eus-je l'idée de l'interviewer...

Où cela? Comme j'avais affaire à un bien charmant homme, et au seul qui, parmi la gendeletrie nationale, ne porte pas la rosette sur le revers de son paletot, je lui proposai une tasse de thé à l'hôtel Métropole, un des seuls endroits de Bruxelles où l'on pourrait se croire à Nice par les monotones fins d'après-midi... laquelle tasse de thé se traduit par du chocolat, des brioches, et un *champagne cup*.

— Je ne pouvais tout de même pas, dis-je à M. Valère Gille, vous offrir un lambic ou un faro, même en vous *interviewant* sur l'âme belge.

M. Valère Gille sourit, puis, allumant une cigarette :

— Est-ce qu'elle existe?

— Je ne sais, mais je crois...

— En ce cas, montrez-la moi! L'avez-vous vue...

— Mais MM. Gilkin, Verhaeren, Lemonnier et Carton de Wiart m'ont juré son existence...

Mon interlocuteur hochait la tête :

— L'existence de l'âme belge démontrée par la production littéraire d'une dizaine ou d'une quinzaine d'intellectuels, ça me paraît joyeux.

L'âme belge? Mais il faudrait une communauté de mœurs, de coutumes, de goûts, d'aspirations, de langue surtout, ayant façonné chaque individu depuis des siècles.

Or, considérez la Belgique : Deux races distinctes, ennemies même, la peuplent; l'une d'origine germanique, l'autre d'origine gallo-romaine. Mettez un paysan campinois à côté d'un censier ardennais...

Le savant historien Vanderkindere a montré dans son ouvrage : *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*, les différences ethniques qui existent entre les habitants des provinces flamandes et ceux des provinces françaises. Un autre historien, non moins savant, M. Pirenne, a reconnu, à travers une communauté politique, l'individualité persistante des deux races qui occupent notre sol.

Donc, deux races opposées, deux langues sans affinités entre elles, voilà la Belgique. Et l'on veut doter ces deux races d'une âme commune!

— Voilà de l'Ethnographie... Mais au point de vue des lettres?...

— Dans le domaine littéraire, même dualité : deux modes de sentir et de s'exprimer : Pirmez et De Coster. Voyons, y a-t-il plus de différence entre Walt Whitman et Desbordes-Valmore qu'entre M. Verhaeren et M. Séverin? Et notez que je prends mes exemples parmi des écrivains qui se servent de la même langue. Ce qui pourrait faire illusion.

— Cependant, certains d'entre nous croient à la littérature nationale?

— Ce qui a donné naissance à la croyance en l'âme belge, c'est, à mon avis, la littérature spéciale des écrivains de race flamande écrivant en français. Ceux-là, tout comme les Alsaciens, font figure originale dans la littérature française. Mais pourquoi les prendre pour exemples de l'âme belge? pourquoi leur donner le pas sur les autres? On sacrifie encore une fois la partie française de la Belgique.

— Je croyais pourtant, dis-je, que la loi mettait Flamands et Wallons sur un même pied d'égalité?

— Peut-être, mais je vous ferai observer que presque tous les nationalistes de la littérature sont des fanatiques de l'art flamand...

Les partisans de l'âme belge, vous voulez savoir ce que c'est? Ce sont des flamingants honteux. Grattez-les un peu et vous retrouverez ces quakers qui proclament la décadence de la France, crient à la pornographie et ne voient dans tout le théâtre français qu'un théâtre d'adultère. Ils oublient le théâtre incestueux : *Phèdre*.

— Mais n'y a-t-il pas des esprits distingués qui ne revendiquent que l'autonomie de notre littérature?

— Pourquoi vouloir à tout prix et malgré tout, par une sorte de nationalisme cantonal, une littérature belge, originale, une et indivisible? une petite littérature française dans la grande?

— Sans doute, mais je crois à la possibilité d'une littérature régionale telle la littérature lorraine ou la littérature poitevine.

— Gardons-nous d'une littérature régionale qui flatterait notre médiocrité... Regardons par delà nos frontières; élargissons notre horizon; voyons grand. Nous avons déjà assez d'écrivains qui nous racontent sans mesure les aventures du bossu de Vollezeele, du pied-bot de Jandrain-Jandrenouille, ou qui décrivent une partie de quilles ou de vogel-pick. Cette littérature d'almanach offre peu d'intérêt.

— Ce n'est pas bien dangereux, insinuai-je.

— Si, c'est dangereux. La croyance en l'âme belge, vous savez à quoi ça nous mène? Ça nous mène tout droit à une littérature officielle, à une littérature d'Etat où les barbarismes feront concurrence aux impropriétés de termes. Nous aurons un style national surchargé de métaphores provinciales. On célébrera un jargon de terroir et on accordera des faveurs à qui aura le mieux jargonné.

M. Valère Gille, ayant allumé une nouvelle cigarette égyptienne, repartait :

— Que l'on retrouve, exceptionnellement fusionnés, dans l'un ou l'autre de nos écrivains les deux caractères de l'âme flamande et de l'âme wallonne, c'est parfait. Mais ne concluons pas. Une hirondelle ne fait pas le printemps — ni même une buse.

Ne réclamons pas pour nos écrivains une commune âme belge. Soyons nous-mêmes Formons des littérateurs et non une littérature. Que cette dernière soit libre, multiple, diverse. C'est la qualité que lui reconnaissait M. Faguet dans un article de la *Revue*, paru en 1906.

Tenez! voyez vous-même. J'en ai justement la découpe sur moi. Elle m'a servi pour la préface des *Figures contemporaines* :

M. Valère Gille tira d'une fine pochette de maroquin un feuillet qu'il me tendit :

« Qu'ils sont intéressants les écrivains de ce petit pays si admirable (entre autres choses) par son activité littéraire et son ardent amour des lettres! Ils

» ont avant tout ce mérite extraordinaire de vouloir
» être eux-mêmes et d'y réussir... La Belgique est le
» pays de l'indépendance nationale, de l'indépen-
» dance politique et de l'indépendance littéraire. C'est
» un beau pays. L'écrivain belge est profondément
» individualiste, et c'est beau le pays où, comme en
» Amérique, chaque croyant est une église, chaque
» littérateur est une école. »

Lorsque j'eus pris connaissance de ce texte, M. Valère Gille ajouta :

A considérer la production littéraire de la Belgique, M. Faguet apportait encore une fois cette admirable clarté et cette merveilleuse clairvoyance qui sont parmi les plus hautes qualités de son esprit.

Oui, pas de littérature nationale, pas de littérature officielle, pas d'originalité belge, pas d'âme belge!

En cette matière, comme en le plus de matières possibles, criions comme au temps glorieux de la *Jeune Belgique* : Vive la liberté individuelle!

Certes, défendons notre « nationalité » belge dans le domaine politique; mais dans le domaine littéraire soyons Flamands ou Français le plus magnifiquement.

— Pourtant, sans les citer je connais maints poètes et prosateurs, flamands de race, et qui ont donné des livres français fort curieux.

— J'ai un jour entendu Elysée Reclus regretter que notre poète le plus réfractaire au génie français n'ait pas écrit en flamand. Il avait raison. Les bâtards littéraires n'auront jamais qu'un succès de curiosité; leur gloire sera éphémère et locale.

— En résumé?

— Ma conclusion? Que les Wallons s'efforcent d'être Français, purement Français, Français comme le prince de Ligne; que les Flamands restent Flamands et écrivent en flamand, ou bien — s'ils jugent cet idiome indigne de leurs ambitions — qu'ils se pénètrent du génie latin, comme M. Alberd Giraud, par exemple, qu'ils s'assimilent la culture française, qu'ils deviennent des écrivains français, avec, en plus, cette saveur particulière qui leur restera de leur

origine étrangère. Mais, de grâce, pas de produits hybrides. Le mulot est stérile.

M. Valère Gille, qui avait parlé d'abondance, se tut. La musique des tziganes se faisait berceuse, et je cessai de prendre des notes. Nous causâmes en fumant des cigarettes. J'ai, depuis le commencement de cette enquête, fumé les cigarettes de presque tous nos hommes de lettres. Celles de M. Valère Gille, embaument l'ambre et le miel. Elles sont incomparables. Elles sont douces comme sa poésie. Et j'énonçai gravement : « Les cigarettes, c'est l'homme. »

— A propos, me dit M. Valère Gille, au moment où je prenais congé de lui, si vous rencontrez mon ami Gilkin, rappelez-lui de ma part qu'Erasmus était Hollandais et non Belge, Erasmus roterodamus.

INTERVIEW DE M. CAMILLE LEMONNIER.

Je crois que M. Camille Lemonnier a donné une synthèse assez précise de son opinion dans une admirable évocation de la vie belge, parue récemment dans les *Annales politiques et littéraires*. J'y renvoie les petits et les grands cousins de M^{me} Yvonne Brisson-Sarcey.

Voici comment le maître m'a confirmé ses convictions :

— Mon opinion sur l'âme belge? C'est d'abord qu'il y a une âme belge, comme il y a une âme française, allemande, scandinave, slave, suisse, turque, etc... C'est aussi que cette âme belge nous a permis d'écrire des livres qui ne ressemblent pas à ceux qu'on publie ailleurs.

INTERVIEW DE M. MAURICE WILMOTTE.

M. Maurice Wilmotte est un universitaire, c'est-à-dire un esprit distingué, subtil, et quelque peu carthaginois dont la gravité cache beaucoup de choses que nous révèle trop peu le sourire qu'il voudrait sceptique.

Je lui ai écrit pour prendre rendez-vous. Il m'a répondu qu'il causerait volontiers avec moi de tout, sauf de l'âme belge; qu'il s'était mille et mille fois expliqué à ce sujet... Nous savons tous qu'il est aussi opposé que possible à tout ce qui touche au nationalisme littéraire...

J'ai rencontré M. Wilmotte.

— Hé bien, cher Monsieur?...

— L'âme belge! c'est vrai, vous savez ce que j'en pense.

— Vous voudriez la tuer, même si elle existait, n'est-ce pas? Je le dirai dans mon enquête...

— Surtout n'en dites pas plus!

Et voilà qui est fait.

INTERVIEW DE M^{me} JEAN DOMINIQUE.

M^{me} Jean Dominique et M^{me} Blanche Rousseau, sont les deux seules femmes de Belgique qui n'exercent pas le métier d'hommes de lettres. Elles ne sont pas féministes... peut-être parce qu'elles connaissent beaucoup trop les femmes...

Mesdames, respectueusement je vous salue au nom de la grâce souveraine, de la sincérité du cœur, et du bon goût!

Et voici ce que m'écrit l'auteur de la *Gaule blanche* :

« Je vois bien qu'il y a chez nous un génie flamand, d'une part, un génie wallon, de l'autre, et qu'ils n'ont rien de commun. Je vois aussi qu'il y a des artistes de culture et de talent tout français, je veux dire tout aussi français que certains écrivains normands, marseillais ou pyrénéens. Mais s'ils sont de Belgique ce sont des écrivains belges évidemment.

» Vues de loin et considérées dans l'ensemble, il me paraît évident que toutes ces œuvres nées en Belgique et restant absolument distinctes entre elles quant à l'inspiration et à la forme *waltonnes*, d'une part, *flamandes*, de l'autre, et *ni flamandes ni waltonnes*, forment pourtant un tout dont les caractères essen-

tiels s'affirment indépendants des autres littératures et qu'il faudrait une longue étude pour dégager lucidement.

» Je n'ai aucune opinion sur la littérature féminine en Belgique parce que je ne la connais pas.

» Elle est toute, pour moi, dans l'unique et si personnelle figure de M^{me} Blanche Rousseau. On sait trop que je lui suis intimement et intellectuellement liée pour que j'insiste, ici, sur la valeur de son œuvre et la qualité de son art : on ne pourrait se défendre de me supposer partiiale. Et comment me défendrais-je ?

» Pourtant c'est bien cela que je veux affirmer : il n'y a qu'elle.

» Bien cordialement vôtre

» JEAN DOMINIQUE. »

INTERVIEW DE M. FERNAND SÉVERIN.

Et voici l'opinion du cher et grand poète Fernand Séverin, dont les vers ennuiant la jeune génération symbolarde comme si c'étaient tout simplement des vers de Racine :

— Il y a chez nous, c'est évident, une race flamande et une race wallonne... il se peut que les caractères de l'une déteignent sur les caractères de l'autre, mais ce n'est certes pas là une notion suffisamment définie pour qu'on puisse définir par elle une âme belge. D'autant plus, cher Monsieur, qu'à côté d'écrivains ayant subi cette double et réciproque influence il y a des écrivains ayant subi tout simplement l'influence française...

— Et ils sont nombreux, s'exclame Albert Giraud, qui assiste à l'entretien.

— En tous cas, me dit M. Séverin, un écrivain flamand est quelque'un de définissable. Un écrivain wallon pas.

— Ne pourriez-vous pas pourtant essayer de définir le Wallon ?

— Je vois mieux ce qui lui manque. Peut-être un certain sens de la psychologie, une sentimentalité

bon enfant lui est-elle propre, mais l'émotion lyrique puissante, le coloris lui sont inconnus.

— Un nom?...

— Pirmez : peut-être.

— Verhaeren, dis-je, n'a-t-il pas réussi dans ses *Héros* une formule vraiment belge?

— Peut-être, mais n'oubliez pas qu'il l'a fait volontairement, et qu'il s'est soumis à certaines influences, délibérément. Lemonnier aussi, du reste.

Ayant communiqué — selon l'usage — les épreuves de son interview à M. Fernand Séverin, celui-ci me fait parvenir en réponse cette lettre que je crois bien faire de publier :

Cher Monsieur Bonmariage,

Je reçois à l'instant les épreuves de votre interview, que vous avez la gentillesse de me communiquer.

Ai-je vraiment été, dans mes réponses, aussi tranchant, aussi sommaire, aussi simpliste? J'en suis frappé et un peu confus, en vous lisant. Ou bien je me serai mal exprimé, ou bien c'est vous, cher monsieur, qui voulant être bref et ne donner que l'essentiel de notre interview, avez, bien innocemment, travesti ma pensée.

Ai-je vraiment cru devoir affirmer l'existence de la race flamande et de la race wallonne? Ce n'était guère nécessaire, il me semble.

Je crois avoir été plus catégorique que vous ne le dites en ce qui concerne l'influence de ces deux races l'une sur l'autre. Cette influence me paraît *inévitabile*, dans des proportions variables et difficiles à évaluer, et c'est de cette influence réciproque que *doit* naître, *fatalement*, une façon de sentir et de penser, une mentalité collective, que vous appellerez *l'âme belge*, si vous aimez cette appellation. Mais cette âme belge me paraît être jusqu'ici quelque chose d'encore assez mal déterminé... Et je ne vois pas d'œuvres qui en soient la manifestation, l'expression décisive, péremptoire...

Je crois d'ailleurs vous avoir dit aussi qu'on me paraît exagérer beaucoup l'influence de la *race*.

Il semble vraiment, à en croire certains critiques, qu'un artiste soit un être dépourvu de toute liberté, servilement soumis aux influences. La *race* a peu de chose à voir, selon moi, dans l'œuvre de tel ou tel écrivain que je pourrais citer. *Nous sommes*, beaucoup plus qu'on ne le croit communément, *ce que nous voulons être*. Verhaeren et Giraud sont aujourd'hui deux poètes fort dissemblables; ils l'étaient moins au début de leur carrière littéraire. L'un et l'autre a *choisi* sa voie. De ces deux Flamands, l'un a développé, cultivé ce qui en était le plus flamand, le plus barbare (et je n'entends nullement diminuer Verhaeren en parlant de la sorte); l'autre s'est délibérément civilisé, discipliné, soumis aux influences latines... Encore une fois on exagère l'influence de la race. Nous sommes, *dans une assez longue mesure*, ce que nous voulons être.

Vous me faites dire que certains écrivains ont subi *tout simplement* l'influence française. C'est excessif. *Principalement* serait plus exact.

Vous ai-je vraiment dit que *l'émotion lyrique puissante* manquait au Wallon? Je ne le crois pas. Comment aurais-je pu être aussi catégorique? De ce que la Wallonie n'a pas produit jusqu'ici un *puissant poète lyrique*, s'ensuit-il qu'elle n'en puisse produire?

Enfin, vous me faites dire qu'un écrivain wallon « n'est pas quelqu'un de définissable ». Ce n'est pas très clair. Faut-il entendre qu'il est difficile d'établir *a priori* les traits caractéristiques de l'âme wallonne parce que jusqu'à présent elle ne s'est pas suffisamment manifestée dans des œuvres littéraires? Soit. Mais un écrivain tel que Delattre, ou Krains, ou des Ombiaux, est « quelqu'un de définissable », je pense. Faites-y attention, votre phrase n'est pas claire.

Au fond toutes ces discussions de race et d'âme sont parfaitement oiseuses, avouez-le. A se demander anxieusement s'ils ont l'âme flamande ou wallonne, ou belge, nos écrivains gaspillent un temps précieux, qu'ils feraient mieux de consacrer à écrire.

Je m'arrête donc, en vous priant, mon cher mon-

sieur Bonmariage, de vouloir bien apporter à votre interview les rectifications, les atténuations, les compléments, que je viens de vous signaler, et qui sont à mes yeux d'une grande importance.

Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause et croyez à mes sentiments bien cordiaux.

FERNAND SÉVERIN.

INTERVIEW DE M. ALBERT GIRAUD.

— Mon cher Giraud, je vous salue au nom de la poésie triomphante et je vous prie, avant que je m'installe dans l'un de vos profonds fauteuils, d'approcher le carafon de kummel et de me donner l'un de vos longs cigares de marchand d'esclaves afin que je puisse fumer et parfaire mon attitude en vous écoutant me parler de l'âme belge.

C'est en clamant cette phrase impérative que j'entrai chez l'auteur de *Pierrot Narcisse*. La pensée de mon ami devait s'égarer *hors du siècle* à cette instant mémorable, car en entendant ces mots *âme belge* le lorgnon lui tomba du nez...

— Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il en les ramassant, voulez-vous un peu de *fleur d'oranger*?

J'eus toute la peine du monde à convaincre Albert Giraud que je n'avais pas d'intentions matrimoniales et que mes facultés jouissaient de leur équilibre habituel...

— Que pensez-vous de mon enquête?...

— Singulière besogne pour un auteur dramatique.

Puis, se reprenant :

— Ce que je pense de votre enquête?... Qu'elle est aussi inutile qu'intéressante!... Ah! c'est bien amusant!... Qu'on se figure vingt écrivains, dont c'est le métier de connaître le sens des mots, se disputant autour d'un vocable dont ils n'ont pas pris soin de déterminer la signification, et pateaugeant, pateaugeant!... Supposez des peintres qui discuteraient peinture et qui prendraient le vert pour le bleu!...

L'âme belge!... Qu'est-ce que cette âme-là?... Ses parrains prétendent l'avoir trouvée dans un chou, chez M. Pirenne... Le plus plaisant de l'histoire. c'est que la théorie de l'art belge ne se trouve nullement dans les livres de M. Pirenne... Michelet, lui aussi, prétendait, de la meilleure foi du monde, avoir lu des textes qui n'existaient pas... L'âme belge, si elle existait, serait le produit croisé de l'âme flamande, qui existe, et de l'âme wallonne, qui existe aussi... Eh! bien, cette prétendue âme belge, je demande non pas qu'on me la démontre, mais qu'on me la montre!... Les raisonnements et les théories, je m'en fiche... Montrez-moi des écrivains, montrez-moi des œuvres qui soient le produit croisé de l'âme flamande et de l'âme wallonne!... Il paraît que c'est difficile, car, jusqu'à présent, on ne m'a rien montré!...

— Et l'interview de M. Iwan Gilkin?

— Je ne l'avais pas oubliée... M. Iwan Gilkin, pour le talent poétique duquel j'ai une grande estime, est un idéologue qui s'amuse... Oui! ça s'amuse quelquefois, les idéologues!... Dans le temps, le poète de *La Nuit* caressait le rêve de reconstituer le royaume de Basse-Lotharingie... Aujourd'hui il rêve de donner une âme belge à la littérature française de chez nous... « Je ne fais, dit-il, qu'appliquer à la littérature la thèse historique du professeur Pirenne... » C'est paradoxal et dangereux d'appliquer des thèses historiques à la littérature... Ça lui va comme un bonnet de professeur à une tête de belle femme!... La Flandre et la Wallonie, d'après M. Gilkin, ont une fonction intellectuelle parallèle à leur fonction économique, qui est de faciliter les échanges entre le monde latin et le monde germanique... Soit!... Nous sommes une grande route, un comptoir, un marché... C'est vrai au point de vue économique, mais au point de vue littéraire?... Si c'était vrai au point de vue littéraire, nous verrions les Belges traduire en français les livres allemands et en allemand les livres français... Or, nous sommes le peuple qui traduit le moins!... Si c'est ainsi que nous facilitons les échanges intellectuels entre le monde latin et le monde germanique!... Les Hollandais, eux, sont des traducteurs... Au-

raient-ils, en 1830, attrapé l'âme belge?... Soutiendra-t-on que, parce que, depuis 1830, Flamands et Wallons vivent sous des institutions communes, ils ont acquis une âme commune?... Ne nous payons pas de mots... Rien ne ressemble moins à un Wallon qu'un Flamand... Et ce n'est point parce qu'ils obéissent aux mêmes lois, parce qu'ils ont le même gouvernement, parce qu'ils payent l'impôt de la même façon, parce qu'ils sont égaux devant les mêmes magistrats, les mêmes huissiers, les mêmes gendarmes, qu'ils doivent avoir la même façon de sentir!... Leur vie commune est une vie superficielle... Dès que vous descendez dans leur cœur, la différence, l'hostilité des deux races apparaît en pleine lumière... Et c'est du fond des races que jaillissent les œuvres d'imagination!... Je vois en Belgique des écrivains de cœur flamand et des écrivains de cœur wallon... J'en vois aussi de cœur purement français, mais des écrivains de cœur mixte je n'en connais pas... S'il y a une œuvre où se réfléchit l'âme belge, qu'on me l'exhibe!... M. Gilkin serait en peine de me l'exhiber!... Car enfin, je vous le demande, est-ce sérieux de prétendre que M. Verhaeren est Belge parce qu'il a rendu dans une langue latine son rêve flamand? Ça prouve tout simplement que c'est un Flamand qui écrit en français. Qu'est-ce que l'âme belge vient faire dans cette aventure?... Je n'ai jamais vu sophisme plus réjouissant... C'est un *latius hos* plus large que la bouche de Gargamelle!... Après cela M. Gilkin invoque Rubens et Van Dyck!... Parce que ces deux grands Flamands ont appris l'art de composer en Italie. — M. Gilkin en conclut qu'ils étaient Belges!... C'est une gageure!... Je vous le disais tantôt : c'est un idéologue qui s'ébat!...

S'il y avait une âme belge, il y aurait une langue belge... Or, nous sommes un peuple bilingue... Nos écrivains français sont, vis-à-vis des écrivains de France, dans la même situation que nos écrivains flamands vis-à-vis des écrivains néerlandais... Nos écrivains de langue française sont des écrivains fran-

çais... Leur origine flamande ou wallonne peut leur donner un accent particulier... Est-ce que les Normands, les Bretons, les Gascons ne sont pas des Français?... Au point de vue littéraire, nous sommes une province française... C'est un fait qu'on ne peut pas supprimer... Mais nos écrivains de souche flamande ou wallonne n'en ont pas moins une originalité... M. Fernand Séverin est un poète français d'origine wallonne... M. Emile Verhaeren, un poète français d'origine flamande .. Octave Pirmez est un français tout court... Vous aussi d'ailleurs. Et tout le reste, pour employer un vieux mot énergique et gaulois, tout le reste, c'est des foutaises...

Je n'ai jamais rencontré l'âme belge... Si je la rencontrais, je lui dirais son fait! Toutes ces prédictions sont parfaitement inutiles, désagréables et dangereuses. Elles agacent les vrais écrivains, qui envoient les pions et les surveillants au diable... Elles encouragent une littérature patriotarde parfaitement plate et nauséuse... Elles favorisent le charabia, c'est-à-dire le flamand rose et le wallon vert... Tout cela est étroit, tout cela sent le renfermé et l'esthétique de village... Brûlons du sucre et relisons quelques pages de M. Courouble, le plus français de nos romanciers!...

— Je n'ai pas pu placer une parole pendant tout cet entretien, ironique, languissant, mordant, indigné tour à tour... j'avais d'ailleurs mieux à faire... le kummel était du « triple zéro » et les longs cigares de marchands d'esclaves, des *Hupman major*... Aussi, dès que j'eus mis en quelques notes les lignes générales de cette dissertation, ai-je proposé à Albert Giraud une série de sonnets, où, pour consacrer la splendeur du verbe, nous mettrions les noms des chères marques de Havane : *Corona des deux sœurs*, *Bock*, *Regalia de Henry-Clay*, *Lord Beaconsfield*, *Roméo et Juliette*, etc., etc., noms glorieux entre tous à cause des souvenirs des heures passées à fumer... Nous pourrions peut-être même imiter Shakespeare qui n'a pas craint de donner ces noms à certains de ses personnages...

CONCLUSIONS (1)

Je suis doublement heureux d'avoir « gagné quelques moments perdus » en les consacrant à cette enquête. D'abord j'ai appris, dans la société des écrivains, à connaître la littérature de la Belgique (qui est, en somme, ma patrie puisque je suis né d'une mère anglaise et d'un père français), et ensuite, parce qu'en mettant davantage en évidence le problème qui en fait l'objet, en m'attachant à trouver dans la psychologie de chacune des personnalités qui ont bien voulu m'apporter leur concours, une influence particulière du sol natal, je suis peut-être arrivé à dégager quelque vérité du méli-mélo de tant d'opinions pittoresques et diverses.

M. Edmond PICARD m'a dit que mon enquête résumait le débat sur l'*Ame belge*. En ce moment, je me demande, non sans une certaine angoisse, si, au lieu de le résumer, je n'y ai pas produit une confusion plus complète. Je suis à la fois comme charmé et éperdu devant le bariolage de tant de jolies choses qu'on m'a dites, si attrayantes par leur subtilité ou leur pittoresque, et en même temps si diverses. Je me demande même s'il n'est pas paradoxal de chercher à tirer d'un si délicieux assemblage une vérité absolue, métaphysique, et s'il ne vaudrait pas mieux conclure en ces termes : Messieurs, vous

(1) J'ai reçu cette lettre :

Mon cher Sylvain Bonmariage,

Dans la lettre que je vous ai adressée concernant les auteurs belges et que la Belgique Artistique et Littéraire a reproduite dans le numéro de janvier, par une faute d'attention dont seul je suis coupable, j'attribue à Verga la paternité de la Malia dont l'auteur est Capuana.

Je vous serais obligé de bien vouloir insérer la présente à la suite de votre prochain groupe d'interviews, à seule fin d'éviter de graves conflits (!) et de rendre à César...

*Bien très vôtre,
A. DU PLESSY.*

avez tous raison, et même moi qui n'ai rien dit. Vous, MM. Gilkin, Picard, Eekhoud, vous avez raison à votre point de vue de vous déclarer écrivains belges de Belgique, de même que M. Albert Giraud à son point de vue, ou bien M. Valère Gille au sien ont raison de se croire poètes français de France, en villégiature plus ou moins longue au pays du muffle. Mais si je concluais de la sorte, il est des esprits graves qui me reprocheraient d'avoir encombré les colonnes de *la Belgique Artistique et Littéraire* pour ne rien démontrer du tout, et qu'au moment de m'engager dans une aventure où j'ai entraîné mes amis, je m'en tire moi-même par une pirouette... Conclure m'est cependant difficile, et en me prononçant en faveur des uns ou des autres, je craindrais de désobliger de fort aimables écrivains qui m'ont fait le meilleur accueil. Supposons donc — ami ou ennemi lecteur — qu'on m'ait fait interviewer à mon tour par l'un de mes *interviewés*. Voici, en substance, ce que je lui aurais répondu :

Je crois que l'existence d'une âme belge, née de la fusion du génie wallon et du génie flamand, est plus que contestable. C'est précisément d'ailleurs une des caractéristiques les plus curieuses de notre pays que de le voir habité par deux races dont l'antagonisme, loin de s'éteindre dans une commune cause patriotique, loin de tomber pour ne laisser place qu'à la conscience nationale, va s'accroissant chaque jour. Les prétentions grandissantes des flamingants compromettent même la sûreté du pays.

Mais cette caractéristique de la Belgique d'être bilingue, cette différence de langue, de milieu naturel, d'atmosphère, n'est-elle pas la plus sûre garantie qu'aucune fusion n'est possible entre les deux races ? Cette fusion, d'ailleurs, est-elle souhaitable ? Il serait curieux de connaître l'avis de quelques ethnographes à ce sujet. Je sais qu'en France l'aspect du pays, les habitants, les patois même, sont très variés, mais si l'on voyage du Havre à Marseille, d'un bout à l'autre du trajet on se sent en France... Prenez le train d'Ostende à Arlon... En passant de Flandre en Ardennes, — on croit franchir une frontière... Pour-

quoi? Je ne sais. C'est une question de sensation, et l'on ne se trompe jamais lorsqu'on sent.

M. Gilkin voit, dans la fonction économique de notre pays, la preuve de son unité morale... M. Giraud lui a posé quelques objections curieuses... Je me permettrai de faire observer à M. Gilkin qu'une littérature est bâtie sur des traditions séculaires et que les deux écrivains belges qui ont donné à leurs œuvres le caractère national qu'il lui a plu de me signaler — Verhaeren et Lemonnier — l'ont fait *à priori*, ainsi que l'a fort justement fait remarquer M. Fernand Séverin. M. Carton de Wiart donne — argument non moins intéressant — l'identité des croyances religieuses comme garantie de l'unité intellectuelle belge. Une simple question pour lui répondre : Ne peut-il pas y avoir deux littératures catholiques? Guido Gezelle et Verlaine, poètes catholiques l'un et l'autre, se ressemblent-ils? Et comme il y a une littérature catholique espagnole et une allemande, ne peut-il pas y avoir une littérature catholique française et une flamande? Les tempéraments des races ne modifient-ils pas aussi les idées et les convictions dans une mesure suffisante? Ce n'est tout de même pas la religion qui leur est commune, qui empêche Wallons et Flamands de se haïr et de se combattre. *Combat qui me plaît, d'ailleurs, car il me semble que les uns et les autres y retrempe constamment leur activité.*

Donc, au point de vue économique, unité peut-être. Au point de vue littéraire, intellectuel, dualité complète, et fusion peu probable, même impossible à cause de l'antagonisme héréditaire des deux races.

Une chose qui m'a frappé plus que toute autre, a été de voir combien les défenseurs des théories de l'âme belge excellent à rechercher leurs arguments ailleurs que dans le milieu et dans la race. L'acharnement d'hommes supérieurs, que je respecte profondément d'ailleurs, à défendre ce curieux paradoxe que deux contrées, n'ayant absolument rien de commun entre elles, que deux populations hostiles, ont donné ou donneront par leur fusion inévitable un pays et un peuple, cet acharnement, dis-je, m'a étonné profondément.

Une simple anecdote plus que piquante à ce sujet : Il y a plus d'un an déjà, M. Octave Mirbeau n'eut pas toujours raison, ni toujours tort non plus, de nous dire quelques vérités en passant sur nos routes, au volant de sa 628-E8. Le pays entier s'émut... l'âme belge elle-même peut-être s'en évapora-t-elle ! Il fallait répondre. M. Picard ne se présenta qu'à moitié. M. Maurice Maeterlinck qui a, lui aussi, trouvé à Paris le public, les scènes, les éditeurs qui manquent en Belgique, voulut enfin répondre. Notre littérature releva la tête, espéra. Et savez-vous ce que M. Maurice Maeterlinck trouva à répondre dans le *Figaro* pour défendre nos écrivains et nos artistes ? « Qu'on ne touche pas aux arbres de mon pays. Ils sont les plus beaux du monde. » Phrase lapidaire, s'il en fut.

M. Picard a voulu être Belge. Il y est parvenu après maint tour de force, et respectueusement nous l'en félicitons. M. Gilkin a voulu devenir Belge, il y est parfois parvenu, pas toujours (1), non moins respectueusement nous l'en félicitons aussi. Rubens fut Belge. Le Bon Dieu est Belge. Le Saint-Esprit et M. Albert Giraud sont restés Français (2). En somme,

(1) Voir l'interview de M. Gilkin : « On peut doser le caractère national de ses œuvres. »

(2) M. Iwan Gilkin lui-même a tellement bien senti cette noble indépendance du plus fier de nos poètes que dans sa récente conférence à l'*Université des Annales*, il a à peine cité *Hors du Siècle* et omis *Pierrot Narcisse* et les *Dernières Fêtes*. En omettant, — ou à peu près, — dans sa conférence sur la poésie belge, l'œuvre de M. Albert Giraud, M. Gilkin agissait avec non moins de clairvoyance critique que de sûreté de goût. Il rappelait, en effet, que M. Giraud est né à Louvain, mais il savait bien que ce n'était pas parmi les poètes belges que l'auteur des *Dernières Fêtes* devait être placé. De sa propre initiative, en parlant des poètes français du XIX^e siècle, l'auteur du *Ceristier fleuri* aurait mis l'œuvre de M. Albert Giraud à côté de celles de Banville, de Théophile Gautier, de Hérédia, de Léon Dierx, de Leconte de Lisle et d'Albert Samain... Il ne se serait pas trompé. Un grand éditeur de Paris va, d'ici un an, réunir en deux volumes *Pierrot Narcisse*, les *Dernières Fêtes*, *Hors du Siècle*, le *Sang des Roses* et la *Guirlande des Dieux*, dans une collection où plusieurs des grands poètes que je viens de citer figurent. Il agira comme M. Gilkin, avec la profonde loyauté qui caractérise en lui l'artiste et l'homme, aurait souhâité d'agir. Et c'est tant mieux.

ce que l'influence française a surtout apporté à nos écrivains, c'est la culture qui leur était indispensable. Je n'en veux prendre pour exemple que M. Emile Verhaeren. Cet homme prodigieux qui, plutôt qu'un poète, était une force cosmique comme le vent, la montagne, la mer, en est arrivé à aimer ce qui pense presque autant que ce qui agit. Au cours de lyriques corps-à-corps avec les tempêtes qui dévastent nos campagnes, il s'est cogné à des poteaux télégraphiques. Il s'est aperçu qu'ils existaient. Il a voyagé. Il a admiré une locomotive comme il aurait admiré une force naturelle et de là à considérer la pensée, comme il considérait le ciel et la lumière, il n'y avait qu'un pas. Et à mesure qu'il subissait cette lente évolution, il allait à Paris, se liait davantage avec M. Henry de Régnier et M. Viellé-Griffin. Il laissait chez nous ses tournures maladroites, son pessimisme voulu, ses néologismes de petites revues. « *Cinq grandes bibliothèques* » ne « *s'octogonèrent* » plus dans ses sonnets. C'est alors qu'il eut un mot sublime : « Je m'exile pour que la nostalgie de mon pays m'inspire davantage. » Peut-être, sans s'en douter, M. Emile Verhaeren disait-il vrai. La culture fait de nous des écrivains français par la subtilité du style et la lumière de la pensée auxquelles nous aspirons, mais le sol natal laisse en nous un souvenir éternel, et dans la clarté de notre âme une ombre ineffaçable, qui aux heures de solitude parfois divinement nous attendrit.

Tous ceux qui ont bien chanté, décrit, célébré notre patrie, n'ont pu le faire qu'après l'avoir comprise. Et c'est ainsi que Maeterlinck, Verhaeren, Gilkin, Giraud, Lemonnier, ne se sont sentis vraiment Belges que lorsqu'ils se sont trouvés loin de nos plaines de Flandres ou de nos grises Ardennes. Mais c'est parce qu'ils ont été chercher en France une langue et un métier d'écrivain, parce qu'ils y ont appris à tirer parti de leur génie, qu'ils sont devenus ce qu'ils sont. Ils y ont fait valoir mieux qu'ailleurs la splendeur de leur patrie et sont devenus les premiers écrivains de la France, où ils ne sont pourtant que des acclimatés.

Cela n'assure-t-il pas le triomphe définitif de l'influence française que de voir nos gloires les plus pures réaliser par elle une destinée dont elles ne se doutaient pas? Aussi, maintenant, l'heure des évolutions pénibles, des recherches laborieuses, des querelles inutiles, est passée. Le triomphe de la génération nouvelle est d'avoir déjà beaucoup lu, beaucoup vu et d'aspirer à beaucoup vivre. Elle a acquis le tact, qui est l'intelligence du cœur, la culture, qui est l'intelligence de la sensibilité, et plus rarement l'esprit... qui a aussi sa valeur.

Il me reste, avant de quitter les lecteurs que mon enquête intéressa, à remercier les artistes, les écrivains, les poètes, qui ont bien voulu se faire mes collaborateurs, en me prêtant l'appui de leur nom et le secours de leurs lumières (1). La plupart des entretiens qu'ils ont voulu m'accorder, m'ont valu des heures inoubliables, et ce n'est pas sans émotion que j'y repense.

SYLVAIN BONMARIAGE.

(1) Je regrette l'abstention de M. Louis Dumont-Wilden et celle de M. Eugène Gilbert (qui avait pourtant bien voulu me promettre sa collaboration), deux critiques dont l'avis m'aurait certes été précieux.

POÈMES

COUCHER DE SOLEIL SUR LA MER

*Peut-être que l'aurore ardente d'Amérique,
dentelle d'argent clair, se tisse infiniment,
des mêmes fils vivants de la lumière,
ourdissant la splendeur de ce coucher flamand.*

*Et les oisifs,
inattentifs,
longent les flots délovés de la mer
dont l'écume voudrait cercler leurs pas hâtifs.*

*Septembre cependant délègue à leur rencontre
ses brises fraîches en hérauts ;
l'ombre, cachée le jour, dispose
ses baldaquins et ses flambeaux ;
Ils ne voient rien,
et cependant le Nord et l'Orient se closent.*

*Et c'est pour moi
que se déploient
le départ ordonné des galères,
et les pavois
de la lumière.
Et leur fuite partant
vers le port inconnu d'une lointaine aurore,*

*double les madrépores,
des coraux roses et des nuages,
et les joyeux mirages
des promontoires blancs et ors.*

*La mer est comme un ciel turquoise et bleu-de-roi.
Les crêtes des flots ronds frisés par la lumière,
et leurs revers se patinant d'étain poli,
font miroiter des écailles de verre.*

*Et la dune et la digue et le septentrion
savent déjà que vient le soir.
Mais là-bas où brasille l'horizon,
le soleil indompté darde encor son espoir.*

*Et son disque embrasé disparaît lentement,
feu rouge et colossal indiquant un bâbord.
Puis avec lui et leur butin,
les escadres du jour lointain
partent fleurir les blonds matins
des Amériques argentines.*

*Soudain,
dans le sous-océan lucide,
vite comme un éclair,
un oblique rayon
du sable à l'inconnu trace un furtif chemin.*

*Et debout sur la plage où ses voiles se mouillent
au flot montant de la marée,
la nuit prend ses quenouilles
et file pour la mer le lin gris des vesprées.*

DU SOLEIL SUR LA BRUYÈRE

*La bruyère améthyste ondule et se dérobe
au regard qui voudrait à jamais l'enfermer
dans la cage, ronde et mobile,
de l'horizon, mince et cendré d'argent ductile,
et des demi-méridiens d'or
du ciel moiré dont ils maintiennent le décor
papillotant et qui rutilé.*

*Océan violet aux îles smaragdines,
où les vents frais badinent
dans des cyprès triangulaires,
et les inclinent
pour un voyage en haute mer.*

*Mais peu à peu,
sans qu'on sache comment elles se montrent là,
voilà,
à l'autre bout de la lumière
presque mangée par la distance,
des sapinières !
Leurs lignes bleues voilées de gris dont on ne voit
que les futaies
semblent des haies
plantées
pour arrêter l'élan immobile des dunes,
que l'on devine,
sables secs et croulants créés de genêts verts*

*Puis une à une,
comme les repères d'un plan,
des fermes dont les toits fument
obliquement.*

*Encor des dunes,
et puis, entre elles et le ciel,
en sourdine,
la lumière.*

*Et puis la ligne brune
des tourbières,
et puis des dunes.*

*Voici bruire sur les buissons de la bruyère
la brise butineuse et pareille
aux innombrables abeilles
qu'elle transporte au gré de ses vagues tactiles.
Et son passage versatile
juxtapose
des vagues mauves,
des vagues roses,
puis les unit en un seul ton épiscopal,
qu'à nouveau la brise
divise.*

*Et la soie
de la plaine entière
chatoie,
sous les mains verticales
de la lumière
qui s'y égratignent les doigts.*

*Comme des griffes en la chair, incises,
les bruyères crochues disent
la ténacité de leur main-mise
sur la lande,
et l'étendue de leur prébende.*

*Et l'on dirait pourtant,
à voir le sable beige,
que c'est lui qui tient
des mains qui se rétractent,
et que c'est lui qui les torture sous le piège
de sa poudre compacte;
ou bien encor, on les prendrait
pour des oiseaux mourant
et qui s'enlisent lentement,
ou qui s'engluent dans la glu fourbe
des tourbes.*

*Et ce n'est rien que des bruyères,
sous l'océan fluorescent de la lumière.*

JULES BOCK

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (Suite)

XV

Les six mois que dura le voyage nuptial, ce fut un bonheur sans nuage. Abasourdie par le luxe brutal des grands hôtels, profondément touchée des égards dont on l'entourait, Yonne débordait de reconnaissance pour son mari, le dispensateur de tant de joie. Toutes ces villes fastueuses, dont elle ignorait jusqu'aux noms, et qui surgissaient du néant, une à droite, une à gauche, interminablement, lui causaient une admiration mêlée de stupeur. Elle n'avait pas cru le monde si grand, ni si semblable à un conte de fées.

En Italie ce fut bien autre chose. Sa splendeur fauve de fille des Vikings y souleva un enthousiasme qui l'enserrait d'un bourdonnement de ruche, plus intense à mesure que les voyageurs descendaient vers le Midi. Dans les églises, les musées, les salles de spectacle, son apparition figeait les regards comme par l'effet d'un ensorcellement. Des passants s'arrêtaient, éblouis, pétrifiés d'extase. Dans les rues étroites des faubourgs de Naples, une racaille en guenilles la poursuivait de son admiration tumultueuse et quelque peu gênante. A table d'hôte, où elle trônait à la place d'honneur, les yeux des hommes braisillaient de luxure, les lèvres des femmes se plissaient de convoitise. Partout le désir la guettait comme une goule.

Au milieu de ces hommages qui montaient vers elle, tel un encens équivoque, sa beauté s'alluma comme le levant allume une eau dormante.

— Jamais plus, dit Clems, tristement, je ne devais la revoir ainsi. Certes, son teint de neige, sa

toison d'or, ses yeux d'ambre, elle les a toujours. Mais l'amour qui la spiritualisait, la magnifiait, s'est éteint.

Il fallait enfin quitter la terre magique qui flamboie dans une apothéose de soleil et d'azur, d'art et d'amour, et remonter vers le septentrion brumeux qui fane les couleurs, qui pâlit les blondes chevelures au lieu de les incendier, qui embue les yeux au lieu de les embraser.

Car la fortune de Clems, quelque solide qu'elle eût les reins, n'aurait pas supporté longtemps le train somptuaire que les époux menaient depuis six mois.

Voilà pour le prétexte !

Car Clems en avait assez de voir sa femme, tous les jours de nouveau, déshabillée, souillée par les regards cyniques des viveurs, et surtout de la découvrir si heureuse, si consentante à ce vilain jeu. Il voulait son Yonne à lui tout seul.

Voilà pour la raison !

Mais la mâtime ne fut pas dupe. Et Clems ne retrouva aux Charmes qu'une Yonne aigrie, rechignée, maussade, irritable.

Elle ne savait que faire de ses dix doigts. Elle ne s'était pas mariée pour travailler, bien sûr, elle avait ses gens pour cela. La lecture l'assommait, elle n'y entendait goutte. Et, avec l'instinctif dédain du paysan pour les occupations qui ne rapportent pas, elle considérait les travaux de Clems comme une fantaisie de maniaque riche. Alors elle trôlait sur les sièges, du matin au soir, avec un air de martyr.

« C'est bien la peine d'être belle quand il n'y a personne pour vous admirer, d'être riche quand il n'y a personne pour vous envier ! Est-ce qu'une lumière es faite pour briller ou pour être mise sous le boisseau ? Clems avait eu une chance de pendu d'avoir déniché une femme comme Yonne, une femme comme on n'en fait plus. C'était bien le moins qu'il lui procurât un cadre digne de sa beauté ! »

Cela, et quelques autres vérités du même cru, le Clabaud ne lui envoyait pas dire. Et Clems, docile, promit de réunir aux Charmes une petite cour, qu'on

gaverait de bonnes choses, qu'on comblerait de cadeaux, qu'on payerait au besoin, à seule charge d'aduler la jeune souveraine. Il repêcha dans sa mémoire tous ses anciens amis et connaissances capables de faire figure comme flagorneurs, et lança les invitations.

— Derive a biffé votre nom sur la liste, dit-il, ingénument.

Personne ne vint. Il n'y a pas que moi pour laisser pisser le mouton. Les uns étaient en voyage, les autres en villégiature. Tous avaient pris des engagements dirimants pour les vacances. Au fait, Clems s'y était pris un peu tard : les invités pouvaient craindre de servir de bouche-trous.

Yonne, cependant, faisait toilette claire à temps gris. Elle eut même, pour son mari consterné, un retour imprévu d'affection. Tout à coup, elle flamba comme un feu de brindilles, avec une telle intensité que les étincelles, fusant jusque dans le cerveau de Clems, y allumèrent une pensée magnifique. Et il connut ainsi qu'un richard qui laisse croupir les parents de sa femme dans la médiocrité, asservis aux grossières besognes d'une ferme, est indigne d'amour.

Que cette idée eût germé dans la caboche fertile du Clabaud, et qu'Yonne l'eût introduite, sous le drapeau d'un regain de tendresse, dans le cœur confiant de Clems, ce philosophe à courte-vue ne s'en est jamais douté.

Avec d'infinies précautions oratoires afin de ménager leur fierté, supposée très susceptible, Clems supplia ses beaux-parents d'accepter de quoi vivre en rentiers. Ils consentirent sans trop se laisser tirer l'oreille, mais sans démonstrations de gratitude. M^{me} Derive sortit cependant sa jupe héliotrope pour rendre au donateur — elle n'avait pas remis les pieds aux Charmes, depuis la noce — une brève et cérémonieuse visite de remerciement.

La ferme fut mise en vente. Et comme il n'y eut aucun amateur — parbleu, le Clabaud était là pour un coup! — les Derive la rachetèrent à vil prix,

démentant le proverbe qui prétend qu'on ne peut tirer d'un sac deux moutures.

Après ce petit tour de passe-passe, la vie reprit son cours normal. La Clabaude se remit à trimer plus âprement que jamais, le Clabaud à se donner du bon temps, et Yonne à se plaindre de plus belle.

Que serait-on devenu, en ces tristes conjonctures, sans les inépuisables ressources spirituelles du beau-père? Cet homme admirable entre les hommes, qui ne roulait en sa grossealebasse que des projets de bonheur pour ses enfants, fit connaître à Clems qu'une jeune femme comme Yonne, belle, riche, intelligente et bien éduquée, pouvait prétendre à faire l'ornement de la société mondaine...

— D'Andoumont?

— De la capitale.

Clems s'exécuta. Son père avait été très répandu dans le monde bruxellois. Lui, avait négligé ces relations. Aux approches de l'hiver, il se rappela à leur souvenir, et ces démarches lui rouvrirent quelques salons — pas nombreux, ni des plus selects; on ne rentre pas dans le monde comme dans un moulin.

Alors les journaux de mode envahirent la maison et, avec eux, la gaieté et la fièvre. Les robes en linon, en crêpe de Chine, en surah, en mohair, les jupes montées et à fronces, balayaient tout autre sujet d'entretien. Puis ce furent les voyages à Bruxelles, les fastidieuses conférences avec les couturières en vogue, les interminables essayages, pendant quoi Clems croquait le marmot sur le trottoir boueux. Ce n'était pas précisément le genre d'existence qu'il avait rêvé. Mais il était si heureux de voir reflourir sa rose blanche qui, si longtemps, avait penché la tête!

La vie à l'hôtel a ceci d'agréable qu'elle permet un tas de licences qu'on ne tolérerait pas ailleurs. A table, on peut manger sa sauce à la cuiller, boire du vin dans un verre à bière — c'est original et prime-sautier. On peut s'adjuger sans vergogne les meilleurs morceaux — cela prouve qu'on a l'habitude des voyages. Les hommes peuvent fumer leur bouffarde dans le salon réservé aux dames, les dames

peuvent courir aux cabinets en chemise — c'est de bon ton : on est affranchi des préjugés gothiques. Bref, plus on est muffle, plus on étale de goujaterie impudente, et plus on est considéré.

Il n'en va pas tout à fait ainsi dans le salon d'une famille patricienne. Là, après cinq minutes, on est classé sans soule ni retour. Un mot malheureux, un geste maladroit, et le délinquant est exclu de la communauté mondaine. Pourquoi le mot fut-il maladroit — en quoi le geste fut-il malheureux ? Il n'est pas toujours possible de le dire. Souvent la nuance est trop subtile pour être exprimée, la limite dépassée ou même frôlée, trop imperceptible pour être définie. On ne les discerne que par intuition. Un imbécile peut être homme de cour s'il est né près du trône. Mais, pour se comporter en châtelain, alors qu'on a vu le jour hors des courtines, il faut un esprit rare et une prodigieuse délicatesse. La caque sent le hareng, et il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un paltoquet de devenir homme du monde.

Pour un chameau de l'encolure d'Yonne, l'impossibilité est complète et irrémédiable. Elle fut une Madame Sans-Gêne, Sans-Grâce et Sans-Esprit. Quand elle s'aperçut que ses minauderies ne trouvaient partout que sourcils méprisants, le naturel revint au galop. Et une scène désastreuse, où elle traita la maîtresse de la maison — une longue personne jaune et osseuse — de « bâton de réglisse », lui ferma les salons.

De retour aux Charmes, — pendant le voyage, elle ne desserra pas les dents, crispée de rage froide, — elle lacéra, piétina et jeta par les fenêtres tous ses falbalas, — il y en avait pour une petite fortune, — puis se mit au lit, refusant toute nourriture, défigurée par la haine. Le reste de l'hiver, elle se calfeutra dans sa chambre. A ce régime, elle prit de l'embonpoint; ses traits s'empâtèrent. On la crut enceinte. Clems exultait et pleurait, soulevé et anéanti par un bonheur trop grand. Yonne enrageait. Ce fut une fausse joie, ou une fausse alerte.

Le Clabaud, depuis qu'il avait fait fortune, ver-

sait ouvertement dans le socialisme. Vêtu d'un costume de chasse en velours marron rayé, botté de haut, il colportait ses doctrines dans les caboulots, payait la goutte à tout le monde, en veux-tu en voilà, faisait des adeptes. Avantageux et condescendant, il fulminait contre les accapareurs qui sucent le sang du peuple, plastronnait, ténorisait, essayait ses coups de gueule. Car il visait à la députation. Pourquoi pas ? Il valait bien, peut-être, les individus que le Parti envoie à la Chambre, les contremaîtres ignorants et pouilleux, les jeunes avocats sans causes, qui embrassent le socialisme comme le nourrisson embrasse la nourrice !

Il prenait ses repas chez Clems, préférant les chaumaieries avec son gendre et la bonne chère de la Maison des Charmes à la parole méprisante et la ratatouille de la Clabaude. Il arrivait habituellement une demi-heure en retard, empestant l'alcool, l'estomac en désordre, quand même jovial et gouailleur.

Sa fille fut sa première prosélyte. Ils communiaient dans une haine farouche des aristocrates, fondaient ensemble sur les iniquités sociales. Et Clems essayait les coups. Car il symbolisait la ploutocratie. Il était, cumulativement, le capitaliste honni, le vil jouisseur, le bourgeois exécré et l'aristocrate dédaigneux — le Clabaud n'en était pas à une contradiction près.

Pauvre, pauvre Clems ! Ah, tu avais voulu tâter du mariage, toi aussi ! Tu avais voulu refaire l'expérience pour ton compte ! Et voilà ce qu'on avait fait, après deux ans, du grand seigneur que tu fus, de l'homme de race au profil hautain : un vaincu à l'œil suppliant, au dos voûté, à la face anguleuse, à l'épaule pointant sous le veston.

Jusque-là on n'avait invité aux Charmes que des aristos, des amis de Clems — il n'était venu personne, mais cela ne changeait rien à l'affaire. Il était temps d'y introduire un élément plus sain, les parents de madame ! Par malheur, madame n'avait guère de parents. Une cousine, perdue de vue depuis nombre d'années, voilà tout ce qu'on put dénicher.

Les parents de Derive, des ouvriers, avaient vécu à Nessonvaux. Leurs deux enfants devaient sortir de l'esclavage où eux-mêmes avaient croupi. La carrière pédagogique était la plus abordable. Hubert — plus tard le Clabaud — intelligent mais incurablement paresseux, tourna bientôt le dos à l'étude, tandis que sa sœur Marie décrocha son brevet d'institutrice. Celle-ci, que le hasard des nominations avait conduite à Arlon, ou à Libramont — le Clabaud ne se rappelait pas au juste — y avait épousé un chef de gare.

Tout ce monde était rentré dans le néant, depuis beau jour. Seule une fille, issue du mariage, habitait Bruges. C'est tout ce que le Clabaud savait d'elle. Il ignorait même le nom de son mari. Mais la Clabaud, consultée, le retrouva sans peine dans son infaillible mémoire. On écrivit donc à M. et M^{me} Lucien Dambray.

La réponse ne se fit pas attendre, une lettre de huit pages. Voilà dix mois que Valentine était veuve. Elle vivait dans une modeste aisance, son époux — un être terne, de petite santé — ayant eu le bon esprit de contracter assurance sur le peu de vie qui lui restât. Elle accepta l'invitation de grand cœur, heureuse de se découvrir de la famille.

Cela se passait vers le temps de Pâques. A son arrivée, Valentine crut défaillir d'extase. Le domaine des Charmes avec son parc qui embaumait, son horizon fleuri — le plateau de Herve n'était qu'un vaste bouquet blanc et rose — lui semblait la Terre promise. Après les tristesses des dernières années, elle s'y sentait revivre.

En parlant de cette jeune femme, la voix de Clems se fit grave et recueillie, et son regard, ce regard bleu de rêveur, prit une douceur inaccoutumée.

C'est que Valentine Dambray était une créature d'élite. Elle avait le génie du dévouement et du sacrifice. Un tel rayonnement de bonté et de pureté émanait d'elle — c'est Clems qui parle ! — que sa présence mit le Clabaud en fuite pour deux mois, et qu'elle inspira à Yonne une de ces affections ferventes, jalouses et exclusives, dont on dit qu'elles sont trop violentes pour durer.

Elle avait une instruction étendue, une science très sûre, dont Clems n'avait pu toucher le fond. Au demeurant, les termes instruction et science paraissaient froids et impropres, tant la culture acquise et le goût inné s'harmonisaient, se pénétraient, se confondaient. Pour désigner cette chose exquise et unique, d'un ordre si supérieur, il eût fallu une expression moins prosaïque, et Clems n'en trouva pas d'autre que « sagesse ». Elle semblait d'autant plus adéquate que Valentine était croyante. Elle avait la foi, une foi ferme mais haute, qui méprisait les strictes observances rituelles. Elle n'avait pas besoin d'intermédiaire, disait-elle, pour servir Dieu, et elle ajoutait, en souriant, qu'elle partageait l'opinion de Caléotus Martial, qui fut persécuté par l'Inquisition, parce qu'il professait que la vie exemplaire, sans la foi, suffit au salut.

Elle avait le don des langues, mais sa langue d'élection était l'allemand, qu'elle préférait aussi pour chanter. Elle possédait une magnifique voix de contralto, étoffée et sombre, faite, eût-on dit, pour chanter les cantiques des prophètes. Elle ne l'ignorait pas et elle n'interprétait guère que des mélodies spirituelles, des *Geistliche Lieder*, comme elle les appelait.

Mais Valentine était aussi une fine mouche — toujours selon Clems — et, dès les premiers jours, elle avait débrouillé le singulier conflit de sentiments, qui faisait de la Maison des Charmes un enfer. Avec quel tact inductif elle avait pris la seule attitude qui lui permit de se rendre utile ! Ostensiblement elle soutenait Yonne, lui donnait raison quel que fût le litige, expliquant le pourquoi de son adhésion avec une diplomatie un tant soit peu machiavélique — quitte à consoler Clems par une furtive pression de main où elle mettait toute son âme. Ne fallait-il pas, avant tout, faire la conquête de M^{me} Clems, endormir sa méfiance ?

Le stratagème réussit à merveille — c'est pourquoi Clems, en ayant éprouvé l'efficacité, me le recommanda. Yonne quitta bientôt ses façons boudeuses d'enfant gâtée. Étonnée d'abord de l'enthousiasme débordant de M^{me} Dambray, pour la splendeur du

panorama, la poétique ceinture des hauteurs mame-lonnées qui entourait les Charmes, elle se laissa petit à petit gagner par la contagion. De longues promenades que Valentine eût la suprême adresse de solliciter comme une grâce insigne, rétablirent l'équilibre physique et moral d'Yonne. Elle s'affinait, élargissait graduellement sa conception étriquée de la vie et des devoirs qu'elle comporte. Guidée par son amie, elle commença de s'intéresser à la lecture. Et même la rentrée en scène du Clabaud, à qui sa femme avait fait honte de sa couardise, ne put porter atteinte à l'influence lénifiante de Valentine.

Naturellement, au courant des convictions religieuses de la nouvelle venue, le pleutre modifia quelque peu son ordinaire tactique, déblatérât maintenant contre la prêtraille, les pratiques de surannée superstition. Mais, comme Yonne prit passionnément fait et cause pour sa cousine, les deux femmes mirent le braillard en assez mauvaise posture. Il se fit un point d'honneur de ruiner l'ascendant de la « punaise de sacristie » par un lent travail d'insinuations perfides. Il y mit toute son astuce et une patience qui ne lui était pas coutumière. Peine perdue ! M^{me} Dambray fut la plus forte.

Il fallait, d'urgence, mettre bon ordre à tout cela ! Un dimanche — quelques jours avant la visite de Clems chez moi — la Clabaude et sa jupe héliotrope s'invitèrent à dîner aux Charmes. La vieille paysanne n'ouvrit la bouche que pour s'empiffrer congrument, sans rien voir, sans rien entendre. Du reste, on parla peu. Une inquiétude planait. Le Clabaud remuait ses grandes oreilles plates, louchait vers sa femme, mais ne retrouva pas son habituelle faconde, impressionné par cette présence insolite.

Le repas terminé, la vieille se leva, tapota sa jupe pour faire tomber les miettes, acheva son café debout, la soucoupe dans une main, la tasse dans l'autre, et dit froidement, en s'adressant à sa fille, mais en désignant Valentine du bout du nez :

— Tu ne vois donc pas, grosse bête, que cette pouffiasse est en train de te prendre ton homme ?

Le coup, pour audacieux et magistral qu'il fût,

eût fait long feu — Yonne ne demandait qu'à en rire — sans l'attitude singulièrement embarrassée de M^{me} Dambray. L'aveu n'eût pas été plus éloquent que sa confusion. Elle avait rougi désastreusement, jusqu'au cou, puis, la tête enfouie dans les mains, elle s'était mise à sangloter convulsivement, éperdument. Plus on la consolait, plus elle hoquetait. Enfin elle se sauva et se barricada dans sa chambre. Quand, le lendemain, elle dit son intention de retourner chez elle, Yonne ne fit pas un geste pour la retenir.

Clems appréhendait le tête-à-tête avec sa femme, et fondait de grands espoirs sur ma présence.

— Je comprends, je dois faire tampon !

Elle empêcherait, croyait-il, la gêne de s'interposer entre Yonne et lui — ces sortes de contraintes ayant une fâcheuse tendance à s'éterniser — et obligerait à une salutaire réserve cette chère Yonne, prompte aux mots crus.

Le départ de M^{me} Dambray, fixé au lendemain dans la matinée, précéderait de quelques heures à peine mon arrivée. Les deux trains, sans doute, se croiseraient.

XVI

Les meilleures combinaisons clochent par quelque côté. Par la faute de cet animal de Clems, et pour la première fois de ma vie peut-être, je ratai le train. Comme toujours lent à embrayer, et tout au bonheur de verser ses doléances dans une oreille amie, il s'était scandaleusement attardé. Et quand j'eus enfin réussi à le pousser dehors, le temps qui me restait pour faire mes malles et prendre mes dispositions, s'était avéré un peu juste. Le mauvais de l'affaire était qu'au lieu de voyager aux heures de rosée, les seules possibles par ce temps de canicule, je dus prendre le convoi de l'après-midi, qui me déposa à moitié cuit sur le quai de la gare de Trooz.

J'oubliai promptement ces petites misères en arrivant aux Charmes. Le jour déclinant baignait la maison de sa lumière dorée, la faisait plus accueil-

lante encore. On avait eu la bonne idée de peindre en blanc les supports ouvragés de la marquise, autour desquels des glycines et des clématites s'enroulaient, et de garnir la terrasse de petites tables et de sièges en rotin. Aux angles des vitres, des reflets safranés tremblaient. Les entours se recueillaient dans cet extraordinaire silence qui, pour n'être jamais frôlé que par des rumeurs imprécises, tamisées par la distance, semblait plus compact qu'ailleurs.

Une jeune femme, gracile et toute menue en sa toilette noire, était assise sur la terrasse, un livre à la main. Clems me présenta à M^{me} Dambray. Et sans désespérer, sans me laisser le temps de dire ma joyeuse surprise, avec une volubilité inaccoutumée, il expliqua que son amie s'étant donné une entorse — se l'était-elle vraiment donnée? — cet accident retarderait son départ de plusieurs jours, sans doute. Car le domaine de Clems, privé de voies carrossables, était déplaisant en ceci qu'on ne pouvait y aller, ou en sortir, qu'à pied.

Cette rencontre est une des grandes joies de ma vie. Je n'y puis songer sans qu'aussitôt une émotion très douce m'étreigne. Cependant, puisque toute chose projette une ombre, j'avouerai que maintenant, à huit mois de distance, et au moment d'écrire ce chapitre, mon plaisir s'atténue singulièrement de l'obligation d'un nouveau portrait.

Grâce à cet accident, dont on ne saurait assez admirer l'à-propos, la vie aux Charmes fut très différente de celle que j'avais prévue. Au lieu des folles randonnées à travers champs, que Clems décorait du nom de promenades, ce furent de longues et reposantes causeries à trois, quelquefois dans le hall, le plus souvent sur la terrasse; au lieu des tempêtes conjugales, des sautes de vent à tout casser que Clems m'avait fait craindre, ce fut le calme le plus plat, la mer la plus unie. Car Yonne, quoique — ou parce que — prévenue de mon arrivée, ne daigna pas montrer le bout de son museau, deux jours durant. Il faut dire que, son père étant parti pour Bruxelles, où le Parti tenait ses assises, cette année, elle ne se sentait pas de taille à affronter seule la

redoutable coalition des ennemis, assemblés sous son toit. Il n'est pas douteux qu'il y eût de très étroites connexités entre le voyage du Clabaud, l'entorse de Valentine, mon arrivée, et la dérobade de M^{me} Clems.

L'entente des trois conjurés ne fut point spontanée, pourtant. Alors que je me sentis tout de suite en confiance avec M^{me} Dambray, elle me marqua une peu flatteuse réserve. Il fallait forcer la place à tout prix si je ne voulais être réduit, en fait de distraction, aux sempiternels soliloques de Clems. Aussi assaillai-je Valentine de questions sur sa jeunesse, sa ville natale, son mari défunt. Je la pressais, je la bousculais, je l'étourdissais...

Mon insistance l'étonna, et elle fut à deux doigts de se fâcher. Mais Clems se joignit à moi, lui fit comprendre que mon apparente indiscretion n'était au fond que de la sympathie, tant et si bien que, de guerre lasse, elle consentit à entr'ouvrir son âme complexe.

Ces confidences, toutefois, ne furent que d'adorables tableautins, fixant, d'une touche délicate, quelque joie claire de l'enfant, quelque rêve incertain de la jeune fille, quelque déception de l'épouse. Mais ma grande expérience des choses humaines me permet d'assembler ces fragments, de reconstituer la fresque où la vie de la jeune femme se déroule. Il se peut qu'elle accuse des lacunes, voire des inexactitudes. Qu'on les impute à la difficulté de la tâche et la fragilité des déductions humaines, sujettes à être abusées par l'apparence,

Le père de Valentine, Walther Grauland, fils d'immigrés allemands, était un bien brave homme, doué de toutes sortes de qualités, à l'exclusion de celles qui font le bon chef de gare. Il manquait notamment de sang-froid. Le sentiment de la responsabilité — souvent l'indice d'une nature supérieure — s'était hypertrophié chez lui jusqu'à créer un état pathologique. Il vivait dans l'incessante appréhension de l'accident possible, et son affolement avait gagné à la longue, non seulement ses subordonnés, mais encore sa femme, la grosse Marie Derive, sœur du

Clabaud, peu encline cependant à prendre l'existence au tragique.

La petite Tine paraît avoir été réfractaire à la contagion de ces éternelles anxiétés. Peu expansive, soumise jusqu'à l'apathie, maigriotte et chétive, l'enfant apparut quelconque — hormis à ceux qui s'avisèrent de plonger le regard dans ses yeux étranges, trop grands, trop noirs. Elle n'eut pas de compagnes de jeux et ne connaissait du monde que la gare et l'église. Car sa mère, qui regrettait son ancienne condition de maîtresse d'école, se complut à l'instruire.

La fillette avait douze ans quand la catastrophe, dont la prescience avait assombri la vie des Grauland, se produisit : une collision de deux express en pleine gare d'Arlon. Une seconde d'inadvertance dans la lutte contre le mauvais sort avait suffi pour faire des puissantes machines, des orgueilleuses voitures de luxe, un monceau de débris où se tordaient des blessés, d'où émergeaient des membres sanguinolents. Le spectacle fut épargné à Tine et son père, partis en excursion. Mais M^{me} Grauland en fut témoin, pour son malheur. La commotion qu'elle éprouva fut telle qu'elle en perdit la raison, et qu'elle mourut après quelques semaines d'épuisantes hallucinations.

Bien que le chef de gare se trouvât en congé régulier, et partant à l'abri de tout reproche, l'événement ne lui fut pas moins néfaste. Du coup, son inquiétude tourna à l'effarement. Il n'eut plus de cesse que sur le quai de sa gare, où on le vit courant de droite et de gauche, explorant l'horizon, inspectant les signaux. Dorénavant il prit ses repas debout, et s'il allait au café, après le passage du dernier express, c'était pour y jouer au billard, avec des gestes d'ours en cage.

Posément, Tine assumait la direction de la maison et se révéla, d'emblée, ménagère accomplie. Elle se fit câline par compassion, et son père, rongé par la fièvre, n'eut pas le loisir de s'apercevoir que cette affection était faite plutôt d'indulgence raisonnée que de piété filiale.

Elle se donna un professeur de musique et, sans consulter personne, par seule admiration pour ses improvisations sauvages, porta son choix sur l'orga-

niste de Saint-Donat, un vieil homme à crinière hirsute, aussi humble et papelard dans la vie de tous les jours, qu'héroïque et subversif lorsque, campé devant son double clavier, les yeux fous, il ruait dans les larges touches de son pédalier, déchaînait sur les fidèles consternés tous les tonnerres de son redoutable instrument. Cette espèce de chantre anarchiste insuffla à son élève des idées peu académiques sur la musique, et un amour immodéré de Bach et de César Franck.

Vint la quarorzième année, et avec elle l'événement qui devait faire de Tine l'exquise jeune femme dont je garde le souvenir.

Le chef de gare, un jour, reçut la visite du chevalier d'Entrave, l'homme le plus considéré de la province, tant pour sa fortune princière que pour le nombre de ses quartiers de noblesse. Les médecins l'envoyaient à Cannes, espérant ainsi juguler une affection pulmonaire qui, mal soignée, dégénérait en phtisie, ou, plus simplement, pour se débarrasser d'un patient grincheux. Il venait prier son ami Grauland -- qu'il croyait largement et anticipativement payer par la familiarité de cette épithète -- de visiter de temps à autre la maison abandonnée, de l'aérer et d'exercer sur elle une discrète surveillance. Pour rendre celle-ci plus efficace, il avait fait rouvrir une porte basse, condamnée depuis toujours, pratiquée dans le mur mitoyen des deux jardins.

Grauland fut loin d'être charmé de ce surcroît de responsabilité. Mais quand un grand de la terre, ayant le bras aussi long que le chevalier d'Entrave, daigne exprimer un désir, un pauvre diable de chef de gare n'a qu'à s'incliner. C'est ce que fit Grauland. Et en effet, serviable et consciencieux, il se donna la tâche de parcourir plusieurs fois par jour, et au pas de course, la vieille demeure patricienne. Mais l'inquiétude dont il était travaillé, dès qu'il quittait sa gare, lui inspira bientôt l'idée de s'en remettre à sa fille pour cette surveillance.

Et alors commença pour Valentine cette existence étrange, d'un si fascinant dualisme. Le matin, ménagère avertie, elle vaquait aux travaux domes-

tiques, l'oreille écorchée par les bruits stridents et métalliques de la gare, le crissement des ferrailles, le heurt des wagons entrechoquant leur butoirs, les coups de sifflet des locomotives. Mais le repas de midi expédié au galop, elle traversait son pauvre jardin étroit, tout en longueur, sans arbres et sans fleurs, où ne s'alignaient que de prosaïques légumes, ouvrait le portillon de communication — la clé ne quittait pas sa ceinture — et entrait dans le parc aristocratique du voisin où s'entassaient, entre les hautes murailles tapissées de lierre arborescent, l'ombre humide et le silence hiératique.

Mais la maison surtout l'attirait, la maison avec ses épais tapis de Tournai, qui ouataient les pas, ses portes à doubles vantaux, blanc et or, ses plafonds décorés d'anges joufflus, ses meubles fastueux et son inouï trésor de tableaux, de bronzes et de bibelots. Elle se sentait là chez elle, étant née pour vivre parmi les choses de luxe et d'art. Elle regardait avec un bonheur tranquille son image, poétisée par le clair-obscur, que lui renvoyaient les hautes glaces à biseaux. Et si, le matin, elle faisait ses gammes sur son vieux chaudron de piano, ses doigts fuselés, maintenant, caressaient voluptueusement le magnifique piano à queue d'Erard; si, là-bas, le halètement des machines couvrait ses vocalises, ici sa voix s'élevait dans le silence quasi-religieux.

Ensuite, elle montait à la bibliothèque, où elle lisait jusqu'à la nuit, survenue trop tôt, à cause des volets, qu'elle n'osait qu'entr'ouvrir. C'est là qu'elle acquit son érudition singulière, disparate et si peu féminine. Tout ce qu'enfante l'imagination saugrenue des romanciers, tout ce qui naît dans l'âme futile des poètes, tout ce que conçoit le cerveau tourmenté des philosophes, elle le fit sienne.

C'est là aussi qu'elle s'imprégna de mysticisme. Car d'Entrave était très pieux et sa bibliothèque, bien qu'accueillante à toutes les idées, reflétait avant tout ses convictions religieuses.

Cette vie à double face, l'une grossièrement terre-à-terre, l'autre idéalement contemplative, dura de longues années. D'Entrave, qui achevait lentement

de se mourir dans le tiède soleil du Midi, ne manifesta à aucun moment l'intention de revenir dans sa brumeuse patrie, et se désintéressa de sa maison.

Sur ces entrefaites, Valentine s'était épanouie comme une étrange fleur noire, une fleur de rêve. Car, soit à cause de cette vie occulte, saturée de poésie et de mysticisme, soit en raison d'influences ataviques invérifiables, de l'enfant malingre était sorti un être de beauté rare, troublante, fatale. Et si l'on ne parlait guère d'elle dans la petite ville, c'est qu'elle y était presque inconnue, ne sortant jamais que pour assister, à des heures impossibles, aux messes basses de Saint-Donat. Elle n'était pas timide cependant, encore moins misanthrope; mais, jalouse de son bonheur, elle ne désirait le partager avec qui que ce fût.

C'est sur le chemin de l'église qu'elle fut remarquée par son futur époux.

Lucien Dambray était le fils d'un richissime raffineur de sucre. Quoiqu'il n'eût pas la trentaine révolue, son extérieur délabré, ses yeux caves, dénonçaient, à n'en pas douter, le viveur. Venu à Arlon au hasard d'une de ses équipées d'automobiliste, la rencontre de cette jeune fille, d'une joliesse si inquiétante, le retourna. Habitué à satisfaire tous ses caprices, il s'en fut aux renseignements et, s'étant convaincu de l'impossibilité d'un mariage de la main gauche, il décida de franchir le Rubicon. Mais, tant par goût des détours que par absence d'illusions sur ses mérites personnels, il se lia d'abord avec le père Grauland, gagna ses bonnes grâces en perdant force parties de billard. Et le jour vint où il mit sa redingote et son gibus, pour faire sa demande. Le père fut enthousiaste, la fille perplexe. C'est qu'il semblait à celle-ci que les choses se passaient un peu différemment dans les livres de sa chère bibliothèque. Mais elle se disait que, peut-être, les livres ne reflètent qu'imparfaitement la réalité.

Le mariage fut célébré après les sommations respectueuses, le vieux Dambray ayant obstinément refusé son consentement. Les jeunes gens se fixèrent à Bruges.

Le chef de gare, usé jusqu'à la corde par son éternelle trépidation, n'avait attendu que cet événement pour prendre le train de l'éternité. Son départ termina à l'avantage de Valentine la discussion sur ses toilettes, que Dambray voulait claires et que sa femme affectionnait noires.

Ce n'était pas le seul litige, ni le plus énervant. Lucien Dambray, qui avait cru faire l'acquisition d'une petite fille ignorante, qu'il se donnerait la jouissance raffinée d'initier à la vie et l'amour, après l'avoir éblouie par son luxe de parvenu — d'une cire vierge qu'il pétrirait à sa guise jusqu'à en faire un merveilleux instrument de volupté, fut absolument ahuri de découvrir en sa femme une compagne armée d'un savoir étendu et d'une culture souveraine, altière d'ailleurs et distante, telle une altesse royale. Il y avait mésalliance, c'était incontestable. Mais c'était elle qui avait dérogré, c'était à lui de se hausser jusqu'à sa femme, représentante d'une caste supérieure. Il s'y refusa avec indignation, déclarant qu'il y avait eu dol, tromperie rescindante sur la nature de l'objet vendu. Quand il eut assez crié, il retourna à ses maîtresses et ses automobiles, décidément plus divertissants, et laissa Valentine à son Bach et son Franck.

(Minute, ma petite madame Dambray, je vous attendais là ! Il y a beau temps que je flaire où vous voulez en venir : à nous persuader que ce pantin de mari ne compte pas, que vous êtes sortie intacte et pucelle de votre aventure conjugale. N'est-ce pas là, du reste, la grande préoccupation de toute jeune veuve?)

Dambray ne fit pas trop languir sa femme. Il resta définitivement en panne dans la sixième année de son mariage, physiquement, moralement et pécuniairement ruiné. Et sans la bonne M^{me} Dambray mère, qui, chrétienne prévoyante, avait pris une assurance sur la vie de son fils en faveur de sa bru — qu'elle n'avait jamais vue — Valentine eût été vouée à une vie de misère.

L'affection réciproque de Clems et de M^{me} Dambray ne fut point, ainsi qu'on l'eût supposé de la part

de ces deux extatiques, l'élan furieux et spontané qui fait oublier le monde et ses conventions arbitraires. Valentine n'avait aucune raison de croire à la loyauté des hommes, et la nièce du Clabaud ne pouvait inspirer à Clems que de la méfiance. S'il y eût amitié, elle fut réservée et expectante.

La jeune femme, plus fine et plus débrouillarde, fit les premiers pas, et Clems l'en récompensa en lui ouvrant un monde enchanté, autrement mystérieux encore que l'Eden du chevalier d'Entrave : le monde prodigieux des astres. Des mois entiers il la promena le long de toutes les Voies Lactées, parmi les constellations et les nébuleuses. Et aux côtés de cet homme audacieux, Valentine se manifesta exploratrice intrépide. Au gré de son inextinguible curiosité, jamais on n'allait assez vite, jamais assez loin.

Lors de ma venue au Charmes, leur ardeur à découvrir de nouveaux univers était loin d'être épuisée. Aussi m'obligèrent-ils, sans égard pour mes protestations, à leur emboîter le pas. J'y gagnai la reconnaissance de Valentine et un lot important d'opinions sur la genèse des soleils, l'habitabilité des mondes, et la possibilité d'échanger des messages avec les planétaires d'à-côté.

Je recueillerai ces théories dans le livre que j'ai dessein de consacrer aux découvertes de Clems. Elles forment un inappréciable appoint documentaire, et sont de nature à donner un nouveau lustre à cette vieille science astronomique, qui en a grand besoin.

CARL SMULDERS.

(A suivre.)

LES LIVRES BELGES

Edmond PICARD : LA VEILLÉE DE L'HUISSIER (Vve F. Larcier). — **Louis DELATTRE** : LE PAYS WALLON (Association des Écrivains belges). — **L. DUMONT-WILDEN** : LE PORTRAIT EN FRANCE (Van Oest et Cie). — **Sander PIERRON** : DOUZE EFFIGIES D'ARTISTES (*id.*). — **J. DE SOIGNIES** : A LA RECHERCHE DU BIEN-ÊTRE POUR TOUS (Lamertin).

Scène de la vie judiciaire?... oui... mais à peine! juste assez pour permettre à l'auteur de nous donner quelques échantillons de ce baroque style judiciaire qu'il a de si bonnes raisons de connaître. Le héros pourrait exercer n'importe quel métier, mais sa profession d'huissier le sert à merveille pour le faire entrer, un 24 décembre, chez un médecin vivisectionniste auquel il lui faut signifier un ordre de déguerpissement. La chose essentielle c'est que, gonflé, usé, corrodé par l'abus des lourdes bières alcoolisées autant que nationales, Bastien Michiels, huissier et Bruxellois, solide gaillard et grand buveur, est atteint de gastrite chronique. Il consulte le médecin chez lequel sa fonction officielle l'amena, et celui-ci lui indique un traitement curatif.. au moins bizarre. Mais c'est là la moindre des choses! ce qui est amusant, c'est l'explication fournie par l'Esculape américain pour chacun des maux dont nous sommes affligés. La fantaisie pince-sans-rire de M. Picard se donne ici libre cours, tout y passe, les chemins de fer, le gaz, la machine à coudre, la musique, les journaux — oh! les journaux!!... Le lendemain, on apprend à l'huissier que le docteur est fou; il suivra quand même le traitement: « Qui sait? » pense-t-il. « Il a peut-être dit vrai! » Et nous comprenons son hésitation. L'amusante critique de mœurs bruxelloises que voilà!

* * *

Toujours les grandes passions se jettent au delà de la justice!

Voici une des plus sages et des plus profondes idées que j'aie lues depuis longtemps. Où l'ai-je trouvée? dans ce pétillant, joyeux, tendre et clair volume consacré par M. Delattre au *Pays wallon*. A quel propos exprime-t-il une aussi humaine et

palpitante vérité ? à propos du vin de Bourgogne, tout simplement... Et cela synthétise bien ces Wallons *à l'âme éparpillée, au caractère complexe, au cœur bon, à l'esprit frondeur, à la cordialité aussi naturelle que la raillerie*, que cette phrase d'une psychologie exacte, d'une philosophie parfaite, dite en parlant d'un crû recherché

Paradoxal et versatile, travailleur et ami du plaisir, mordant et hospitalier, jamais semblable aux autres, rarement pareil à lui-même, le Wallon « ondoyant et divers », tient, nous dit M. Delattre, de la nature même du vieux sol où il a construit sa maison. Il est de la nature de l'eau qui fuit, du roc sonore où les fleurettes poussent dru et les céréales guère, il est de la nature de ses forêts bruissantes, chantantes, où tout est mouvement, gazouillis, gaité.

Fort différentes des larges cités flamandes, étalant leurs palais massifs au milieu des plaines grasses, fertiles et lourdes, de ces larges cités flamandes qui ont un passé glorieux et un air de rancune les villettes wallonnes exposent au soleil ou à l'averse le continuel sourire de leurs maisonnettes blanches, aux courettes propres, — toutes en diminutifs ; les villes wallonnes aussi ont un passé, mais bast ! elles l'ont bien oublié ! Les ancêtres se sont bravement battus ! allons tant mieux ! s'il le faut, nous ferons de même, mais, en attendant, qu'il fait donc bon vivre et manger des « dorées » crèmeuses, des tartes « à l'djotte » bien réussies, des « gozettes », des « robosses », des « couques » de Dinant chaudes, et mille autres délices ; qu'il fait donc bon boire ce généreux bourgogne, et qu'il est agréable de jouer à la balle d'Ath sous le ciel du bon Dieu ! Si le voisin nous regarde de travers, ah ! quel plaisir de le narguer ou de le rosser, et puis ensuite de l'emmener boire un « péquet » au coin.

Insoucieuse autant qu'active, la Wallonie pétillante est le sourire de notre pays. Et que M. Delattre l'aime ! et comme il la connaît ! De Tournai encore dans les plaines à Liège au sommet du triangle, en passant par l'âpre et dur Borinage, — par Nivelles si douce, sous le reflet doré de son *Jean-Jean*, et près de sa murmurante *Dodaine*, — par Namur *au rire salé*, et que *les œuvres d'art n'étouffent guère*, mais qui enchante par sa beauté propre, M. Delattre nous montre avec esprit, avec une pointe d'émotion parfois, avec entrain, avec science, en vrai fils de la Wallonie, tout le *Pays wallon*.

Bibliothèque de l'art du XVIII^e siècle, lisons-nous sur la couverture. De l'art, oui certes, et si M. Dumont-Wilden s'est entendu à nous en parler avec finesse, avec sûreté, avec une érudition absolument dépourvue de pédantisme, Van Oest, de son côté, a réservé à ces *Portraits* le cadre élégant qui leur convenait. Les reproductions de pastels et de tableaux sont parfaites et donnent bien l'impression de charme délicat que l'on éprouve à contempler un Chardin, un Fragonard, un Nattier, un Boucher. Ce livre est donc bien aussi artistique que possible.

Mais il est autre chose encore. Il constitue une véritable étude des mœurs et de la psychologie françaises au XVIII^e siècle. Rien de plus remarquable, rien de plus nettement perceptible pour celui qui observe les tableaux, tout en tenant compte des réflexions de M. Dumont-Wilden, que l'évolution du goût, des coutumes et des idées.

De la pompe orgueilleuse, austère, soucieuse de l'effet à produire, de l'attitude noble, qui marque le règne guindé de Louis XIV, à la dureté brutale de l'époque révolutionnaire où les femmes mêmes étaient sans grâce, on passe par les portraits « mythologiques » chers à Marie Leckzinska, — par l'art fin, léger, d'une beauté voluptueuse et troublante, que « mécénisa » la marquise de Pompadour, — et par les portraits aux « attributs jardiniers » qui sont nombreux sous le règne de Louis XVI.

Chacune de ces évolutions dans l'art de peindre correspond à une évolution mentale et morale que M. Dumont-Wilden nous montre clairement, adroitement aussi, car il enjolive tous ses dires d'anecdotes charmantes, savoureuses parfois, piquantes souvent.

L'auteur avoue une vive sympathie pour le pastelliste La Tour, dont il aime le talent de rendre non seulement les traits, mais encore le caractère et le cœur de ses modèles. David d'Angers, aussi, avait ce don. La Tour cependant, très admirateur de J.-J. Rousseau, a fait bon marché de ses cruelles qualités d'analyse lorsqu'il portraiture le philosophe. La vérité y perd-elle ? Je ne sais, mais ce pastel est une des plus aimables, une des plus attirantes choses qui soient.

Le portrait de M^{lle} Fel aussi, qui pourtant n'est qu'ébauché, est rayonnant de splendeur et de vie ; or, le peintre eut avec cette chanteuse une liaison sentimentale... Ce qui prouve une fois de plus qu'il n'y a rien de tel que d'aimer son modèle !

Certains des artistes, dont nous parle M. Dumont-Wilden, ont fait jusqu'à 1,500 portraits : plus l'humanité change, plus l'homme reste pareil à lui-même.

Bénévole, souriante et coquette Vanité, ton règne débute au Paradis terrestre... Mais il est bien loin de finir !...

* * *

On sait que M. Sander Pierron est non seulement un écrivain de valeur, mais encore un critique artistique compétent, érudit — et un styliste élégant par-dessus le marché. A propos de sa récente étude sur *Henri Boncquet, statuaire*, j'ai déjà rappelé les belles pages descriptives de ce *Baron de Lavaux Sainte-Anne* que nos lecteurs ont pu apprécier. Une fois de plus, M. Sander Pierron se montre égal à lui-même, et son dernier volume est digne en tous points de ses aînés. Pour nous faire comprendre l'obstination douce et convaincue de ceux qui luttèrent pour leur art, l'auteur trouve des phrases d'une émouvante simplicité ; pour parler des amis défunts, évoquer leurs profils sympathiques, redire leurs opinions préférées, louer leurs œuvres, — il a des mots convaincus et affectueux, ce qui ne l'empêche aucunement d'avoir aussi des idées nettes et claires, et un jugement que l'amitié n'altère point. Enfin, pour nous décrire certaines œuvres, le style de M. Sander Pierron varie, se transforme d'après le sujet, s'amplifie, s'élargit jusqu'à l'ampleur — lire ses pages concernant les fresques de *Henri Baes*, les travaux de *Gaspar*, les paysages de *Henri Binard*, — ou bien il devient souple, enveloppant, gracieux, — comme dans les pages consacrées à *Ch. Samuel*... Ailleurs encore, on croirait lire un conte de Marius Renard : voir *Georges Vanzevenberghen*.

Partout, dans cette étude, nous rencontrons mêlés l'écrivain, qui est un artiste, — et l'artiste, qui est un critique ; partout nous sentons la présence d'un esprit aussi enthousiaste qu'éclairé, d'un cœur pour lequel l'amitié n'est pas un vain mot... et tout cela n'est pas déjà si facile !

* * *

Je ne voudrais pas affirmer que l'ouvrage de M. De Soignies étincelle d'originalité, ni qu'il abonde en aperçus nouveaux, mais j'affirme qu'il constitue l'une des œuvres les plus hon-

nètes, les mieux intentionnées, les plus convaincues qu'il m'ait été donné de lire. M. de Soignies expose ses projets dans une préface qu'il signe — bonhomie, modestie ou bien au contraire légitime orgueil d'un homme qui se sent en pleine possession de ses facultés? — « Un octogénaire ». Il voudrait que son livre intéressât les uns et les autres, qu'il fit réfléchir les riches et les conduisit à donner davantage, — qu'il fit réfléchir les pauvres et les conduisit à faire des économies. Cette dernière proposition semble tant soit peu paradoxale, mais l'auteur la développe patiemment, raisonnablement. Il montre où peuvent mener deux sous mis de côté chaque jour, et il prouve que, lorsqu'on s'abstient de boire, il n'est point difficile de glisser dans une boîte *ad hoc* les dix centimes quotidiens... S'abstenir de boire? Eh, mais! le moyen que propose M. de Soignies n'est point mauvais, ni même compliqué. « Mettez des jardinets à la disposition des ouvriers, dit-il, et ils viendront y travailler, heureux d'avoir de l'air pur après une longue journée d'usine. Dans les premiers mois du mariage, l'amour illumine la chambrette et l'éclaire... Mais quand sont venus les enfants, quand à l'heure de la préparation des repas le mari est délaissé pour les besognes culinaires, il est assez compréhensible qu'il aille au cabaret dissiper sa maussaderie. Donnez-lui un jardinet, il en sera tout autrement! » Une double économie sera réalisée à cause des légumes cultivés dans l'enclou et des verres que l'époux ne boira pas.

M. de Soignies parle des enfants, de ce que l'on a fait pour eux, de ce qu'il reste à faire; il mentionne les crèches, les maternités, les *Gouttes de lait*, — rend en passant un hommage à notre Reine et souhaite que son charitable exemple soit suivi par beaucoup de ses sujettes. Il parle aussi du luxe, forme de la beauté, cause de bénéfice pour toute une classe de travailleurs et chose, du reste, infiniment relative.

En somme, ses vues sont pacifiques et bienveillantes, sa générosité très réelle, *puisqu'il abandonne aux pauvres le bénéfice que laissera la vente de son ouvrage*... Il a le cœur tendre, puisqu'il apprécie avec émotion l'œuvre des grands quotidiens qui, chaque année, offrent une Saint-Nicolas aux petits déshérités. Des anecdotes « à la grand-papa », des vers et des gravures ornent ces fascicules... que les philanthropes tiendront à acheter.

PAUL ANDRÉ.

Maurice BOUÉ DE VILLIERS : ANTHOLOGIE CONTEMPORAINE. *Poèmes héroïques*. Extraits. (Édit. de *La Revue française*.) — **Maurice KUNEL** : SUR LA FLUTE DE ROSEAU *Poèmes*. (Édit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*.) — **Honoré LEJEUNE** : FIDÉLAINE, conte lyrique en trois actes. (Édit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*.)

Sous le titre : *Anthologie contemporaine*, la *Revue française* a pris l'initiative de publier des extraits de l'œuvre de certains auteurs encore vivants.

En une brochure de 32 pages, à laquelle on souhaiterait un aspect plus heureux et une correction typographique plus soignée, voici quelques *Poèmes héroïques*, de M. Maurice Boué de Villiers :

*Je revis l'héroïque et splendide épopée
De ces temps fabuleux où dans les olifants
Et dans les cors royaux fleuris de diamants
Frémissait la chanson virile de l'Épée.*

*Je revis ce passé tout palpitant encor
De vaillance et d'amour, de sang et de lumière,
Où l'homme se taillait sa vie en sa chimère
Et savait mépriser le destin et la mort.*

*Les héros chevauchaient dans une apothéose
D'armes et d'étendards dressés dans l'aube rose
Et volaient, l'âme ardente, aux combats meurtriers,*

*Et lorsqu'ils revenaient, chargés d'un haut trophée,
Les princesses aux yeux divins, aux doigts de fée,
Unissaient sur leur front les roses aux lauriers.*

A ces vers, où l'écrivain évoque l'antique épopée et les héros légendaires, succèdent, sur un mode plus doux, quelques-unes des « Chansons à Chrysée », où le thème éternel de l'amour prête à quelques gracieuses variations.

* * *

C'est encore ce thème qui souvent inspire la Muse de M. Maurice Kunel. Il lui fournit parfois matière à une poésie de notations fort « directes », comme dans « Le départ de la Muse », dont je n'aime guère l'éloquence déclamatoire. Mais l'amour sanglote un peu bruyamment sa tristesse et toute sa rancœur dans les « Heures mauves », qui occupent à peu près

le tiers des poèmes réunis sous ce titre idyllique : *Sur la flûte de roseau*.

Cependant, voici des pages où l'auteur atteste un sens pénétrant et vrai de la nature toute bruisante de merveilleux secrets. Les Centaures, les Sylvains, les Aegipans et Pan lui-même y passent, et l'on songe involontairement aux *Jeux rustiques et divins* d'Henri de Régner.

Quelques évocations antiques complètent le recueil, avec une douzaine de petits tableaux crépusculaires et nocturnes, traités en manière d'eaux-fortes. « Deux yeux dans la nuit » scrutent les ténèbres et écoutent les bruits...

Goûtez la saveur particulière de ce *Soir inquiet* :

*Le soir vient de souffler sur la lampe du jour :
C'est la nuit. L'heure est noire avec sa flamme morte.
L'ombre au seuil des maisons frappe de porte en porte,
Un son traverse l'air, d'une invisible tour.*

*Reste bien coi, mon cœur ; vois, les chauves-souris
Grincent ; les entends-tu près des basses tourelles,
Autour du grand château, battre et glisser des ailes
Sans qu'on sache pourquoi, dans l'ombre du ciel gris ?*

*Tais-toi. Cette lumière errant par le chemin,
Serait-ce un feu-follet, une clarté qui flambe ?
Une vieille s'en vient, elle tâtonne et rampe
Et s'amène vers moi, la lanterne à la main.*

*Elle m'a dit : « Quel âge a l'heure qui s'enfuit ? »
La cloche résonna comme à l'accoutumée,
Un coup de vent souffla sur sa lampe allumée,
La vieille s'en alla, marmottant dans la nuit*

*Et mon âme hésitant comme un oiseau de nuit.
Qu'un léger frisselis de feuillage tourmente,
Ce soir mystérieux, tant la crainte me hante,
Mon âme bat de l'aile et tremble au moindre bruit.*

* * *

C'est « dans l'estompe du passé aux temps crédules, aux temps lointains, aux temps gothiques » que se déroule l'action de *Fidélaine*, conte lyrique en trois actes. M. Honoré Lejeune en a emprunté le sujet à une vieille légende germanique.

Trois blanches jeunes filles, trois Nixes, esprits des eaux,

filles du Lac, sur lesquelles règne le roi-bouffon Nixcobt, viennent chaque soir, dans la grande salle du manoir du vieux Berthold, jusqu'à onze heures, filer du lin. Elles mourraient si elles s'attardaient sur terre « après que l'heure d'avant minuit de sa voix de métal a déchiré la nuit ». Mais Hyléol, fils du châtelain, aime Erdelinde, la Nixe. Il retarde l'horloge de la tour. L'heure fatidique ainsi passe...

Les Nixes ne reparurent plus.

Et Hyléol aussi mourut. Car l'homme qui aime une fille des ondes, lui appartient, quoi qu'il fasse, jusqu'à la fin de ses jours...

A ce joli thème fabuleux, l'auteur a cousu un drame humain. Fidélaïne, fille du second lit de Berthold, aime Hyléol et tente vainement de l'arracher à son destin.

Ainsi le pathétique s'ajoute à la poésie très gracieuse de ce joli poème en prose, que M. A. Dupuis a revêtu de l'enluminure musicale. Et cela fait un ensemble très distingué.

ARTHUR DAXHELET.

John RUSKIN : CONFÉRENCES SUR L'ARCHITECTURE ET LA PEINTURE. Traduites de l'anglais et annotées par EMILE CAMMAERTS. (Un vol. illustré de 20 planches hors texte. Paris, Renouard.)

Notre compatriote Emile Cammaerts, auquel nous devons déjà l'admirable version française des *Matins à Florence*, nous donne aujourd'hui une sincère et intuitive traduction des *Conférences sur l'Architecture et la Peinture*. Il participe ainsi, de façon active et particulièrement utile, au mouvement créé par M. de la Sizeranne, mouvement auquel le lecteur français doit de pouvoir étudier les théories du grand et ingénieux penseur anglais. Les pages actuelles désorienteront un peu et étonneront souvent : car si Ruskin écrit avec une clarté profonde, il écrit aussi en poète, en artiste impulsif et partial et, par conséquent, ses idées n'ont plus alors la luminosité du style lui-même dont il les revêt.

Cela est surtout évident dans ses deux premières conférences qu'il donna à Edimbourg en 1853 : *L'Eloge du Gothique*, qui, disons-le tout de suite, furent moins inspirées par l'association d'une foi chrétienne et l'amour de l'art médiéval que par haine, ou plutôt par incompréhension de l'art grec.

Qu'il faille souscrire sous réserve aux couplets enthousiastes que Ruskin adresse à la vision et à la réalisation des bâtisseurs et des statuaires gothiques, nous en demeurons d'accord; mais, quant à suivre le véhément philosophe dans le réquisitoire qu'il prononce à leur propos contre les créateurs de tout temps en général et de l'époque hellénique en particulier, cela est tout à fait impossible et d'ailleurs contraire à la simple raison. Est-ce un motif parce que, du temps où vivait Ruskin, des architectes sans invention et sans talent dressaient avec maladresse des édifices grecs dans un pays où leur présence est une anomalie, un non-sens, pour que l'on doive comprendre dans la même réprobation les modèles merveilleux qui les inspirèrent? Oh, que non!

Il est vrai que Ruskin tente de démontrer que les principes de l'architecture et de la sculpture grecques sont moins logiques que ceux de l'art ogival, émanation intense de la nature. L'écrivain n'a pu étudier qu'imparfaitement les origines de l'architecture grecque et ce que l'on en sait aujourd'hui, et ce qu'il aurait pu en comprendre s'il l'avait voulu, changerait singulièrement son attitude s'il était encore de ce monde.

Nous n'entreprendrons pas de réfuter les opinions que Ruskin a formulées dans les quatre conférences que nous venons de lire; il faudrait pour cela plus de place que nous n'en avons ici. Cependant, nous ne résistons pas au désir de souligner ou de rencontrer çà et là quelques-unes des idées qui nous arrêterent le plus.

Aujourd'hui, comme en 1853, on peut répéter avec Ruskin, à propos de la mode du néo-grec: «Aucun mortel n'a jamais aimé et ne pourra jamais aimer notre architecture actuelle». Mais il eût admiré Victor Horta, lui qui ne pouvait admettre l'emploi du fer et du verre et contestait qu'on pût les faire servir à une noble conception.

Selon l'écrivain, l'arc en tiers-point est supérieur à toutes les autres couvertures, parce qu'il ressemble à la feuille que la nature a faite pointue. Voilà pure spéculation. Alors les voûtes feuillues de nos forêts ont été les modèles de nos vaisseaux d'églises? Qu'il soit solide, opère une moindre poussée sur les murs latéraux, certes; mais que la plate-bande doive pour ce motif être absolument condamnée, cela est excessif, inadmissible.

Et la fausseté de cette théorie: «Vous êtes forcés d'admettre que la véritable beauté d'un être humain dépend, non de

l'affection que vous lui portez, ni du degré de familiarité que vous avez avec lui, mais bien des lois inaltérables de forme et d'expression. Et il en est de même de la beauté des autres êtres. » Rarement, Ruskin a été plus en contradiction avec lui-même. Essentiellement religieux comme il l'était, il voyait dans les choses une beauté spirituelle aussi bien qu'une beauté matérielle. Lui qui faisait appel constamment au témoignage de la Bible, — ce qui est une façon assez particulière pour un critique d'art de défendre une cause, — ne recherchait-il pas l'esprit des textes ? Et quand il contemple une statue gothique, est-ce la forme tangible qu'il prise ou le mariage de celle-ci avec le sentiment ?

Pourquoi plus loin Ruskin recommande-t-il de construire selon les caractères gothiques ? On ne reprend pas un style ; c'est la meilleure façon de ne rien ajouter à l'œuvre des ancêtres. En art, il ne faut pas de sujétion, mais de l'indépendance. Et c'est ce sentiment d'indépendance qui a d'ailleurs engendré le style ogival qu'il conseille de recommencer. Les époques où l'on recommence sans réfléchir sont les périodes que la postérité considérera comme vides et n'ayant joué aucun rôle.

Les artisans malhabiles et dangereux de l'Ecole Saint-Luc trouveront dans l'apôtre Ruskin l'excuse de toutes leurs extravagances néo-ogivales. Mais Ruskin, qui était avant tout un artiste, leur adresserait le vain blâme qu'il adressait aux inintelligents architectes qui édifièrent dans l'air brumeux du Royaume-Uni des temples à frontons et à péristyles. Car ce serait douter de son goût que de supposer un seul instant qu'il eût pu aimer nos bureaux de téléphone et nos gares gothiques...

Dans ses conclusions, Ruskin, sans qu'il en ait parlé avant cela, comprend soudain le style roman dans la même faveur que le gothique : « Les constructions romane et gothique sont plus nobles que la construction grecque ». Or, on sait que l'architecture romane tient ses principes de l'art romain, qui doit une partie essentielle des siens à l'art grec... Mais tous les arts successifs sont le produit d'une évolution et on ne peut pas, sans se montrer partial, aimer l'un à l'exclusion de tous les autres.

Le livre contient encore une conférence sur *Turner et son œuvre*, étude superbement écrite et superbement pensée, mais dont les idées sont aussi discutables que celles qui abondent dans les autres chapitres du volume. C'est autant de la prédi-

cation que de la critique, car les considérations esthétiques appellent souvent à leur rescousse les citations des Ecritures, façon d'analyser l'art à laquelle Diderot n'aurait jamais songé.

L'esprit puritain de Ruskin l'entraîne constamment à des préoccupations morales, et il a soin de ne point trop s'arrêter aux manifestations positives d'une vie peu édifiante, pour ne pas être dans l'impossibilité de voir en toute belle œuvre d'art l'œuvre de Dieu et non celle de l'homme...

Ruskin a magnifié la fin lamentable de Turner. Est-ce là servir la vérité sous laquelle il prétend qu'il n'y a pas d'art? Ruskin fut un poète, un penseur aux idées tellement abondantes et impulsives qu'il est impossible qu'elles s'accordent toutes et ne se contredisent jamais. Les eaux des sources les plus limpides coulent en des directions différentes, opposées. L'esprit de Ruskin était semblable à une de ces sources.

SANDER PIERRON.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : Reprises d'*Iphigénie en Tauride* (17 janv.), de *Hänsel et Gretel* (21 janv.) et de *Louise* (22 janv.).

PARC : *Comme les Feuilles...*, com. en 3 actes de G. Giacosa, trad. par Mlle Darsène (20 janv.).

GALERIES : *La Veuve joyeuse*, opérette en 3 actes de M. Franz Lehar (6 janv.).

ALGAZAR : Reprise de *Prostituée* (3 janv.).

RENAISSANCE : *Clapotin*, com. en 4 actes de MM. Gandrey et H. Clerc; *La Madeleine repentie*, pièce en 2 actes de M. Ch. Desbonnets (22 janv.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Tancrede* de Voltaire; conférence de M. J.-J. Olivier (13 janv.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Athalie* (11 janv.); *Les Plaideurs* (25 janv.).

Iphigénie en Tauride. — Que d'émouvants souvenirs littéraires se rattachent à la figure de la veuve infortunée du grand

Agamemnon! Euripide, Racine, Goethe, tour à tour et sur des modes différemment admirables, n'ont-ils pas interprété la légende grandiose et tragique? Tous ces souvenirs donnaient déjà du prestige à une œuvre que le commentaire musical de Gluck devait parer de plus de beauté encore.

Des cinq chefs-d'œuvre de l'immortel chevalier que MM. Kufferath et Guidé ont décidé de remettre, cet hiver, successivement à la scène, *Iphigénie en Tauride* est le dernier en date. Il couronne avec une majesté suprême ce cycle triomphal; il atteint peut-être à l'apogée de cette splendeur décorative, de ce pathétique saisissant qui font de Gluck le plus parfait réalisateur de la tragédie lyrique. Après cinq quarts de siècle, il semble bien que les accents prêtés par le compositeur à sa douloureuse héroïne ont gardé, ont accru peut-être toute leur poignante sincérité. Tout est pur et noble dans cette partition, soit que la rigueur cruelle de Thoas y soit opposée au charme affectueux de la triste veuve exilée, soit que la généreuse amitié et le sacrifice touchant d'Oreste et de Pylade fassent contraste avec les fureurs des Scythes, si pittoresquement traduites dans le chœur célèbre aux étranges harmonies, aux rythmes colorés.

La reprise de *Iphigénie en Tauride* a été l'objet du travail le plus attentif. M^{me} Pacary y a trouvé une nouvelle occasion de mettre en valeur ses belles qualités de tragédienne et la sûre maîtrise de son chant. Rien ne pouvait être plus émouvant que sa façon d'exhaler ses plaintes ou ses alarmes dans les deux airs fameux : *O malheureuse Iphigénie!* et *Je l'implore et je tremble*. MM. Verdier et Lestelly réalisaient superbement les deux personnages à l'amitié légendaire. M. Verdier a trouvé des accents sincères pour dire *l'Unis dès la plus tendre enfance*, d'un sentiment si profond.

M. Billot donna du caractère au rôle de Thoas et l'orchestre et les chœurs prouvèrent que cette brillante reprise avait été entourée par tous des soins les plus pieux.

* * *

Hänsel et Gretel. — Depuis le soir déjà lointain où, sous les aspects gracieux et spirituels de MM^{mes} Landouzy et Maubourg, les deux enfants espiègles, de qui l'adroit Hümperdinck a célébré avec autant de joliesse que d'habileté, avec autant d'art que de verve, l'aventure merveilleuse, sont apparus sur la scène de la Monnaie, chaque fois qu'on nous les montre à

nouveau, eux et la méchante fée Grignotte, la forêt enchantée et le papa aux abois et la vieille bûcheronne et tous les anges bienveillants, grands et petits prennent à les revoir un plaisir extrême.

Rien n'est charmant aussi comme ce spectacle; rien n'est ingénument joli comme ce conte que Grimm, Andersen ou Perrault n'eussent point désavoué; rien n'est frais, adroit, pimpant, distingué comme cette partition où s'ébat la plus habile et captivante fantaisie.

MM^{mes} Eyréams et Symiane ont eu facile à renouveler un succès de tradition; M^{me} Bastien a repris le rôle de la bûcheronne qu'elle a tenu déjà naguère à la Monnaie; M^{me} Laffitte a donné du caractère à la fée Grignotte. Mais c'est toujours le comédien et le chanteur impeccables réunis en M. De Cléry qui se mettent aisément en vedette au milieu de cette interprétation en somme très vivante.

* * *

Louise. — Et comme pour achever la gageure d'avoir, en l'espace d'une semaine, fait défiler les œuvres les plus diverses de tendances et de forme, voici que *Louise*, ajournée par suite d'une indisposition de M^{lle} Dorly, vint à l'affiche, Charpentier succédant à Hümpferdinck et à Gluck.

Cette reprise est de celles que l'on accueille également toujours avec faveur. Les détracteurs eux-mêmes de ce réalisme populaire si hardiment mis à la scène ont fini par concéder à *Louise* le mérite d'une originalité musicale et d'une nouveauté pittoresque qui suffisent à attacher leur attention, presque leur sympathie, sinon leur admiration.

L'intérêt résidait cette année dans la façon dont M^{lle} Dorly interpréterait le rôle de l'héroïne qui eut ici de splendides incarnations. La jeune artiste, tant appréciée dans *Manon* et dans *Madame Butterfly*, abordait une création bien différente; elle lui a prêté la spontanéité de sa juvénile nature enthousiaste, de son tempérament passionné, et aussi l'habileté de son intelligence et la sincérité de son émotion. M^{lle} Dorly, qui se dépense beaucoup et qui, de plus, relevait de maladie, a certes paru lasse dans les derniers moments de son considérable effort, mais c'est un péril dans lequel il lui sera facile de ne plus tomber lorsqu'elle se ménagera plus prudemment au cours des premiers actes de la pièce.

M. Saldou a campé un Julien désinvolte et joyeux ; sa voix toujours vibrante, mais aussi toujours claire, facile et généreuse, s'est prodiguée avec entrain.

M^{me} Bastien et M. La Taste faisaient le couple paternel des vieux ouvriers honnêtes avec naturel et émotion.

Et le tableau de Paris nocturne, tout en fête, en chants et en lumière, a produit son effet coutumier. On sait que *Louise* est une merveille de pittoresque mise en scène.

* * *

Comme les Feuilles. — Il ne faudrait pas chercher une étude de caractères très fouillée, ni surtout très exacte, très logiquement conduite dans l'œuvre de Giuseppe Giacosa, que M^{lle} Darsène vient de faire successivement connaître aux Parisiens et aux Bruxellois. Il ne faudrait pas non plus désirer s'y intéresser aux péripéties d'une intrigue passionnante. Non ; c'est un « milieu » que Giacosa a voulu nous peindre bien plutôt ; c'est une atmosphère dramatique qu'il a cherché à créer ; c'est un moment de quelques vies associées par une communauté de sentiments, de parenté et d'intérêts.

Aussi l'auteur ne pouvait-il que se cantonner dans l'exposé d'idées générales, effleurer en somme l'examen psychologique des âmes de ses héros, peindre à fresque et non en miniature. Il serait injuste de disséquer son œuvre à la loupe ; nous devons nous borner à examiner la philosophie qui s'en dégage, et voir si elle conclut logiquement d'après les faits, selon la thèse du dramaturge.

Une famille, dit celui-ci, est comme un arbre sain, vigoureux, tant que le ciel est serein, l'air vivifiant, la terre nourricière. Vienne la tourmente : le vent secoue les branches, le tronc menace de céder, Et il est des feuilles qui se détachent et roulent et vont disparaître dans les courants irrésistibles ; mais il en est d'autres que la rafale ne peut arracher, ne peut emporter, et qui demeurent obstinément accrochées à leur arbre.

La famille Roselle est ce chêne solide et prospère, tant que M. Roselle est le banquier millionnaire capable de passer à la jeune femme, avec laquelle il s'est remarié, tous ses caprices de luxe et de coquetterie, à son fils Tommy toutes ses fantaisies coûteuses de désœuvré, et de laisser grandir sa fille Nennele dans l'insouciance du lendemain. Survient la ruine. Les Roselle l'apprennent et la supportent avec des âmes diverses : le père

héroïquement, mais sans le courage ou la clairvoyance de faire preuve d'autorité, la mère avec une résignation factice, le fils sans rien changer à sa vie de joueur et de dépensier que le premier mariage riche, fût-il sans pudeur, accueillera, la fille avec une admirable vaillance et la vertu du sacrifice la plus noble.

Les Roselle ont été sauvés par un cousin, un jeune industriel, énergique et fruste, qui les emmène à Genève et procure une place modeste à Jean Roselle. Après que le premier acte nous a montré, avec un luxe heureux et original de traits du meilleur naturel, le départ mélancolique de l'hôtel jadis opulent et gai, les deux derniers actes, qui se passent dans l'humble chalet suisse, nous disent, par le même procédé tout en notations successives, en observations de piquant détail, comment, après des scènes de prenante émotion fort bien traitées, Nennele et le cousin Maxime se marieront — on le suppose du moins — comment M^{me} Roselle prendra peut-être un ridicule peintre norvégien pour amant, comment Tommy épousera vraisemblablement la grue, cousue d'or, qu'il a rencontrée dans un tripot, comment Jean Roselle sera superficiellement heureux de quelques-uns de ces dénouements et pas trop désespéré des autres... Giacosa ne conclut pas et c'est le défaut de sa pièce. Elle en a un autre essentiel : l'in vraisemblance du caractère de Jean Roselle dont, même dans un drame évidemment influencé par la brumeuse « symbologie » scandinave, nous ne parvenons pas à admettre la veulerie et l'aveuglement. Mais elle a, d'autre part, de fortes qualités d'émotion et des mérites brillants d'observation et de tenue littéraire.

Ceux-ci, M^{lle} Terka Lyon, très touchante dans le beau rôle de Nennelle, M^{lle} Diane Hamont, jolie, élégante et frivole à souhait en jeune femme écervelée, M. Séran, très naturel et chaleureux en Maxime, M. Scott insouciant et fanfaron avec verve en Tommy, les ont excellemment fait valoir. M. Daubry, très renfermé, parlant sourdement, a encore accentué l'inconsistance du personnage mal venu de Jean Roselle.

* * *

La Veuve Joyeuse. — Ils se sont mis à six pour transformer le bon vieux vaudeville que Meilhac a fait jouer dès 1861. C'est d'abord à la collaboration bilingue de Victor Léon et Léo Stein que revient l'idée de la mise en livret d'opé-

rette au goût germanique des trois actes joyeux de l'*Attaché d'ambassade*. Un compositeur hongrois, jusque-là inconnu hors de son pays, s'assura une vogue rapide et universelle, et une fortune opulente en prodiguant une inspiration abondamment mélodique, distinguée, originale et en semant un entrain irrésistible à travers l'aventure plaisante de ce prince Danilo qui, ayant aimé pauvre la jolie Missia Palmieri qui le dédaigna, a des scrupules de l'épouser riche lorsqu'il la retrouve veuve, millionnaire, fantasque, passionnée et très toquée de lui. Puis, un M. Leprince traduisit en français le texte allemand, et MM. de Flers et de Caillavet, à l'habileté spirituelle éprouvée, donnèrent à la moulture nouvelle un tour parisien et un piment montmartrois.

Or, tant de contributions diverses aboutirent en somme à quelque chose de heurté, de contradictoire par moments, mais sans conteste à quelque chose aussi de pittoresque en diable, d'étrange à l'occasion où la volupté devient aisément douloureuse et où la tendresse tourne court dans la gaudriole. La séduction qui en émane provient de ces contrastes admirablement exploités par la musique de M. Lehar. Bien avant que cette *Veuve joyeuse* ait été, après 20,000 représentations dans les cinq parties du monde, importée en Belgique, ses refrains y étaient célèbres. Personne de vous, n'est-ce pas, n'ignorait l'entraînante câlinerie de la valse partout populaire, l'allégresse pimpante du septuor des maris narquois, la grâce alanguie du duo de Missia et de Danilo ?

Il faut une verve étourdissante pour jouer ces deux rôles ; ils réclament à la fois deux comédiens experts, deux chanteurs assurés, deux danseurs sémillants. Mlle Strakosch et M. Léo Mars, que M. Fonson nous a révélés, sont tout cela avec brio. M. Villot est, en diplomate burlesque, le plus joyeux des comiques ; Mlle Vernon est sa jolie et volage épouse bien disante, mais indulgente aux assiduités du petit lieutenant de Coutanson, à qui M. Dousset prête toute la ridicule fatuité désirable. M. Tournis est un amusant chancelier décoratif, M. Brévy un capitaine d'Estillac d'une élégante désinvolture, M. Bailly un interprète bouffe très plaisant.

Servie par une magnificence éblouissante de mise en scène, cette distribution a assuré le succès formidable de cette *Veuve joyeuse* qui, pendant longtemps, fera salle comble aux Galeries.

* * *

Prostituée. — Les peuples heureux n'ont pas d'histoire; l'Alcazar florissant n'a pas eu de première ce mois-ci. En attendant la venue de M. Lebargy et de M^{lle} Juliette Clarens, une reprise de *Prostituée* est parvenue à tenir l'affiche pendant quatre semaines, et l'affluence de la foule n'a pas cessé de la première à la dernière représentation.

J'ai dit cet été ce qu'il faut penser, selon moi, du drame généreux, habile, sombre, passionnant dans les péripéties édifiantes duquel M. Victor Margueritte a cherché un moyen de nous attendrir sur le sort lamentable des pauvres filles roulées au ruisseau par la faute égoïste et lâche des mâles impitoyables.

M. Meer a fait appel à une jeune et vibrante artiste de l'Odéon qui a su, aidée de la troupe ordinaire du théâtre, assurer la brillante carrière de cette pièce pétrie de bonnes intentions et riche en leçons morales des plus louables.

* * *

Clapotin; La Madeleine repentie. — Quelques amateurs pleins de conviction, de bonne volonté et même, pour quelques-uns, de talent, ont entrepris de donner régulièrement des spectacles composés de pièces inédites d'auteurs belges. Ils ont loué une salle spacieuse et bien aménagée dans un quartier malheureusement bien excentrique et, pour leurs débuts, ont monté une comédie en 3 actes de MM. Gandrey et H. Clerc, et une « tragédie passionnelle » en 2 actes de M. Ch. Desbonnets.

Clapotin prend son titre du nom du personnage principal de l'aventure qui nous montre comment, pour sauver sa mère, près d'être surprise *flagrante delicto* dans son parc, en la galante compagnie du comte de Fremberg, M^{lle} Hélène Clapotin se jette dans les bras du bellâtre. M. Clapotin est dupe de la généreuse supercherie; mais il somme Fremberg de « réparer ». Le nobilium, qui est décavé, ne demande pas mieux; seulement, Hélène qui est amoureuse de Maurice Perret, un peintre pauvre, se désole mais se dévoue. Un hasard heureux fait que les Clapotin sont brusquement ruinés et le peintre subitement glorieux et riche. Il ne reste à Fremberg qu'à s'éclipser; c'est ce qu'il ne tarde pas à faire.

Sur une intrigue sans grande vraisemblance, les auteurs ont brodé des développements dramatiques qui témoignent de plus de bonne volonté que d'expérience.

Le drame bref et sombre de M. Desbonnets provoque plus

sincèrement l'émotion. Madeleine, après une vie aventureuse, est devenue la maîtresse du nihiliste Serge. Celui-ci est traqué par la police parce qu'on a surpris son dessein de lancer une bombe sur le passage du tzar. Or, l'inspecteur Ponache, qui vient pour l'arrêter, reconnaît en Madeleine, qu'il trouve seule au logis, une ancienne compagne de plaisir. On s'explique, on se devine, on parle, on marchandé... et on tombe d'accord. Madeleine achètera, vous devinez à quel prix, le silence et l'aveuglement du policier.

Mais quand, sa fringale d'amour rassasiée, Ponache s'en va, c'est pour oublier sa promesse ; il poste ses agents près de la maison de Serge. Celui-ci rentre, apprend, ou plutôt surprend le secret de son amie, et c'est pour lui une minute d'atroce souffrance... Il sort, son engin sous le bras, acceptant la fuite, le salut... Les hommes de Ponache lui tombent dessus et, sous les yeux affolés de Madeleine, le canardent lâchement, ce qui me semble un procédé de justice expéditive, peu courant à Cherbourg, même les jours où Nicolas y fait une brève escale ?...

Ces scènes sobrement traitées ont porté. Mme Fordrin, MM. Dumont et Dereymond les ont jouées avec une émotion et un naturel excellents.

* * *

Tancrede. — Il arrive parfois qu'un directeur exhume *Zaire* ou *Méropé* ; mais vous souvient-il d'avoir jamais vu *Mahomet*, *La Mort de César*, *Rome sauvée*,... ou *Tancrede* ?

C'est cependant à la résurrection d'une de ces tragédies oubliées du patriarche de Ferney, que M. Reding convia le fidèle public curieux de ses Matinées littéraires. L'entreprise était intéressante et instructive. Elle était hardie aussi.

M. J.-J. Olivier l'a dit en prononçant le prologue obligé de chacune de ces séances : Voltaire usait encore forcément du procédé dramatique des classiques, mais il le mettait au service d'une intrigue déjà romantique par l'audace et la variété de ses péripéties. L'histoire du noble chevalier Tancrede aimé d'Aménaïde, la belle princesse de Syracuse que le roi son père destine au farouche Orbassan, la complication de cette affaire de trahison, dans laquelle est compromise l'innocente jeune fille, le truc de la lettre qu'elle envoie à son amant et qui est surprise avant que d'arriver à destination, la condamnation du héros, puis son dévouement, sa mort, tout cela est loin de la gravité, de la solennité, de la pompe tragiques. Aussi *Tancrede* n'est-il qu'un

mélodrame malhabile que de beaux vers seulement sauvent de la médiocrité.

M. Olivier a expliqué cela clairement, sinon par des arguments bien personnels ; il a mimé sa conférence avec exubérance et remporté, en somme, un succès.

J'en dirai autant de M^{lle} Terka Lyon, de MM. Séran, de Gravone et Darnay, qui se transformèrent par occasion et avec la meilleure volonté du monde en tragédiens suffisamment grandiloquents et convaincus.

* * *

Athalie ; Les Plaideurs. — Ayant rappelé à ceux « à qui l'histoire de l'Ancien Testament n'est pas assez présente », les préliminaires historiques ou légendaires qui le conduisirent à écrire l'œuvre édifiante, austère et grandiose dont les demoiselles de Saint-Cyr devaient avoir la primeur, comme elles avaient eu celle d'*Esther*, Racine ajoute : « Ma tragédie a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône et j'aurais dû, dans les règles l'intituler *Joas*. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ay pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considerable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. »

Scène par scène, réplique par réplique, vers par vers, Racine explique et justifie l'authenticité de ses sources documentaires et la légitimité de ses assertions ; nous ne sommes plus habitués à pareille probité littéraire...

Aussi le prestige de cette œuvre qui s'égale aux plus hautes conceptions de Sophocle demeure-t-il intact et souverain. Même sans le secours d'une interprétation impeccable, — comme ce fut le cas pour la façon dont M. et M^{me} Silvain, paraissant dans des rôles hors de leur emploi, entourés d'artistes non habitués à jouer ensemble, nous présentèrent *Athalie* l'autre jour — ce chef-d'œuvre émeut, exalte, éblouit et laisse l'impression pénétrante que le grand art provoque toujours invinciblement.

Les Galeries prirent leur revanche avec *Les Plaideurs*, que MM. Brunot, Croué, Darras, M^{mes} Bourseuil, Royé, etc., enlevèrent avec le brio le plus joyeux.

Tous ont excellemment compris l'esprit de cette pochade au jeu de laquelle se plut un jour le grave et noble tragique.

L'Aristophane des *Guépes* avait été son modèle ; comme lui, il jugea à props, — et ses amis de même, puisqu'aussi bien ils collaborèrent en plaisantant à ces *Plaideurs*, écrits de verve et de prime-jet sur des tables de cabarets, — d' « outrer quelque peu les personnages pour les empêcher de se reconnaître ». Et de même que l'avait fait son ancêtre, dont il aima le modèle libre et désordonné plus qu'il ne prisait la régularité savante d'un Ménandre ou d'un Térence, de même Racine ne demanda à son public amusé que de discerner un peu de vrai à travers beaucoup de burlesque et de ridicule.

En outre, et le souci a son prix, le joyeux comique des *Plaideurs* entendait faire rire sans qu'il lui en coûtât « une seule de ces sales équivoques et ces malhonnêtes plaisanteries... »

Les temps ont changé !...

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

SALON DE L'ESTAMPE. — A LA SALLE BOUTE : LA SOCIÉTÉ KUNST EN KENNIS, MM. C. JACQUET ET J. VAN DEN ACKER. — AU CERCLE ARTISTIQUE : MM. ALBERT-F. CELS, RENÉ STEVENS, EDWIN GANZ, VICTOR MARCHAL ; M^{me} ERS-LIGNY.

Ainsi que le rappelle M. Jules Destrée dans l'intéressante notice sur Jan Luyken qu'il a écrite pour le catalogue de l'exposition de l'*Estampe*, c'est J.-K. Huysmans qui a fait la renommée actuelle de cet artiste. Car, avant la publication d'*A Rebours*, les ouvrages du maître graveur dormaient, ignorés ou oubliés, sous la reliure de cuir des antiques et poudreux volumes dont ils illustraient le texte, au fond de vieilles bibliothèques hollandaises. Certaines de ces estampes étant tombées entre les mains de Huysmans, il conçut pour leur auteur une telle admiration qu'il l'admit au nombre des artistes rares et singuliers dont les œuvres offraient encore quelque attrait à la sensibilité blasée de des Esseintes.

Huysmans était un excessif. Il allait toujours jusqu'au bout de sa pensée, sans réticences ni compromissions. Il croyait,

non sans raison d'ailleurs, que tout art doit être une affirmation intransigeante de la personnalité. Et il était tout naturel, dès lors, qu'il cédât à la séduction d'artistes qui, comme Luyken, ont imposé à leur œuvre la ressemblance de leur esprit absolu et de leur âme tourmentée. Il devait aimer Luyken pour lui-même et, en même temps, pour le contraste qui existe entre ses inspirations furieuses et celles de ses placides compatriotes. Il est vrai que Luyken fut le contemporain de Rembrandt, mais l'admiration pour celui-ci était trop fréquentée pour que des Esseintes, quelque envie qu'il en eût, peut-être, confessât la partager. Luyken peut apparaître, du reste, comme une espèce de des Esseintes d'un autre ordre; un des Esseintes de la foi et des mœurs, spectateur indigné des iniquités du monde, dont sa conscience ombrageuse ne pouvait supporter le contact. Telle-ment qu'il finit par vivre sur un bateau, loin des agglomérations humaines, en ermite nomade, servi par une vieille servante bigote. Un exorbitant, en somme; une tête effervescente où fermentaient sans cesse les rêves sombres enfantés par le calvinisme, la religion d'épouvante qu'il professait... Ah! il n'avait pas l'imagination riante! Il illustra la *Bible*, mais l'implacable Jéhovah de l'Ancien Testament, avec sa physiologie terrible de roi assyrien, de Sargonide, lui inspira des pages autrement émouvantes que l'Évangile. Ses planches capitales, d'une facture à la fois minutieuse et emportée, ne sont que massacres, supplices, batailles, cataclysmes parmi la foudre et les éclairs. Telles les magnifiques gravures — le *Déluge*, la *Destruction de Sodome*, les *Plaies d'Égypte*... — appartenant à la collection de M. Jules Destrée que l'on voyait à l'exposition à côté d'images moins tragiques : *L'Armée des XII tribus d'Israël*, grandiose évocation de multitudes guerrières, rangées en ordre stratégique au milieu de vastes perspectives; le *Sacrifice de Salomon dans le Temple de Jérusalem*, édifice auquel l'artiste a donné une régularité et une décoration irréprochablement classiques.

Par ses architectures et le noble insouciant de la couleur locale dont ses œuvres témoignent, Luyken est bien représentatif de son siècle. Pour le reste, on peut dire qu'il y est aussi insolite que Rembrandt lui-même. La nature frénétique de ses conceptions, les croyances religieuses encolorées dont elles sont la manifestation font de ses ouvrages comme un legs tardif des luttes confessionnelles du siècle précédent.

On serait mal venu à émettre des réflexions analogues au

sujet de Charles de Groux. Il est bien de son époque, celui-là. La sincérité de l'émotion dont sont empreints tous ses travaux, les scènes de pauvreté, de détresse physique et morale vers l'interprétation desquelles l'entraînaient son tempérament mélancolique et ses sympathies populaires ne fait pas doute, mais, devant elles, on arrive rarement à se défendre de l'impression que quelque chose de factice se mélange à cette émotion. Il semble toujours que, dans l'atmosphère un peu conventionnelle où se meuvent ses personnages, on entende encore roufler les échos des déclamations humanitaires et sentimentales du temps. Le romantisme et ses airs penchés est là aussi, sous les espèces de ce « roseau pensant », de ce type défini à merveille par Lemonnier; de ce type « long, busqué, évidé aux joues, d'une grâce malade chez les femmes que de Groux utilise presque toujours ». « On sent, ajoute l'auteur de la *Peinture en Belgique*, qu'il ne se renouvelait pas dans l'étude directe de la nature, et que son observation s'alimentait surtout en lui-même. » Il y a, en effet, dans cet art on ne sait quoi d'émoussé, de languissant; trop d'effusions, et trop attendries, presque larmoyantes, qui, parce qu'elles ne paraissent point sans apprêt, ne laissent pas de mettre en défiance le spectateur d'aujourd'hui. Toutefois si, généralement, de Groux se montre trop docile au goût de ses contemporains pour l'anecdote sensible, il arrivait aussi — comme en certaines des pages exhibées à l'*Estampe* — qu'il relevât puissamment le caractère de ses compositions par une exécution plus volontaire et une observation plus attentive de la réalité.

Un extrait d'un article de M. Roger Marx inséré au catalogue présente au public belge M. Albert Belleruche, et on ne saurait ajouter presque à la définition que l'éminent critique nous donne du talent et de la technique de cet artiste. L'*Estampe* n'exposait pas moins de quatre-vingt-quatre lithographies de M. Belleruche : Portraits de femmes, pour la majeure partie, tous attrayants, tous d'une présentation pleine de simplicité et de distinction aisée. La manière de M. Belleruche est magistrale; le trait rempli tout ensemble de vigueur, d'onction et de finesse, caresse et arrête les contours, marque les caractéristiques expressives, fait trembler des lumières dans les yeux qui regardent ou qui révent. La pierre sur laquelle il grave est comme un miroir magique où tous ses modèles viennent se refléter en des attitudes de coquetterie, d'insouciance ou de pensée.

C'est dans un monde bien différent de celui de M. Belleruche que nous sommes transportés par M. Charles Cottet, le beau peintre qui est aussi un surprenant aquafortiste. Monde breton, avec ses figures de gravité, de coutume et d'entêtement, évoqué tout entier, d'un seul bloc, dirait-on bien, en des pages comme le *Tryptique du pays de la mer* : Au centre, le foyer, la famille réunie, hommes, mères, épouses, enfants, autour de la table, à l'occasion d'une fête ou d'un retour. Sur les panneaux, d'un côté, la barque que l'on arme pour le départ; de l'autre, les femmes qui guettent le retour et interrogent la mer, l'impénétrable mer qui nourrit et qui tue. Sujet banalisé par cent gravures mélodramatiques. Oui, mais il a suffi qu'il traversât l'imagination d'un artiste tel que M. Cottet, pour qu'il se fixât sous des aspects d'une réalité grande et poignante. Toute la Bretagne s'abrége en ces eaux-fortes mordues d'un trait énergique, en ces vues de landes, en ces silhouettes féminines coiffées de la cape. Ses affinités naturelles font que M. Cottet aime les paysages fortement accentués qui suggèrent ou qui expriment. Hors de son pays il cherche des sites tristes, âpres de coloration ou d'aspect : *Avila. Pont aux Royaux (Dauphiné)*, *Fermes en Islande*. Mais l'expression humaine l'attire surtout et l'expérience qu'il en a acquise nous vaut des planches comme *Tristesse*, la *Douleur du corps humain* ou *Douleur*, le cadavre d'un pêcheur rejeté par la mer et autour duquel le désespoir muet des siens mène un deuil qui fait penser à celui des plus impressionnantes *Mises au tombeau*.

Parmi les maîtres étrangers invités par l'*Estampe* se trouvaient encore M. Edgar Chahine, le jeune et superbe maître dont nous avons parlé longuement l'an passé; M. Arthur Jacquin, dont les gravures sur bois en couleur, teintées avec une sobriété et une délicatesse japonaises, sont extrêmement attrayantes; enfin, M. Alberto Martini... Ce dernier était représenté par une longue suite de dessins à la plume destinés à illustrer les contes et les poèmes d'Edgar Poe. C'est une entreprise dangereuse que de tenter de donner une apparence graphique aux rêves d'un poète, que d'essayer de fixer la physionomie d'êtres ou de choses qui ne sont jamais décrits d'une façon susceptible, si l'on peut dire, de limiter l'imagination que l'on pourrait s'en faire; d'empêcher qu'il n'y ait toujours autour d'eux comme une marge d'incertitude et de possibilités vagues. La scène du théâtre de rêve sur lequel se joue la pensée du poète d'*Ombre*, de *Silence*, du *Cottage Landor*, etc., n'est pas finie. Elle n'a

d'autre fond que l'espace obscur et chatoyant où le génie de Poe fait luire de décevants éclats de lumière pâle ou passer comme des ondes plus denses de magnétiques ténèbres.

En 1902, le grand éditeur florentin Alinari avait ouvert un concours entre les jeunes artistes italiens, pour l'illustration de la *Divine Comédie*. On s'aventurerait beaucoup en affirmant que le résultat en fut brillant. Presque toujours il y a dispartite pénible entre les vers d'une brièveté si pleine et si significative de poète et les images ternes et diffuses qui les commentent. Et, sans doute, la cause de cet insuccès devait-elle être cherchée moins dans le défaut d'originalité des compétiteurs que dans l'impossibilité de créer par le dessin une version acceptable d'un tel texte. S'il arrive, cependant, qu'un grand artiste accepte un travail de ce genre, il fait, à l'exemple de Rops, pour les *Diaboliques* de Barbey, œuvre personnelle qui, hormis quelques points de contact avec le sujet du livre dont il a assumé l'illustration, existe indépendamment de celui-ci. M. Martini a réalisé de considérables progrès depuis l'époque de sa participation au concours Alinari. Son art se cherchait encore alors, dans la forme comme dans le fond. Aujourd'hui, il a pris une grande décision et une allure très spéciale. Mais, encore qu'il y ait des choses curieuses et dignes d'attention dans ses dessins, surtout lorsque l'impression à rendre est étrange et pittoresque plutôt que psychologique (*Hans Pfaal*; le *Joueur d'échecs de Meetzel*, etc.), nous avouons avoir cherché vainement dans toutes ces illustrations ingénieuses la traduction adéquate des sensations d'horreur, de mystère, de solennité, de flegme scientifique dont l'âme et l'esprit se sentent envahis par le verbe à la fois halluciné et volontaire du grand poète américain.

A côté de ces œuvres d'artistes du passé ou de l'étranger, que l'on doit louer l'*Estampe* d'avoir fait connaître au public bruxellois, l'exposition comprenait quantité de gravures dues à des artistes belges. MM. Julien Celos, Victor Mignot et Marc Henry Meunier avaient de bonnes eaux-fortes en couleur; le premier, notamment, des coins de villes zélandaises; le second, une jolie page: la *Neige à Trianon*; le troisième, des effets de nuit, *Pour la Vierge* (Campine). De M^{lle} Louise Lemonnier, entre autres dessins délicats et attrayants, *Matin de neige* et *Février* (dessin rehaussé); de M^{me} Valentine Franchomme, le *Port de Blankenberghe*, triptyque à l'eau-forte, vision et rendu excellents. MM. Harledine, Geudens, Finck, De Saegher, Charlot,

qui avaient de nombreuses eaux-fortes, ne sont pas moindres dans ce domaine que dans celui de la peinture.

Leur nom appelle l'éloge, de même que celui de M. Auguste Danse, graveur émérite, dont les compositions d'après les maîtres (*l'Embarquement pour Cythère*, cette fois) sont toujours compréhensives ; les interprétations originales, toujours captivantes. M^{lle} Louise Danse a transcrit à l'eau-forte, pour orner des livres de M. Edmond Picard, deux des planches de la *Nuit*, d'Odilon Redon. Nous confessons n'aimer point le *Beethoven* de M. Henri de Groux : il y a là un grossissement des traits qui nuit à l'expression frémissante de cette physionomie à la fois si puissante et si fière. La lithographie de son *Christ aux outrages* nous montre le talent de l'artiste sous son vrai jour : inspiration véhémement, exécution un peu sommaire. Les amateurs de contrastes pouvaient passer de l'envoi de M. de Groux à celui de M. Fernand Khnopff, de la spontanéité tumultueuse de l'un à la pensée réfléchie, longuement préméditée, de l'autre.

M. Khnopff s'est créé un type de femme, à la fois séduisant et inquiétant : visage d'un ovale allongé sous une poussière de cheveux roux, éclairé — ou obscurcis — par des yeux d'un vert pâle, dans les profondeurs transparentes desquels on peut, selon que l'on préfère, déceler la plus chaste candeur ou la corruption la plus savante. Par son attitude, elle est hiératique ; par son expression, sibylline. Peut-être, Baudelaire l'eût-il aimée !

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris...

Parmi beaucoup d'autres dessins à la plume ou au crayon, dont il faudrait pouvoir parler en détail, M. Khnopff nous montrait encore une de ces sphynxes, le *Masque au manteau blanc*, et, dans un autre genre, une *Isolde*, figure d'égarément passionné, la tête renversée, la bouche entr'ouverte sur ses dents éclatantes.

Il faut retenir le nom de M. Alfred Duriau, auteur de portraits intéressants et de vues du Forum à la pointe sèche, et pointer les travaux de MM. Gisbert Combaz et Henry Bodart. Et pour finir, en citant les derniers des maîtres qui comptent parmi les premiers, nous mentionnerons les dessins et eaux-fortes de M. Ensor, et les lithographies d'un trait si vibrant : *Portraits de Lemonnier et d'un sculpteur ami*, et paysages de M. Émile Claus.

A la salle Boute, exposition simultanée de MM. C. Jacquet et Vanden Acker. Le talent du premier de ces artistes s'affirme chaque année davantage, à force d'œuvres habiles et senties. M. Jacquet a conquis la complète maîtrise de son métier, et il use de toute la souplesse de celui-ci pour rendre avec une sensibilité nuancée les sites de demi-teinte, paysages d'automne, d'hiver et de crépuscule, qu'il affectionne. Dans la vingtaine d'aquarelles qu'il avait réunies, on distinguait en particulier *Vielle église, Dordrecht, Chaumière, Soir en forêt, le Pêcheur*. Quant à M. Vanden Acker, il aborde les genres les plus divers avec des résultats fort inégaux. Ses mérites, un peu laborieux, se marquaient surtout dans son propre *Portrait*, dans le *Talus* et dans *Fin d'été*.

Kunst en Kennis, telle est l'étiquette sous laquelle une vingtaine de jeunes artistes gantois avaient organisé, au même endroit, une exposition de peintures, de dessins, de sculptures, de pastels, etc. Œuvres et œuvrettes très mélangées, qui témoignent, en général, d'aspirations très louables, en même temps que d'une expérience insuffisante. Nous aurons, probablement, occasion de reparler plus tard de MM. Dupuis, Montorio, Vande Veegaete, etc.

* * *

Au Cercle artistique, quelques petits salons intéressants. M. Albert Cels, avec toute une série de pointes sèches et de dessins rehaussés : des portraits excellents, d'une facture légère et pénétrante, d'une mise en page heureuse. Il faut citer, notamment, les portraits de MM. Jean De Mot, Bautier et A. C., ceux du R. P. Vanden Gheyn, le savant conservateur en chef de la Bibliothèque royale, de M^{me} P. L..., d'une *Anglaise*, etc.

M. René Stevens est un familier de la forêt de Soignes, et il en restitue, avec un amour compréhensif, les aspects qui varient dans une égale magnificence : le *Vallon des Palissades*, envahi par le brouillard ; le *Vallon des grandes Floss*, tout vêtu d'automne ; le *Vallon de la Vuy-boeck*, etc., que l'on a vus au *Cercle*, appellent des louanges sans réserves. M. Victor Marchal n'a pas la vision lumineuse de son confrère ; il n'analyse pas, il voit par masses : l'*Église*, la *Clairière*, *Intérieur*, nous ont semblé les meilleures toiles de son exposition.

M^{me} Ers-Ligny décrit les fleurs, notamment les *Œillets* et les

Ombellifères d'un pinceau délié et expert; M. Edwin Ganz, paysagiste animalier, nous montre de vigoureux chevaux, vigoureusement dessinés ou peints, en des campagnes d'un ton un peu cru.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

TROISIÈME CONCERT DURANT : *M. Louis Froelich* (9 janvier). — TROISIÈME SÉANCE DU QUATUOR « PIANO ET ARCHETS » (12 janvier). — LE DECEM DE PARIS (13 janvier). — RÉCITAL BACKHAUS (15 janvier). — TROISIÈME CONCERT YSAÏE : *Eugène Ysaye* (16 janvier). — TROISIÈME CONCERT POPULAIRE (23 janvier). — CONCERT DE L'UNION POSTALE (23 janvier).

Le troisième Concert Durant eut un éclat tout particulier grâce au concours de M. Louis Froelich, un baryton de tout premier ordre qui se distingue par un organe souple, généreux, un son ample et étoffé. L'émission est puissante, naturelle, facile, la diction nette, vigoureuse; enfin, comme couronnement à ces qualités, une interprétation personnelle qui ne fait cependant aucun accroc au style ni aux traditions. M. Froelich a compris et fait comprendre la joie saine, pure et mâle que respire l'air des *Saisons*, de Haydn, ainsi que les douloureuses et âpres *Plaintes d'Amfortas*, superbe extrait de *Parsifal*.

L'orchestre de M. Durant, qui se perfectionne sans cesse, nous donnait la deuxième symphonie en *ut majeur* de Schumann, simple et dramatique et passée aux teintes romantiques. Les airs de ballet d'*Hyppolite et Aricie*, de Rameau, renferment de curieuses surprises sonores, mais toujours sobres et de bon goût. Le *Prélude de Lohengrin*, ainsi que le tumultueux poème symphonique de Richard Strauss : *Don Juan*, cette fougueuse épopée musicale, ont brillamment illustré ce concert très réussi.

* * *

Après un trio de Brahms, interprété avec maîtrise par MM. Bosquet, Chaumont et Dambois, nous nous apprêtons à savourer une *sonate* de Joseph Jongen.

Toutes nos félicitations, d'abord, au défenseur de cette œuvre énigmatique. Les thèmes s'y enchevêtrent, s'y confondent avec

un entrain remarquable : occasion unique d'observer qu'un désordre heureux est un effet de l'art. J'avoue que je ne discerne pas grand'chose dans ce fouillis harmonique, cette bouillabaise de notes que sillonnent de maigres fils (qui ne sont ni de vierge ni même d'Ariane, je vous assure).

Nous adressons à cette œuvre la même critique qu'à ces strophes d'un sonnet de Stéphane Mallarmé :

*ou cela que furibond, faite
de quelque perdition haute
tout l'abîme vain éployé*

*dans le si blanc cheveu qui traîne
avarement aura noyé
le flanc enfant d'une sirène.*

Précèdent deux quatrains, dans le même genre. Méditez... méditons...

Le talent des exécutants s'est confirmé dans le quatuor (*op.* 47) de R. Schumann. MM. Bosquet, Chaumont, Dambois et Van Hout, sont de merveilleux interprètes de la musique de chambre.

* * *

Le *Decem* de Paris se signale par l'exécution remarquable du Mozart; je parle des quatre membres qui interprétèrent le *quatuor en fa*, pour hautbois, violon. alto, violoncelle. Voilà bien la légèreté, la grâce, la fantaisie tant désirées et si rarement obtenues ! Le *dixtuor*, de Ch. Dubois, fut bien mis en valeur, ainsi que le *quintette*, de C. Chevillard. Cet artiste tenait lui-même la partie de piano, et on devine avec quelle dextérité, quelle science et quel à-propos. D'ailleurs, ce *Decem* se compose des meilleurs solistes des Concerts Lamoureux qui sont tous musiciens accomplis.

* * *

M. Wilhelm Backhaus avait annoncé sa marchandise à la façon un peu insistante de quelque « barnum » ou d'un chocolatier célèbre. Cet américanisme anodin ne fait pas de tort au réel talent de M. Backhaus. Le « Chopin » est délicieusement détaillé, avec beaucoup de délicatesse, de charme et de sentiment. Les qualités techniques du pianiste n'ont plus besoin d'être rappelées.

* * *

Ysaye est toujours le grand artiste entre tous, le plus complet, le plus émouvant, le plus humain. Où sont donc les maniaques qui contestent sa virtuosité et le comparent à de misérables saltimbanques-phénomènes... Remarquons, de plus, le souci de présenter des œuvres nouvelles, hardies, avancées, qui ne sont pas pour l'interprète des succès tout cuits, faciles et assurés. Il s'attaque au *concerto* de E. Moor, expose avec une clarté magnifique le *concerto en sol mineur* de Vivaldi, un poème de Chausson et occupe la place de premier violon dans le *septuor* de Beethoven. Des ovations et du délire ont empli la salle à plusieurs reprises.

Les Abeilles, poème symphonique de Théo Ysaye, inspiré de Maeterlinck, fut dirigé avec beaucoup de tact par M. François Rasse. Cette composition est pleine de vie et de lumière. La matière programmatique y est bien traitée, les thèmes habilement développés, l'orchestration complète, bien fournie et originale. L'auteur a remporté un franc succès.

* * *

Le troisième Concert Populaire, très bien soigné comme toujours, comprenait l'exécution de l'ORFEO : *Favola in musica di Claudio Monteverde*, divisé en quatre petits actes. Cette composition archaïque et savoureuse n'a pas, quant à la forme, la monotonie des grands et solennels oratorios. Le poème de Rinuccini est agréablement commenté par Monteverde, cet exhumé, qui, de son temps, eut une réputation colossale et fut même innovateur. Remarquons aussi la variété provenant en grande partie de l'orchestration où figurent des instruments plus ou moins rares pour nous, tels que le clavecin, le luth, l'orgue de régale. Des artistes doublés de savants avaient été réunis pour tenir ces parties délicates : M. Ranieri, qui va, je crois, nous donner un récital de mandoline, joua agréablement du luth ; M. E. Closson, le distingué et érudit musicologue, toucha de l'orgue de régale ; M^{lle} Montfort, du théâtre de la Monnaie, remplit le rôle d'Eurydice en faisant ressortir la souplesse, l'étendue et le volume de sa voix bien posée ; M^{lle} Béral fut une Messagère bien disante ; M^{lle} Berelly, la Musique, exposa le Prologue d'une voix un peu mièvre, mais non sans charme, et soutenue par les notes grêles du clavecin ; M. Delaye fut un Orfeo comprenant bien son rôle, interprétant avec goût, mais dont la voix manque de clarté et chez qui l'émission, sans être

défectueuse, est difficile et un peu forcée : nous voudrions plus de générosité ; M. Dua fut un bon Berger ainsi que M. Lheureux ; M. Weldon est un basse sans assez d'ampleur, maigre et peu majestueuse.

La deuxième partie du Concert était remplie par le *prélude* et le *final* du premier acte de *Parsifal*. L'émotion, d'un hiératisme passionné, est vive, grande et sublime. L'orchestration est une pure merveille, d'un équilibre parfait, d'une force héroïque et sacrée. Nos félicitations à M. S. Dupuis pour son initiative et la façon parfaite dont furent conduits chœurs et orchestre.

* * *

Dimanche 23 janvier je fus au grand Concert artistique de l'Union postale, auquel des artistes de talent avaient bien voulu prêter leur concours. M. Wulput, une basse bien étoffée, arrivera à un succès appréciable en s'attachant à l'esthétique musicale et à la correcte émission, en évitant toute sonorité nasale. Mlle Léa Zévanne est une victime de la voix dite « de tête » ; son organe manque naturellement de timbre, de personnalité et serait plus prenant s'il était bien conduit. M. Dupré a une jolie voix d'amateur où l'on sent pourtant quelque effort. Mlle Jeanne Samuel exécuta proprement, avec un joli son et de la netteté, le *Concerto* de Vieuxtemps (première partie).

Réservez une place spéciale à un jeune baryton d'avenir, M. Georges Gerson, qui s'est révélé un digne adepte de la belle école italienne. Quelle pureté de son, quelle facilité d'émission, comme la voix s'enfle sans le moindre effort pour atteindre une ampleur étonnante, sans choc, sans dureté, sans éclat tapageur ! On reconnaît dans cet ouvrage la main savante de M. de Zürmühlen, détenteur de la vraie tradition du *bel canto*. Le public, conquis après la « Romance de l'Etoile », du *Tannhäuser*, *Fortunio* et *Ideale*, de Tosti, demanda un *bis* longuement applaudi.

Il y avait aussi un monologue, M. Santerre, mais il comprendra qu'en ma qualité de critique musical il ne m'appartient pas de le juger...

Les chœurs s'acquittèrent de leur tâche de façon fort honorable : l'ensemble est excellent et l'exécution serait très bonne si on s'attachait à mieux choisir les éléments qui composent le choral : nous aurions plus de puissance et d'homogénéité.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Les Amis de la Littérature. — La deuxième série des conférences données sous les auspices de la société des *Amis de la Littérature* a été inaugurée le samedi 15 janvier. M. Max, bourgmestre de la ville de Bruxelles, avait fait très aimablement les honneurs de l'hôtel de ville au comité. M. le Ministre des sciences et des arts baron Descamps-David avait pris place au bureau qu'occupaient les deux présidents, M.M. Edmond Picard et H. Carton de Wiart, ainsi que MM. Paul André, Henri Davignon, Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, Iwan Gilkin, A. Rouvez et Fernand Séverin.

M. Georges Rency a parlé de l'*Influence du milieu wallon sur la Littérature belge*. Un public très nombreux, attentif et enthousiaste a fait le plus grand succès à cette brillante conférence aussi remarquablement pensée que bien dite.

Les conférences suivantes sont ainsi fixées :
Le samedi 5 février, M. Georges Virrès montera l'*Influence du milieu flamand*.

Le samedi 26 février, M. Dumont-Wilden étudiera les *Influences étrangères*.

Le samedi 12 mars, M. F. Van den Bosch examinera les *Rapports du journalisme et de la littérature*.

Le samedi 9 avril, M. Camille Lemonnier évoquera la grande figure de *Ch. De Coster*.

Les Cercles littéraires ou Administrations publiques qui seraient disposés à prendre l'initiative de l'organisation chez eux de ce cycle de conférences peuvent s'adresser au secrétaire de la société des *Amis de la Littérature*, M. A. Rouvez, 48, rue de Venise, à Bruxelles.

* * *

Cours de Déclamation et de Diction, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

* * *

Accusé de réception. — G. DANKAERT : *Chants d'amour et d'épée*. — ED. DAANSON : *Petites femmes et Ces enfants*. — J. BOUBÉE et CH. PARRA : *Pages choisies des auteurs belges*. — MAURICE WILMOTTE : *A propos d'une histoire*

des lettres belges. — FRITZ VAN DER LINDEN : *Le Congo, les noirs et nous*.

Comptes rendus au prochain numéro.

* * *

Pour l'Art. — L'ouverture du Salon annuel du cercle *Pour l'Art* aura lieu au Musée Moderne, le samedi 5 février.

* * *

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie*, professeur de chant et de déclamation lyrique 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

* * *

S. I. M. et l'Actualité musicale. — Sous ce double titre paraîtra désormais simultanément à Paris et à Bruxelles, le recueil abondant des chroniques détaillées, des enquêtes utiles, des illustrations, du bulletin bibliographique universel intéressant les amateurs de musique.

Pour la Belgique en particulier cette publication promet de donner aux compositeurs un appui dévoué, sincère et puissant; les aider réellement à faire connaître leurs œuvres chez eux et à l'étranger, en un mot, situer la musique belge à la place qu'elle mérite dans l'art contemporain.

* * *

M^{me} Paul Lefizelier, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

* * *

Concerts Durant. — Le quatrième grand concert d'abonnement aura lieu le dimanche 6 février, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, avec le concours de M. Lucien Capet, violoniste, professeur au Conservatoire de Paris, qui exécutera un concerto de Bach et un de Brahms.

Répétition générale la veille à 2 h. 1/2.

Places chez Katto.

* * *

Théâtre d'auteurs belges. — Le Cercle royal *Euterpe* interprétera le 19 février au Théâtre communal le *Retour d'Ulyssespiegel*,

1 acte de M. Wappers, et *Maître Suzanne*, vaudeville en 3 actes d'Eug. Landoy.

Le Cercle l'*Emulation* a donné à la salle Patria le 28 janvier, et au théâtre de l'Alhambra à Louvain le 1^{er} février, une représentation de *Maître Alice Hénaut* de M. Paul André.

Il en donnera incessamment une nouvelle représentation à Nivelles.

* * *

Leçons de piano. — M^{lle} Eug. Dieudonné, professeur à l'École de musique d'Ixelles. S'adresser 26, rue des Minimes.

* * *

La Société royale des Beaux-Arts, de Bruxelles, et la **Société de l'Art contemporain**, d'Anvers, ont pris l'initiative de dresser un index des œuvres de peinture et de sculpture contenues dans les galeries privées de Belgique.

Ce relevé viendra heureusement combler une lacune maintes fois signalée; il permettra d'établir, au point de vue historique, un lien nécessaire entre des œuvres de mêmes artistes éparpillées et peu connues.

Il est probable que cette documentation sera étendue dans un avenir prochain aux différents domaines de l'art.

* * *

Leçons d'anglais et Cours généraux par demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

* * *

Le Livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles, 1910. — Le Comité exécutif de l'Exposition a pris l'initiative de la publication d'un vaste *Livre d'or* appelé à commémorer brillamment et de façon durable la splendide manifestation intellectuelle, artistique, économique, scientifique, pittoresque, qui se prépare.

Il a confié la direction de cette considérable entreprise à M François Livrauw, lequel, d'accord avec le Comité, vient d'en arrêter le plan :

M. EDMOND PICARD fera l'Introduction de

l'ouvrage. Les différents chapitres de celui-ci sont fixés comme suit :

I. — H. CARTON DE WIART : Origine des Expositions ; impulsion qui les fit naître.

II. — G. DES MAREZ : Coup d'œil rétrospectif sur les Expositions.

III. — M. ANSIAUX : Utilité et objet des Expositions. Emulation. Rencontre des souverains. Traités de paix et d'amitié.

IV. — G. DE LEENER : Résultats économiques des Expositions.

V. — ALEXANDRE BRAUN : Retentissement moral et social d'une Exposition sur le pays.

VI. — MARG. VAN DE WIELE : Le rôle de la femme dans une Exposition — Enseignement, travaux d'art, confections, modes.

M^{me} PLASKY : Economie sociale. — Travaux de la femme à l'atelier et à domicile. — Prévoyance, mutualité, tempérance. — Protection de l'enfance.

VII. — A.-T. ROUVEZ : Reconstitution des anciennes villes ; maisons des corporations, etc.

FIERENS-GEVAERT : Primitifs, Toison d'or, siècle de Rubens, Gildes, Cortèges, etc.

VIII. — CAMILLE LEMONNIER : Les Arts.

PAUL OTLET . Les Sciences.

EUGÈNE GILBERT : Les Lettres.

IX. — MAURICE DES OMBIAUX : Les sports aux Expositions.

X. — EDMOND CATTIER : Les Expositions coloniales.

XI. — PAUL ANDRÉ : Congrès. — Concours. — Attractions. — Folklore. — Fêtes et Réjouissances.

XII. — G. FRANCOTTE : Le Bilan d'une Exposition. Efforts dépensés et résultats acquis.

La deuxième partie de l'ouvrage, qui montrera comment on fait une Exposition : Préliminaires, Organisation, Inauguration, Solennités ; et la troisième partie qui contiendra un Rapport sur l'Exposition de 1910, seront écrites par des spécialistes et d'après les documents officiels fournis par le Comité.

L'ouvrage de grand luxe, abondamment illustré, sera mis en souscription au prix de 25 francs.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

JULES CLARETIE : *La vie à Paris, 1908* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Claretie a beaucoup vu, il a beaucoup retenu et beaucoup écrit, et, comme dit M. Jean Reibrach, — c'est pour notre plus grande joie. L'administrateur de la Comédie-Française ne se montre pas précisément « un emballé » en ces pages d'observation quotidienne, d'esprit délicat et d'émotion douce : il compte tant d'années, il a tant d'expérience, tant de choses ont changé autour de lui, que les opinions violentes doivent le faire sourire par leur inutilité. Mais avec quelle bonhomie narquoise il juge les choses et les gens, avec quelle sympathie il parle de ses amis et quel défilé de noms connus, d'anecdotes inédites et de mots jolis que ce recueil des notes publiées au jour le jour, au gré de l'actualité ou du souvenir, par l'éminent académicien dans *Le Temps* où elles font depuis quinze ans les délices des lecteurs attentifs !

* * *

EM. BERGERAT : *Ballades et Sonnets* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Chaque semaine, nous lisons dans *Comœdia* de ces sonnets et de ces ballades où, parfois, souvent même, l'idée est écrasée, tirée, allongée, tordue ou tassée, selon que le veulent les besoins d'une rime sonore. Boileau aimait la clarté ; M. Bergerat se... moque de Boileau. Résolument, il est plus que romantique et parnassien ; il est Bergeresque, il est une école à lui seul. Si vous craignez l'excès de travail, prenez plutôt les *Contes de Caliban* ; la prose de l'auteur (la prose ! cet outil des paresseux !) est plus limpide, plus aisée à suivre, plus joyeuse, que ses vers les plus joyeux ; certains vers du *Sonnet de la Juive*, me resteront longtemps obscurs, comme aussi quelques-uns des vers pour *François Coppée* ; la *Ballade pour mes morts* est une chose charmante. Mais je m'en voudrais de ne point finir cette notice par les trois vers si amusants et caractéristiques de Rostand :

*Mais, étonnant notre myrtinge,
Lui, toujours, il hébergera
La Rime qui dit : « Comment vins-je ? »
La Ballade est de Bergerat.*

* * *

ALBERT DAUZAT : *L'Italie nouvelle* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Dauzat entreprend la tâche de réhabiliter l'Italie, injustement considérée comme un pays de pauvreté et de paresse. Pour atteindre son but, il juge qu'il suffit de montrer au lecteur l'Italie telle qu'elle est. Et c'est pourquoi il nous présente ses villes propres et soignées, sa population active, débrouillarde, économe ; son industrie croissante, son budget qui — merveille ! — connaît l'excédent, ses œuvres d'art, ses mille beautés.

Il prouve que grâce au percement des Alpes en plusieurs endroits, les ports méditerranéens reprendront une grande importance. Son œuvre présente un réel intérêt sociologique.

* * *

LÉON BOURGEOIS : *Pour la société des nations* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — M. Léon Bourgeois est de ceux qui veulent arriver dans le calme, par le règlement pacifique des conflits, à l'entente universelle au lieu que les utopistes trop pressés, auxquels le passé n'a rien appris, rêvent la suppression des nationalités et fatalement songent aux moyens violents. — Voir, à ce propos, le récent livre de Pataud signalé ici.

M. Bourgeois est, lui, un homme d'action de la paix et non pas un négateur, ni un détructeur de l'idée de patrie.

Les discours et les interventions du premier délégué plénipotentiaire français aux conférences de la paix, forment, réunis en un volume, l'historique très complet de l'œuvre si utile que la grande majorité des nations poursuivent à La Haye.

Au Mercure de France :

HENRI DE RÉGNIER : *La Flambée* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Si M. Tristan Bernard nous a donné son typique *jeune homme rangé*, — caricature très vraie de ce que, hélas ! nous sommes, — M. de Régnier est le père du *jeune homme sage*, ce tendre jouvenceau qui trouve en une amie de sa maman la consolatrice de vacances mornes et grises. André Mauval est un nouveau « jeune homme sage », c'est-à-dire qu'il est fin, délicat, — choyé et très tendre, — audacieux et très timide... un Chérubin

XX^e siècle. Il a le cœur plein de beaux rêves dont il souhaite faire une amoureuse flambée. Passe Germaine de Nancette, blonde et capiteuse, qui s'éprend du jeune enthousiaste. Ah ! le bel amour !... la voilà bien, la flambée dont André rêva ! Il s'en réveille, meurtri : le mari a soupçonné l'intrigue, n'a point voulu se battre avec le petit Mauval, incapable de faire mouche à cinq pas, mais a blessé Jacques Dumaine, un autre amant. Il divorcera. André, renonçant à des projets consulaires, part représenter une compagnie de navigation en Asie Mineure où le ciel bleu, l'air tiède et les parfums épars l'aideront à oublier. Et c'est une belle histoire, tendre et mélancolique, écrite avec art et pleine de détails charmants.

* * *

MAURICE RENARD : *Le Voyage immobile* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Vous connaissez tous la *Machine à explorer le temps*, qui sort de nos trois dimensions courantes pour entrer dans une quatrième : le temps. C'est du Wells. M. Renard qui, comme Wells, possède une imagination nourrie de solides et sérieuses connaissances scientifiques, conçoit l'idée d'un appareil qui s'élèverait *au-dessus* de l'atmosphère terrestre et *agitée* et resterait immobile tandis qu'en vingt-quatre heures le globe effectuerait au-dessous de lui un tour complet. L'une donnée comme l'autre frappe par la *logique* avec laquelle elle est exposée. *L'Histoire de Plattner*, de Wells, nous fait presque admettre la possibilité d'un monde invisible, mêlé au nôtre, — et la *Singulière destinée de Bouvancourt*, de M. Renard, parle d'un « espace temporaire » voisin de notre « espace permanent » et dans lequel, moyennant certaines conditions, l'homme peut vivre quelques heures. Le *Rendez-vous* rappelle l'effroyable *Cas de M. Waldemar*, de Poë. Quand M. Renard se base sur la *logique*, il s'apparente aux plus grands écrivains. Je l'aime beaucoup moins quand il se lance dans le *merveilleux*.

—

Chez Ollendorff :

JEAN THOREL : *Geneviève Burnet* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Parce que son mari est volage, Geneviève fait... chambre à part; parce que Richard Perronneau l'aime, Geneviève veut divorcer; parce que son petit garçon lui tient au cœur, que son mari lui expose toutes les idées qu'exprime M. Bourget dans *Un Divorce*, et que, de plus, ce mari est ruiné,

Geneviève ne divorce pas. Seulement, elle oblige Burnet à partir pour l'Indo-Chine où elle le suit, et vous devinez bien qu'une fois encore elle revient sur la décision prise : petit Paul aura un frère... ou une sœur. Richard épousera Julie Gravelin qui le « veut » obstinément depuis des années et n'a jamais perdu l'espoir de le conquérir.

Ce roman, fort moderne et pourtant fort honnête, contient des chapitres émus et des pages de chaleureuse éloquence.

—

Chez Plon-Nourrit et Cie :

IVAN DE SCHAECK : *Promenade autour du Monde* (Un vol. in-8^o, à fr. 7.50). — C'est vraiment le mot « promenade », qu'il convient d'employer pour désigner ce long voyage, un brin flâneur, que fit M. de Schaeck en compagnie de S. A. I. le grand-duc Boris de Russie, cousin du tsar. Qu'ils se sont « bien amusés » en route, ces explorateurs très à leur aise et pourvus du plus moderne confort, et qu'ils ont vu de belles choses en s'intéressant à toutes ! Je ne sais pas de livres plus fascinants que les récits de voyages, quand ils sont animés et bien écrits, — et celui-ci est du nombre. Qu'il m'a donc — bien inutilement, hélas ! — donné une fois de plus la nostalgie du départ, des pays inconnus, même des pays connus !...

—

Chez Louis Michaud :

A. SÉCHÉ et J. BERTAUT : *Diderot* (Un vol. in-18, à fr. 2.25). — Voici qui continue cette intéressante collection, de la *Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*. Ce volume-ci est l'un des plus charmants. Quelle existence de bohème à l'affût du livre à traduire, de la page à placer, que celle de ce philosophe éperdument insouciant, tout le contraire de bourgeois, qui se maria par un soudain amour du pot-au-feu, et le regretta amèrement par la suite, comme on regrette tant de choses que l'on ne peut réparer !.. Il est vrai que, dans une certaine mesure, Diderot « répara » cette erreur.

Cette étude, dont je pense beaucoup plus de bien que je n'ai la place d'en dire, est illustrée à la perfection, et se termine par une phrase que je ne commenterai pas : *Qui oserait le blâmer d'aimer la vie et de vouloir la faire aimer ?*

* * *

A. SÉCHÉ et J. BERTAUT : *Tolstoï* (Un vol. in-18, à fr. 2.25). — C'est un Tolstoï peu connu que nous révèlent, en cette nouvelle et attachante étude. MM. Séché et Bertaut, — un Tolstoï découvert dans ses œuvres mêmes, par analyse, par déduction, par le choix ou le commentaire de telle ou telle page. C'est Tolstoï dilettante, Tolstoï qui « théorise » beaucoup et « pratique » assez peu... Et les auteurs, consciencieux et probes cette fois comme de coutume, terminent leur ouvrage à propos de l'imposant patriarche, par ces phrases empreintes du plus grand bon sens, et qu'ils expliquent avec netteté : *Pour nous, nous saluons en Tolstoï l'auteur des Souvenirs d'enfance, des Cosaques, etc., le grand écrivain de la terre russe. Quant à son œuvre sociale, nous avouons ne pas en saisir la portée.*

Au Beffroi :

MARIE DELÉTANG : *Les Mains tendues* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Le Cœur sauvage* était un beau livre très vibrant ; *le Livre pour toi*, un magnifique et audacieux poème de passion ; *Amour et Maternité*, un ouvrage plus inexpérimenté que ceux de Mme Burnat-Provins, mais non sans valeur toutefois ; les *Mains tendues* enfin... Quatre livres écrits par trois femmes, et tous sortant, courageusement, de la pudibonde et aride banalité forcément chère aux vieilles filles revêches.

Ici, Mme Delétang nous dit l'histoire d'une femme qui ne quitte point son volage mari parce qu'elle a une fillette, — et, pour cette même fillette, se détourne de deux grands yeux bruns, tendres et passionnés, qui l'implorant... La pauvre, devant son ami complexe et fantasque, follement gai et soudainement triste, sent se gonfler d'amour son cœur qu'elle ne domine, pas, mais qu'elle subit... Mais elle résiste. Et ce roman, situé dans le magnifique paysage du Jura, est conté d'une manière très personnelle, émue, sincère et vibrante.

A la Phalange :

GEORGE MEREDITH : *L'Amour moderne (traduction André Fontainas)* (Une plaq. à 2 fr.). — Cinquante sonnets exprimant douloureusement les déceptions que dissimule l'apparent accord d'un ménage mondain, — cinquante sonnets formant une longue plainte désabusée... révoltée... voilà *L'Amour moderne*. M. André

Fontainas fait précéder cette tragi-comédie intime d'une brève, mais complexe notice admirative, et d'une trentaine de lignes consacrées par M. Marcel Schwob à Meredith. L'œuvre du grand écrivain anglais est de la sorte présentée au lecteur. Même sans cette précaution, on ne pourrait s'empêcher d'admirer la vérité pitoyable qui anime ces sonnets où la pauvre âme contemporaine pusillanime, versatile, égoïste, est disséquée cruellement, et où retentit cette prière de l'homme déçu : *O mon Dieu, donnez plus de cerveau à la femme, plus de cerveau !*

Chez Stock :

JEAN GRAVE : *Réformes, Révolutions* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Une couverture rouge sang, un titre... qui ne l'est pas moins. — Jean Grave... diable ! ça m'a bien l'air de l'être, grave, en effet ! Et ça l'est. En un style volontiers gouailleux, l'auteur critique les *Réformes* ; bien qu'il reconnaisse qu'elles ne peuvent être absolument mauvaises, il en fait bon marché. Le travailleur ne veut plus seulement une augmentation de bien-être, il veut part égale, nous dit M. Grave, et pour cela il faut une *Révolution* qu'amènera la grève générale. Pour nous le prouver, il effleure tous les sujets, — impôts, politique, mutualisme, élections, durée du travail, — et s'il ne nous convainc pas à ses idées — et néanmoins peut-être y convaincra-t-il plus d'un, — il nous intéresse souvent et fait toujours preuve de « bonne foi. »

* * *

PIERRE KROPOTKINE : *La Terre en Russie* (Une plaq. in-18, à fr. 0.50). — C'est un exposé clair, sans parti pris, très sérieusement documenté de la situation actuelle en Russie. M. Kropotkine fait ressortir la mauvaise foi des gouvernants qui persécutent ceux qui ont, naïvement, confiance dans les lois données en 1905-1907. Cette courte et simple brochure fait frissonner — et réfléchir. Puisse-t-elle porter des fruits !

Chez Pedone à Paris et Vve Larcier à Bruxelles :

PIERRE AVIGDOR : *L'Union Libre* (Un vol. in-8). — L'auteur nous fait un tableau des époques anciennes, nous parle de la promiscuité, du mariage communal, de la polygamie et de la polyandrie, du régime patriarcal... Il

nous montre la famille s'édifant peu à peu, le rôle social de la femme se définissant graduellement et sa situation s'élevant à mesure. Il nous montre le mariage moderne, avec ses tares et ses avantages, et nous expose les idées d'auteurs et de légistes divers qui veulent soit l'indissolubilité du mariage, soit l'union libre fondée sur l'amour et la confiance — quelle utopie! — soit, enfin, de larges et généreuses lois concernant le divorce. M. Avigdor penche dans ce dernier sens, estimant que le divorce est encore la meilleure sauvegarde de la dignité humaine et du mariage lui-même, affirmant qu'il aide à relever le niveau moral des masses et qu'il est préférable pour un enfant de vivre alternativement avec l'un et l'autre de ses parents divorcés qu'à un foyer commun où s'échangent des gros mots. Comme M. E. Rod dans *Les Unis* et M. P. André dans *L'Impossible Liberté*, M. Avigdor conclut contre l'union libre.

A la Nouvelle Librairie Nationale :

MAURICE DE NOISAY : *I ettre à M.M. les directeurs des journaux nationalistes à propos d'un article défini* (Une plaquette in-8). — Parce qu'on dit et écrit couramment « le République », « le Patrie », en parlant de dirigeables, l'oreille française de M. de Noisay, qui ne compose point avec les substantifs sous-entendus, est légitimement froissée. Et dès lors, il juge utile de pousser un cri d'alarme, non seulement d'alarme syntaxique, mais encore patriotique. Il s'adresse aux nationalistes, parce qu'eux seuls aiment encore leur pays, de la bonne manière, selon lui... ce qui ne l'empêche point de les traiter gaminement de vieilles perruques. Cette brochure contient des pages fort sensées et d'autres pleines de verve ; elle contient aussi beaucoup de longueurs.

Aux Editions de « Chloé » :

MARCEL PROUILLE : *Les Glumes éparées* (Un vol. in-18. — Les *Charites* de M. Prouille étaient, je m'en souviens, de faciles, alertes et souriants poèmes. Le jeune auteur a renié cette Muse sans pose et sans mélancolie, cette Muse bon enfant qui me plaisait fort. Ne sois pas,

dit-il, le poète aimable qui se joue d'une fleur, d'un oiseau, d'un baiser sur la joue. Poëtaillon d'amour qui se pâme de voir s'épanouir le jour! Poëtaillon! diable! M. Prouille est féroce pour son ancien « lui-même ». A présent, il ambitionne de faire des vers brutaux et pleins de fièvre et, au lieu de baiser mignardement, de mordre dans la lèvre, — ces jeunes gens! ils ne doutent de rien! — celui-ci, qui a de nombreuses œuvres en préparation (nous connaissons cela, à Bruxelles!) reviendra à ses premiers sourires. J'ajoute que le présent volume contient de forts jolis vers réguliers, des vers libres très souples et de ces vers libérés auxquels je me fais difficilement.

Chez Bernard Grasset :

ANDRÉ MABILLE DE PONCHEVILLE : *Marie-Antoinette à Trianon* (Une plaq. de luxe). — Des vers élégants, doux, mélancoliques, évoquant avec grâce la silhouette, le visage et les pensées de celle qui fut une femme jouissant de sa beauté et de sa jeunesse, une femme heureuse et tendre, avant d'être une reine « bien plus à plaindre qu'à blâmer ». Comme dans les salons de Marie-Antoinette, dans ce petit volume :

... rien n'est magnifique

Parce qu'on a voulu que tout fût gracieux.

A la Librairie Falque :

C. FRANCIS CAILLARD : *Les Sagesse*s (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Ce sont de petits vers très doux, d'un rythme insistant et insinuant. M. Caillard les fait précéder d'une préface intéressante, mais, à mon sens, inutile. On ne peut pas ne pas aimer ces poèmes délicieusement vieillots et qui font penser au parfum des livres longtemps enfermés, des fleurs séchées entre leurs pages...

Les vieilles gens, la province paisible, les pas feutrés, les petits jardins discrets, les froufrouantes robes des aïeules, tout cela revit d'une vie minutieuse, tout cela s'impose à notre esprit par une cadence et des rimes très particulières et bien choisies.

Vraiment, j'aime fort ces *Sagesse*s sans banalité.

Le Décor de Bruxelles

La Libre Académie de Belgique avec le concours de :

La Société centrale d'Architecture de Belgique ;

La Société nationale pour la protection des sites ;

L'Institut d'Art public ;

L'Association des Artistes ;

L'Art moderne ;

La Fédération Artistique.

organise pour le _____, à 8 h. 1/2 du soir, une séance publique avec, à l'ordre du jour, la question du

Décor de Bruxelles

L'exposé sommaire des divers aspects de la question sera fait par six orateurs inscrits. Une discussion contradictoire aura lieu ensuite sur le projet ci-annexé d'ordre du jour. Les exposés seront accompagnés de projections lumineuses mettant en opposition l'état actuel et les projets dont il est désirable que s'occupent les Pouvoirs, les Associations, la Presse et l'Opinion publique.

ORDRE DU JOUR :

A. — Principes qui doivent inspirer l'action en commun.

I. — Il est de toute urgence que l'union de toutes les bonnes volontés s'opère pour l'achèvement des grands travaux de voirie de l'agglomération bruxelloise. L'état de choses actuel n'est pas seulement préjudiciable aux intérêts économiques et administratifs en cause. Il retentit d'une manière déplorable sur la mentalité même de la population. Alors que celle-ci devrait, de toute manière, être entretenue dans une atmosphère de vitalité et d'expansion créatrice d'œuvres belles, bonnes et utiles, le spectacle permanent de l'inachèvement, des lenteurs, des hésitations, et l'envahissement de la cité par la laideur, est de nature à provoquer le découragement des initiatives personnelles, le manque de confiance en des œuvres de longue haleine, la désaffection du bien public et à créer un véritable « laisser-aller public ».

II. — Toute action en matière de travaux publics intéressant la voirie doit s'inspirer de préoccupations esthétiques et reconnaître la valeur et l'influence psychique d'un milieu urbain où toutes choses seraient orientées dans le sens de la beauté, du bon goût et du décor.

Tous les projets doivent s'inspirer, sinon d'un plan d'ensemble, du moins de vues d'ensemble, raisonnées et connues du public, de manière à les rendre sympathiques à la population toute entière, à provoquer des discussions critiques en vue de l'éducation du public, et à faire coopérer à leur réalisation, dans un même esprit les administrations, les associations et les particuliers.

Dans l'appréciation des projets il y a lieu, notamment, de tenir compte :

a) Que Bruxelles est la capitale, — Capitale d'un petit pays, mais d'une grande nation — et que l'accroissement constant de la population autorise l'optimisme quant à l'ampleur nécessaire des projets ;

b) Que le morcellement de l'agglomération bruxelloise en communes, fondé sur de pures considérations administratives, ne peut influer sur les grands travaux, la population, en fait entendant jouir des avantages et des possibilités d'une ville de 700,000 habitants et non de ceux, moindres, qui pourraient être justifiés dans des communes de 50 ou 100,000 habitants ;

c) Que les facilités de communication et la nécessité d'affecter le centre de la cité à des constructions destinées à la vie publique, aux affaires, à l'administration et aux services généraux, exigent que la sphère des préoccupations de la Ville s'étende jusque dans la campagne environnante et notamment à l'admirable forêt de Soignes et à ses environs ;

d) Que la situation géographique de Bruxelles, placée à l'entrecroisement des grandes voies de communication internationales, doit en faire une cité de plus en plus cosmopolite, en accord en cela avec les tendances contemporaines de la Belgique vers l'expansion et l'internationalisme ;

e) Qu'au point de vue architectural il existe dans la cité quatre villes superposées : la ville du moyen âge (gothique), la ville du XVIII^e siècle (classique), la ville du XIX^e siècle (renaissance flamande), la ville du XX^e siècle (style moderne) ; que ces quatre époques architecturales sont localisées dans des quartiers bien distincts de l'agglomération (1. Grand'-Place ; 2. Place Royale et quadrilatère du Parc ; 3. Quartier Notre-Dame-aux-Neiges, Quartier Léopold et Quartier Louise ; 4. Nord-Est, Koekelberg, Parc de Saint-Gilles, Avenue de Tervueren, Lacken, Meysse). Qu'il importe, pour le décor général de la ville, de respecter et de développer ces divers caractères architecturaux et d'éviter, par suite,

l'application aux nouveaux projets de principes qui peuvent être bons en eux-mêmes, mais déplorables s'il y est fait appel inopportunément.

B. — L'œuvre d'ensemble à réaliser.

Il convient avant tout d'achever ce qui a été commencé et, s'il y a lieu, de reviser les projets arrêtés en s'inspirant des principes exposés ci-dessus. L'achèvement doit porter notamment sur :

- a) Le Mont des Arts;
- b) La Place des Palais;
- c) L'Université;
- d) Le Cinquantenaire;
- e) Le Métropolitain;
- f) Le Parc de Saint-Gilles;
- g) La Place du Palais de Justice.

Des plans doivent être arrêtés pour l'avenir, comprenant notamment :

- a) La transformation de la gare du Luxembourg;
- b) La démolition de la caserne Sainte-Élisabeth;
- c) Les habitations ouvrières de la rue Haute;
- d) Les voies de communication avec le quartier Nord-Est;
- e) Les sorties de la ville vers les campagnes;
- f) Le réseau des tramways de la banlieue;
- g) Les parcs intérieurs et les plantations urbaines;
- h) Le développement des musées et la décoration sculpturale de la ville.

C. — Moyens d'action.

Il y a lieu de constituer, avec l'aide des associations, de diverses administrations et de particuliers, une *Commission permanente* qui assumera à l'égard de Bruxelles les fonctions de la Commission des sites dans les autres parties du pays, et qui assumera en même temps les fonctions donc les organismes allemands donnent le type sous le nom de « Verschönerungsvereine », et que Paris possède dans la « Société des Amis de Paris ».

Pour rendre efficace et permanente l'action de cette Commission, il est désirable qu'elle fasse une centralisation des projets existants, qu'elle suscite des projets nouveaux, et qu'elle constitue, en annexe à l'un de nos grands musées existants, un *Musée du futur Bruxelles*, musée dans lequel les projets anciens seront présentés ensemble sous les yeux du public et de la critique, de manière à pouvoir juger de leurs corrélations; ce musée servira aussi à l'établissement des projets nouveaux et à l'étude de leur harmonisation avec la cité actuelle.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

THÉATRA, hebdomadaire, 361, chaussée de Waterloo, téléphone 10314.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

LAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lüzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret.	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp.	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame.	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes.	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» Le Fils de ma Femme.	3 50
L. DELATRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes.	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes.	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
ANDRÉ FONTAINAS, Héléne Pradier, pièce en 3 actes.	3 00
CH. FORGEOIS, Pax ! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes).	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue	3 50
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ).	3 50
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes.	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante.	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami.	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie.	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
BON CH. VAN BENEDEEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes.	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie.	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes.	3 00
» L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Poison.	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Jules Delhaize	<i>Théâtres d'autrefois</i>	257
Hubert Stiernet	<i>L'Aéroplane</i>	265
Oscar Thiry	<i>La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belges</i>	283
René Feibelman	<i>Petites Lettres d'Allemagne</i>	297
Maria Biermé	<i>William de Gouve de Nuncques.</i>	308
Victor Kinon	<i>L'Églantier du Cimetière</i>	317
Carl Smulders	<i>La Ferme des Clabauderies (ro- man)</i>	323
Les Livres belges : Paul André, André De Ridder		342 à 354
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	354
Arnold Goffin	<i>Les Salons</i>	364
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	372
***	Memento.	
***	Bibliographie.	

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Étranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 227, rue du Trône, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Messageries Hachette et Cie, rue Réaumur, III

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, SUCCESEUR

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. N^{me} la Prin-
cesse Clémentine

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727

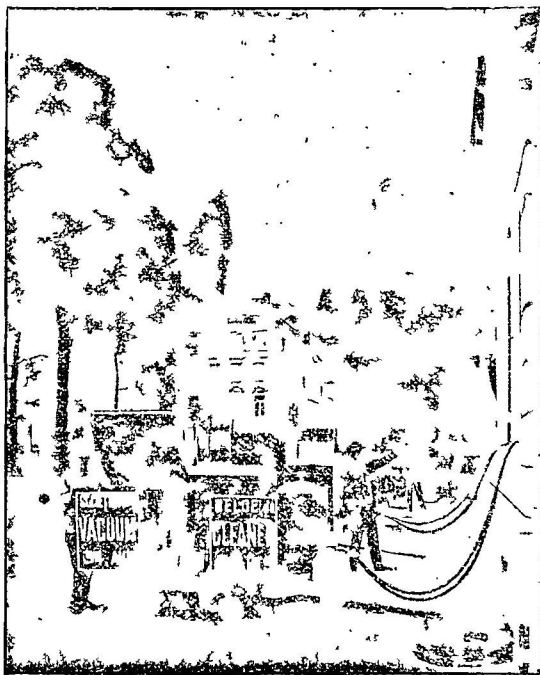


PARIS 1878

— SPÉCIALITÉ —
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
- d'Écurie. -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

VACUUM CLEANER



Le seul procédé
efficace de
NETTOYAGE
par le vide.

— 0 —

Renseignements et
Devis gratuits sur
demande.

— 0 —

Nettoyage hygié-
nique, sans dépla-
cement, de tous
tapis, tentures, ri-
deaux, tapisseries,
meubles, bibliothè-
ques, murs, corni-
ches, etc., etc.

— 0 —

RAPIDITÉ
ÉCONOMIE

— 0 —

34, AVENUE DES ARTS
BRUXELLES
Téléphone 5973

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

VOYAGES CASIER

Excursions confortables et économiques en tous pays

**Grand Prix avec Croix et Témoignage de distinction
avec Médaille d'or à l'Exposition Internationale de La Haye 1908**
Avec lettre de félicitations exposant les motifs qui ont déterminé le Jury dans
sa décision, pour le système perfectionné d'organisation innové par
son Directeur-Fondateur, **M. Xavier CASIER**

83, boulevard Anspach, 83, BRUXELLES (Bourse)

TÉLÉPHONE 4550



Organisation particulière et sans concurrence

POUR

VOYAGES DE NOCES ET DE FAMILLE

*Une visite dans les bureaux des VOYAGES CASIER
suffit pour se convaincre de la supériorité du système d'organisation
et des réels avantages offerts aux touristes*

GROUPES DE SIX PERSONNES

ACCOMPAGNÉES PAR UN MEMBRE DE LA FAMILLE CASIER

Aucune nuit en chemin de fer. Hôtels de premier ordre
Pas d'imprévus ni surprises

Organisation spéciale et irréprochable

POUR SOCIÉTÉS D'AGRÉMENT, D'ART ET D'ÉTUDES

Billets directs et circulaires de chemins de fer et de navigation, à prix réduits,
pour toutes destinations et au départ de toutes les gares de Belgique et de
l'Étranger, délivrés endéans les 48 heures, et au besoin le jour même de
la commande.

Croisières-Excursions

de repos, récréatives et curatives par les magnifiques paquebots de

« **Union Castle Line** »

3 traversées de jour :

1° ANVERS-LONDRES 2° LONDRES-HAMBOURG. 3° HAMBOURG-ANVERS

Embarquement tous les samedis

LE SOUVENIR Journal littéraire
des Familles

Paraissant mensuellement en 16 pages grand format

Directeur-fondateur : **X. CASIER**

83, boulevard Anspach, BRUXELLES (Bourse).—Tél. 4550

ABONNEMENT : Belgique, 1 franc. Étranger, fr. 1.50

ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

MUSIQUES

Pourquoi pleures-tu? Valse lente. — Piano.

Trois feuilles d'album, Pensée fugitive, Mignon, Chanson d'amour. — Piano.

The Romance of Sherlock Holmes. — Violoncelle ou violon.

PAR Ferdinand LÄVEN

LA NOUVELLE ORPHÉE

ÉDITEUR



76, Rue de Rennes, 76

PARIS

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

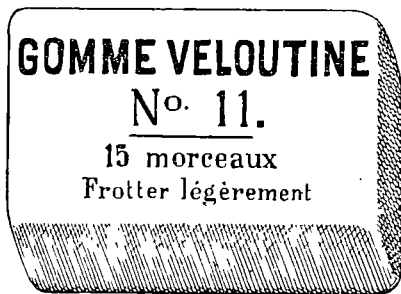
Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la
Gomme
Veloutine

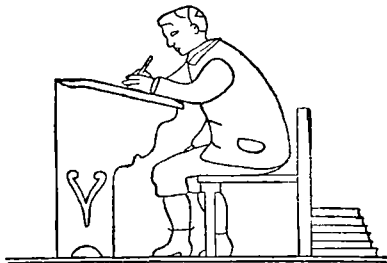


Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier
filigrane

L'ÉCOLIER

Pour vos Registres, Copies-
de-lettres, etc., exigez « LES
CLEFS » comme marque et
pour votre papier à lettres
d'affaires demandez le « NA-
TIONAL MILL ».



L'ÉCOLIER

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

CH. DIEUDONNÉ

10, GALERIE DE LA REINE, 10

BRUXELLES

ÉCRINS, BOITES A BIJOUX
COFFRES A ARGENTERIES

Gaînes pour armes de luxe et autres

CASE A LOUER

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 1410 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

CASE A LOUER

PRODUITS SUPÉRIEURS D'ALIMENTATION ET DE MÉNAGE

Épiceries de choix, Denrées coloniales, Vins et Spiritueux

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

„ LE LION ”

SUGCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

— **≡ CAVES de la MAISON ≡** —

Les stocks considérables que nous avons toujours dans nos caves et entrepôts particuliers, les soins minutieux et constants que nous apportons à la conservation et à l'amélioration de nos vins en cave, nous permettent de ne livrer à la consommation que des vins vieux, en pleine maturité, possédant toutes les qualités précieuses qu'ils ne peuvent acquérir qu'après un séjour plus ou moins prolongé dans la bouteille.

Les grands crus à portée de tout le monde!

Pontet-Canet 1904, 5 ^e cru classé	la bout.	2 00
» 1901	»	2.25
Pichon-Longueville 1900, 2 ^e cru classé	»	2.50
Ducru-Beaucaillon 1900	»	5 00

JOLIE SALLE A LOUER

PRÈS LA PLACE ROYALE

pour Conférences

Expositions

Éclairage électrique, Chauffage central

TÉLÉPHONE

Pour les conditions :

S'adresser J. V., au bureau de la Revue

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

CASE A LOUER

THÉÂTRES D'AUTREFOIS

Tout n'était pas rose dans la vie théâtrale, à la fin du XVIII^{me} siècle, si nous en croyons un vieux document qui nous est tombé sous la main.

MM. les directeurs, régisseurs, acteurs et figurants devaient y regarder à deux fois avant de prendre quelques libertés ou de se permettre quelques petites fantaisies. Ils étaient soumis à une discipline vraiment militaire, et cette discipline s'étendait à leurs charmantes camarades, actrices, danseuses, figurantes, jusqu'aux ouvreuses.

Le « Règlement édicté par Messieurs les Prévôt et » Jurés de Tournai, pour le maintien de la police et » du bon ordre au spectacle de la dite ville », était très sévère. Il n'était pas bon de plaisanter en 1791, lorsque l'on faisait partie d'une troupe en représentations au théâtre de la chef-ville du Tournaisis.

Tout d'abord, et ceci, en somme, n'a rien qui nous étonne, le préposé « à la direction d'une troupe » arrivant dans la ville, était tenu de se présenter au » grand-prévôt et au juré-commissaire des spectacles, » de qui il prendra les ordres, à péril d'interdiction » de représenter. » Puis, après avoir obtenu la permission demandée, le préposé devait lire à sa troupe rassemblée, et en présence du juré-commissaire « le présent règlement ». Une liste des sujets de la troupe et un précis de chaque engagement, spécifiant les emplois, rôles et accessoires de chaque sujet, devaient être remis au dit commissaire, en même temps que la désignation exacte des demeures des acteurs ou actrices pensionnaires, soit à l'arrivée, soit en cas de changement. La direction était responsable du paiement des loyers des acteurs et actrices formant la troupe. Déjà alors on se méfiait des oiseaux de passage.

Tel était l'objet des articles I à V du règlement. Ces premières formalités remplies, le directeur était

enjoint de faire observer particulièrement l'article VI, qui était ainsi libellé :

« Aucune personne étrangère au spectacle ne »
 » pourra, sous aucun prétexte, être admise aux répé- »
 » titions ni assister à la formation du répertoire, qui »
 » devra se faire le mercredi de chaque semaine, à dix »
 » heures du matin, sauf cependant l'intervention des »
 » personnes qui pourraient se rendre, soit aux répé- »
 » titions, soit au répertoire, par ordre ou par com- »
 » mission du prévôt et jurés ou du commissaire. »

Il est donc interdit d'assister aux répétitions, mais avec le ciel... et M. le prévôt, il y a des accommodations.

Les articles VII, VIII et IX réglementaient la distribution des rôles aux acteurs et actrices. « Ceux-ci » ne pouvaient en aucune manière réclamer quelque » règle ou usage de théâtres étrangers, pour se » dispenser de jouer aucuns rôles sous prétexte qu'ils » ne seraient pas de leur emploi. » Ils ne pourront se retirer avant la distribution des pièces et des rôles, à peine d'être amendés par le commissaire. Si la direction est obligée, en cas de force majeure, de modifier le spectacle, il faut qu'elle annonce le changement « avant que de commencer la représentation ».

Assez naïf, ce dernier article. Les suivants le sont moins.

L'article XIII dit :

« En cas de changement de répertoire, aucun »
 » acteur ou actrice ne pourra refuser les pièces qui »
 » auront été jouées par eux dans l'année, à *peine de* »
 » *cinq couronnes d'amende.* »

L'article XIV :

« Aucun acteur ou actrice ne pourra faire doubler »
 » son rôle par quelque autre sans l'aveu et le con- »
 » sentement exprès de la Direction, à *peine de quatre* »
 » *couronnes d'amende.* »

L'article XV est plus sévère encore :

« Tous acteurs ou actrices qui refuseront avec »
 » obstination de jouer les rôles qui leur seront »
 » distribués par la Direction, y seront contraints sur »
 » le rapport fait au commissaire, par *emprisonne-*

» *ment*, en les faisant conduire de la prison au
» théâtre, tant pour les répétitions que pour les
» représentations; et dans ce cas, le commissaire en
» devra faire rapport aux prévôt et jurés. »

Bigre! De la prison, maintenant!

Peine plus douce, amende d'une couronne à l'acteur ou l'actrice qui arriverait en retard à une répétition. Peine de deux *escalins* à celui ou à celle « qui n'arrivera point à sa réplique ».

Avalanche d'amendes dans les articles qui suivent. Une demi-couronne d'amende à qui ne saurait pas son rôle par cœur à la dernière répétition. Tout acteur ou actrice qui devra paraître au premier acte d'une pièce et qui ne se trouvera au théâtre à 4 3/4 heures « à la pendule du foyer », payera une couronne d'amende et deux couronnes s'il ne s'y trouve pas à 5 heures. Ceux qui doivent paraître aux actes suivants et qui occasionneraient un retard de plus de dix minutes payeront deux couronnes.

Une demi-couronne d'amende à tous acteurs ou actrices qui se « feront souffler indécemment pendant le spectacle ».

On peut se faire souffler, mais décemment. Cela dépend un peu aussi, il faut le dire, du talent du souffleur.

Pas d'encombrement dans les coulisses. M. le prévôt ne le veut pas. A l'article XXVII, il est dit « que les acteurs et actrices qui ne jouent pas dans » la représentation du jour ne pourront, sous aucun » prétexte, se tenir dans les coulisses pendant le » spectacle, à péril d'une amende d'une demi-couronne, et plus forte en cas de récidive. Enjoint au » brigadier ou sous-brigadier de police qui devra » toujours se trouver sur le théâtre pendant la représentation, lorsqu'il en sera requis par la direction » ou le commissaire, de faire sortir les personnes » qui, par devoir et état, ne sont pas obligées de s'y » trouver. »

Quant aux acteurs et actrices faisant partie de la représentation du jour, il leur était défendu de s'asseoir dans les coulisses, à peine d'une demi-couronne d'amende. Cette mesure s'étendait à « tous

suppôts du théâtre et autres ». Ce mot « autres » signifie sans doute MM. les abonnés.

M. le prévôt et MM. les jurés exigent que tous les membres de la troupe soient polis, bien élevés, discrets. Les articles XXIX et XXX sont formels à cet égard : « Tout acteur ou actrice ou sujet de la troupe qui emploiera des termes injurieux ou des propos indécents payera une couronne d'amende, dit l'article XXIX. »

L'article XXX est plus explicite encore. Le voici :

« Il est très sévèrement défendu aux acteurs et »
 » actrices et à tous autres attachés au spectacle de se »
 » permettre au théâtre, soit qu'ils s'y trouvent pour »
 » des représentations ou répétitions, soit autrement, »
 » des propos indécents ou quelque autre excès con- »
 » traire au bon ordre, sous peine que ceux qui sont »
 » suppôts du spectacle et, comme tels, soumis à la »
 » juridiction sommaire du commissaire, pourront »
 » être sur-le-champ et en flagrant (?) emprisonnés à la »
 » chambre d'arrêt de cette ville, sur l'ordre du com- »
 » missaire. Oue la direction dont rapport sera fait »
 » aux prévôt et jurés, avec un détail duement vérifié »
 » du fait et des circonstances, pour y être pourvu »
 » ultérieurement suivant l'exigence du cas ; et quant »
 » aux musiciens et autres qui pourraient être attachés »
 » au spectacle sans en être proprement suppôts et »
 » sans ressortir comme tels sommairement audit »
 » commissaire, la direction pourra les faire arrêter »
 » par la garde du spectacle et les délivrer aux offi- »
 » ciers de justice de la ville, pour être poursuivis et »
 » punis de leurs excès, comme il appartiendra. »

Les directeurs eux-mêmes étaient assujettis aux mêmes règles, et ils étaient en quelque sorte responsables du bon maintien de tous les membres de leur troupe. L'article XXXIII dit : « Il y aura un direc- »
 » teur qui devra se tenir constamment au théâtre »
 » pendant les représentations, pour veiller à ce que »
 » tout s'y passe dans l'ordre ; à moins que la direc- »
 » tion ne préfère établir à cet effet un régisseur ou »
 » inspecteur, intelligent et exact. »

Les acteurs devaient changer de vêtements après la représentation, avant de quitter le théâtre. Il leur

était interdit « d'emporter aucun effet du magasin, » sous peine de payer la valeur d'un pareil effet » neuf ».

La « claque » n'existe pas. Il est formellement défendu « à tout suppôt de la troupe d'applaudir » quelque acteur ou actrice que ce soit, à peine d'une » couronne d'amende ».

Puis le règlement traite de la question délicate des « billets de faveur » et des « entrées gratuites » qui existaient alors comme maintenant.

ART. XXXVI. — « Les personnes qui, par *les usages universels du théâtre* et le consentement de » la direction, ont l'entrée gratuite, ne pourront, » sous aucun prétexte, s'emparer d'une loge entière, » à moins qu'après le premier acte il ne s'en trouve » de vacante non chargée d'abonnement, sauf les » conventions que sont dans l'usage de faire les » propriétaires ou entrepreneurs du théâtre et qui » consiste à se réserver une loge au premier rang... »

Comme MM. les actionnaires d'aujourd'hui, sans doute.

« Aucun acteur ou actrice ne pourra distribuer des » billets d'entrée, ni même la direction, sans l'aveu » du commissaire; et sur ces billets d'entrée gratuits » devra être écrit le nom de la personne à laquelle » seule il pourra être bon. »

Nous copions à la lettre, naturellement, le texte qui est sous nos yeux. La tournure de la phrase est parfois bizarre, mais l'on comprend clairement ce qu'exigent M. le prévôt et les jurés.

Très clair aussi, l'article XXXVII, mais joliment dangereux pour les sujets de la troupe. Le directeur, qui aujourd'hui voudrait insérer cet article dans le règlement de son théâtre, risquerait fort de ne recevoir aucune demande d'engagement.

« Les acteurs et les actrices qui, *par leur faute*, » contracteront quelque empêchement qui les » mettent (*sic*) hors d'état de jouer, perdront, pour » tout le temps que durera cet empêchement, les » deux tiers de leurs appointements. »

Si cet article est rédigé clairement, les mots « par

leur faute » sont bien élastiques, et donnaient un singulier pouvoir à la direction.

Que faisait cette direction de toutes les amendes ainsi données, car on voit qu'il en pleuvait. Nous allons le savoir :

ART. XXXVIII. — « Il sera tenu une caisse par-
» ticulière des amendes par le commissaire, dont les
» deniers contourneront (?) à des objets utiles au
» théâtre, par ordre des prévôts et jurés, et sur le
» rapport du commissaire. »

ART. XXXIX. — « La direction tiendra un registre
» des dites amendes, dont il sera remis à la fin de
» chaque mois un extrait au commissaire. »

Les amendes devaient être signifiées dans les vingt-quatre heures du délit à ceux ou celles qui les avaient encourues. Le « caissier du spectacle, supplôt de la troupe » devait les retenir sur les appointements.

Si l'on était sévère pour les acteurs et actrices, l'on était bien plus dur encore pour le petit personnel du théâtre.

Ecoutez plutôt, ô ouvreuses de notre temps!

ART. XLII. — « Les ouvreuses de loges, et autres
» employés, qui recevront de l'argent sous tel pré-
» texte que ce soit de la part des spectateurs, *seront*
» *renvoyés.* »

Et vous, « buraliste », qui derrière votre guichet, pensez déjà me dévorer avant que je n'aie ouvert la bouche, écoutez cet article et méditez-le.

ART. XLIII. — « La personne chargée de distri-
» buer les billets au bureau, aura la plus grande
» exactitude à faire prendre le billet qui lui sera
» payé : elle mettra la plus parfaite honnêteté à
» l'égard du public, et une fidélité irréprochable pour
» les intérêts de la direction, sous peine d'être ren-
» voyée à la première preuve d'un tort. »

Il n'y a pas à dire : on n'y va pas par quatre chemins.

Mais l'article XLIV va plus loin encore :

« Les perruquiers, coiffeurs, les habilleurs et habil-
» leuses, ainsi que les garçons de théâtre, qui feront
» retarder le spectacle encoureront les mêmes peines

» et amendes que les autres sujets de la troupe : Et,
 » en cas qu'ils (*sic*) ne se trouvent en état de les
 » payer, ils seront *emprisonnés au pain et à l'eau*, à
 » l'arbitrage du commissaire. »

Diable! Si après tout cela, le spectacle à Tournai, en 1791, ne commençait pas à l'heure, et si les entr-actes étaient trop longs, ce n'était pas la faute du nommé *Platteau*, qui signe ces ordonnances en qualité de secrétaire du prévôt et des jurés. Ce bon *Platteau*, sans nul doute ineffable rond-de-cuir, dut être bien fier après avoir pondu les cinquante-deux articles du règlement. Je le vois se renversant dans son fauteuil, mettre la plume d'oie sur l'oreille, et soupirer béatement :

« Ah! je crois que M. le prévôt sera content. »

M. le prévôt fut content, car le règlement parut le 5 janvier 1791, et M. Hoverlant, juré de la ville, fut nommé commissaire des spectacles pour cette année-là. Plus tard, sous la domination française, le même Hoverlant fut député du département de Jemmapes au Conseil des Cinq-Cents.

* * *

Platteau n'oubliait-il rien?

Nous sommes tentés de le croire en lisant un programme du théâtre de la Monnaie, celui du mercredi 9 janvier 1811.

Ce soir-là « par abonnement généralement suspendu » se donnait à la Monnaie un « grand concert » vocal et instrumental dans lequel M. Ivan Muller, « musicien particulier et première clarinette solo de » S. M. l'empereur de Russie, aura l'honneur de se « faire entendre sur une nouvelle clarinette de son » invention ». En outre, M^{me} Depoix et M. Brice chanteraient leurs plus beaux airs. Le spectacle devait finir par l'*Original*, pièce en un acte et en vers de M. Hoffman.

Il faisait très froid, à Bruxelles, pendant cet hiver 1810-1811. Aussi la direction de la Monnaie, soucieuse de ses intérêts autant que de la santé du

public, prévenait celui-ci que la « grande porte res-
» sera fermée pendant la durée des grands froids.
» MM. les abonnés sont priés d'entrer par la petite
» porte, ou par celle de M. Lance, concierge. »

Et, charitablement, la direction ajoutait que *la salle serait bien échauffée.*

* * *

Platteau avait oublié ce point-là en 1791. Il avait omis, dans son règlement, d'obliger la direction du théâtre de Tournai à bien *échauffer* la salle pendant les froids.

C'était impardonnable ! Lui, qui, en interdisant la « claque », supprimait tout moyen artificiel d'*échauffement*.

Décidément, tout bon fonctionnaire que l'on soit, on ne pense pas à tout. Et les spectateurs devaient manquer d'enthousiasme, au théâtre de Tournai, en janvier 1791.

JULES DELHAIZE.

L'AÉROPLANE

Basse-Chaussée, en face de l'étroite ruelle du Moulin, une dizaine d'enfants attendaient, juchés sur un tas de pierres de l'accotement.

Le sirop des savoureuses tartines de quatre heures avait orné leurs joues de belles moustaches brunes. Leurs incessantes cabrioles et leur caquet disaient leur bonheur, devant l'éternité de joie et de liberté que représentait la journée du lendemain, un dimanche.

A chaque seconde, leurs regards s'enfonçaient dans la ruelle.

Tout à coup un cri :

— Voilà Noé!

Tous se levèrent; rangés, mains au dos, la figure souriante, le cœur ému, ils regardèrent arriver, entre les deux hautes haies poussiéreuses, le cavalier attendu qui déboucha sous la forme d'un vieil homme, montant à poils un épais cheval blanc simplement bridé.

C'était Noé, domestique depuis plus d'un demi-siècle au moulin Herla.

Noé avait retiré ses chaussettes. De ses culottes haut retroussées, sortaient deux jambes maigres, au bout desquelles pendaient de gros sabots, retenus par une ficelle.

— Ah, Noé!

Noé jette un œil bienveillant sur la petite bande qui, chaque samedi, le prend au même endroit pour lui faire escorte.

Il traverse le village. Les portes larges ouvertes laissent voir les courettes lumineuses. Les femmes, bras nus, jupes relevées à la ceinture, faisant claquer leurs fines chaussures de bois, arrivent sur le seuil, un seau à chaque main. Elles les déposent pour prendre un temps et jeter un regard autour d'elles, puis les saisissent par l'anse et par le fond et lancent

l'eau claire à la volée ; et vite, danse et frotte, frotte le long ramon, qu'elles en deviennent toutes rouges et que leur tresse se déroule sur le dos. Elles la relèvent, hâtivement et recommencent à balayer, réunissant, en petits tas, les crottins et les poussières que les hommes, après journée, viendront précieusement ramasser dans le creux de leurs deux mains, pour faire pousser les jeunes légumes.

— Ah ! voilà Noé qui va au Brouck !

Les propos s'échangent à l'affilée, accueillants, rieurs, gaulois, s'enchaînent d'une habitation à l'autre et forment une sympathique guirlande de bienvenue au meunier à qui la riposte ne manque pas souvent.

Quand elle tarde, Noé crie d'une voix sonore en roulant les r :

— Oh ho ! Oh ho ! Et Garibaldi donc, lui !

Sous la pommette collée à l'os, les joues se gonflent, puis, la bouche éclatant, s'ouvre largement, pendant que du fond tendu de la gorge s'échappe une espèce de sifflement prolongé :

— Phhh !

Et les commères rient à grands éclats.

La troupe des garçonnets et des fillettes qui suivait Noé grossissait à vue d'œil. Parfois l'un d'eux se détachait et, sans souci des petits monceaux laborieusement formés ni des récriminations des femmes, courait vers une porte, enfonçait la tête :

— Hé ! Bert ! Noé qui passe !

Immédiatement, une nouvelle recrue surgissait, sans casquette, déboutonnée, un jouet à la main, dans la tenue où le cri l'avait surprise. Si bien que Noé, devant l'abreuvoir, eut l'air de Gulliver, commandant un bataillon de Lilliput.

Derrière la propriété du jardinier, le long du Geer, la moitié de la vaste prairie a été creusée en étang où les bestiaux se désaltèrent. Leurs pieds nombreux se marquent dans la pente de boue noire qui descend dans l'eau. De l'autre côté de la rivière, on aperçoit des jardins remplis de légumes et de fleurs et d'arbres fruitiers, avec le banc et la tonnelle, et que séparent des haies basses d'aubépine. A droite, les vertes

prairies plantées de hauts peupliers aux feuilles résonnantes, dont la sarabande désordonnée court jusqu'au hameau de Barlenge.

Le soleil tombait au-dessus du mamelon de la Costale, et devait l'abreuvoir au bord duquel s'était arrêté le Vieux Blanc.

— Allons, hue! commanda Noé.

L'animal avança lentement, un pied à la fois. Bientôt, pourtant, on ne vit plus que son corps, au ras de la nappe étincelante.

L'homme remonta les jambes de son pantalon, car ses sabots disparaissaient aussi dans l'eau.

— Gare! Gare au « trou de tonnerre! » crièrent les enfants.

— Et Garibaldi donc, lui! Phhh! répondit Noé, gouailleur.

Le cheval resta cinq minutes immobile, et pas un regard de la petite bande muette ne se détacha de lui.

Après, il sortit pas à pas, comme il était entré, s'arrêta sur la berge : un rapide frisson plissa toute sa peau, pendant qu'il reniflait bruyamment. Il repartit, les gros sabots de son cavalier traçant sur le sol deux lignes humides parallèles.

Noé descendit devant l'estaminet *A la Poule*, qui marquait le tournant brusque du chemin. Il attacha le Vieux Blanc à un anneau du mur ; puis, il gravit pesamment les cinq marches sur lesquelles les enfants, déjà étagés, jouaient à la main chaude.

Au milieu du cabaret, au plafond bas et culotté, Thozard, le tonnelier, rasait un villageois.

Le poing brun et poilu de l'homme tenait, sur son genou, sa casquette et son foulard.

A côté, debout, le pâle menuisier tamponnait de son mouchoir rouge une entaille où réapparaissait obstinément un filet de sang.

D'autres jouaient aux cartes, dans le coin, en attendant.

Le coquemar de fer noirci chantait sur le tuyau plat du poêle. Fré, le gros garçon brasseur, s'appuyait à la baguette.

Quand le meunier entra, tous crièrent :

— Ah! Noé!

— Bonjour, bonjour.

Fré, dont c'était le tour et qui s'apprêtait à s'asseoir, rajusta son col et resta à sa place.

Noé s'approcha de la cheminée, ôta l'un après l'autre ses sabots, les égoutta dans le bac à charbon et les posa, de chaque côté, sur le pied du poêle.

Puis, il s'assit, jeta sa casquette sous sa chaise et étendit ses jambes écartées devant le feu, les talons caleux posés nus sur les carreaux rouges, les gros orteils en l'air, pendant que le tonnelier réchauffait sa coquille de quelques gouttes d'eau de la bouilloire.

Thozard frotta tour à tour avec la savonnette et la main et couvrit d'une mousse grisâtre la vieille peau du meunier, à travers les vallées et les montagnes de laquelle il promena son rasoir. Il s'arrêtait parfois pour laisser cracher son homme ou jeter un mot dans la conversation, qui était animée.

On parlait de l'exposition ouverte à Liège.

— Paraît qu'il n'y a rien de plus beau, affirma gravement le vieux Constantin. Paraît qu'il n'y a rien de plus beau au monde, répéta-t-il *crescendo*, en suçant sa pipe et en effaçant, d'un geste fruste de la main, un filet de salive qui avait coulé le long du tuyau et venait de tomber sur son sarrau —, paraît...

— On dit, interrompit une voix pressée et bégayante de fausset, qu'qu'on voit des sauvages qui qui vivent là c... comme dans leur pays, tout nus, dans dans des cahutes pleines de fumée...

— Mais, on m'a conté que ce qu'il y a de plus curieux, c'est la machine qui vole dans l'air... comment donc, Pierre? tu le sais bien, toi...

— C'est quelque chose sur *panne*... hasarda le berger.

— L'aéroplane, dit sèchement le menuisier sans lever les yeux.

— Ohet, ohet...

Noé était debout, pieds nus. Thozard s'était approché, le bassinet à la main. Les cartes restaient éparées au milieu de la table et Nollet, le gendarme retraité, s'efforçait d'effacer adroitement avec le coude, sans attirer l'attention, une ligne sur l'ardoise.

— Tu entres dans une espèce de barque. Puis, voilà que ça se met à tourner et à monter, à monter. et tu voles dans l'air, comme une aronde, à la hauteur du coq de l'église.

— Phhh! Phhh! Et Garibaldi donc, lui! s'écria Noé au comble de l'étonnement.

— Faudrait voir ça avant de mourir, camarade Noé, dit Thozard; ça en vaut la peine; voulons-nous y aller ensemble?

Alors, le grand Souplet, qui jouait la petite flûte dans les *Echos du Geer*, se releva, rejeta le torse en arrière et, fixant le tonnelier de ses yeux noirs et enfoncés, les mains écartées comme s'il offrait un sacrifice :

— Ah! belle occasion! La société donne, demain en huit, un concert dans les jardins. Si vous voulez nous accompagner, pour trente-sept cents et demi de train, vous en serez quitte.

Noé consulta Thozard.

— C'est dit. Fais-nous inscrire, Souplet. Je payerai samedi.

Nollet ramassa les cartes.

— Trois à quatre, annonça-t-il.

— Il me semblait que nous étions égaux, remarqua; sans insister, la voix calme de Constantin.

— Non, non, soutint Nollet, regardez : trois à quatre.

Le jeu recommença. Thozard reprit de l'eau chaude et se mit à savonner Fré qui attendait patiemment sur sa chaise.

Noé renfonça les pieds dans ses gros sabots, un peu séchés; il avala ensuite un verre de genièvre, resta une minute, le coude droit au comptoir, la main gauche à la hanche, puis sortit :

— Au revoir, les amis, à samedi!

— Salut, Noé; à samedi!

Le meunier se rehissa sur le Vieux Blanc et remonta la rue, pensif :

— Grand saint Hubert! Voilà qu'on va voler maintenant...

II

Le samedi suivant, dans le feu du grand nettoyage, tandis que devant les seuils s'éployaient les beaux éventails d'eaux claires, des cris perçants s'entendirent du côté de Saint-Pierre.

Les plus proches se précipitèrent au tournant de la *Poule* et virent accourir les yeux pleins d'effroi, les enfants qui avaient accompagné le meunier à l'abreuvoir. Ils lançaient les bras en l'air et criaient :

— Noé est dans le trou de tonnerre ! Noé est dans le trou de tonnerre !

Du coup, la clientèle du barbier se pressa au haut de l'escalier de pierre ; Thozard, le rasoir à la main, un homme, le menton couvert de savonnée.

Le bruit, volant de bouche en bouche, porta l'émoi aux quatre coins de Blaret, et Baptiste, dans la Visigate, le maréchal à la porte de Liège, Honquet, Sous-le-Château, le boucher, rue de la Station, abandonnèrent au même instant, la cage du pinson favori, le soc de charrue rougi, la botte mi-ressemelée et le hachoir. Une foule en sabots claquetants telle qu'on en voyait aux rares jours où flambait une ferme, se rua vers le Geer. Les hommes couraient, l'air grave ; les femmes essouffées, lâchant des bouts de phrases :

— Dans le trou de tonnerre ! — Binamé, bon Dieu ! — Quel malheur ! — Pauvre Noé !

Et les petits, laissés en arrière, pleuraient de ne pouvoir suivre.

Le pré du Brouck était couvert de monde. Au milieu de l'abreuvoir, on apercevait la tête du Vieux Blanc, l'œil effaré, les naseaux levés. Derrière, Noé, les bras en l'air tenant la bride, l'eau lui battant les aisselles.

— Au secours ! Dépêchez-vous, Garibaldi ! criait-il.

On vociférait de toutes parts :

— Hue ! Hue ! Hue !

Beaucoup étaient déjà entrés à mi-jambes dans le bief, pour se rapprocher du meunier. Ils encourageaient l'homme, excitaient l'animal.

— Tiens bon, Noé !

— Hue, Vieux Blanc! Hue! hue!

Colas du Pairon, remarqua :

— Hie, milbiu! Ils enfoncent...

Il y eut un silence. L'anxiété se peignait sur les figures :

— Comment faire?

— Faudrait une barque..., assura posément le maître d'école...

Il n'avait jamais existé de barque à Blaret.

Soudain, Nol, l'ardoisier, fendit la foule. Il porta une longue corde qui lui servait à monter ses échelles sur les toits. Des centaines d'yeux suivaient ses mouvements.

Il fit un nœud coulant à l'extrémité de sa corde, puis s'avança dans l'abreuvoir, jusqu'à la ceinture.

— Attention! Attrappe, Noé!

Trois fois, il lança son lazzo inutilement.

— Tonnerre!

Enfin, Noé le saisit.

— Attache-le à la bride!

A quatre ou cinq, ils tirèrent en criant :

— Hue! hue! ah, Crrr! Hue! Hue!

La foule impatientée les aida :

— Hue! Hue!

Le Vieux Blanc, sans bouger de place, découvrit les dents et poussa une espèce de hurlement lugubre.

— Laide affaire!

— Il est embourbé, il n'en sortira pas.

— Détache la corde, Noé!

Noé ne parvint pas à desserrer l'attache.

— Coupez-la en deux, elle est assez longue, observa quelqu'un.

On fit un nœud coulant à l'autre bout qu'on jeta à Noé.

— Passe-la autour de ton corps, sous les bras. — Jette-toi à l'eau!

Noé hésite...

— Ah! mais... Garibaldi...

— N'aie pas peur! Rien à craindre, j'en réponds.

Noé abandonna sa monture.

Ce fut un moment d'angoisse. Le flot s'était refermé sur lui :

— Vite, vite! Tirez! Tirez!

La moitié des spectateurs pataugeaient dans le Brouck. La grappe humaine avait empoigné la corde et la traînait à reculons vers le bord.

Tout à coup, on vit émerger, glissant dans la boue, une masse noire, gluante, inerte, enrobée dans les roseaux et les herbes salies qui lui formaient une longue queue.

Un frisson d'effroi passa dans les dos :

— Il est mort ! Il est mort !

On débarrassa le meunier, on lui lava la figure ; il ne remuait plus.

— Portons-le chez moi, dit Thozard.

Six hommes le saisirent à bras et se dirigèrent vers la *Poule*, suivit de tout Blaret.

En route, le noyé se ranima.

— Il revient, remarqua joyeux l'un des porteurs.

— Une bonne goutte lui fera du bien.

Dans le cabaret, Noé essaya de se tenir debout, mais ses jambes se dérobaient. Il tremblait comme une levrette à la pluie, et il dut s'accrocher au comptoir.

— Tenez, Noé, cela vous remettra le cœur, dit Tonette.

Le meunier avala deux grands verres de genièvre, l'un après l'autre.

Il passa dans le petit cabinet contigu ; on le déshabilla, on l'assit sur une chaise installée au milieu du large cuvier plat qui servait à saler les jambons, et Thozard, ayant attiédi un seau d'eau du contenu du coquemar, le lava des pieds à la tête, le frotta généreusement d'alcool et lui passa des vêtements à lui. Après quoi, le fauteuil où Tonette faisait sa sieste — un imposant et lourd chef-d'œuvre du tonnelier — ayant été glissé à côté du poêle de l'estaminet, le bonhomme s'y plaça, un châle sur les épaules.

— Bois encore une goutte, il n'y a rien de tel, assura Constantin sur un ton de conviction profonde.

Alors, pendant que le cabaret, un peu ému, reprenait pendant l'apparence ordinaire des autres samedis, Thozard rafraîchissant les couennes tannées, Noé, les joues vivement colorées, le menton retombé

sur la poitrine, la bouche ouverte, ronfla avec l'ampleur d'un moulin broyant son froment.

Le menuisier entra ; il se planta devant Noé :

— Il a de la chance ! C'est une solide platine.

Les hommes parlaient en sourdine des péripéties du sauvétage, quand Souplet, le flûtiste, éleva la voix et se frappant la main sur la cuisse :

— Nom di d'la ! Je n'y pensais pas ; et son coupon, maintenant ?

Le meunier, réveillé, ouvrit les yeux :

— Ah ! m' coupon... a-t-on pris m' coupon ?

L'argent est dans la poche de mon corselet...

Les rires emplirent le cabaret :

— Ah ! Sacré Noé !

— Sacré diable de Noé, va ! Tu nous as fait peur.

— Tu l'as échappé belle !

— Tu as manqué d'aller voir le « laid Wathy ! »

— Et Garibaldi donc, lui ! Phhh ! Remplis mon verre, Tonette, répartit Noé ; j'ai comme une faiblesse là.

L'humeur gaillarde du meunier ressuscité se communiqua à la société qui devint très bruyante.

André Herla, le fermier du moulin, arriva. Sa figure soucieuse s'éclaira quand il aperçut son vieux domestique.

— Allons, ça va bien, dit-il.

— Et le Vieux Blanc, Maître ? questionna Noé.

Le Vieux Blanc, au milieu de l'abreuvoir, aussitôt qu'il avait été soulagé du poids de son cavalier, avait tenté un effort énergique et était revenu seul sur la berge. Un gamin l'avait fait trotter jusqu'au moulin et avait raconté l'accident.

— Marcheras-tu bien jusqu'à chez nous ? demanda Herla.

— Comment, Maître ? Et Garibaldi donc, lui !

— Bois d'abord une bonne grande goutte, conseilla Herla.

Le meunier avala, sans sourciller, sa dixième pour le moins.

— Donne-moi le bras, maintenant.

Noé vacillait légèrement.

— Bonsoir, Messieurs.

- Au revoir, les amis, criait Noé. Aujourd'hui, on nage et demain on vole.
 — Sacré Noé, va !
 — Avec tout ça, reprit Souplet, il perdra ses trente-sept cens et demi !

III

Le train qui devait, le lendemain, emporter vers Liège les *Echos du Geer*, passait à Blaret à sept heures et demie.

La matinée présageait un beau dimanche. Au-dessus du village, encore muet dans la fraîcheur, le ciel éployait sa grande soie bleue. Le ronflement des fils télégraphiques s'entendait distinctement et semblait marquer le sommeil de la petite gare qui faisait, ce jour-là, la grasse matinée, à l'exemple des travailleurs.

Les premiers arrivants furent bien étonnés : debout sur le bord du trottoir, devant la porte, Noé attendait, en fumant sa pipe.

Peu après, tous les musiciens, tenant sous le bras — en évitant de toucher des doigts — leurs cuivres pareils à des morceaux de soleil de la Saint-Jean, l'entourèrent d'un cercle d'yeux qui le regardaient étonnés, comme s'ils avaient devant eux un revenant.

— Eh bien... Noé !

— Eh bien ! Quoi ? Quoi ?

— On n'est pas malade ? Tu ne sens plus rien ?

— Ha ha ha ! Pour qui me prenez-vous ? Noé... Et Garibaldi donc, lui ? Phhh ! Noé !

— C'est un vieux dur !

Le grand Souplet s'approcha et, épinglant sur le beau sarrau luisant, à plis raides, du meunier, la cocarde bleue et blanche de la société, il dit, enflant ses paroles, au milieu du tumulte des voix rieuses :

— Tu es un brave, je te donne la croix d'honneur.

Mais, continua-t-il, plus sérieusement et plus bas, je pense à quelque chose : nous avons là un alto et un baryton disponibles ; prenez-les, Thozard et toi,

cela grossira le nombre des membres sur le kiosque, et vous mettra à chacun un franc dans votre poche ; vous ferez semblant de jouer, vous ne soufflerez pas, bien entendu.

Noé prit en riant l'alto des mains de Rixhon le porteur de grosse caisse, et l'examina.

Mais Thozard n'arrivait pas. Le train était annoncé. Il s'arrêta bientôt devant la station, et les Blarétois s'y précipitèrent.

Le sacristain-chantre-organiste-chef des fanfares restait sur le quai, son bâton de mesure à la main, se démenant de l'air affairé d'un général qui embarque un corps d'armée :

— Et le drapeau ?

— Et les musiques ? Les grands morceaux... les petits cahiers bleus...

— Allons, en voiture ! criaient les gardes-convoi.

Les portières claquèrent. Soudain, la porte close de la salle d'attente fut violemment secouée ; derrière la vitre on aperçut la figure furieuse du tonnelier.

— Thozard est là !

On ouvrit et, à grand'peine, pendant que le train s'ébranlait, on parvint à le fourrer dans le compartiment où Noé était assis.

Thozard s'affala sur la banquette, le chapeau à la main, rouge, le front couvert de sueur, les yeux hors des orbites, la bouche ouverte, étranglé dans son faux-col, les jambes écartées, en colère, mais soufflant comme la cheminée de la locomotive, et incapable de dire un mot.

Ils arrivèrent à l'exposition une heure avant l'ouverture des portes et visitèrent plusieurs cafés. Ils devaient se faire entendre à onze heures et demie.

Jusqu'alors, lentement, parlant bas, la main de l'un à l'épaule de l'autre, ils déambulèrent parmi les merveilles étalées dans les halls, sans remarquer grand'chose, le regard glissant, à peine accroché, çà et là, à un point brillant. Ils s'arrêtèrent, cependant, pour voir fabriquer du chocolat et tournèrent autour des soldats étrangers qui gardaient les divers compartiments, les détaillant de la façon dont ils auraient contrôlé les qualités d'une belle vache.

— Hè... hè....

Un peu avant midi, la bannière grenat à gros relief d'or des *Echos du Geer* flottait bien en évidence, hors du kiosque. Ils entamèrent leur morceau de résistance, une fantaisie « brillante » sur *Les Dragons de Villars*. Le chef semblait tirer à grands efforts, du sol, de majestueuses redondances qu'il élevait dans l'air, bras tendus, au bout des poignets; puis, sous ses deux paumes ouvertes, les renfonçait, renfonçait, pour les transformer en piani, qui pouvaient encore passer pour d'honnêtes fortissimi.

Ils arrivèrent sans accroc trop apparent au point d'orgue final qui s'épanouit outre mesure, avec bonheur et orgueil.

A ce moment, Noé, entraîné par le tutti endiablé, saccadé de haletants contre-temps et de coups de mailloche, voulut pousser un *phhh!* de soulagement. Mais il oublia de retirer son instrument de ses lèvres : une espèce de long grognement burlesque sortit de l'alto et, au milieu de l'ahurissement général, s'éleva seul, comique, tourné en miaulement de chat malade!

Ils descendirent le rouge de la honte au front, d'avoir commis cette faute dans ces jardins somptueux et devant les façades pavoisées de l'exposition universelle.

Il n'y avait d'ailleurs personne au pied du kiosque.

Les musiciens se dispersèrent. Alors, Noé et Thozard, ayant remis leurs instruments au bedeau, s'acheminèrent vers l'aéroplane, objet principal de leur voyage.

Sur le beau pont de Fragnée d'où se découvrait le merveilleux panorama du fleuve et des hauteurs qui l'enserrent, ils se tenaient par le bras et marchaient courbés, tête contre tête, tant ils riaient de la floriture inattendue dont le meunier avait terminé le grand morceau, et du mouvement de colère qu'elle avait provoqué chez le sacristain, passant du coup à un cramoisi inquiétant.

Ils arrêtrèrent plusieurs personnes pour demander :

— Où est-ce que c'est, la machine qui vole?

Les parcs, en ce moment, paraissaient assez déserts. Dans les restaurants, des bandes d'affamés se disputaient côtelettes, beefstecks et bocks. Profitant de cette trêve, les mécaniques et les musiques, orchestres et orchestriions, immobiles et silencieux, songeaient au grand coup de feu de l'après-midi.

— La voilà, dit soudain Noé.

Au milieu d'une terrasse circulaire, solidement monté à une quinzaine de mètres de hauteur, un agencement de ferrailles, semblable à l'armature d'un vaste parapluie ouvert, soutenant au bout de ses baleines, au moyen de longues tiges, des barquettes profondes qui venaient frôler la plate-forme.

Noé s'approcha d'un employé et demanda :

— Est-ce qu'on ne vole pas ?

— On va commencer, répondit l'homme, amusé par la question, autant que par l'apparence des deux vieux. Vous pouvez déjà entrer.

Le meunier et Thozard s'engagèrent dans l'escalier en colimaçon. Ils montèrent sans se presser, degré par degré, toussotant.

Au sommet, ils s'arrêtèrent sur la dernière marche, éblouis et hors d'haleine. Ils regardèrent vers Grivegnée.

Après un certain temps, Thozard dit :

— On voit « fameusement » loin !

— Ohet !

Ils s'approchèrent d'une nacelle.

L'ensemble de l'exposition leur apparaissait dans son cadre prestigieux, avec ses eaux miroitantes réfléchissant des rives vertes, ses ponts à la voûte amincie, ses pavillons élégants découpant le ciel de leurs architectures fantaisistes et pavoisées de mille couleurs, ses statues dorées, ses promeneurs, tout cela sous le chatonnement d'un soleil de midi.

Le tonnelier sentit la tête lui tourner et porta la main au front :

— Oserons-nous bien ? questionna-t-il, en regardant Noé avec un sourire mêlé d'inquiétude.

— Et Garibaldi donc, lui ! Phhh !

Noé entra résolument.

Thozard le suivit.

Ils attendirent sans parler. Personne d'autre ne prit place dans l'appareil.

Un homme coiffé d'un képi à galons et portant un dolman rouge vint cadénasser la porte de la barquette.

Thozard secoua pour s'assurer qu'elle tenait ferme.

Tout à coup, l'orchestrier placé au rez-de-chaussée éclata en une bruyante musique. La machine siffla et doucement s'ébranla. Les nacelles tournèrent d'un mouvement sans cesse accéléré, la force centrifuge les éloignant de plus en plus de la terrasse.

Bientôt, elles décrivirent dans la lumière un cercle élargi et vertigineux, semblables à une file de gros poissons qui se poursuivaient.

Nos hommes, assis en face l'un de l'autre, restaient muets.

Thozard, cramponné à la nef, sentit la frayeur refroidir ses membres. Sa figure devint blême, jaunît :

— Je suis malade ! cria-t-il.

— Couche-toi dans le fond, répliqua sèchement Noé.

Le tonnelier se laissa choir d'une masse aux pieds de son compagnon, s'étendit de tout son long, la tête cachée dans les bras, et se prit à hoqueter et à geindre, secoué d'un terrible mal de mer.

Au bout de quelques minutes interminables, un coup de sifflet retentit.

— Ça va s'arrêter, pensa Noé.

Mais les gros poissons continuèrent à fendre l'air, doublant, eût-on dit, de vitesse...

En bas, l'ouvrier commis au réglage de l'appareil avait inutilement manœuvré le levier qui commandait l'arrêt.

Surpris, il recommença ; peine perdue !

Il appuya de toutes ses forces : la machine tournait, tournait toujours, toujours plus vite...

Il lâcha un juron de colère, releva sa casquette sur son front mouillé ; regarda vers le haut ; regarda, par dessous, les puissants engrenages bien graissés, au jeu desquels il ne comprenait du reste rien ; baissa, haussa le levier.

Et les barquettes tournaient, et la musique jouait !

Les receveurs hélèrent leur camarade, le croyant endormi. Il y avait dix minutes que l'appareil était en marche.

L'orchestrion se tut. On entendit, dans l'air, la voix terrifiée du meunier :

— Héé! Héé! Arrêtez! Arrêtez! Garibaldi!

Le bruit de l'accident se répandit dans le public :

— Plus moyen d'arrêter l'aéroplane!

Les curieux se massèrent autour :

— Y a-t-il quelqu'un dedans?

— On dit qu'il n'y a que deux vieux.

— ... Core bien!

De tous les points des jardins on accourait; ce fut, sur le pont de Fragnée, une galopade serrée, comparable à celle qui martèle le London-Bridge, à l'heure matinale où les trains déversent dans la cité la nuée des employés et des commerçants.

Les mécaniciens du hall des machines apportèrent successivement leurs lumières et leurs services : ce fut en vain.

Des milliers de regards suivaient avec anxiété ce tournoiement insensé et tragique qui emportait deux êtres humains. La foule, malgré les gens de service, envahit l'escalier, puis la plate-forme aérienne.

— On n'en voit plus qu'un!

L'inquiétude grandit :

— Qu'est devenu l'autre?

Toussaint Lacroix, des *Echos du Geer*, qui se trouvait là, le trombone pendu au bras, et qui, depuis quelques instants, suivait le malheureux aéronaute, la main en visière sur les yeux, cria soudain :

— Binamé bon Dieu! C'est Noé!

— Qui, Noé?

— Mais, notre Noé, Monsieur, le vieux meunier du moulin Herla, de Blaret!

Comme de l'eau qui s'infiltré à travers le sable et élargit rapidement la tache sombre, les propos s'insinuent dans le public, se répètent, transformés et empirés :

— On n'en voit plus qu'un, l'autre est mort!

— C'est Noé, un vieux meunier de Blaret qui a nonante ans!

On parlait maintenant d'aller chercher, à Seraing, aux établissements Cockerill, les ouvriers qui avaient construit la machine, quand quelqu'un dit :

— Qu'on coupe simplement la force motrice à l'usine centrale.

Ce fut l'affaire d'une minute. Personne n'y avait songé.

Le mouvement se ralentit. Les barquettes s'abaissèrent graduellement, suivant un cercle d'un rayon de plus en plus petit, et vinrent se ranger bien sagement sur le bord de la plate-forme.

Noé et Thozard avaient volé durant cinquante minutes!

On se précipita vers la nacelle qui les contenait : le meunier poussait, sans discontinuer, des éclats de rire sur une cadence monotone et invariable, la bouche ouverte et secouant la tête de haut en bas.

Thozard gisait dans le fond. On l'en retira. C'était une véritable loque peu odorante, sa blouse salie de son indisposition, les traits tirés et safranés, les muqueuses des paupières inférieures tombées, soulignant, de deux blessures rouges, ses yeux perdus.

On le descendit comme un cadavre.

Noé, ayant refusé l'aide qu'on lui avait offerte, suivait en riant, riant.

— Hé, hé, hé, hé! Et Garibaldi donc, lui! Phhh! Hé, hé, hé, hé!...

IV

Ni le lundi, — quand les clarines agitées au collier du Vieux Blanc fleurissaient tout à coup de leurs touffettes sonores le calme après-dîner du village, et faisaient dire aux femmes piquant l'aiguille et déposant le dé : oh! oh! c'est Noé, vite le sac! — ni le mercredi, où le meunier traversait le corridor, sans façon, pour laisser choir son fardeau dans le lit blanc de la maie, au coin du fournil, pendant que les petites gens s'écriaient en levant les mains : Binamé bon Dieu! déjà mercredi! — on ne revit Noé, du Moulin.

Un autre valet de ferme conduisait le Vieux Blanc.

Cependant, le dimanche suivant, eut lieu l'exposition du comice agricole. C'était dans un vaste pré, joignant le moulin.

Noé vint y chercher la décoration, récompense de soixante années de service dans la même ferme.

Il monta sur l'estrade au bras de son maître. Lorsqu'il eut la médaille au ruban tricolore attachée sur son sarrau, et qu'il entendit les *Echos du Geer* le célébrer, il saisit des deux mains, par les revers de son habit, celui qui venait de la lui remettre et, le regardant dans les yeux, il recommença à rire :

— Hé — hé, hé, hé! Hé — hé, hé, hé!...

Sa gaieté gagna le président, puis les autorités groupées autour de lui, puis les plus proches assistants, puis tout le monde.

Un rire s'éleva comme jamais Blaret n'en avait entendu.

Les animaux effrayés, étalons enrubbannés, juments, ânes, taureaux, bœufs, vaches, veaux, porcs, chèvres, moutons, coqs, poules se mirent à hennir, à mugir, à braire, à bêler, à grogner, à caqueter et à chanter, formant un tumulte assourdissant au milieu duquel Noé hoquetant descendit et fut reconduit à la métairie.

Dans la semaine, on demanda de ses nouvelles :

— Il est « parti », déclara, en esquissant un vague geste autour du front, l'homme qui l'avait remplacé. Il prétend gouverner la ferme. Hier, comme le fermier essayait de le calmer, il releva la tête et lui montra la porte : « Vous pouvez faire votre paquet, lui dit-il; j'ai été au moulin avant vous, je suis plus maître que vous. »

— Pauvre Noé! dit Thozard.

Et il se promit d'aller le voir à la première occasion.

Un jour, le tonnelier, s'étant levé très tôt, se rendit à Lens, à un endroit du Geer où croissaient en abondance les grands roseaux qui lui servaient à rendre étanches cuiviers et tonneaux.

Il rentra vers une heure, ramenant sur sa brouette une grosse botte de belles feuilles longues et coupantes comme des épées.

L'air vif lui avait ouvert l'appétit. Quelques petites gouttes prises sur la route, la fatigue, un repas copieux, lui firent prolonger démesurément sa sieste.

En s'éveillant, il pensa :

— Bah! la journée est au diable; nous irons dire bonjour à Noé.

Et il se dirigea vers le moulin.

Dans la grande cuisine, assis dans un fauteuil, sous le manteau de la cheminée, la casquette détournée, sa décoration sur la poitrine, Noé ne répondit ni à son salut, ni à ses propos d'amis.

Il le regarda si fixement et si durement, que Thozard, la figure crispée, ne se sentait pas à son aise.

Tout à coup, il se leva, le prit par l'épaule et les yeux plein de colère :

— A l'huche! vous n'êtes pas d'ici, vous! vite, à l'huche!

Et il le conduisit jusqu'à la porte qu'il claqua avec violence, derrière son vieux camarade.

Thozard, tout triste dans le corridor, entendit la voix sonore de Noé qui criait :

— Et Garibaldi donc, lui! Phhh!

Je suis le grand maître, moi! J'ai nagé dans l'eau, comme un brochet, et volé dans l'air, comme un « moschet »!

HUBERT STIERNET.

LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES BELGIQUES

(1880-1896)

Ceci est une épopée; et je m'excuse, humble apprenti, d'oser affronter un pareil sujet. Épopée grandiose, je ne m'effarouche pas de le répéter, plus belle que les Iliades antiques; car les Héros d'Homère partaient pour détruire, et ceux-ci s'embarquèrent pour créer, presque, car ils ont fait sortir d'un sol, autant dire inculte, la floraison qui nous émerveille aujourd'hui. Et si je ne commence pas ce récit par la formule sacrée: « Je chante... », c'est que je suis indigne de le faire, ce n'est pas que la matière ne me l'autorise.

Vous qui me lisez, daignez considérer ces feuilles comme un reportage (1), tout simplement. Un autre, peut-être, eût fait un poème. Mais il ne faut pas désespérer. Qui sait? Quelqu'un peut reprendre, plus tard, mon informe narration, et en faire jaillir, au contact de son génie, de la Beauté...

J'avais suivi le précepte d'Horace, et pris la matière dans l'œuf. Mon premier chapitre relatait donc la formation de ce petit groupe d'étudiants, à l'Université de Louvain, qui, se passionnant pour la belle littérature au milieu de la veulerie ambiante, publia la Semaine des Etudiants et le Type. Je parlais de leurs querelles et de leurs beuveries, de leurs enthousiasmes juvéniles et de leurs naïves

(1) Je ne veux pas accaparer des mérites que je n'ai pas, et ce m'est une grande joie de remercier ici les poètes Emile Verhaeren, Iwan Gilkin, Albert Mockel et André Fontainas, qui m'ouvrirent leurs bibliothèques et leurs souvenirs, et M. le professeur Pecqueur, qui m'aida dans mes recherches bibliographiques. Sans leur obligeante assistance, je serais encore à tâtonner. Merci aussi aux auteurs de biographies, qui ont bien voulu m'envoyer leurs livres.

inimitiés. Heureusement pour les lecteurs de la Belgique, Ivan Gilkin me devança ; et l'on se souvient d'avoir lu, ici même, les pages spirituelles et documentées qu'il écrivit à ce sujet. Je serai donc fort bref et passerai rapidement à mon second chapitre, après avoir rappelé que, pour une peccadille, Maurice Warlomont — qui allait devenir de plus en plus Max Waller — fut exclu de l'Université de Louvain. Cet « adolescent mince, fier comme une épée, vaillant comme un saint Georges et beau comme une femme », arriva donc à l'Université de Bruxelles, où il se fit parmi les jeunes gens de nombreuses relations, sans doute de la même manière qu'il s'en était fait à Louvain. De sorte que tout concourait à le mettre au centre d'un noyau de jeunes hommes épris d'art et de beauté ; tout concourait à le mettre, dès l'école, en rapport avec ceux qui seraient, dans la vie, ses collaborateurs.

CHAPITRE I^{er}. — A L'ÉCOLE.

De quoi s'occupaient les étudiants à l'Université de Louvain. — Cercles littéraires, journaux estudiantins. — La Semaine des Etudiants. — La Table Ronde. — Max Waller et le Type. — A Bruxelles.

Dans les Universités de Belgique, en ce temps-là, des ferments littéraires commençaient à travailler la jeunesse. A Louvain, par exemple, un cercle « littéraire » avait été formé parmi les étudiants. A vrai dire, au moment qui nous occupe — en 1879 — il n'en restait plus que des débris. Ces débris-là, c'étaient deux Emile : Emile Verhaeren et Emile Van Arenbergh. Mais, petit à petit, quelques autres étudiants se joignirent à eux, qui s'appelaient Albrecht Rodenbach, Van Dyck, George Bauwens et Joseph Nève.

D'ailleurs, un autre cercle subsistait toujours ; un peu plus officiel, plus académique, il était présidé

par le professeur Léon de Monge, et il comptait vingt membres. Cela entretenait un petit courant littéraire. De sorte que, portés en partie par leurs tendances personnelles, en partie par ce courant qui régnait autour d'eux, le petit groupe, dont je viens de parler, projeta de publier un journal. Ce projet ne fut pas long à réaliser et, le 18 octobre 1879, la *Semaine des Etudiants* parut. Bien entendu, toute la rédaction se masquait de pseudonymes : Ch. Arade cachait Van Dyck, — Rodolphe, Emile Verhaeren, — Max, George Bauwens, — Harold, Albrecht Rodenbach, — Pamphile, Joseph Nève, — Montaigle, Van Arenbergh.

Vous pensez bien que des jeunes gens libres comme on l'était alors à l'Université de Louvain, si occupés qu'ils soient d'art et de littérature, trouvent encore d'autres délassements. Les rédacteurs de la *Semaine* formaient effectivement une troupe de joyeux compagnons qui ne manquaient pas, le soir, d'aller « humer le pot » dans quelque taverne où, au milieu de l'épaisse fumée et des discussions ardentes, ils buvaient coup sur coup cette bière de Louvain à laquelle Victor Hugo trouva un arrière-goût de souris crevée... Mais le principal, et le plus célèbre aussi, de leurs lieux de rendez-vous, c'était la *Table-Ronde*.

La *Table-Ronde* fut une pension où de nombreuses générations d'étudiants vinrent prendre leurs repas. C'est là que se firent quantités de présentations, c'est là que commencèrent des amitiés solides et fertiles, comme il ne s'en forme guère qu'entre tout jeunes gens. Les connaissances entamées ainsi le sont parfois dans des formes bien amusantes, et quelques-uns des hommes d'aujourd'hui doivent sourire lorsqu'ils se rappellent ces heures — déjà lointaines — d'exubérance.

Au Cercle, présidé par M. de Monge, des vacances s'étaient produites. Un jeune homme, arrivé depuis peu à Louvain, et qui, lui aussi, avait vibré à la lecture des poètes, se présenta. Il s'appelait Iwan Gilkin. Il fut admis, et, à une séance, il remarqua un étudiant très blond et très chevelu, qui se déme-

nait féroce­ment, et qui poussait de bizarres onomatopées. C'était Emile Verhaeren. Ce jeune homme plut tout de suite à Iwan Gilkin, il lui plut même tant que le lendemain Verhaeren trouvait dans sa boîte aux lettres un sonnet enthousiaste de Gilkin. Il répondit par un autre sonnet et, les poèmes échangés, ils furent amis. Naturellement, le premier acte de cette amitié fut l'entrée de Gilkin dans la rédaction de la *Semaine*. Déjà, sans doute, cette *Semaine* avait fait du bruit dans l'Université, car de nouveaux noms y étaient apparus : le 28 novembre, Deman et Heuvelmans, qui signait Blokker, et, le 27 décembre, en même temps que Gilkin, sous le pseudonyme de Bock, un Fritz dont le vrai nom était Albert Giraud.

Dans ce groupe, celui qui, paraît-il, était le mieux formé, c'était Van Arenbergh. Il connaissait déjà son métier, et, si jeune qu'il fût, il avait écrit des vers irréprochables au point de vue de la forme. C'est lui qui devint le stimulant en quelque sorte, c'est lui qui donna à ses compagnons l'idée de travailler ; chose étrange, lui-même était assez paresseux, et, lorsqu'il indiquait à ses amis le livre qu'ils devaient lire, lui-même ne l'avait pas toujours lu. Les autres, alors, lui rendant service pour service, refaisaient devant lui, et à haute voix, la lecture qui les avait enthousiasmés.

Comme toujours et partout, il y avait dans le groupe des jeunes gens mieux intentionnés que doués. Van Dyck, par exemple, commit un jour un drame sombre, intitulé : *Le Roi aveugle*, et qu'il voulut faire jouer par ses camarades. Ce drame n'eut jamais qu'une répétition ; les acteurs, malgré toute leur bonne volonté, n'eurent pas la force de continuer, tant le rire les secouait. Ils avaient à dire, il est vrai, des phrases tout à fait extraordinaires, et l'on en jugera par cette réplique du Roi : « Je deviens aveugle!... Je n'en vois que mieux l'étendue de mon malheur!!! » Mais Van Dyck avait plus de succès comme chanteur que comme auteur dramatique. Cela n'est pas étonnant, n'est-ce pas? de la part de celui qui devait devenir le célèbre ténor wagnérien

de Bayreuth ; mais ce qui étonne plus, c'est qu'alors le ténor Van Dyck, étudiant en notariat, chantait les barytons... Et l'étudiant en droit, Iwan Gilkin, l'accompagnait au piano.

Emile Verhaeren avait, en ce moment, dans ses paroles et dans ses gestes cette fougue qu'aujourd'hui nous trouvons dans ses vers. La première fois qu'Iwan Gilkin vint lui rendre visite, il lisait les *Poèmes Barbares*, de Leconte de Lisle, dans le volume elzévirien de la collection Lemerre. Verhaeren clamait passionnément, en marchant à travers la chambre, les vers sonores. Il tenait devant ses yeux le livre ouvert, et, quand il arrivait au paroxysme de son enthousiasme, vlan ! D'un geste brusque le beau volume volait au plafond, et venait piteusement s'écraser sur quelque meuble, sur le plancher, ce pendant que le poète, délirant, continuait le vers commencé. Et Gilkin, déjà bibliophile, considérait avec désespoir le pauvre livre abîmé — et se jurait bien fermement de ne jamais, jamais, jamais prêter le moindre volume à son trop juvénile ami...

Avec des rédacteurs aussi énergiques, la *Semaine* ne pouvait manquer de marcher à la bataille, et la bataille ne se fit pas attendre. Car un journal ne naît jamais seul, et le *Type* avait vu le jour à l'Université de Louvain. Il était dirigé par un « adolescent mince, fier comme une épée, vaillant comme un saint Georges et beau comme une femme. » « Une chevelure blonde, docile et ondé, lui baisait la nuque et retombait, à gauche, en une boucle soyeuse, sur le front pensif et pur. Les yeux limpides, d'un bleu d'azur, évoquaient les eaux de ce lac de Constance qui, dit-on, ensorcela Charlemagne. Le nez fin, un peu busqué, aux narines dédaigneuses, dénonçait une bravoure chevaleresque poussée jusqu'à la témérité. La bouche, d'un dessin étroit, à peine cotonnée d'une frisure d'or, et le menton décidé, malgré l'ovale irréprochable du visage et la carnation enfantine des joues, prédisaient un esprit volontaire, né pour les prouesses et les bravades du commandement. Le cou svelte tranchait par sa fraîcheur sur le collet montant d'une jaquette

noire, boutonnée jusque sous la cravate flottante et qui semblait avoir été inventée par un clergyman très dandy. Les épaules étaient larges. L'une d'elles, la droite, imperceptiblement plus haute, avait des mouvements d'une grâce ironique. Le geste libre, aisé, charmant, prenait parfois un air de résolution rare. Et la voix, qui venait à peine de muer, était une de ces délicieuses voix de gorge qui hésitent entre le timbre du ténor et celui du baryton, et dont le velours est pour l'oreille ce que le duvet des pêches est pour les yeux (1). » Il s'appelait Maurice Warlomont et revenait de Bonn, d'où il rapportait, non pas le culte de la petite fleur bleue, mais, au contraire, une impertinence gamine et cavalière. Il fit naître tout à coup le *Type*, profitant d'un retard de la *Semaine*, pour lui prendre sa clientèle, et cela parut, aux rédacteurs de l'ancien journal, une concurrence déloyale. On s'attaqua à propos de tout, à propos de rien, à propos de bottes — à propos même de politique ! Mais, en réalité, et les rédacteurs du *Type* et les rédacteurs de la *Semaine* se moquaient de la politique comme de leur premier sonnet ; ils se battaient pour se battre, pour le plaisir, en jeunes coqs qui veulent éprouver leur bec et leurs griffes et qui poussent, à tort et à travers, des cocoricos d'essai.

Maurice Warlomont signait Olivier ; il était tombé sur la *Semaine* et la *Semaine* lui rendait coup pour coup. Un jour Rodolphe, c'est-à-dire Emile Verhaeren, lui lança des strophes que je ne peux m'empêcher de citer, parce qu'elles sont amusantes et parce qu'elles montrent bien, justement à cause de leur exagération, que c'est « pour rire » et que ces enfants-là, au fond, n'ont pas envie de se faire bien mal :

*Olivier, le poète obtus,
Le rimailleur hérésiarque,
Pour y pêcher des hiatus
Sur un lac, promène sa barque.*

(1) ALBERT GIRAUD, *Jeune Belgique*, 1889.

*Son cœur, les bêtes l'ont mangé ;
Qu'en reste-t-il pour sa donzelle ?
Rien qu'un amas en vers changé,
Rien qu'un paquet de vermicelle.*

*Ce poète a chétif poignet.
Il se dit « bien » quand il cheville ;
Il prend sa tête à la Viennet
Pour la crinière de Banville.*

*Il a beau s'acharner, suer,
Afin de gonfler sa manière,
Et beau souffler et se piquer
Une paille dans le derrière,*

*Son vol dans le ciel déplié
Se mesure sans astrobales ;
C'est en comptant ses doigts de pied
Qu'il attrape ses dix syllabes.*

*Et sa muse, chacun le sait,
Etant maigre comme une latte,
Il lui fourre dans le corset
Deux balles de crin et d'ouate.*

*Pour l'instant, aux ondes du lac
Il demande l'enthousiasme,
Et les flots avec un flic-flac
Lui répondent par un miasme.*

*Il ne trouve qu'un vers pesant,
Un vers dont la ponte est un crime,
Dont les grenouilles, coassant
En cœur, lui fournissent la rime.*

*Et, triste, il regarde le bord
Où se déploie un rang de saules,
Tétards crevés aux vents du Nord,
Rongés de lèpre à leurs épaules,*

*Tétards hideux, bossus, tortus,
Tétards que les haches désignent...
Et quelqu'un dit « Poète obtus,
Tiens, voilà tes vers qui s'alignent. »*

Quelque temps après, les journaux étaient supprimés par un ukase académique. Mais les rédacteurs de la *Semaine* et les rédacteurs du *Type* s'étaient mesurés, ils avaient échangé de francs horions, ils étaient mûrs pour l'amitié. Sortis de l'Université, ils devaient se retrouver dans la vie. La *Semaine* ni le *Type* n'avaient évidemment amené aucune révolution littéraire, n'avaient mis au jour aucun chef-d'œuvre transcendant; mais ils avaient réuni toute une phalange de jeunes gens combattifs qui ne devaient pas se séparer de si tôt.

Des fondateurs de la *Semaine*, tous ne sont pas devenus des littérateurs. L'étudiant en notariat Van Dyck se fit plus tard la belle renommée que l'on sait en chantant à Bayreuth les héros wagnériens; George Bauwens, entrant dans la vie civile, abandonna toute aspiration artistique; Joseph Nève, fonctionnaire, a été nommé directeur des Beaux-Arts; Deman est le libraire connu; Heuvelmans a été député d'Anvers. Mais Albrecht Rodenbach continua d'écrire en flamand et devint un des chefs du mouvement littéraire flamand (1). Mais Verhaeren, mais Giraud, mais Van Arenbergh n'ont pas abandonné la littérature et nous allons les retrouver bientôt.

Le beau jeune homme qui signait Olivier dans le *Type* fut, pour quelque gaminerie, exclu de l'Université de Louvain. Il secoua la poussière de ses souliers sur la vieille ville et s'envola vers Bruxelles, où habitaient ses parents et où il était né en 1860.

A l'Université de Bruxelles aussi on commençait à s'occuper d'art et de littérature. Un journal, *Le Journal des Etudiants*, y avait été fondé le 22 octobre 1874; il avait quelque souci de beauté. De temps en temps, une page littéraire s'y glissait, avec Théo Hannon par exemple, qui y publia ses premiers vers. Mais cet organe disparaît, et l'*Etudiant* prend sa place trois ans plus tard, en 1877.

(1) C'est le cousin de Georges Rodenbach dont nous aurons à parler sous peu.

CHAPITRE II. — CHRYSALIDE.

Essais partout. — *L'Artiste.* — *La Chrysalide à l'Université de Bruxelles.* — *La Chrysalide devient la Jeune Revue littéraire.* — *Max Waller à la Jeune Revue littéraire.* — *Naissance de la Jeune Belgique.* — *La formation du premier noyau.*

Pendant ce temps-là, en dehors de l'Université, le mouvement commençait aussi. *L'Artiste* avait été fondé le 28 novembre 1875 par MM. Léon Carton de Wiart, Louis Fonsny, Camille Frère, Théo Hannon, Henri Liesse et Victor Reding. Ce journal devait prospérer, grâce surtout à quelques événements qui se produisirent les années suivantes.

M. Théo Hannon en devient, dès 1876, le rédacteur en chef. Et comme, en 1867, le journal *l'Actualité*, qui comptait parmi ses rédacteurs Camille Lemonnier, allait disparaître, Hannon opéra la fusion des deux journaux, et Lemonnier entra à *l'Artiste*. Le 1^{er} janvier 1879, les rédacteurs du *Samedi*, MM. de Roddaz, Maurice Kufferath, Edmond Cattier et Léon Degeorge viennent encore s'ajouter à eux. Et *l'Artiste* pourra vivre dès lors, malgré qu'autour de lui la vie littéraire ne soit encore pour ainsi dire que latente.

Quelques petites revues poussent bien la tête çà et là, à Bruxelles, à Anvers, à Verviers même. Mais elles disparaissent aussitôt nées, ou bien elles sont timides et n'ont guère de littéraire que le nom.

A Bruxelles, une petite revue chromographiée, *La Chrysalide*, avait été fondée par MM. Maurice Sulzberger et Albert Bauwens, avec la collaboration de MM. Franz Mahutte, Henri Nizet et Victor Witteman. En vérité elle était bien nommée, mieux sans doute que ne s'imaginaient ses parrains. Car, cessant de la chromographier, on l'imprima et elle devint la *Jeune Revue littéraire*.

De Louvain, Maurice Warlomont y collaborait,

sous le pseudonyme de Max Waller, qu'il ne devait plus jamais abandonner. De retour à Bruxelles, il entra dans la rédaction comme secrétaire.

Déjà, lorsque l'on avait débaptisé la *Chrysalide*, quelqu'un avait proposé le titre de *Jeune Belgique*. Ce mot avait provoqué des exclamations de surprise et d'indignation, et M. Nizet s'était écrié, paraît-il : « Pourquoi pas la *Jeune France belge* ? » C'est Francis Nautet qui le rapporte, d'après une note de M. Bauwens. — Or, à la fin de 1880, on voulut de nouveau changer le titre de la revue (quand je vous disais que les fondateurs de la *Chrysalide* ne croyaient pas si bien dire !) Toujours d'après M. Albert Bauwens, il paraîtrait que, dans la séance où les rédacteurs de la *Jeune Revue* cherchèrent un nouveau titre pour leur publication, Max Waller proposa celui de *Revue Moderne*. Cette idée-là, dit Francis Nautet, ne lui était pas personnelle. « Son père préférait une revue *sérieuse* à une revue de poètes. On y voulait grouper les écrivains des précédentes générations accourus vers les jeunes, tout heureux de cette aube où l'on voyait poindre, aux horizons pâles du pays, les lumières de l'Idée. » Max Waller vota donc contre le titre de *Jeune Belgique*, qui, cependant, prévalut. Et, le 1^{er} décembre 1881, la livraison première de la *Jeune Belgique* paraissait, précédée de cet avertissement :

« La Rédaction de la *Jeune Revue* emporte ses lares et émigre. Elle abandonne son titre. Elle se fait une virginité nouvelle.

» Désormais nous nous intiturons : *La Jeune Belgique*, et nous paraissions deux fois par mois.

» Nous faisons de la Littérature et de l'Art avant tout.

» La *Jeune Belgique* ne sera d'aucune école. Nous estimons que tous les genres sont bons s'ils restent dans la modération nécessaire et s'ils ont de réels talents pour les interpréter. Nous préférons le naturalisme de Daudet à celui de Zola ; celui-ci peut choquer parfois ; le premier, jamais.

» Nous invitons les jeunes, c'est-à-dire les vigoureux et les fidèles, à nous aider dans notre œuvre.

Qu'ils montrent qu'il y a une Jeune Belgique comme il y a une Jeune France et qu'avec nous ils prennent pour devise :

» *Soyons nous.*

» LA RÉDACTION. »

Max Waller amenait avec lui ses amis de Louvain : Verhaeren, Giraud, Van Arenbergh, et, quelques mois après, Gilkin; il recrutait quelques autres compagnons : le jeune écrivain campinois Georges Eekhoud, qui avait déjà publié trois volumes de vers et qui apporta de suite à la *Jeune Belgique* son admirable *Semeur* :

*On abandonne aux mercenaires,
Aux passants, commensaux d'un jour,
Les travaux des champs ordinaires :
Hersage, fenaison, labour.*

*Mais les semailles restent l'œuvre
Du jeune gars silencieux
Qu'on n'ose traiter en manœuvre,
Tant son concours est précieux.*

*La valse des feuilles commence,
Les jours sont courts, le ciel est gris.
Le polder attend la semence :
Le jeune semeur l'a compris.*

*Fuyant les labeurs de la foule,
Il endosse le semoir blanc ;
Autour du bras gauche il l'enroule
Et l'emplit de grain opulent.*

*Avant que le foyer s'allume.
Dès le réveil bruyant du coq,
Vers les guérets remplis de brumes,
Mordus par le coutre et le soc,*

*Il va, sauvage et solitaire,
Les yeux plongeant dans le sillon,
Sa main semblant bénir la terre ;
Et, comme avec un goupillon,*

*D'après la pratique enseignée
Par les anciens semeurs pieux
Il répand la prime poignée
En croix, aux quatre vents des cieux.*

*Chaque fois qu'au semoir il puise,
Son geste est superbe et réglé ;
Comme au rythme d'un chant d'église
Il avance en jetant le blé.*

*Qui fait passer dans son œil cave
Cet éclair de mâle fierté
Et se jouer sur son front grave
Un rayon d'immortalité ?*

*Combien de fois, mélancolique,
Le soir, émergeant du brouillard,
Sa silhouette fatidique
A-t-elle attaché mon regard ?*

*Il ne dégageait qu'avec peine
Ses lourds sabots du sol boueux,
Ses jambes ouvraient sur la plaine
L'angle d'un compas monstrueux.*

*Il était osseux, hâve et maigre,
Vêtu d'un sayon en lambeaux ;
Au-dessus planaient les corbeaux,
Les maraudeurs à la voix aigre.*

*Ses grègues de velours marron
Dans la nuit prenaient un ton neutre ;
Défoncé, son chapeau de feutre
Était plutôt un chaperon.*

*Bercé par son pas monotone,
Je le contemplais longuement ;
Il prêtait un nouvel aimant
Au charme poignant de l'automne.*

*Tandis que son mince profil
Fascinait mes sens de poète,
Mon cœur chantait : « Béni soit-il
» L'humble semeur, le doux ascète !*

*» Car il répand, lui qui n'a rien,
» De sa large main plébéienne,
» Le pain de ses frères, le tien,
» Riche ! notre vie et la tienne ! »*

et, dans le courant de l'année, Georges Rodenbach, Henry Maubel, Arthur James, Jules Destrée, André Fontainas.

Grâce à tous ces nouveaux venus, la revue prend une tournure nettement artistique. On y lit bien encore des vers de collégiens, des pages dénuées de toute valeur littéraire, c'est vrai, car la *Jeune Belgique*, qui appartient toujours au directeur de l'ancienne *Jeune Revue*, Albert Bauwens (pseudonyme : Albert Grésil), continue ses anciens procédés de petite, toute petite revue. A chaque moment, par exemple, on lit dans la « Boîte aux lettres » en réponse à des jeunes gens qui avaient envoyé des vers ou de la prose : « Etes-vous abonné? Abonnez-vous, et nous insérerons votre envoi. »

Max Waller, entré là-dedans, crée de l'agitation. Il veut faire de la revue une revue de combat, il veut attaquer l'académisme et la littérature-cantate, si florissante alors en Belgique.

Dès le premier numéro, il entame la campagne moderniste. Il commence une histoire de la littérature française, reprenant une à une toutes les époques, dans le seul but de montrer combien « l'enseignement des lettres est arriéré » en Belgique, et citant tous les écrivains pour le seul plaisir de pouvoir nommer Baudelaire et Banville. « La première partie de ce travail, dit-il, ne sera que la quintessence de ce qu'on nous a enseigné à l'Université. La seconde partie comprendra ce qu'on ne nous a jamais appris, ce qu'on aurait dû nous apprendre. »

Ce qu'on n'a jamais appris, mais qu'on aurait dû apprendre, voilà bien, en définitive, le programme de la *Jeune Belgique*.

Sur ce programme, pourtant, on est loin de s'accorder. Les anciens collaborateurs et le directeur, Albert Bauwens, s'effraient des tendances que les nouveaux venus veulent imprimer à leur revue. Albert Bauwens était, paraît-il, excellent administrateur. Mais il aurait voulu plus de tolérance, plus d'éclectisme, et cette déclaration que l'on trouve sur la couverture de la revue le montre bien :

« La *Jeune Belgique*, organe de la jeune littérature belge, publie les œuvres de tous les débutants qui lui envoient des manuscrits dans lesquels la forme fait pressentir des tempéraments d'artistes.

» A l'heure où un mouvement vers la haute littérature se fait en Belgique, tous trouveront dans nos pages une place où discuter les hautes questions d'art et de lettres. Essentiellement éclectique, elle recevra toutes les idées qui ne sortiront pas de son large cadre. »

Évidemment, ces articles défendant des idées diamétralement opposées aux leurs déplaisaient à Max Waller et à ses amis. Ils sont naturalistes et parnassiens. Leurs dieux, c'est Banville, c'est Baudelaire, c'est Leconte de Lisle — et c'est Zola, en France; c'est De Coster, c'est Pirmez, c'est Lemonnier, en Belgique. Il ne peut leur être agréable que la revue où ils collaborent consacrent de nombreuses pages à Feuillet, et dénigrent systématiquement Zola, alors que Waller vient de publier cet article-manifeste qui est sa première page retentissante, la *Lettre ouverte à M. Louis Hymans*. Le critique de l'*Office de publicité* avait fait, le 31 décembre 1881, une conférence sur le *Naturalisme*, qui n'avait été qu'un réquisitoire contre le roman naturaliste, dans lequel M. Louis Hymans ne voyait que de la pornographie.

La lutte éclata, et, au mois de décembre 1882, après un an exactement, Albert Bauwens est forcé d'abandonner la direction. En vérité, Max Waller s'était montré diplomate excellent. Il était parvenu, à force de manœuvres bien dirigées, à évincer le propriétaire de sa propre maison. Au bon moment, son père, le docteur Warlomont, qui avait l'esprit de le comprendre et de l'aider, proposa à Albert Bauwens de lui racheter la *Jeune Belgique*. Celui-ci accepta, le marché fut conclu (1).

(A suivre.)

OSCAR THIRY.

(1) C'est 1,000 francs, si je suis bien informé, que M. le docteur Warlomont paya la revue.

PETITES LETTRES D'ALLEMAGNE

(JOURNAL DE ROUTE)

A Mlle Olga Ellinger,
amicalement.

I

Vous m'avez fait la grâce de me demander de consigner sur un calepin spécial, et spécialement pour vous, mes impressions de voyage. Cela, prétendiez-vous gentiment, ne pouvait que vous intéresser. J'ai eu, j'ai presque honte à le confesser, j'ai eu la fatuité de vous croire et c'est pour vous seule que ces notes sont rédigées. Vous reconnaîtrez, si vous avez la bonté de les lire, que je dis vrai; vous verrez que j'emploie ici le même langage familier qui m'a servi dans notre correspondance habituelle; vous remarquerez que je vous livre toutes simples mes sensations, quitte à subir à mon retour la faveur précieuse de votre critique ou le plaisir acidulé de votre ironie. Vous ne serez pas toujours de mon avis, je pense, et vous qui jugez des pays selon une impression première et indivisible, vous allez trouver mes jugements tantôt absurdement sévères, tantôt coupablement indulgents.

D'avance, j'en tombe d'accord avec vous et je vous déclare tout net, avant d'aller plus loin, que ce ne sont que des impressions que j'ai notées ici et même je dirais des visions, si ce terme exact n'était en même temps si prétentieux. Et puis, encore un coup, j'écris pour vous seule.

Je dois m'excuser de ce préambule, d'autant que je crains qu'il ne vous ait fait bâiller. Je m'excuse donc, et ces excuses vont me fournir l'indispensable transition dont j'ai besoin pour vous rappeler que je fais en Allemagne un voyage d'études tout à fait

intéressant. Je connaissais peu l'Allemagne, c'est-à-dire que je n'en connaissais pas autre chose que la vallée trop fameuse du Rhin, si monotone, si prétentieuse et si industrialisée, et ce qu'en ont écrit quelques voyageurs et quelques romanciers. Le livre de M^{me} de Stael faisait le fond de mon savoir, et en somme, c'est aujourd'hui assez peu de chose. L'Allemagne est un pays qui se transforme plus rapidement qu'aucun autre. Ceux qui l'ont vu en 1900 le reconnaîtraient à peine aujourd'hui et vous-même, qui ne voyagez que rarement, vous jugerez de cette incessante transformation en comparant entre eux les ouvrages qui depuis celui de l'auteur de *Corinne* se sont occupés de ce pays, jusqu'aux dernières études d'un éminent reporter français, M. Jules Huret...

Il y a beaucoup à apprendre en voyageant, et il y a sur ce thème une jolie fable de La Fontaine et une douzaine au moins de proverbes excellents. Or, malgré que la sagesse des nations affirme cela, rien n'est plus vrai. Il faut voyager, il faut voyager énormément, résolument, infatigablement. Le moindre voyage, oui, vraiment, comporte sa leçon, même petite, et aucune leçon n'est négligeable.

Je voyage donc, et notamment en Allemagne où nous avons tant à apprendre. Ici, en effet, une idée, surtout lorsqu'elle est pratique et simple, s'implante et s'impose immédiatement. Chez nous, vous savez qu'il n'en est pas de même. Oh! non. Et souvent, en voyageant en pays allemand, je demandais autour de moi pour quelle raison on avait renoncé à telle méthode de travail, ou à tel procédé de fabrication. On me répondait toujours : Nous faisons cela, autrefois, il y a trois ou quatre ans, mais nous avons trouvé mieux depuis...

II

La première impression qu'on a en Allemagne en venant de Belgique ou de France, c'est une impression de propreté, de netteté et d'ordonnance. Cette

impression, qui n'est pas neuve, je l'ai eue dès la gare frontière, dès Herbesthal. Herbesthal n'est presque pas autre chose qu'une gare; c'est moins une ville qu'un bureau de douane. Tout y est ordonné à miracle, de façon que les voyageurs qui passent — car on ne fait que passer à Herbesthal — gardent un souvenir dénué de rancœur de l'ennuyeuse formalité de la visite. La salle de bagages est chauffée, le buffet est excellent, les employés polis, quelquefois même complaisants... On voit tout de suite qu'on n'est plus sur le réseau belge.

Nous sommes arrivés le même soir à Cologne, en route pour Brunswick. A Cologne, nous n'avons vu que la gare. Mais les gares en Allemagne sont bien curieuses. Elles sont colossales, et elles sont minutieusement organisées. Par là, elles satisfont au double penchant des Allemands pour l'immense et le pesant, d'une part, et pour la précision, la symétrie et la netteté, de l'autre. Les Allemands sont fiers de leurs gares. Ils ont raison. Elles sont pour la plupart des monuments admirables, des attestations formelles du génie organisateur et simplificateur de leur race. En les faisant d'abord très grandes, très larges, très spacieuses, pleines d'air et de lumière et par conséquent de vie, ils entendent qu'ils y feront entrer beaucoup de monde. En soignant leur ornementation, ils donnent aux villes qui possèdent ces gares, un air de richesse, et aussi de cordialité et de bon accueil qui frappe agréablement les voyageurs. Ah! ces gares noires de fumée, puantes, obscures, comme on en voit tant en France, en Angleterre, en Belgique, comme elles impressionnent mal le voyageur, comme elles donnent à celui qui passe, à celui, par conséquent, qu'on aurait intérêt à retenir, une mauvaise idée et un mauvais souvenir des pays traversés...

Le train qui devait nous amener à Brunswick était là, en face de nous. Et sans formalité, sans cris, sans réclamations, nos bagages sont portés, nos billets poinçonnés, nos places de wagon-lit réservées.

Une nuit, à peine une nuit de wagon-lit... On a

beau se faire des illusions, une nuit de ce genre est toujours désagréable, même en Allemagne, où généralement les trains sont bons. Entre la nuit nettement blanche, où l'on ne dort pas du tout et la nuit... noire, où l'on ne s'éveille point, la nuit en sleeping, c'est la nuit grise, fâcheusement grise, ne trouvez-vous pas? Ah! ces cahots incessants, ces heurts, ces bruits de ferraille qui grince, de ressorts qui crient, de portes qui se ferment violemment, le vacarme des rails et des croisements sur lesquels on passe, tout cela vous jette violemment hors du sommeil, à l'instant où l'on s'y plongeait, et cela, comme par une cruelle malice...

Voilà, Madame, mes impressions de « sleeping ». Elles ne sont pas agréables. Je ne suis pas le seul à les avoir éprouvées, mais ceux qui ont passé par les angoisses de l'impossible sommeil ne l'avouent jamais de bonne grâce. Car il y a un snobisme des voyages, comme il y a un snobisme de l'art, de la mode et de la cuisine. Et avouer qu'on dort mal en sleeping, c'est reconnaître qu'on est un médiocre voyageur.

J'allais m'accoutumer malgré tout à se sommeil intermittent, lorsque le contrôleur du wagon vient me réveiller avec brusquerie; il ne dit que ce mot :

« Braunschweig ! »

Et cela suffisait. Cela voulait dire :

« Vous voici presque arrivé à Brunswick. Si vous voulez descendre, apprêtez-vous. Sinon restez au lit. »

Dix minutes après, nous arrivâmes à Brunswick. Tout dormait encore dans cette ville, il était 5 heures du matin. J'en profitai pour gagner mon hôtel et je me suis mis à vous écrire cette lettre.

Au revoir.

III

Je vous ai dit en terminant ma dernière lettre que tout avait l'air de dormir à Brunswick lorsque j'y suis arrivé. J'y ai passé un jour entier à parcourir les rues, à visiter les monuments, le château, le

musée, et tout paraissait y dormir encore. Brunswick est une ville mal éveillée. Elle est vieille et elle est comme fière de sa vieillesse. Pour elle les jours de gloire s'en sont allés. Elle n'est plus de notre temps, et elle proteste contre les maux du siècle par chaque pignon de ses maisons centenaires, par ses vieilles églises, par ses ruelles authentiquement anciennes, où les tramways électriques ont bien du mal à passer et se sentent gênés, si je puis dire aux entournares, c'est-à-dire aux tournants...

Brunswick est vieillot et charmant. Les rues y ont gardé leur caractère de jadis. Elles sont calmes et étroites. Les gens qui y circulent ont souvent les manières avenantes et les gestes courtois d'une époque qui n'est pas la nôtre.

Les parcs si nombreux, si verts, si noblement dessinés, tout cela donne l'impression d'une ville obstinément muette, hostile à tout ce qui morcelle et amoindrit son passé, fermée, autant que possible, à la barbarie du progrès moderne et ne reculant que difficilement et à regret devant l'invasion inévitable des bâtisses neuves, des automobiles et du téléphone. Pour un peu je me serais cru à Brunswick, mais en 1650, si je n'avais trouvé à la porte de mon hôtel un excellent fiacre automobile et si, au restaurant, le maître d'hôtel qui me fit mon menu n'avait ressemblé trait pour trait à Caruso... Ce sont là de bien petites choses, mais qui m'ont ramené violemment dans le temps présent — alors que j'aurais eu — par la force des choses ambiantes, le désir d'en sortir pendant un petit temps, et presque la possibilité...

Je me suis promené dans les rues. J'ai vu le château, l'indispensable et redoutable *Schloss*, qu'on trouve presque toujours pareil dans toutes les villes allemandes et dont un fonctionnaire galonné, respectueux et gras vous fait faire la visite et vous explique les mystères... Le château de Brunswick se distingue — si l'on peut appeler cela se distinguer — par son immensité, sa richesse cruellement lourde et inutile et souvent par son aveuglant mauvais goût. Notre guide ne nous a point caché le prix des chaises d'ébène de la salle à manger du prince-régent, la

valeur des colonnes de porphyre de la salle de bal et il avait l'air stupéfié, l'excellent homme, de ce que je n'ouvrisse pas des yeux émerveillés, comme font sans doute les voyageurs que l'agence Cook lui envoie. Dans une des grandes salles — eh ! elles le sont toutes, et je n'ai jamais vu de logement destiné à des êtres humains aussi dénué d'intimité — dans une des plus grandes salles, le guide s'en fut tout droit, sur la pointe des pieds, vers un tableau pendu au mur, et écarta pour nous la housse écarlate qui le recouvrait ; il annonça avec un respect et — mais oui ! une émotion véritable et drôlement servile : — S. A. le Régent !

Après quoi il énuméra les titres de son maître et cette nomenclature semblait le remplir de fierté comme si lui, infime fonctionnaire, galonné, respectueux et gras, eût dû participer à toutes ces dignités qu'il énonçait avec une si ridicule volupté. Car chez les fonctionnaires allemands, le respect, l'habitude, l'amour, le « pli » du respect peut aller jusqu'à cette fierté — cette fierté par procuration. Vous seriez-vous doutée de cela ?

... J'ai été aussi au musée de Brunswick qui contient de belles choses, de beaux Rembrandt, le merveilleux *Tableau de famille*, qui est une des grandes toiles du maître des maîtres, un Vermeer de Delft, qui a inspiré à Gustave Vanzype, une page si charmante, si profonde et si juste de son beau livre sur Vermeer, je veux parler de l'*Offre d'un verre de vin*, un joli portrait de Romney qui ressemble à s'y méprendre à la ballerine M^{lle} Verdoot, des Rubens magnifiques, des Ruisdael somptueux, le tout exposé avec une méthode et une clarté que je n'avais trouvées jusqu'ici qu'à la National Gallery de Londres.

... Encore un souvenir de Brunswick — bien allemand celui-là. Au hasard de mon « errance » je suis arrivé devant une église, dont l'austérité, la noble décrépitude et l'allure hautaine m'imposèrent tout de suite. Les murailles extérieures étaient d'une antiquité tellement évidente, que je les crus patinées par un mystificateur adroit et diligent. Mais non, cette couleur était vraie. L'église datait probablement du XIII^e ou du XIV^e siècle ; l'extérieur en tout cas en était

magnifique et prometteur. Qu'eussiez-vous fait, dites-moi, à ma place? Vous seriez entrée. C'est ce que je fis. Et j'eus tort, comme vous l'allez voir.

J'allai chercher le sacristain pour qu'il m'ouvrît sa vieille et noble église. Et savez-vous ce que je vis dès le porche? Une église, en effet, mais arrangée au goût de 1909. Les dalles que je m'étais figurées antiques, froides et mystérieuses, étaient recouvertes d'un linoléum à fleurs. Les vitraux étaient habillés de brise-bise de soie jaune, supportés par des tringles de cuivre éclatant. Une odeur de cire, de nettoyage, de propreté ménagère s'élevait de ce sanctuaire. Et sur l'autel, dans les confessionnaux et au-dessus des vasques d'eau bénite, on avait installé des amours de bec Auer...! C'est sous ces aspects émouvants, que j'ai vu la plus vieille église de Brunswick — la Magni-Kirche, qui date du XIV^e siècle. Que dites-vous de ce vandalisme ingénieux?

IV

On m'avait dit :

— Vous allez en Allemagne. Allez à Hildesheim, n'y manquez pas... C'est étonnant...

De Brunswick, il y a un vilain train, propre mais lent, qui vous y mène à travers un pays dénué d'âme et de charme à un point qui est inimaginable; des champs de pommes de terre, nets, carrés, ordonnés avec sagesse et visiblement cultivés avec une honnête ponctualité par des ronds-de-cuir-agriculteurs, s'y étendant à l'infini. Le train met plus d'une heure à franchir ces 40 kilomètres, et il faut bien, n'est-ce pas? qu'on risque le nez à la portière. Ah! le triste pays que voilà! Et même la pluie lui donnait une tristesse supplémentaire, sans lui prêter — oh! non — cette mélancolie poignante, ce charme pénétrant et presque douloureux, dont elle embellit parfois nos campagnes...

A mesure que les gares se succédaient, je me voyais, dans un rêve, passant toute ma vie dans un de ces mornes villages. Vivre là, dans ce pays désolé, mort, quelle vie! Et dire que dans les grand'rués de ces villages il y a des gens heureux, des gens qui

naissent, qui vivent, qui triment, qui aiment, qui meurent! Et ils passent à côté de nos joies, de nos plaisirs, ignorants et contents! Ah! quelle doit, quelle peut être la mentalité d'un homme ou d'une femme qui a passé toute sa vie à Grossgleidingen! Les pauvres gens! Les heureuses gens!

C'est à ces choses que je pensais, avant d'arriver à Hildesheim. M'y voici arrivé. Ah! que vous avez tort de ne pas vouloir voyager; vous connaissant comme je vous connais, je crois bien que vous raffoleriez de cette ville-ci.

Figurez-vous, en effet, une petite ville, toute menue, toute tranquille, enveloppée, emmaillotée dans son passé, avec la seule fierté des vestiges qui lui en sont restés, et ne se contentant, pour sa gloire, que du témoignage éclatant de ces quelques vieilles maisons! Hildesheim a, dit-on, quelque 40,000 habitants. Je me demande pourquoi faire? Que peuvent faire des hommes du siècle présent dans cette ville d'un autre temps, d'un temps aboli, anéanti, d'un temps chimérique et charmant, où l'on allait à pied, où l'on ne voyageait qu'en chaise de poste, où l'on allait encore à la messe et où tout le monde croyait en Dieu, mais seulement parce qu'on brûlait les audacieux qui affirmaient n'y point croire! C'est ce temps là que m'a rappelé Hildesheim, malgré sa gare moderne et ses hôtels à peu près modernes. Et ce temps-là, voyez-vous, n'est pas aisé à préciser, à situer à un siècle près; temps de légende, époque indescriptible, années lointaines d'épopée et de rêve, où les chevaliers épousaient les bergères, où les galantes controverses se dénouaient la lance au poing, en d'éclatants tournois, temps dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'on y savait vivre et qu'on y savait mourir, où tous savaient parler de combats et d'amour, temps délicieux où les gentilshommes maniaient avec une dextérité et une prestesse égales leur épée damasquinée et leur luth sonore! Voilà le temps que m'a rappelé Hildesheim, ville perdue, un peu, dans un songe émouvant.

J'ai visité, comme font tous les touristes et comme j'espère que vous ferez un jour, la fameuse Grand'-Place de cette ville. Elle est toute petite, cette grand'-

place, et entourée de hautes maisons gothiques, criblées de toutes petites fenêtres qui ne doivent y laisser entrer qu'un jour triste et terne. Ces maisons, ces vieilles bâtisses grises, elles aussi datent de ce siècle chimérique dont je vous parlais tout à l'heure. Elles en ont tout gardé, la couleur indéterminable et jusqu'au parfum, ce parfum étrange, un peu écœurant de vieux bois, de vieille peinture craquelée, de vieilles poutres et de vieilles ferrailles! Au milieu de la place, une fontaine y laisse couler son eau et les galopins de la ville s'amuse à en diriger le jet aigu les uns sur les autres. Eux seuls animent cette place dont peu de gens foulent le sol inégal où l'herbe croît à l'aise, et sans leurs criailleries perçantes, on pourrait croire la ville frappée d'un coup d'une baguette enchantée et endormie pour d'innombrables années... Tout ici, en effet, rappelle les fées et leurs contes.

Vite, j'ai vu la maison des Empereurs, dans le Langer-Hagen, dont la façade est lourdement, mais richement ornée de statues et de médaillons d'empereurs romains. Vite, vite, car j'avais hâte de visiter la cathédrale si fameuse, si justement fameuse. On y arrive par des ruelles étroites, montantes et fatigantes, où des maisons anciennes vous sourient, de toutes leurs petites fenêtres, de toutes leurs petites vitres plombées et bariolées. Dans ces rues encore, il se peut que l'on voie quelques personnes. Mais tournez un dernier coin et tout à coup, brusquement, avec la soudaineté d'un miracle, l'effet est produit.

Devant vous, un grand jardin, des arbres, feuillus, touffus, de l'herbe haute, et dans ce jardin, pas une âme, pas un bruit, pas un son; un silence comme on n'en éprouve (c'est l'expression que je crois juste) qu'au bord de la mer, à la nuit tombante, et rarement encore. Ah! ce silence, profond comme une musique, et émouvant aussi, musique lui-même, comme il vous prépare à la visite de cette cathédrale illustre. La voici à notre gauche, si riche, si jolie, un peu théâtrale et trop peu «église» peut-être. Et jamais, pas même dans le Béguinage adorable de Bruges, je n'ai éprouvé aussi soudainement une telle sensation

de paix, de détente, de repos. Ici, les soucis, un instant, sont abolis, les ennuis, les chagrins, les joies mêmes du dehors sont oubliées. Par je ne sais quelle intervention miraculeuse, par quel prodige, on a retrouvé en un moment et pour un seul moment aussi, une âme, une vraie âme de petit enfant!...

Comme il est regrettable que l'église de Hildesheim soit devenue un lieu où les touristes traînent habituellement leurs talons. Ils lui ont enlevé le meilleur de sa beauté. Dès l'entrée, on a la sensation d'être dans on ne sait quelle pieuse usine. On est reçu par d'étranges religieux vêtus de pourpre, comme des cardinaux, et armés de baguettes d'ébène, semblables aux bâtons des chefs d'orchestre. Au moment où je suis arrivé dans l'église, ces ecclésiastiques dont les visages sont réjouis et qui ont l'air d'avoir servi de modèles à Jordaens, prenaient gaiement le « café », assis, nonchalants et rigolos, dans une stalle réservée aux fidèles.

Quand j'entrai, l'un d'eux, qui était, je pense, de corvée, s'essuya la bouche du revers de sa manche, et accourut vers moi avec des phrases obligeantes et de bon accueil. Il me tendit sa dextre humectée d'une eau bénite qui sentait curieusement la chicorée et me proposa de visiter l'église. Je fis signe que je n'étais venu que pour cela. Je dus alors passer à la caisse, car cette maison du Seigneur a une « Kasse », et après quelques péripéties où je distinguai chez ces messieurs-prêtres un sens aigu du négoce, mon guide, mon petit cardinal, me débita d'une voix nasillarde et comique la merveilleuse histoire de la cathédrale de Hildesheim. Il me fit voir les portes de bronze de l'église, qui sont sculptées à miracle et sur lesquelles seize bas-reliefs racontent l'histoire du péché originel et de la rédemption ; il me signala les châsses d'or, la colonne du Christ en bronze, le grand lustre circulaire, qui figure les portes et les murs de Jérusalem, et il l'alluma en mon honneur. Car, j'oubliais de vous le dire, cette église du IX^e siècle est éclairée à l'électricité ! Ah ! Allemagne, voilà bien de tels coups !

Mon guide, toujours disert, toujours volubile, continuait de parler et, tout en bavardant, me conduisit

au cloître de la cathédrale; il me montra le cimetière spécial des prêtres et aussi, philosophe et résigné, le coin de terre où son cercueil descendrait un jour. Puis, il m'amena devant le fameux rosier de Hildesheim qui a plus de mille ans et qui donne encore des roses. Ce rosier est accroché au mur de la crypte; au bas du mur, des tombes disparaissent presque sous les pétales de ses fleurs. Tableau adorable : au moment où j'y étais, le soleil dorait l'arbre géant, ce rosier de légende dont l'histoire émerveille les petits enfants allemands. Et je rapportai de là une vision exquise que je voudrais vous faire partager.

Je suis rentré dans l'église. Des touristes l'avaient envahie et un autre « cardinal » leur refaisait le même boniment qu'on m'avait fait tout à l'heure. J'étais bien dans une usine, une merveilleuse usine catholique et apostolique... Je m'en suis allé. L'heure du train, d'ailleurs, approchait. Je retraversai le jardin devant l'église. Il était silencieux comme toujours. Et je pensais, consolé, que là, au moins, les marchands de curiosités et les prêtres industriels n'avaient pas encore porté leur activité commerciale.

Je regardai ce jardin une dernière fois. Il était d'un vert profond et comme mouillé; une immense mélancolie, pénétrante, poignante, planait sur lui. Je tâchai de m'en remplir les yeux et la mémoire. Quand le reverrai-je, ce joli jardin de Hildesheim, si plein d'arbres, d'herbe haute, et de silence?...

Voilà, pêle-mêle, sincères et un peu folles, sans doute, les impressions que j'ai rapportées de ces deux villes. Je ne prétends pas vous les avoir décrites, ces villes, telles qu'elles sont. J'espère simplement les avoir dépeintes comme je les ai vues, à un instant précis et par un temps déterminé. Car pour les villes comme pour les paysages, la couleur du temps est la grande affaire. J'espère une chose, c'est non pas de vous avoir amusée ou même intéressée, c'est de vous avoir donné l'envie d'y aller voir vous-même.

Je pars, quant à moi, pour Berlin, d'où je vous écrirai.

Adieu.

RENÉ FEIBELMAN.

WILLIAM DE GOUVE DE NUNCQUES

S'il est un peintre de rêve, c'est De Gouve de Nuncques. S'il est un art absolument personnel, c'est le sien. S'il est un être où le caractère de l'homme se confond davantage avec celui de l'artiste, c'est encore De Gouve, qui ne pense, ne respire, ne vit qu'en son art et pour son art.

Il est né à Monthermé, d'une très ancienne famille française et ses grands-parents payèrent comme maints des membres de la noblesse d'alors leur tribut à la guillotine de 93.

Il vint si jeune habiter la Belgique, que nous croyons pouvoir le dire nôtre. Pourtant, son art n'est point flamand, pas plus qu'il n'est français d'ailleurs; *c'est son art à lui.*

Enfant, l'enluminure de ses manuscrits fut son amusement le meilleur. Adolescent, il s'en allait, seul, errer des jours et des jours, par les plaines et les bois, étudiant les arbres et les plantes, rêvant à l'ombre des peupliers dont il écoutait fervemment la musique, en même temps que ses yeux absorbaient toute la beauté des paysages, qu'il voyait à travers le prisme de son imagination de poète, et devait nous traduire tels dans ses œuvres.

Chose curieuse, il ne procède d'aucun artiste ancien ou moderne; mais il fut fortement attiré par l'expression fantastique et tragique, en même temps qu'impressionné par deux génies littéraires : Shakespeare et Edgard Poë.

Shakespeare, dont la folie du *Roi Lear* lui inspire un tableau remarquable par l'intensité de l'expression et l'originalité du coloris.

Edgard Poë, dont chaque conte, presque, est commenté de main de maître, par l'artiste : *La Maison Usher*, traversée de haut en bas, par la fente mystérieuse qui *doit* s'élargir à la mort du dernier

descendant de la famille et provoquer l'effondrement de la vieille demeure, destinée à l'ensevelir; *Le Maelstrom*, évoqué dans une ébauche impressionnante, par la violence du tourbillon que l'on *entend* mugir à la clarté pâle de la lune.

La liantise du fantastique conteur poursuit De Gouve dans sa *Maison aveugle*, aux fenêtres sans vitres, pareilles à des orbites sans yeux, pour ne point voir les eaux fatidiques dormant à ses pieds et qui ne sortiront de leur lourd sommeil que pour l'engloutir.

On retrouve encore le souvenir d'Edgard Poë dans *la Tache de sang*, éternisant, Dieu sait quel crime! sous le couvert d'arbres sinistres et dans *Déchéance* surtout. Ici, la ruine, le temps, l'oubli se sont acharnés contre la demeure abandonnée dont ils ont crevé les vitres, déchiré le chaume, dépouillé les arbres l'abritant de leur feuillée, démantelé les chars ramenant vers elle les moissons dorées, et dont les roues, désormais sans emploi, gisent près d'un fumier dont l'abjection rappelle celle des esprits chus dans la voie du mal. Et la déchéance hum ine est là, dans cet idiot à la tête décharnée, aux mains amaigries, et comptant sur ses doigts trop longs, quoi?... Les oiseaux qui s'envolent, les heures qui s'écoulent, les âmes qui ont passé par là et qu'il revoit peut-être, en l'Au-delà où son âme, à lui, semble avoir fui, déjà.

A côté de cette œuvre impressionnante, il en est une autre absolument inédite que l'artiste a dénommée *Les Serviteurs de la mort*, et dont nous voudrions essayer de rendre le côté étrange et lugubre :

Le firmament d'un bleu sombre, est strié de larges flammes rouges, traversées, semble-t-il, par les hauts troncs lisses et dénudés de la forêt et formant, avec eux, des croix aux bras fulgurants. Sur les rebords d'une fosse large ouverte, repose une civière soutenant, étendu comme un cercueil, un chêne traversé par la scie de deux bûcherons. L'un, debout, entre le ciel et la terre, la tête nimbée par les derniers rayons du soleil couchant, paraît ordonner un sacrifice, accomplir une mission, lorsque d'un geste grave, il dirige, de haut en bas, la lame meurtrière que lui

renvoie, de bas en haut, son complice dans l'œuvre de destruction. Celui-ci, la face blême, émergeant du trou béant, est la vivante effigie de la mort que rappellent, aussi, les lueurs tremblantes pareilles à celles des cierges funéraires qui s'élèvent de feux minuscules consommant le bois sec amassé sur le sol.

Et c'est bien le souffle de l'*Intruse* qui pénètre cette œuvre tout entière, comme c'est celui du *mal* qui agite la *Forêt ténébreuse* où, telles des lianes souples, les reptiles s'enchevêtrent aux branches des arbres qu'ils relient entre eux et s'enlacent autour des troncs, dont le pied baigne dans les flaques d'une eau bourbeuse comme le vice. Longtemps encore, des visions enténébrées ou tristes hanteront la pensée de l'artiste et s'efforceront d'y éteindre toute clarté. C'est ainsi que s'il va vers l'ancienne cité des Doges, ce n'est pas Venise-la-Belle qui le tentera d'abord et qu'il reproduira, mais la *Venise des Dix* assombrie par le mystère et le rêve et où, comme dit *Angelo* : « Si, parfois, on entend tomber dans l'eau, quelque chose, la nuit, passez vite... »

C'est toute la mélancolie de ses lagunes qu'il nous retrace avec son peuple de *flaments* roses, les yeux perdus en d'insondables rêveries. Ce sont ses *Carrefours* mystérieux et ses anciennes *Cortes* dont d'obscurs escaliers mènent où?... Sans doute vers l'un de ces « corridors perpétuels, trahisseurs de secrets » où les tyrans postaient leurs espions et leurs sbires. C'est *Venise la nuit* où glissent, sur les flots sombres, de silencieuses gondoles.

Pourtant, l'artiste finit par se rapprocher de la lumière et il nous donne l'*Ile Saint-Georges* assoupie encore, sous le premier jet de l'aurore qui s'en vient caresser la coupole de son église, tandis que les gondoles amarrées dorment sous l'égide de la Vierge des pêcheurs.

Il nous montre le *Lac de Côme* dont le bleu assombri et velouté par le soir, caresse le pied des roches verdoyantes dont les anfractuosités abritent le repos des petites maisons de la côte.

Puis, c'est le *Soir à Bologne*, qui semble une fleur

fraîchement épanouie, sous la clarté rêveuse des étoiles. C'est un *Matin de printemps* où les feuilles des arbres s'éveillent emprisonnées dans la fine dentelle tissée par les araignées de la nuit. C'est une *Maison de l'ancienne Bruges* délicieusement patinée de tons mauves et verts et dont les petits carreaux, brillamment éclairés, scintillent dans le soir. Ce sont des *Icebergs* dressant vers les flambées roses des aurores boréales, la blancheur étincelante des flèches de leurs cathédrales et des ogives de leurs palais en errance sur l'océan bleu.

Et c'est en s'éloignant des sombres hantises qui l'ont poursuivi jusqu'alors, que l'artiste se rapprochera de la nature. Mais il veut que celle-ci soit belle, plus belle même que celle entrevue dans ses rêves. Aussi, délaissant l'âpreté de nos ciels gris, il s'en ira vers ceux où règne la lumière : à l'île Majorque, où la nature lui apparaît, pour la première fois, dans toute la plénitude de ce radieux sourire dont il nous traduit les splendeurs dans *Misamar*, tandis qu'il nous en révèle tout le charme dans les *Amandiers* semant leurs frais pétales sur le sol ardent des environs de Palma. Il la voit encore tout embrasée des rayons brûlants qui illuminent les rocs sanguins de la *Kala San Vincente*, enflamment le *Puig Mayor* de leurs feux rouges, et y font croître, comme sur la terre d'Afrique, les palmiers et les orangers.

Il l'aperçoit, la nuit, dans toute la sauvage et grandiose beauté des monts abrupts du *Cap Formentor*, dans les formes étranges des rocs de *Deya*, dans les tempêtes de la *Côte Nord* où la mer en furie abandonne sa vêtue de turquoise pour celle de l'émeraude sombre et où un ciel lugubrement strié de violet et de jaune, surplombe les cimes d'un bleu sombre. Enfin, il en goûte le repos doux et calme qu'il nous traduit dans la *Nuit de lune à Pollença*, où les maisons blanches dorment adossées aux puissantes montagnes qui les abritent, tandis que l'onde d'azur les berce de sa large psalmodie et que les astres lointains bénissent leur sommeil.

Et l'on sent, dans toutes ces œuvres, que l'âme de l'artiste qui vécut si longtemps comprimée dans l'atmosphère du rêve, du mystère et parfois du tragique qui pénètre les contrées du Nord, s'est épanouie, soudain, à la joie lumineuse et vibrante des soleils du Midi.

Trois ans plus tard, De Gouve de Nuncques rentra en Belgique, mais non sans avoir fait une exposition de ses œuvres à Palma, à Barcelone et à Paris, où elles obtinrent un grand succès. Des articles enthousiastes parurent dans toute la presse de là-bas et l'artiste ne ramena, chez nous, qu'une partie de ses tableaux.

Octave Maus l'ayant invité à participer au Salon de la Libre Esthétique, lui réserva une large place en 1903, — où les œuvres citées plus haut y excitèrent un vif intérêt, de même que *Montserrat*, dont l'artiste a su rendre la physionomie des roches nues, sauvages et bizarrement découpées au milieu desquelles est assis le monastère fameux. Il excelle, d'ailleurs, à représenter les choses tourmentées et nul mieux que lui ne sait rendre l'aspect des oliviers courbés, tordus, crispés, écrasés sous le poids lourd des siècles dont toute la poussière semble avoir été recueillie par leur feuillage argenté. A ce même salon, M^{me} De Gouve de Nuncques qui accompagna son mari aux Iles Baléares, exposait des dessins coloriés où elle a reproduit avec un art exquis, par la sûreté du dessin, par la distinction du goût et par la grâce, quelques-uns des sites les plus attirants de cette contrée étrange où des paysages d'une beauté élyséenne se rencontrent proches d'autres d'une effrayante sauvagerie. Elle nous y montrait les vieux murs de *Deya* baignant dans le torrent, leur chevelure de longues herbes languissantes, les *Cactus* étalant leurs feuilles géantes au bord de l'onde qui les reflète; *Montserrat* réfugié entre les rocs et les pins comme pour intensifier son atmosphère de recueillement et de prières; et les *Isletas* illuminées par le soleil, et rafraîchies par la mer.

En 1905, à côté des toiles brillamment éclairées

d'Emile Claus, De Gouvé exposait au Cercle « Vie et Lumière », des œuvres où il semblait avoir déversé la coupe tout entière des splendeurs ensoleillées de l'Orient.

Une lumière opulente faisait étinceler l'azur du ciel et de la mer dans ses paysages harmonieux, comme elle enrichissait la blancheur liliale des vêtements de la Vierge et des ailes de l'ange, dans son *Annonciation*, en même temps qu'elle nimbaït leurs augustes visages de merveilleuses auréoles.

Enfin, l'hiver dernier, dans l'exposition remarquable qu'il fit au Cercle Artistique de Bruxelles, William De Gouve de Nuncques s'est encore révélé sous un jour nouveau, en nous retraçant la physiologie complète des *Campagnes brabançonnnes*, avec leurs caractéristiques villages aux multiples toits rouges, leurs canaux étroits bordés de peupliers élancés ou de saules aux troncs rabougris, leurs larges horizons, leurs champs et leurs opulentes prairies. Et il nous les montre à l'*Aube*, qui les emplit de sa douce clarté dorée; au *Crépuscule*, qui les enveloppe dans son atmosphère de rêve impalpable et exquise; la *Nuit*, où l'étang de Boitsfort nous apparaît, avec sa bordure de vieux arbres et de végétations sauvages, comme une vision fantomatique dans la pâle clarté de la lune et des étoiles. Il nous la représente en plein soleil d'*Août*, avec ses luxuriantes moissons d'or et ses ciels tout remplis de chaudes lumières; à l'*Automne*, avec ses troncs dénudés, dont le bois sombre tranche harmonieusement sur les tonalités rousses de leurs feuillées; l'*Hiver à Stockel*, au *Bord du canal*, un peu partout dans le silence profond de la grande neige. Et il nous la fait voir dans sa poésie, par la *Nuit de Noël*, alors qu'à travers les vitraux de la vieille église et les fenêtres des chaumières, scintille le feu des allégres mystiques et des joies familiales.

Puis, ce sont des coins intimes : le petit *Jardin des villes*, avec son parterre de tulipes et ses globes argentés; le *Jardin du village*, où croissent les bégonias, les roses, les tournesols et les liserons, encadrant les fenêtres de la maison de leurs longues

tiges feuillues et de leurs gracieux calices violets. Les *Abeilles*, qui se confondent avec les fleurs des arbres où elles essaient au sortir des ruches.

De Gouve a su rendre aussi le caractère sauvage et poétique, tout à la fois, du *Caillou qui bique*, la demeure enclose parmi les arbres, où le grand Verhaeren, son beau-frère, élabore ses œuvres de vie, de force et de beauté.

Il nous traduit encore l'exubérante arborescence du *Parc de Tervueren*, de même que la magnificence de ses riches buissons de rhododendrons. Il nous rappelle, dans *Salzbourg*, les vieilles cités moyenâgeuses dont la religieuse poésie se mêle à la rêverie douce des nuits sereines, comme il réussit à nous peindre l'opulence des contrées à jamais ensoleillées dans ses *Amandiers*.

Et toutes ces œuvres révèlent une vive compréhension de la nature dont De Gouve de Nuncques arrive à rendre, avec une intense vérité et une délicatesse infinie, les nuances les plus variées des saisons et des heures, en même temps que leurs tonalités harmonieuses charment nos yeux et que la finesse de facture de maintes d'entre elles se rapproche de celle des maîtres gothiques.

Enfin, le sentiment mystique, inconscient peut-être de son âme, s'exhale dans d'intéressantes et religieuses esquisses comme l'*Adoration des Bergers*, où les pâtres s'en viennent, avec leurs brebis, offrir à l'Enfant-Dieu, l'hommage de leurs cœurs simples et de leurs prières, tandis que dans l'*Adoration des Mages* il évoque tout l'Orient, avec l'immensité de ses déserts et les richesses de sa nature, dans la troupe de chameaux chargés des dons précieux amenés par les Rois sages.

Et quelle tendresse de sentiment dans l'*Enfant prodigue*, pour qui s'ouvre, toute large, la porte de la demeure si longtemps délaissée, et plus larges encore les bras du vieux père dont le cœur déborde d'indulgente miséricorde.

Enfin, quelle souffrance intime, douloureuse et résignée se lit dans toute l'attitude du Christ assis dans le creux d'un rocher, à la veille de son agonie,

sous ces mêmes *Oliviers*, demain les témoins muets de l'abandon et de la trahison des hommes qu'il vient sauver par sa propre mort.

Jésus est là, seul, avec le doux agneau marqué de la croix rouge du sacrifice, le regard plongé dans les profondeurs de l'avenir, lumineuses pour lui comme les clartés du présent et il caresse lentement celui qui sera l'éternel symbole de sa volontaire immolation pour l'humanité coupable.

L'artiste fait participer la nature à la sanglante tragédie qui va suivre et que Jésus endure déjà dans son âme. Dans le fond du tableau, en effet, De Gouve érige des rocs froids, rudes, sauvages, comme le cœur des hommes qui vont s'emparer du Christ, et au pied desquels croissent des touffes de fleurs rouges : celles de l'euphorbe empoisonnée, tel le venin de la trahison. Derrière lui, c'est le caroubier au bois sanglant comme la croix du crucifiement et dont la large entaille, en forme de cœur, figure bien le déchirement de celui qui souffre tant à cette heure. Enfin, les oliviers dans leurs formes tourmentées, redisent mieux encore les profondes angoisses de la victime vouée à la mort.

Et il se dégage de ces simples esquisses, une émotion profonde, un sentiment vrai, parfois même une sorte de souffrance de l'âme qui attirent et retiennent le regard et la pensée. On a beaucoup discuté, il y a quelques années, au sujet du coloris de cet artiste : « C'est un poète plus qu'un peintre », écrivait un de nos critiques, au début de la carrière de De Gouve. « Il est poète autant que peintre », disons-nous. Poète, par la naïveté comme par la générosité de son âme, par la spontanéité comme par la profondeur de ses émotions; il l'est encore par sa compréhensive admiration de toute beauté, par son attention à établir une harmonie complète entre la couleur et le sujet qu'il traite. Sombre, dans les scènes dramatiques comme dans les paysages tragiques des débuts, la couleur de De Gouve devient d'une luminosité extraordinaire, lorsqu'il nous montre les campagnes ensoleillées des Baléares où les amandiers s'épanouissent, en des tons délicieusement tendres, au bord des flots

d'azur. Superbement violente, quand il nous fait voir les ardeurs d'un soleil tropical incendiant le ciel et la terre ou quand la tempête saccage la mer et les forêts de sa hautaine turbulence, elle est d'une fraîcheur exquise lorsque De Gouve nous retrace, comme il l'a fait dans ses dernières œuvres, les tons pittoresquement joyeux des villages et des champs brabançons.

Si tout l'œuvre de William De Gouve de Nuncques est d'une distinction parfaite et d'une poésie profonde, il est aussi d'une sincérité absolue, car jamais cet artiste ne sacrifie à la mode, au snobisme, à l'intérêt ou au mensonge.

Lorsque sa pensée conçoit une œuvre, il la vit, d'abord, au tréfond de son âme, il en jouit, il en souffre, avant de l'extérioriser par le crayon ou la couleur.

Et cette extériorisation ne dût-elle point s'accomplir, De Gouve n'en serait point malheureux, la création mentale étant, pour lui, la chose essentielle.

Faut-il ajouter, après cela, que William De Gouve de Nuncques, en pèlerinant ainsi dans la voie de l'art et du rêve, de la vérité et de la beauté, arrivera, sans qu'il s'en doute, à franchir les portiques altiers de la renommée et de la gloire.

MARIA BIERMÉ.

L'EGLANTIER DU CIMETIÈRE

I

*Midi. La vieille église et le vieux cimetière
Dorment, là-bas, parmi l'azur et la lumière.
On distingue le geste immobile des croix
Obliques, au-dessus du mur où, par endroits,
La ronce, le chardon, l'ortie et la ciguë
Hérissent leurs piquants et leurs feuilles aiguës.
Seul, dédiant ses fleurs par milliers à l'azur,
Un énorme églantier déferle sur le mur
Et jusques au sentier à gros bouillons épanche
Sa cascade de neige rose et de chair blanche.
Le parfum a mandé, des quatre points du ciel,
Les tribus des bourdons et des mouches à miel,
De sorte que les morts ont leur berceuse, à cause
De ce torrent silencieux d'écume rose...*

*La grille grince. Un pas vivant foule ce lieu
Solitaire qu'emplit la présence de Dieu.
O le pouls incessant des secondes vermeilles,
Qu'assourdit le murmure immense des abeilles,
Parmi les croix de bois et les tertres verdis
Et ce bouillonnement de fleurs du paradis!...
Celui qui est venu s'arrête. Grave et pâle,
Il songe. Çà et là une pierre tombale,
Entre la folle avoine et les convolvulus,
Epelle de vieux noms qu'on ne prononce plus.*

*La mousse et les lichens rongent les millésimes.
On déchiffre pourtant des syllabes ultimes :
« Ci-gît... endormi dans... Paul-Ignace... bailli...
Mil sept cent... Requiesc... » Le reste a défailli
Sous la bave des pluies d'automne et des limaces.
Celui qui est venu parmi les herbes grasses
S'arrête longuement, et tressaille, et tout bas
Interroge les morts qui ne répondent pas.*

II

*O vous, les disparus dans les flancs de la terre,
Sous le geste du prêtre et du rameau béni,
Qu'êtes-vous devenus dans l'immense Mystère,
Et quel songe est le vôtre à travers l'Infini?*

*Frères, telle est la brume où flotte votre image,
Que nous croyons à peine à vos jours d'autrefois
Et que, si les tombeaux ne rendaient témoignage,
Nous nierions que l'écho répéta votre voix.*

*O folle illusion, fruit de l'heure qui passe!
Non, frères, comme moi vous sentiez votre cœur
Tressaillir d'espérance et frissonner de peur,
Tandis que vos jarrets fendaient cette herbe grasse.*

*Il y a deux cents ans, par un midi pareil,
Peut-être veniez-vous à cette même place
Regarder comme moi le vieux cadran vermeil
Qui montre de son doigt la gloire du soleil...*

*Vous alliez à la messe au bras de vos épouses.
Vos enfants gambadaient, chassant dans les pelouses
La coccinelle et le petit papillon bleu,
Et vous vous retourniez pour les gronder un peu...*

*C'était dimanche, et l'on jouait au jeu de quilles.
Vous devisiez du prix du trèfle et du froment,
Et parfois vous choquiez les pots de grès flamand...
On entendait fuser le rire frais des filles...*

*Le soir, après souper, on repliait gaiement
Le linge quadrillé, fleurant bon la lavande...
L'aïeule aux bandeaux gris racontait des légendes...
Vous fumiez doucement des pipes de Hollande...*

*Oh! vous avez marché, frères, dans notre voie,
Et tantôt à la peine, et tantôt à la joie,
Dans le gris ou le bleu de vos jours effacés,
Goûté le sel des pleurs et le miel des baisers.*

*Maintenant, vous dormez dans la terre chrétienne.
Et, depuis que le prêtre a chanté les antiennes,
Vous n'avez pas gémi sous l'épais gazon vert
Ni remué le doigt pour écarter les vers.*

*Maintenant, vous dormez... Par les nuits noires, dites,
Quand la pluie et la grêle aveuglément crépitent
Et que les peupliers, comme des géants fous,
Hurlent sous le galop des grands nuages roux;*

*Oh! dites, par les nuits de novembre, quand grondent
Les ouragans tonnants qui font trembler le monde,*

*Pas un de vous n'a-t-il bougé, pas un, parmi
L'éroulement des cieux sur vos fronts endormis?*

*Et, par les blancs minuits, quand bourdonne à la ronde
L'essaim d'airain et d'or des cloches de Noël,
Pas un de vous n'a-t-il soupiré sous le gel
Vers la douce clarté des vitraux et du ciel?*

*Et, par les Fête-Dieu, parmi les aubépines,
Dans le chœur des oiseaux et des hymnes latines,
Quand on entend grincer l'argent des encensoirs,
Et, surtout! quand le prêtre élève l'ostensoir;*

*Oh! dans le bleu silence où les anges tressaillent,
Dans le ruissellement des soies et des médailles,
Pas un de vous n'a-t-il murmuré doucement
Des paroles d'amour vers le Saint-Sacrement?*

*On ne sait pas... Parfois, le soir, un vivant tremble
En passant près de vous, ô frères d'autrefois,
Et se signe, et pâlit, lorsque la lune semble
Eclairer l'un de vous parmi l'ombre des croix...*

*On ne sait pas... Mais quoi qu'on dise sous le chaume,
La terre est lourde aux os des hommes révolus,
Et nous croyons, malgré la lune et ses fantômes,
Que vous dormez, hélas! et ne vous levez plus.*

*Vous dormez doucement à l'ombre de l'église.
Sous la neige glacée ou sous le gazon chaud,
Mugisse la tempête ou murmure la brise,
Votre somme est égal, frères, et sans sursaut.*

*L'heure coule sans trêve, et d'autres hommes passent,
Avec d'autres soucis, avec d'autres amours,
Et viennent à la messe, et sourient, et s'embrassent,
Et songent en tremblant, — mais vous dormez toujours!*

*Les vers gluants vous ont décharné la poitrine,
Les asticots se sont tapis dans vos yeux lourds,
Et maintenant une imperceptible vermine
Ronge vos ossements, — mais vous dormez toujours!*

*Pourtant, malgré la dent des vers et des années,
Vers l'azur, à travers la terre, vos os froids,
Tordus ainsi que des racines obstinées,
Dardent le vieil espoir de l'arbre de la croix!*

*Dans l'ombre de la mort, vous affirmez la vie.
Vous attendez, plongés dans l'immense sommeil,
Jusqu'au bord du néant que votre foi défie,
Les trompettes de fer du suprême réveil.*

*C'est qu'un jour un plus Grand que les dieux de la terre,
Un plus Sage que ceux que le monde vénère,
Un plus Simple, un plus Calme, un plus Tendre, un plus Pur,
Un infiniment Doux qui marchait sous l'azur,*

*Fixa tranquillement la face des ténèbres
Et prononça ce mot formidable : « Je suis
La Résurrection et la Vie. » Et, depuis,
Ce mot chante en nos cœurs et brûle en nos vertèbres!*

*Frères, vous avez cru, comme je crois, en Lui!
Qu'importe le murmure illusoire de l'heure,*

*Et que Juillet bourdonne ou que Novembre pleure?
Le monde passera, la Parole demeure!*

III

*Comme il songeait encor, l'angelus de midi
Fondit ses bulles d'or dans l'açur attiédi.
Alors, soudain, une fauvette à tête noire,
L'œil pétillant, le bec en l'air, comme pour boire,
Et se gargarisant de cristal le gosier,
Chanta, parmi la chair en fleurs de l'églantier.*

VICTOR KINON.

LA FERME DES CLABAUDERIES

ROMAN (Suite)

XVII

En descendant pour le dîner, le soir du troisième jour, je trouve toute la maisonnée réunie dans le hall. Le Clabaud, qui vient de rentrer de voyage, me tend, sans me parler ni me regarder, sa main molle et moite. M^{me} Clems me parle sans me donner la main :

— Ah. Monsieur Latourte, quel vent vous amène? Je n'espérais pas vous revoir de si tôt.

— On n'est pas plus aimable, Madame.

Et dire que je suis ici pour faire la conquête de cette teigne et de ce gros bouffi ! Mauvais début.

Cependant, j'offre à M^{me} Clems, pour la conduire à table, mon bras le plus arrondi. M^{me} Dambray suit à cloche-pied, soutenue par les deux hommes.

A peine est-on assis que le Clabaud demande :

— Avez-vous lu le discours de Bourriquet?

C'est à moi qu'il s'adresse. J'en suis contrarié. Je ne connais pas le diapason dont usent entre eux ces gens, tous parents, par agnation ou cognation et, seul étranger, j'aurais voulu prendre le *la* avant de m'ingérer dans leurs affaires.

Et puis, la hâte inconvenante du Clabaud à s'emparer du crachoir, à nous imposer le sujet de son choix, me révolte. Il appartient à moi, à l'invité, d'orienter la causerie. Certes, on n'aurait pas perdu au change. Un ancien marchand de vins a plus d'un tuyau dans son sac, et les convives, s'ils avaient eu le bon esprit de moins parler et d'écouter davantage, eussent tiré agrément et profit de mes propos. Clems, notamment, aurait eu l'occasion de se curer d'un tas d'hérésies qui déshonorent un amphitryon, comme

de faire servir du Montrachet ou du Meursault après le potage, sous prétexte que ce sont des vins blancs — comme si la robe faisait le vin! — ou du Château-Margaux avec l'entremets. Je lui aurais encore appris à distinguer un cru authentique d'un vulgaire passe-tout-grain, ce qui l'eût mis en garde contre les floueries de son fournisseur.

Mais non, le désir de me faire briller n'affole point les hôtes des Charmes. Si je me laissais faire, ils me ravaleraient au rang de confident muet. Pour tout cela, et aussi parce que la seule vue de ce galapiat de Derive fait titiller ma vieille combativité, je fais semblant d'ignorer de qui il veut parler et je demande, assez sèchement :

— Quel Bourriquet?

— Miséricorde! Vous ne connaissez pas Bourriquet, le député du Parti, le plus puissant orateur du temps? Mais vous êtes donc un mauvais citoyen?

— Je le crains, sans m'en affliger autrement. J'observe qu'on recourt à l'épithète de « bon citoyen », quand celle, plus simple, d'honnête homme, n'est pas de mise. Mais pourquoi parle-t-il encore, Bourriquet? Les Chambres ne sont-elles pas en vacances?

— Il parle parce que cela lui plaît.

— C'est d'un acharnement incompréhensible.

— Est-il intéressant, ce discours? intervient Clems, conciliant.

— Tout ce que Bourriquet dit est digne d'être médité. Mais, cette fois-ci, il s'élève à des altitudes vertigineuses. Il démontre, sans réfutation possible, que le communisme seul peut faire le bonheur de l'humanité.

— J'en suis bien aise, dit M^{me} Dambray. Voilà donc enfin quelqu'un qui sait ce que c'est que le bonheur. Je veux lire ce discours.

— Vous vous fichez de moi, s'écrie le Clabaud. Tout le monde sait ce que c'est que le bonheur!

— Je vous accorde que chacun, pour son compte, sait à peu près ce qu'il désire. Encore la concession est-elle peut-être excessive. Mais vous cherchiez en vain deux personnes dont les aspirations se rencontrent. Ce que l'un convoite, l'autre le dédaigne.

— Allons donc! Demandez à un va-nu-pieds ce qu'il désire. Il répondra...

— Qu'il lui faut des bottes, risqué-je.

— Oui, des bottes, et du foin dedans, nom d'un tonnerre! Et il exigera, en outre, que l'un et l'autre soit pris aux richards.

— Les richards ne seront pas contents, repartit M^{me} Dambray. Ce ne sera déjà plus le bonheur universel.

— Vous me tombez tous à la fois dessus, crie le Clabaud, exaspéré. Rien qu'au mot de collectivisme, les bourgeois font dans leur culotte, sauf respect!

Il est haut perché, le *la* de la maison. Allons, tant mieux, ce diapason me connaît. C'était aussi celui de Marthe. Je me mets à l'unisson :

— Il fut un temps, en effet, où les rugissements du socialisme inspiraient la terreur aux petits rentiers. Cela ne prend plus. On s'est aperçu que ce fauve, réputé si terrible, n'est qu'un vieil ours famélique, débonnaire, domestiqué, danseur et faiseur de tours, qui ne fait la grosse voix que pour mendier un os à ronger.

« Pour ma part, je ne hais ni ne crains le socialisme, ou le collectivisme — c'est bonnet blanc et blanc bonnet — en tant que doctrine. Mon aversion ne va qu'au socialisme parlementaire, plus odieux que les autres partis politiques. Ceux-ci, depuis le temps qu'ils mangent au râtelier de l'Etat, se sont à peu près emplis le bidon, et leur concupiscence s'étale moins cyniquement. Désormais, ils y mettent des manières. Les socialistes, au contraire, en sont à leur première faim, et ils ne s'embarrassent pas encore de scrupules. Aussi les voyons-nous s'unir tantôt aux catholiques pour renverser les libéraux, et tantôt aux libéraux pour tomber les catholiques. De plus, les meneurs du Parti, les chefs de file, accusent une fâcheuse tendance à se muer en tyrans au petit pied. Tous ces gens-là sont en bisbille avec la société, presque tous sont des révoqués ou des congédiés, et pas mal d'entre eux ont reçu un pied quelque part. Le bien du peuple les préoccupe

moins que leur désir de se venger, de casser leur bâton sur le dos des bourgeois. En tout Bourriquet un Marat sommeille.

— Il semble que nous nous égarons, avertit Clems. Ne confondons pas doctrines et zéloteurs. Un mauvais prêtre n'infirmes pas la religion. Et ne faisons pas le procès des théories de Bourriquet avant de les connaître. Laissons parler Derive.

— A la bonne heure, approuve celui-ci. Voilà enfin une parole sensée. Je ne demanderais pas mieux que de vous donner un aperçu de la harangue de Bourriquet, mais ces interruptions...

— On n'interrompra plus !

— Cela va bien, alors. La forêt, dit Bourriquet, appartient au fauve le plus redoutable par sa férocité et la longueur de ses dents. Car la force, la force bête et brute, règne parmi les fauves. Faut-il qu'il en soit de même parmi les hommes ? La planète doit-elle appartenir au plus fort ? Ou le moment est-il venu, maintenant que les hommes ont cessé d'être des fauves, de remplacer la force par la justice ?

« Que votre réponse soit affirmative ou négative, peu nous importe. Dans l'une et l'autre alternative, la terre est à nous, les travailleurs, car nous sommes la force et nous voulons la justice.

» A l'encontre des exploités, nous n'en abuseons pas. Nous nous bornerons à instituer le régime de l'égalité. Les hommes naissent égaux. L'enfant du roi et l'enfant du paria...

— C'est kif-kif Bourriquet !

— Silence donc !

— sont l'un et l'autre un petit tas de chairs molles et vagissantes. Est-il juste que de l'un sorte une magnifique fleur humaine, un beau petit page aux cheveux bouclés, fier de son pourpoint de velours et de sa collerette de guipure, et de l'autre un enfant hâve, contrefait, pouilleux et crasseux ?

« Nous mettrons un terme à cette iniquité. Dès que nous le voudrons, c'est-à-dire dès que, nous étant comptés, concertés, ligués, nous aurons constaté que nous avons pour nous la force du nombre, nous prendrons possession du pouvoir et, cela fait, nous créerons

l'Etat idéal. Dorénavant la communauté se chargera de l'éducation des enfants, les instruira, chacun selon ses aptitudes prédominantes et, en ayant fait des citoyens, les rémunérera proportionnellement à leur mérite.

— Je vous entends, dit M^{me} Dambray. L'Etat idéal aplanira les chemins, comblera toutes les vallées, nivellera toutes les hauteurs. La vie sera une route plate, sans zigzags, sans montées ni descentes, une route douce aux jambes débiles. Mais, mon oncle, ceux qui ont le jarret dur et la poitrine large, ceux qui ne craignent pas les ravins ténébreux, ceux qui affectionnent les grands horizons et les sommets qui se perdent dans les nuages, maudiront votre société modèle. Ils lui reprocheront d'assurer le bonheur des médiocres au détriment des forts.

— Et la justice, qu'en faites-vous? demande l'oncle.

Avant de pouvoir dire mon mot — qui en vaut bien un autre — Clems expose sa manière de voir. Sa parole calme et douce contraste étrangement avec la redondance du Clabaud et même avec l'ironie verjutée de cette chatte-mite de Valentine.

— Les événements auxquels nous faisons allusion, dit-il, sont à très lointaine échéance, et nul de nous n'y assistera. Nous ne saurons jamais qui de nous aura eu raison. Et cette considération doit ôter toute acrimonie à ce débat. Rien ne serait plus déraisonnable que de s'entredéchirer à belles dents pour des idées qui n'ont que la valeur d'une hypothèse.

« Les prolétaires ont pour eux le nombre, c'est incontestable. Mais ce n'est pas un fait nouveau. Il en a toujours été ainsi. Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on voit toujours les masses amorphes, innombrables, subjuguées par une élite.

» Henry George compare le prolétariat à un taureau, attaché au milieu d'une prairie. Le poteau est solide; il serait vain de vouloir le briser ou renverser. Mais la corde est longue et l'animal jouirait d'une liberté appréciable si, au cours de ses évolutions, qu'aucune logique n'a conduites, il n'eût enroulé autour du piquet et graduellement raccourci la longe fatale.

» Le taureau mourra-t-il d'inanition, la puissante encolure immobilisée contre l'obstacle invincible?

» Non ! répond Henry George, car on lui enseignera comment, en déroulant la chaîne, il peut récupérer la liberté et exercer, comme il le voudra, sa force prodigieuse.

» C'est aussi l'avis de Bourriquet. Unis, les prolétaires seront irrésistibles. Sans doute. Mais s'ils étaient susceptibles de raisonnement, de volonté et de discipline, ils ne seraient pas des prolétaires. Voyez-les donc à l'œuvre ! La haine qu'ils vouent à ceux qui possèdent est bénigne auprès de celle qui les jette les uns contre les autres. L'entente qui les rendrait forts, il convient de la ranger parmi les conceptions utopiques. Car le propre du taureau est d'obéir, non à la logique, mais aux impulsions.

» Pourtant, je vous convie à faire un effort d'imagination et à supposer la société nouvelle constituée — la société de Marx, de Fourier et de Lafargue, s'entend. Car il ne semble pas que Bourriquet ait ajouté aux théories de ses illustres et généreux devanciers...

— Dites donc tout de suite que Bourriquet n'est qu'un saute-ruisseau !

— Non, je dis qu'il n'a pas inventé l'Etat collectiviste. Dans la société nouvelle, l'ordre règne. Tous les sociétaires œuvrent joyeusement, délivrés du cauchemar de la concurrence vitale.

« Il va de soi qu'à cette gigantesque machine il faut des mécaniciens. Car, si l'organisme, malgré son indicible complexité, fonctionne sans heurts, avec la régularité silencieuse d'une pièce d'horlogerie, c'est grâce aux penseurs, aux ingénieurs, aux spécialistes de toute sorte. Aussi l'Etat rémunère-t-il largement leurs services, et les bons de travail qu'ils touchent en échange de leurs soins sont incomparablement plus nombreux que ceux des simples ouvriers. S'il en était autrement, si l'ingénieur et le commissionnaire, le médecin et le savetier recevaient le même salaire, qui voudrait s'astreindre aux longues études ?

» Et voilà l'aristocratie ressuscitée ! Le rôle de

classe dirigeante, naguère dévolu aux nobles, puis aux gens de finance, désormais les intellectuels l'assument. C'est parmi ces privilégiés qu'on choisit les ministres. Mais oui, il y a des ministres ! Pensiez-vous donc que les services si compliqués de la métallurgie, de l'industrie dactyle, de la comptabilité, de l'agriculture, des transports, puissent se passer de chefs responsables ? Et il y a un chef d'Etat, ne vous déplaît-il. Il ne porte plus le titre de Roi, ni de Président de la République, mais celui, plus glorieux, de Préposé à la Production.

» C'est à cela qu'aura abouti la lutte séculaire, admirable, épouvantable, sanglante, des classes : à changer, non les choses, mais les noms !

» C'est que le point de départ était faux.

» L'égalité ? Mais, montrez-moi donc, dans tout l'univers, deux entités qui soient identiques et, partant, d'égal valeur ! La Justice ? Mais dites-moi donc où les hommes ont été prendre cette singulière idée qui ne repose ni sur l'expérience ni sur l'analogie, ni sur l'induction ! Je n'ai jamais cessé de méditer sur cette monstrueuse absurdité, et cependant, je la regarde toujours avec le même ahurissement. Qu'on scrute le monde des astres, des animaux, des végétaux, partout l'on verra certaines unités favorisées, d'autres sacrifiées.

» Si vous qualifiez la pauvreté d'injustice, soyez logique et étendez cette signification à la maladie, à la douleur, au froid, à l'obscurité et, finalement, à tout ce qui est nuisible ou désagréable.

— Halte-là ! tonitruel Clabaud. J'appelle injustice les désordres qui sont le fait de l'homme, et malheurs ceux qui échappent à son action.

— C'est précisément l'erreur. Il n'appartient pas plus à l'homme de supprimer la misère que les tremblements de terre.

« Je discerne cependant que la question a deux faces. Le pauvre, qui convoite l'opulence de son voisin et se considère comme frustré, attribue son dénuement à un déni de justice. Le juge, qui livre l'assassin au bourreau, publie qu'il fait acte de justice. Or, la première conception est un succédané

de l'envie, la seconde est identique à la vengeance, et l'antinomie de la miséricorde. Si la justice a des balances parmi ses attributs, n'est-ce pas parce qu'elle pèse. telle une denrée, la portion de vengeance qui convient à chaque cas particulier?

— Par quoi remplaceriez-vous la justice?

— Où prenez-vous que je veuille la remplacer? Le mode usuel de répression des crimes et délits, qu'on dénomme justice, constitue, dans le spectacle proposé au philosophe, un élément comique de premier ordre. Tout ce que je pourrais imaginer pour en tenir lieu serait infiniment moins divertissant.

« On est, du reste, si bien convaincu de l'absence de justice dans l'univers visible, que la religion la plaçait dans un monde où l'on ne pouvait aller voir et où elle revêtait volontiers les apparences d'une tardive compensation. C'était un grand bienfait. Bénie soit-elle pour la chère illusion qu'elle nous a si longtemps donnée. Mais la foi se retire de nous, et nous en sommes venus à nous créer une utopie nouvelle : la société idéale qui fera descendre le bonheur sur terre. Que cette illusion aussi soit la bienvenue si elle nous aide à vivre! »

J'observe curieusement les auditeurs. M^{me} Clems endève. Ces longues phrases absconses, auxquelles elle ne comprend pas un mot, qui fluent lentes et douces, l'exaspèrent. En outre, elles ralentissent le service de la table. Le Clabaud, rouge à éclater, les yeux comme des cabochons, fait entendre des ricanements rien moins qu'admiratifs. Le faciès de M^{me} Dambray reflète une consternation sans mesure.

Quel type que ce Clems! Oh non, il n'a pas le don du badinage! En revanche, il possède, poussé jusqu'au génie, celui de blesser tout le monde, de s'aliéner toutes les sympathies. Et pourquoi, grand Dieu, pourquoi? Je comprendrais qu'on brave les coïères par dévotion pour ce qu'on croit être la vérité. Mais Clems a coutume de dire que la vérité n'est qu'un mirage, une grande et vague figure qui change d'aspect selon la distance où l'on se place et le côté par où on l'aborde. Quel type!

C'est M^{me} Clems, gaffeuse, qui, voulant éteindre la discussion, la ranime :

— Mais pourquoi nous racontes-tu tout cela ?

— Je me le demande, dit Clems, pacifique. Je n'y vois, en effet, aucune utilité.

— Vous en avez de bonnes ! proteste le Claubaud. Alors, d'après vous, il faudrait croiser les bras et laisser crever les malheureux ?

— La solution de la question sociale, répond Clems, ne l'attendons pas de la justice — arrachez-lui son masque impassible et vous trouverez la figure de la violence — mais espérons-la de la pitié. Elle est enclose, tout entière, dans la parole du doux Nazarenéen : aimez-vous les uns les autres.

— Bravo, mon gendre, voilà une élégante solution ! L'œuf de Colomb, quoi ! Je la signalerai à Bourriquet. Il en sèchera de jalousie !

— Eh bien, si les hommes restent fermés à la compassion, le problème subsistera. Certes, les moyens d'assurer une répartition plus équitable des biens ne manquent pas. Un des plus efficaces serait l'abolition du droit d'héritage. C'est d'ailleurs un des articles du catéchisme collectiviste. Par malheur, ces palliatifs ont tous un même et grave défaut, celui d'asservir les hommes indistinctement à la nécessité de gagner leur vie et, par conséquent, de nuire aux spéculations désintéressées. Or, si nous ne découvrons pas dans l'univers de but conducteur, si le pourquoi de la grandiose fantasmagorie nous échappe, il n'est pas téméraire, cependant, de considérer l'homme comme l'œuvre maîtresse de la création et la pensée humaine comme sa suprême floraison. En l'homme seul la matière s'éveille à la conscience.

— Mais c'est de la démente, cela ! hurle Derive, trépignant. Elle est propre, votre œuvre maîtresse, un micmac de saletés, un amas de chairs, de viscères, de tendons, de fibres, de nerfs, de glandes, de muqueuses, de veines, de graisses, de sang, de moelle, d'humeurs, de lymphes, toujours sur le point de suppurer, de se convertir en pourriture, de se couvrir de pustules, de se décomposer en liquides verdâtres et visqueux !

— Dis donc, père, on dîne!

— Je m'en fous. Et facile à entretenir donc, l'œuvre maîtresse! Ingurgiter des aliments, les digérer, rejeter les déchets, voilà à quoi il faut passer son temps. Et qu'on s'inquiète de la juste mesure! Trop, et la machine s'engorge, trop peu, elle dépérit. Mais rien n'y fait; périodiquement, au bout de quelques heures, elle s'encrasse, les tissus s'intoxiquent, le cerveau se corrode, le sommeil arrête la mécanique. Une heure au moins sur trois, le chef d'œuvre est en réparation!

— Ne vous fâchez pas! conseillé-je.

— Vous, fichez-moi la paix! Si nous étions faits pour penser, il eût fallu nous donner moins de boyaux et plus de cerveau. La vérité est que la pensée n'a pas de pire ennemi que l'inventeur de bas étage qui a fabriqué la grandiose fantasmagorie, comme il vous plaît de dire. Il n'est pas fier de son œuvre, allez, et ne se fait aucune illusion sur ce que les gens éclairés pensent de lui et de ses tripotages. Parce qu'il sait que l'intelligence et la critique vont bras dessus, bras dessous, il nous accable de toutes sortes de sales maladies. Les catarrhes et les dyspepsies, la tuberculose, le cancer et l'arthritisme ne sont là que pour nous empêcher de penser.

»Et puis, zut! conclut le Clabaud, en se levant. Et il s'en va, après nous avoir lancé, en guise de bonsoir, une volée de jurons.

Il y a un silence que M^{me} Clems rompt pour japper :

— C'est votre faute aussi, Monsieur... comment déjà? Mais, rappelez-moi donc votre nom! Ah oui, Latourte. Qu'aviez-vous besoin de venir parler politique ici? En voilà des manières!

XVIII

La dynastie des Derive n'a pas été propice à cette bonne Arlette. Sa figure amincie, que mangent des yeux navrés, en dit long. Madame ne peut sentir cette servante qui l'a connue pauvre, assujettie aux grossières besognes, vêtue de toile bise et de tire-

taine, gantée de filoselle. De son côté, Arlette n'a rien fait pour se concilier les bonnes grâces d'une maîtresse qu'elle méprise, tant pour sa basse extraction — « une ramasseuse de crottin, je vous demande un peu ! » — que pour ses façons stupidement autoritaires. Et après de longues bouderies, brusquement crevées par des disputes furieuses et suivies de peu durables rabibochages, on a dû, de commun accord, procéder à la séparation des pouvoirs, reléguer Arlette dans la cuisine, où madame promet — oh, sans trop de regret ! — de ne plus mettre les pieds.

J'aime tailler avec la vieille servante des bavettes, qui me changent des spéculations un peu indigestes de Clems et de M^{me} Dambray. Arlette apprécie mes visites, et mon instinct d'observateur y trouve son compte — je leur dois une bonne partie de ma documentation. — Mais elle ne sont point du goût de M^{me} Clems, définitivement rendue à la circulation.

M'ayant vu entrer dans la cuisine, ce matin-là, elle me dépêche, dare-dare, la jeune et accorte servante, préposée au service de la table, mais remplissant ces derniers temps l'office d'estafette entre les clans ennemis qui se partagent la maison.

— Madame vous attend pour le déjeuner, dit la petite, avec un clin d'œil complice.

Elle est très en beauté, Madame, très en appétit aussi, et d'humeur causante. Un peignoir mauve rehausse sa chair trop blanche et trop grasse. Elle reconnaît elle-même « qu'elle fait trop de lard ». Et, de fait, dans une maison moins spacieuse, elle eût été encombrante.

Son mari, m'apprend-elle, travaille déjà dans le laboratoire, et M^{me} Dambray lit sur la terrasse. « Cette personne » se lève avec les poules. M^{me} Clems, au contraire, aime paresser dans son dodo, et elle voit avec plaisir que, moi aussi, j'apprécie cette friandise. Cela ne gêne personne, du reste. Il n'y a pas d'heure pour le déjeuner du matin.

— Je le regrette, Madame. Je ne me sens que de médiocres sympathies pour le café réchauffé. Ce n'est pas de celui-ci que je parle. Il est froid.

— Mon cher Monsieur, il faut adresser vos

doléances à Arlette. Cette vieille toquée gouverne ici. Moi je ne compte pour rien. Ah, si j'étais aussi savante que M^{me} Dambray! Cette personne, évidemment, pourrait m'écraser de sa supériorité — pensez donc, elle parle allemand! — Mais elle ne le veut pas. Elle est magnanime, elle m'épargne. Tenez, je préférerais des paroles hargneuses à son sourire indulgent.

» Croyez-vous, monsieur Latour, qu'il soit tout à fait indispensable, pour être une personne de goût, qu'on sache chanter en allemand?

— Ma foi, madame, si cela ne fait pas de bien...

— D'abord, j'ai plus de goût dans mon petit doigt — petit, le boudin qu'elle montre? — que ma cousine dans tout son corps anémié. Et puis, je fais ce qui me plaît. Non, je vais me gêner peut-être! C'est moi qui suis la maîtresse, et je le ferai bien voir! Je me purlèche rien qu'à songer aux modifications que je vais introduire ici. Jusqu'à présent je me suis bornée à quelques changements discrets. Vous ne les avez pas même remarqués, je suis sûr...

— Que si, chère Madame. Mais vous vous calomniez en les taxant de discrets. Ils griffent les yeux. Ce n'est pas une critique, croyez-le bien. Une belle femme n'a pas de plus impérieux devoir que d'adapter son cadre à son genre de beauté.

» Le hall, par exemple, tel que je le vis il y a deux ans, était une horreur. La clarté laiteuse, filtrée par le verre dépoli de la porte, rencontrait à mi-chemin la lumière languide, tamisée par le vitrail de l'escalier, et des teintes indéfinissables, ne rappelant aucune couleur connue, naissaient du choc. Partout de longues ombres, pleines de stries et de guillochures, rampaient, je me souviens, pareilles à ces grandes chenilles brunes, dorées, somptueuses, fascinantes, qui éclosent aux jours chauds de l'arrière-saison. Aux nervures de la voûte, d'affreuses ténèbres enluminées s'accrochaient, et la lanterne vénitienne, suspendue au pied de l'escalier, exhibait d'infâmes reflets d'amarante et d'anthracite.

— Qu'est-ce que vous chantez-là? On ne sait jamais si vous parlez sérieusement ou si vous blaguez.

— Je blague, chère Madame, je blague désespérément. Cela ne vaut-il pas mieux que de s'affliger?

» Vous avez été bien inspirée en chambardant toute cette laideur rayonnante et mystérieuse. Une bonne grosse couche de ripolin blanc sur les murs, le plafond, l'escalier, à la bonne heure! On y voit clair, au moins. Et ces sièges gothiques avec leur apparence compassée de stalles d'église! Vos meubles viennois font autrement bien. Et la Madone du vitrail, on la voit maintenant. Ah oui, on la voit! Ce n'est pas la peine d'avoir des vitraux qu'on ne voit pas. J'aime, comme vous, que les choses soient voyantes et luisantes et d'équerre. Toutes mes félicitations, Madame!

— Merci, cher Monsieur. Je ne vous savais pas si aimable.

— Et quelle bonbonnière vous avez fait de la salle à manger, qui avait l'air, jadis, d'un réfectoire conventuel! Ce modern-style, ce grouillement vermiculaire et nidoreux est d'un effet saisissant et, si j'ose dire, digestif. Quant au salon, on ne saurait trouver mieux comme salmigondis. Ces japonaiseries se marient admirablement au style empire.

» Je me permettrai cependant... Mais je ne sais si je dois...

— Si, si, allez-y. J'adore qu'on me parle à cœur ouvert.

— Eh bien, une seule innovation me paraît déplorable. Cet éclairage à l'acétylène rappelle désagréablement la crudité de la lumière électrique. Tel que vous me voyez, j'ai une prédilection irraisonnée pour l'odeur du pétrole et de la mèche de bougie fumante. A part cela...

— C'est une idée de Gaston. Il m'avait semblé cependant...

— Je m'en doutais, tenez. Cet homme a des goûts de détraqué.

Nous avons fini de déjeuner. M^{me} Clems qui me gobe, décidément, propose un tour dans le parc. Mais j'ai hâte d'être délivré de cette autruche.

— Merci, Madame. Pour rien au monde je ne voudrais compromettre les progrès que je viens de

faire dans votre estime. Permettez-moi de coucher sur mes positions.

— Comment, vous êtes à peine levé ! Quel paresseux vous faites ! Je vous avertis que vous raterez le concert dont ma cousine nous gratifie tous les matins, en attendant le lunch. Vous aimez la musique ?

— Je la considère, mais je l'évite. Entre nous ! C'est un secret que je vous confie. Tâchez qu'il ne transpire pas !

— Qu'il ne... Vous en avez des mots, vous !

— Ma femme ne faisait de la musique que le soir, c'est une justice à lui rendre. Je regrette que vous n'ayez pas connu cette chère Marthe. Vous l'eussiez aimée. C'était une personne d'une distinction et d'une amabilité rares, une femme dans votre genre.

Je la plante là sans plus de formes, et je vais porter mes hommages à M^{me} Dambray. Dès qu'elle me voit approcher, elle ferme son livre, résolument, comme si elle escompte une longue causerie, et me donne sa main, si petite et si souple que je la sens fondre dans la mienne.

Elle devance mes questions. Oui, elle va mieux, beaucoup mieux. La cheville se raffermi. Elle espère pouvoir partir demain. La foulure, en somme, a été bénigne. Plus de peur que de mal.

En sa toilette noire qui, malgré les ruches ajourées du corsage, les fines dentelles des manches, paraît d'une exquise simplicité, elle est touchante à force d'être menue, légère et frêle. Les lourds bandeaux de cheveux, d'un noir mat, encadrent avec bonheur l'ovale tendre du visage, en accentuent le caractère italien. Sur les yeux largement cernés, trop grands, trop profonds, des cils démesurés palpitent comme les ailes d'un papillon nocturne. La fragilité des extrémités et de leurs attaches inspire presque de la compassion.

On ne peut pas ne pas aimer Valentine Dambray. On l'aime comme on aime les enfants, d'une affection protectrice. On a envie de lui donner de petits noms carressants, de lui tapoter les mains comme à une petite fille. Pourtant elle n'est rien moins que puerile ; mais, très femme, elle aime mieux inspirer de

l'amour que de l'admiration. Je l'ai vue, les yeux pétillants de malice, les narines gonflées de joie ironique, qui se mordillait les lèvres pour refréner sa velléité de lancer quelque saillie qui l'eût fait sortir de son rôle de créature faible et touchante. Je la devine sans cesse tiraillée par l'envie de se gausser. C'est là la faille de ce diamant. On n'est pas impunément la nièce du Clabaud. Pour ce qui me regarde, pas un instant je n'ai été dupe de sa candeur jouée, sans cependant que ma clairvoyance atténuât ma sympathie.

Rien ne m'autorise à lui dénier ni à lui reconnaître la science profonde que Clems lui attribue. Le certain est que Valentine possède un art merveilleux d'auditrice. Elle parle peu, se bornant à amorcer l'entretien qui, avec Clems, tourne tout de go au soliloque. Mais elle écoute de toute son âme, comme Marie, la sœur de Lazare, a dû écouter le Seigneur.

Entre cette jeune femme et M^{me} Clems il y a non contraste, mais antinomie. Confrontées, ces deux beautés ne se portent pas seulement préjudice, elles s'annihilent. La splendeur royale d'Yonne perd tout mystère, devient matérielle, homasse, fâcheuse — la joliesse de Valentine se fait apprêtée, factice, équivoque, presque perverse. Malgré tout, l'avantage reste à celle-ci parce que l'âme, fût-elle de qualité douteuse, triomphe de la matière.

— Vous espérez pouvoir partir demain, dites-vous. Vous estimez la vie aux Charmes trop peu accidentée. Je comprends qu'une jeune femme vibrante ne s'en accommode pas longtemps.

M^{me} Dambray me jette un regard rapide, scrutateur et dénué de bienveillance. Après un moment d'hésitation, elle répond :

— Je me suis servie d'un cliché, en vérité impropre, parce que cette belle matinée incline l'esprit à la paresse, et aussi parce que j'ai appris à plier sous la dure discipline de la vie.

» Espérer partir ! Combien, au contraire, vais-je regretter ce beau parc et cet horizon, que l'aube baigne de tant de poésie et où le soir allume de si grands flambloiments. Mais voici M. Clems.

En effet, Clems se joint à nous, la figure épanouie. Si la jalousie de sa femme lui déconseille les tête-à-tête avec Valentine — bien innocents cependant et consacrés tout entiers à leurs sempiternelles divagations philosophiques — la présence d'un tiers sauve la situation. Non que Clems ait peur de sa femme. Il la laisse miauler tant que le cœur lui en dit, sans riposter, indulgent, pacifique, pas le moins du monde effrayé. Mais il souffre cruellement des allusions ordurières dont Yonne fustige sa prétendue rivale.

En l'absence d'Yonne, Valentine tutoie Clems, qui ne le lui rend que bien rarement — il n'a pas la manie tutoyante — mais j'observe qu'il est heureux de récupérer, en ces causeries, son prénom véritable de Daniel.

— Que lisiez-vous, amie? demande Clems.

— La biographie de César Franck, par d'Indy. Ce livre me déçoit. A en croire l'auteur, Franck aurait possédé, au maxime degré, toutes les vertus qui font le parfait enfant de chœur. Une âme candide, ignorante du mal, une toute petite âme en surplus blanc. Comment croire à tant d'ingénuité, alors que s'entrechoque, dans la musique de Franck, tout ce que le cœur humain peut concevoir de joie éclatante et d'inconsolable tristesse, d'humilité craintive et d'orgueil forcené, de tendresse apitoyée et de force indomptable? Voilà ce que je ne puis concilier.

— Il est malaisé, dit Clems, de connaître l'âme d'un César Franck. Il ne faut pas oublier que l'hyperesthésie dont tout grand poète est doué, donne à ses sensations, même heureuses, une acuité qui confine à la souffrance. Et, comme vous et moi esquisserions un involontaire mouvement pour garer notre corps d'un choc trop violent, ainsi le poète, poussé par l'instinct de conservation, défend sa sensibilité exaspérée contre les heurts de la vie réelle. Le rempart qu'il élève autour de son âme — que ce rempart soit fait de modestie résignée comme chez Franck, ou hérissé de rudesse comme chez Wagner, ou bardé de misanthropie comme chez Beethoven —

le garantit contre l'émotion inutile, non profitable à son art.

» Franck un naïf? Mais écoutez donc sa symphonie, cette lutte atroce, suivie de ce cri de surhumain triomphe! Wagner un égoïste? Mais dans les seules mesures initiales de Tristan et Yseult vit tout ce qu'il y a au monde de tendresse. Beethoven un misanthrope? Alors qu'il enferme, toujours de nouveau, en chaque symphonie, chaque quatuor, chaque sonate, un adagio qui est un sublime chant d'amour!

» Je pense comme vous que ce livre de d'Indy est regrettable. Les œuvres sont la vraie biographie de l'artiste créateur. Une accumulation mesquine et tatillonne des tout petits faits de la vie quotidienne fausse le jugement plutôt que de l'éclairer. On ne connaîtra la valeur des Béatitudes que quand Franck sera oublié.

— Jamais on n'oubliera César Franck!

— L'immortalité de la renommée, amie, n'est qu'un mirage. Dans la durée universelle, la vie de l'humanité n'est qu'un court, un très court moment. Or, qui conservera la mémoire de l'individu quand la communauté aura disparu? Qui, la fourmilière anéantie, se souviendra de la fourmi?

— Oui, sans doute. Transposée sur un aussi vaste plan, l'idée de survie perd toute signification. Quel singulier philosophe tu fais, Daniel! On te dirait toujours aux aguets pour t'évader, pour faire un plongeon dans l'infini et l'éternité. Je ne pensais pas si loin, je ne donnais au terme immortalité que son acception habituelle et restreinte.

— Eh bien, même réduite à ces proportions plus modestes, l'idée de survie n'est qu'une illusion. Je me demande comment on peut parler sérieusement de l'immortalité de la mémoire, alors que nous savons tous, par expérience personnelle, combien promptement s'estompe et se dégrade l'image des disparus, même de ceux que nous avons le plus chéri, même de ceux qui ont été le plus étroitement mêlés à notre vie de toutes les heures. Je suis consterné et presque honteux de l'effort que je dois faire pour évoquer mon père, que j'ai cependant aimé

jusqu'à l'adoration. Comment pourrais-je transmettre à d'autres des souvenirs que je suis impuissant de retenir moi-même ?

— Il est toujours hasardeux de conclure du particulier au général. L'humanité ne conserve-t-elle pas, tel un patrimoine précieux, le culte d'Eschyle, de Phidias, de Léonard de Vinci, de Jean-Sébastien Bach ?

— Je crois, amie, que vous confondez l'œuvre et l'ouvrier. Ce n'est pas la personnalité d'Eschyle qui vit en notre mémoire, mais son Prométhée enchaîné — non pas Phidias, mais son Jupiter, sa Minerve — non pas Léonard de Vinci, mais la Cène, la Joconde, non pas Bach, mais sa Passion selon Saint Mathieu.

» Au même titre l'architecte survit dans la maison qu'il a bâtie, le paysan dans l'arbre qu'il a planté, le potier dans l'amphore qu'il a pétri. L'œuvre est anonyme, malgré le reflet du nom propre.

» Qu'on dise : les kakémonos d'Hiroschigé ou : les kakémonos d'un peintre japonais, n'est-ce pas exactement la même chose ? Quand je pense à Chéops, le pharaon enseveli sous sa pyramide, je vois une tête d'Égyptien, un peu moins douce peut-être, mais tout aussi impersonnelle, que quand j'évoque la figure d'un des innombrables fellahs qui transportèrent les monolithes pour cette même pyramide.

» Connaissez-vous l'histoire de Pança Gasco, qui vécut à Valladolid vers la fin du XVI^e siècle ? Vagabond, fainéant, ivrogne et quelque peu...

— Clabaud...

— Chut ! Si ma cousine vous entendait, elle dirait qu'elle vous a assez vu !

— Oh ! je pourrais toujours essayer le coup de la foulure.

Le visage de M^{me} Dambray se colore de rose tendre. Elle en est plus jolie, car elle a le teint naturellement un peu bistré. Mais ses yeux se font durs, plus noirs, si possible, et — comment exprimerais-je bien cette chose singulière — j'ai l'illusion de voir son âme se replier. Froissée, elle se dérobe à la conversation.

Clems, tout à son improvisation, n'a rien vu.

— Où en étais-je? demande-t-il.

— Tu parlais des Pyramides.

— Non, non, je parlais d'un Espagnol de mœurs peu recommandables. Mais je ne sais plus quel nom je lui ai donné.

— Ah! tu inventes l'histoire!

— L'authenticité n'ajoute rien à l'anecdote. Cet ivrogne donc, mettons Pança Mattis, faisait le désespoir de son frère Hernando qui, lui, était brave homme et, par surcroît, peintre de génie. La manière réaliste d'Hernando ne fut guère prise à cette époque où l'art espagnol était encore imprégné de mièvrerie mauresque. Ses toiles lui restaient pour compte et lorsqu'il mourut, Pança en hérita. Plus tard on y reconnut d'ineestimables chefs-d'œuvre. Par une erreur de la renommée, qui n'y regarde pas de si près quand il s'agit d'un incompris, la paternité en fut attribuée à Pança.

» Pourquoi cette méprise, qui spolie un grand et noble artiste de la gloire immortelle au profit d'un frère crapuleux, nous touche-t-elle si peu?

— Mais, parce que c'est une si vieille affaire, et aussi parce que le récit est inventé de toutes pièces.

— Peut-être. Mais surtout, je pense, parce que tous ces noms, Chéops, Eschyle, Phidias, de Vinci, Pança et Hernando Mattis, ne sont que des symboles, que dis-je, moins de chose encore, des abstractions, des reflets, des sons qui désignaient naguère des individualités maintenant éteintes, évaporées, dissoutes dans la grande âme universelle.

CARL SMULDERS.

(A suivre.)

LES LIVRES BELGES

Albert GIRAUD : LA GUIRLANDE DES DIEUX. (Lamertin.) — **Caroline POPP**, préface et choix par ARTHUR DAXHELET et **Marguerite VAN DE WIELE**, préface et choix par AUGUSTE VIERSET. (Association des Ecrivains belges.) — **Georges RAMAEKERS** : LES SAISONS MYSTIQUES. (Librairie moderne.) — **J. BOUBÉE** et **Ch. PARRA S. J.** : PAGES CHOISIES DES AUTEURS BELGES. (Casterman à Tournai.) — **Ed. DAANSON** : CES ENFANTS! et PETITES FEMMES. (Lamertin.) — **Fritz VAN DER LINDEN** : LE CONGO, LES NOIRS ET NOUS. (Challamel à Paris.) — **C. MATHY** : CHANSONS POUR LOULOU. (Mayolez.) — **Georges RENS** : LES ENTRAVÉS : SUR DES RUINES (Hors commerce.)

Combien de fois l'aurons-nous lue, en ces dernières semaines, la phrase : « C'est avec un plaisir toujours renouvelé qu'on relit les fiers poèmes de M. Giraud. Aussi le livre qu'il vient de donner au public après des années de silence a-t-il été accueilli avec une vraie joie. » Oui, nous aurons lu vingt fois, cent fois ces lignes... ou je ne comprends plus rien au métier de critique. Mais spontanément, sincèrement, ne sont-ce point là les premiers mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on ferme ce livre récent, *La Guirlande des dieux*.

Certes, la plume de M. Giraud ne s'est point rouillée; elle a gardé la même aisance souple, la même fringante légèreté, la même grâce, qui ont, jadis, fait aimer *Pierrot lunaire* et *Hors du Siècle*. Personne n'en doutait. Mais tout le monde est ravi d'en avoir l'assurance.

Les œuvres des grands poètes sont comme les dons de Dieu ou les merveilles de la nature : nous estimons que nous avons le droit de les recevoir et de les connaître sans cesse. Un poète qui se tait est un dieu qui déchoit, un monarque qui abdique, c'est la Nature qui entre dans la mort.

Aux dieux ne plaise : M. Albert Giraud est sorti de son silence!

La Nostalgie d'Apollon, qui parut dans *La Belgique artistique et littéraire*, ouvre la série des poèmes du nouveau volume, et ce sonnet étincelant et douloureux donne bien la note de l'ouvrage entier. De la première page à la dernière, les

joyaux poétiques se suivent, et la nostalgie palpite. Les dieux splendides et parés pleurent leur gloire agonisante; le rebelle Marsyas tressaille de souffrance, de rage et d'admiration; les crépuscules d'or et d'améthyste se déploient sur des amours déclinantes, sur de tardifs sursauts de tendresse, les résignations et les amertumes se parent aussi somptueusement que les espérances et les projets.

Comme notation de sentiments, ce livre est remarquable; comme richesse, comme splendeur de forme, il ne le cède en rien à ses aînés; comme harmonie rythmique, il est parfait; *Le Vieux Steen*, notamment, est un poème d'une incomparable beauté :

*Triste, se regardant mourir dans la rivière,
Où s'ouvrent à demi des yeux verts et glacés,
L'ancien Steen agonise, et ses pignons lassés
Sous les baisers du soir tremblent dans la lumière.*

Mais quelle stupeur de trouver des vers libres dans l'œuvre de l'artiste qui, au cours d'une récente préface, affirmait une fois de plus son attachement pour les vers réguliers! Il n'y a pas, *Rencontre* est en vers libres. Jugez-en :

*Quel étrange pays, tête aux boucles rebelles!
M'évoques-tu pour ma douleur et pour ma joie?
Sans nous connaître, hélas! ne sommes-nous pas frères?
Comme moi tu naquis, là-bas, en Chimérie...*

*Je reconnais le cher parfum de fleur sauvage
Que le vent de la mer me soufflait aux narines,
Et sur ton front doré par le même astre oblique
Je baise en souvenir le hâle de mon rêve.*

*Tes rétines ont vu ce que j'ai vu moi-même :
Elles en sont, comme les miennes, éblouies
Et le lugubre ciel de l'exil les offense...*

*J'entends ma voix d'antan trembler dans tes paroles
Et parfois je crois voir ma pâle destinée
Qui soudain vient vers moi du fond de tes prunelles.*

M. Albert Giraud serait le premier à s'étonner que ses admirateurs ne préférassent point des rimes et des rythmes plus rigoureux? Il en est admirablement prodigue, par bonheur, dans *La Guirlande des dieux!*

L'écrivain spirituel, actif, laborieux et délicat que fut Mme Caroline Popp, a été trop vite oubliée par une génération ingrate et volage.

M. Daxhelet a pris pour tâche de mentionner, dans un des volumes de l'*Anthologie des écrivains belges*, les qualités par lesquelles cette femme éclairée aurait dû survivre. Il le fait avec une pointe d'émotion, beaucoup de tact et beaucoup de goût. Les extraits qu'il a choisis dans l'œuvre de Mme Popp répondent bien à ce qu'il nous dit de son talent ; elle est bonne conteuse dans ses nouvelles, amie du détail pittoresque, éprise de la Flandre ; elle fait preuve d'esprit, d'entrain et de connaissances variées dans ses pétillantes *Lettres brugeoises*. Et il faut admirer la femme qui, mère de huit enfants et même mère excellente, ménagère soigneuse, agréable amie, directrice intelligente et travailleuse d'un journal qu'elle avait fondé, polémiste infatigable, trouva le temps de se livrer à de jolis travaux littéraires.

La réputation de Mlle Marguerite Van de Wiele n'est plus à établir — pas plus que celle du lettré qui nous parle, en une très affectueuse et claire préface, de l'auteur des *Légendes*. Nos lecteurs — et nos lectrices surtout, — ont pu suivre dans cette revue les péripéties d'*Ame blanche*, ce roman pur, douloureux et tendre, où l'on sent l'influence de la *Petite Doritt*. Ceci n'est point une critique : on choisit fréquemment... de moins bons modèles que Dickens.

M. Vierset a fait, parmi les œuvres nombreuses de Mlle Van de Wiele, un choix très heureux qui nous permet de connaître, de juger et d'apprécier en elle le romancier tour à tour ému, attendri, amer, analyste, primesautier, de *Lady Fauvette*, de *Misères*, et de tant d'autres ouvrages, ainsi que le journaliste de valeur. Et je salue et loue très sincèrement ici la femme qui écrivit cette page touchante et vraie : *Gwin* — page « féminine » s'il en fut jamais.

Peut-être faut-il autant de parti pris que de bonne volonté pour attribuer à trois saisons sur quatre un rapport étroit, un rapport symbolique, avec les vertus théologiques ? L'hiver, est-ce bien la Foi ? Le printemps, c'est peut-être l'Espérance, mais c'est aussi l'Amour, — bien plus que l'été. Oui, mais l'Amour au printemps est trop profane pour avoir ici droit de cité.

M. Ramaekers entend le feu divin, altruiste, noble, qui doit brûler nos âmes, chauffer nos cœurs, dorer nos esprits, comme fait le soleil au front du moissonneur et au blé qu'on fauche, quand vient l'août. Quant à l'automne, triste, morne, pluvieux, — oh ! oui ! — patiemment, inlassablement pluvieux, c'est la saison du Repentir. Quels péchés les Belges, mes frères, ont-ils donc commis pour avoir *toujours* l'automne et le Repentir à leur porte ?

Une fois admis — et je le répète, c'est là le moins facile, à cause des comparaisons qui vont s'imposer — le symbole mystique choisi par M. Ramaekers, on est constamment d'accord avec lui.

Ses paysages d'hiver sont crépitants de gel ou bien ouatés de neige ; ses croquis printaniers ont la fraîcheur murmurante des sources ; ses tableaux d'été sont tout d'or brillant, de bruissements tièdes et de parfums. L'automne ne pleure pas la désespérance, mais simplement le regret... J'ai lu telle *Verrière*, où les flammes du crépuscule s'allumaient aux vitraux ; ailleurs, l'Escaut coulait près des grasses îles de la Zélande blonde ; plus loin, des vaches placides regardaient l'eau... Et comme les vers de M. Ramaekers sont simples et clairs ainsi que sa foi, tout cela est vraiment bien.

Le livre de MM. Boubée et Parra est un de ceux pour lesquels il conviendrait de remercier les auteurs. Que de fois nous avons entendu des distraits ou des dédaigneux s'exclamer : « Mais comment voulez-vous que je lise des auteurs belges ! on ne les trouve nulle part ! Mon libraire lui-même ne les connaît pas ! » Voilà, belle madame, voilà, vilain monsieur, une objection qui tombe ! L'anthologie que nous présentent aujourd'hui MM. Boubée et Parra est *exclusivement* formée d'extraits empruntés aux œuvres de *prosateurs belges*. Tous n'y sont pas, mais un grand nombre y figurent ; les omissions sont peu fréquentes et réparables aisément. Le nom de chacun est accompagné d'une brève notice indiquant le *genre* particulier auquel se consacre l'écrivain en question et ses *tendances* préférées ; sa manière d'écrire est rapidement analysée, et si, à l'avis de MM. Boubée et Parra, une objection doit être formulée, ou une restriction, ils n'hésitent pas — et la formulent. Suivent quelques pages choisies de façon à montrer les caractéristiques du « sujet ».

Mais que vais-je vous expliquer là ! Vous connaissez aussi bien que moi le plan d'une anthologie.

Voici donc, en quelque sorte, un catalogue des prosateurs belges, — catalogue accompagné d'un échantillon du savoir-faire de chacun. Vous seriez inexcusable désormais si vous ne lisiez pas Maeterlinck ou Pirmez, Krains ou Garnir, S. Pierron ou Rency, Rodenbach ou Lemonnier, Mockel ou Courouble, Glesener ou Ned, Waller ou Virrès, De Coster ou Delattre, dont les noms vous seront ainsi *révélés* ; il ne vous sera plus permis, sous le prétexte que « votre libraire lui-même ne les connaît pas », d'*ignorer* G. Eekhoud ou M^{me} B. Rousseau, H. Maubel ou E. Picard ! Exécutez-vous, lectrices et lecteurs ; les auteurs belges vous sont présentés au grand jour !

Le recueil s'ouvre par une étude fort intéressante et très bien faite sur la littérature belge d'expression française ; je ne partage pas toutes les idées des auteurs, mais je m'incline devant la conviction et le tact dont ils font preuve. Qu'il me soit permis cependant de trouver que Verhaeren ou Lemonnier, modifiés selon les vues particulières de MM. Boubée et Parra, ne seraient plus le Verhaeren et le Lemonnier que nous admirons ; une partie de leur force, de leur mâle vigueur leur serait enlevée. Je ne saurais non plus penser comme eux à propos de M. I. Gilkin ni de quelques autres. Mais *discuter* quelqu'un, c'est lui reconnaître une existence, une importance, une valeur ; c'est une marque d'intérêt et d'attention, et cela vaut mille fois mieux que l'indifférence avec laquelle on accueille généralement chez nous les œuvres de nos nationaux.

Telle qu'elle est faite, *l'étude de la littérature belge* d'expression française est belle, intéressante et utile. Et je remercie, pour ma part, MM. Boubée et Parra du livre qu'ils ont écrit... et de la place qu'ils m'y ont donnée.

M. Daänson aime à faire éditer luxueusement ses œuvres, et je ne lui en ferai jamais un reproche. Les deux plaquettes que j'ai sous les yeux ont la plus coquette apparence qui se puisse rêver, et sont bien imprimées sur beau papier. Ce n'est pas là leur moindre mérite.

Petites Femmes et *Ces Enfants* ne sont, en effet, que badi-nages sans importance — histoires de fillettes jouant à la dame — Célimène et Bélise de onze ans, disant trop grand mal de leur mari pour que leur langage puisse être attribué à des

enfants, et revenant, lorsqu'il est blessé (ceci vaut mieux comme psychologie féminine et même enfantine) à l'homme qu'elles ont aigrement critiqué; — ou bien encore Suzon et Juliette, petites mères de six ans, babillant avec « leurs filles » et répétant ces mille riens absurdes qui n'ont de charme que si, tout spontanément, une gamine blonde les lance dans un éclat de rire.

M. Daanson prend avec la langue de Molière quelques libertés à peine excusables, même en considérant la nature des sujets. Il a, toutefois, de jolis vers clairs et jeunes, mais la satire convient mieux à son talent où la verve ironique domine.

Envoyé au Congo par les soins de la *Chronique* et de l'*Étoile belge*, M. Fritz Van der Linden y accompagna le député socialiste Vandervelde.

Vous vous souvenez comme moi des articles au tour vif, à la forme élégante, aux idées solides et droites, qui parurent dans les journaux précités sous la signature de F. des Tilleuls ou F. Van der Linden. Tout le Congo lumineux, grandiose, farouche parfois, admirable souvent, plus fréquemment grouillant que morne et fertile qu'aride, tout le Congo s'esquissait et vivait en ces colonnes bien écrites et bien pensées. En des conférences, le jeune rédacteur, changeant momentanément de profession, a dit ses impressions de là-bas. Et sa parole aussi fut pleine d'art et d'intérêt; elle nous ouvrit des horizons nouveaux.

Or, voici que paraît cette chose définitive : *le livre*.

Le livre de M. Van der Linden est digne de lui, il vaut ses articles, il vaut ses causeries.

Nous y trouvons, à côté d'anecdotes qui nous font sourire ou parfois frissonner un peu, à côté de descriptions colorées, imagées, qui nous laissent nostalgiques et rêveurs, nous y trouvons des considérations politiques de la plus haute importance et de la plus scrupuleuse impartialité. Comme bien d'autres, l'écrivain est enthousiaste de notre belle colonie et de l'œuvre superbe du feu roi; mais, mieux que bien d'autres, il a étudié sur place, vu et compris. Il conclut ceci : il y a des abus, certes, *mais toujours individuels* et toujours réprimés.

Après le beau livre de M. Picard, cet ouvrage-ci, abondamment et excellemment illustré, nous apprend encore du nouveau et nous intéresse : ce n'est pas un mince mérite.

Les idées de M. Mathy sont parfois gracieuses, émouvantes — ou plutôt « émotionnantes » en quelques occasions, piquantes ailleurs, et, en tous cas, toujours revêtues d'une forme alerte sinon impeccablement obéissante aux règles strictes de la prosodie parnassienne.

Le poète semble se soucier avant tout de rimer avec une allègre facilité et l'enjouement, la vivacité, l'esprit même qui consent à se libérer d'une parure étriquée sont ses qualités essentielles.

Ne nous effarouchons pas, puristes austères, de trouver associés, par exemple, dans un poème cependant tout pénétré de sincère enthousiasme et de joyeuse indignation : Mozart, Icare, Bach et Beethoven, des marmots, des flonflons, Satan, un orchestre tzigane et ... Loulou elle-même !

Mais, ô jeune Loulou qui fûtes très aimée, soyez heureuse de ces *chansons simples, sans prétention aucune*, sauf celle, toutefois, d'être

Plus douces qu'un clair de lune...

Vous ne les méritiez point, en somme ; vous n'avez pas aimé votre amant, vous qui vous offrites le luxe méchant de lui faire une scène de jalousie après avoir déclaré que

*la plus belle chemise
Tombe toujours pour un écu,*

ce qui, vraiment, est peu !

Ne trouvez-vous pas, gente Loulou ? Et votre poète n'a-t-il pas la belle outrance si folle et si injuste de la jeunesse, et l'enthousiasme des amoureux ?

M. Rens a écrit l'histoire très vraisemblable et très simple d'une jeune femme qui aime son amant, mais, affolée de luxe, le quitte parce qu'il est peu riche et qu'elle veut être élégante. Et la psychologie de Mariette qui reste éprise de Paul, sent aller vers lui son cœur et ses sens, mais accepte la rupture, la provoque même, parce que le beau linge, les opulentes toilettes et les perles la troublent, est d'un modernisme et d'une réalité malheureusement trop parfaits.

Paul, lui, est plus « personnage de roman ». Volontiers raisonneur, sermonneur, — ce qui est parfois maladroit quand on parle à une jolie fille — légèrement « bassin » malgré la sincé-

rité d'un amour qu'il clame en de longues lettres éperdues, il est trop aveugle, il est trop confiant, il a trop de mansuétude pour une *personne naturelle*, comme disent les bonnes gens.

Dix fois il pardonne à la fuyarde Mariette, et quand il est sûr de son infidélité, il lui pardonne encore, lui offre encore la vie commune, espère encore que le joli mannequin, étourdi de chic, sentira couler ses malsaines ambitions sous l'effort d'un amour toujours vivace. Évidemment Paul se trompe en tout ceci... Mais un beau jour Mariette-Maggie Bobiche, écoeurée de sa vie nouvelle, hantée par les tendres souvenirs anciens, se précipite dans une crevasse du Righi.

L'œuvre de M. Rens frémit de profonde tendresse, palpité d'un bel idéal, a de juvéniles indignations, d'enthousiastes espoirs; elle est déclamatoire et ingénûment simple; elle est banale et prenante; elle est artificielle en diable et d'une poignante vérité; elle est émouvante et absurde; elle « vaut la peine ». Mais quelle négligence dans la forme! Que d'affectation ici se heurtant là aux plus terribles belgicisms!

Un abandonnement et des excellents gens, m'ont fait de la peine; j'ai été navré d'apprendre que Maggie dédaignait les dames convenables avec lesquelles son ami *l'avait abouchée*; le faubourg de Kaelen, l'avenue Louis, la rue du Régent, le bois de Sogne et sa Crèmerie m'ont attristé. Mais que penser de cette phrase, marquant la pudique résistance de l'héroïne : *Si les mordications de sa chair se résorbent moins aisément dans ses jouissances psychiques, elle s'est disciplinée par une idée de purification : elle s'est jurée de ne pas être à Paul avant que la nature l'ait abluee de l'ancienne intimité*. Et Paul admire; moi pas, je l'avoue. Allons, M. Rens, vos saines et fortes idées méritent que vous leur fassiez une parure *élégante et simple* à la fois! — et aussi ... abrégez, élaguez.

PAUL ANDRÉ.

Stijn STREUVELS : NAJAAR. — **Cyriel BUYSSE** : 'K HERINNER MIJ. — **Victor de MEYERE** : DE ROODE SCHAVAK. — **Gustaaf VERMEERSCH** : HET WEDERZIJEN — **René DE CLERQ** : TOORTSEN. — **Jan van NYLEN** : HET LICHT. — **Divers**.

C'est *Najaar* (Arrière-Saison) que s'appelle le dernier livre de Stijn Streuvels, œuvre en deux volumes, qui contiennent

De blijde Dag, un petit roman psychologique, très important dans l'évolution de l'œuvre streuvelienne, — la longue nouvelle *De Aanslag* (l'Attentat), qui étudie un cas de criminalité enfantine, — puis, les admirables pages des *Boomen* (les Arbres), d'un tragique intense, plus *Najaar* et *Jacht*, deux compositions assez minces.

Certes, *Najaar* ne nous fera pas oublier *De Vlaaschaard* ou *Langs de Wegen*, mais le livre, comme toute œuvre de Streuvels, — un écrivain très égal, — récompensera largement la lecture. Streuvels, cela peut être redit à cette occasion, reste un modèle de conscience littéraire, un écrivain à signaler pour sa sincérité et pour la sûre critique qu'il exerce sur lui-même et par laquelle il reste constamment digne de sa haute réputation, quoiqu'il se renouvelle si peu. *Najaar* s'adapte parfaitement dans son œuvre, la continue honorablement, la complète aussi par les nouveaux soucis qui s'y font jour.

De blijde Dag aura été de la sorte une surprise pour beaucoup, car *De blijde Dag* n'est ni une histoire de paysans, ni une histoire dans laquelle la description du milieu et le côté plastique dominant. Au contraire, ici apparaît l'étude patiente et attentive d'un cœur de jeune fille, tentée par la vie folle du monde.

Il nous semble qu'avec *De blijde Dag*, en s'écartant de son genre, Streuvels s'est affaibli un peu. Le morceau n'a pas cette largeur de vision, cette intensité vitale étonnante, cette grande impression de plénitude et d'achèvement, ce caractère définitif donc qui rehaussent certaines autres de ses créations.

* * *

Buysse est, à tous points de vue, le meilleur conteur que nous ayons en ce moment en Flandre, celui dont les livres serrent l'action et la vie de plus près et sont le plus solidement charpentés, construits de la manière la plus intéressante. Leur succès vient de leur contenu même, non de leur forme, non de la magie de leur style ou de leur luxe d'images, non de leur perfection picturale... Son *'K Herinner Mij...* (Je me souviens...) émeut de la façon la plus simple. Des trois nouvelles que ce livre renferme, aucune n'est extraordinaire de sujet ou de donnée, aucune ne nous apporte des sensations nouvelles, ne nous secoue de frissons inconnus... L'humble vérité, la banale vérité de quelques existences pas bien particulières, mais contée admirablement, avec un accent de réalité, de sincérité,

de naturel surprenant et avec beaucoup de science et beaucoup de tact... Cela n'est rien et cela est beaucoup, car cela émeut sûrement — comme *Meester Gevers* et *M. P. Burkes* — ou cela fait franchement rire, comme *De Terugkomst* (Le Retour)... Une vivante impression vous en reste...

* * *

De Meyere ne s'est révélé comme prosateur que depuis quelque temps, mais du coup il s'est affirmé conteur excellent... On veut tout de suite parler de son *Roode Schavak* quand on a parlé de Buysse... Car quand on l'a lu, on sent que Victor De Meyere a passionnément étudié l'auteur de '*K Herinner Mij*... C'est à une bonne école que De Meyere a appris son métier. Aussi son *Roode Schavak* constitue-t-il un des meilleurs romans que nous ayons.

Il est difficile de le résumer : il faudrait résumer toute une vie, et une vie sans élévation, sans particularité, une vie quotidienne, vulgaire, peu spéciale, une vie de pauvre bougre dans un village tout ordinaire.

Il s'agit d'un petit clerc de notaire qui épouse une veuve plus riche mais aussi beaucoup plus âgée que lui, qui se laisse entièrement dominer par elle, se console en collectionnant toutes espèces d'horloges, et puis qui se jette tout à coup, à tête perdue, dans la poursuite d'un héritage que suivent des procès, des scènes de famille, etc. Finalement l'infortuné meurt, touchant et naïf comme un enfant...

M. De Meyere a su très bien conserver à son roman l'impression de vide, d'insignifiance, de petitesse de cette vie. Il lui donne une exacte coloration neutre, tout en le rendant intéressant à lire... Il faut retourner à Maupassant — pensez à *Une Vie* — ou à Flaubert pour trouver cette sérénité d'observation, cette fidélité d'impression, cette objectivité simple, dont témoignent des livres comme *De Roode Schavak*, parfait exemple de roman réaliste honnête...

* * *

Het Wederzien (Le retour au pays) de M. Gustave Vermeersch ne possède malheureusement pas les mêmes qualités, quoique ressortissant à la même méthode littéraire... L'unité ici devient de la monotonie, la neutralité presque de l'ennui, la

tonalité grise de la coloration pâle, signe d'impuissance partielle ..

Toutefois, on peut voir en *Het Wederzien* une conversion, en ce sens que M. Vermeersch a abandonné dans ce livre toutes ses prétentions scientifiques et sociales... C'est pourquoi cette publication nous réjouit malgré tout : elle laisse entrevoir la possibilité d'une résurrection littéraire et de la création d'une œuvre digne de nouveau de l'auteur du grandiose *Last*, du Vermeersch de la première période... Mais Vermeersch a-t-il réellement entrevu son erreur et compris les causes de sa perte? Nous l'espérons et le lui souhaitons, de toute notre sympathie...

* * *

Et voici un de nos bons poètes qui est en train de se perdre, comme le prosateur Vermeersch s'est perdu, et cela à la suite d'une même tendance moralisante... Avec *Toortsen* (Flambeaux), M. René De Clerq s'est manifesté, pour la première fois, comme poète socialiste... Tant pis pour lui!... Quelle tristesse quand on compare les vers fadement didactiques, froidement cérébraux de *Toortsen*, aux vers frais et pimpants, un peu superficiels certes et par trop habiles, mais très spontanés et émotionnants quand même, de ses précédents recueils, ou à ces vivants récits en vers *Terwe* et *De Vlaschaard*, ou encore à quelques-unes de ses chansons populaires, fleurant le bleuet et le levain... A la joviale émotion poétique s'est substitué dans *Toortsen* un sens raisonneur et moralisant, franchement ennuyeux et pédant. Par-ci par-là brille encore un beau vers, poli comme un caillou de ruisseau, et pour le reste, de rudes blocs de granit, bruyamment entassés.

Pourquoi M. De Clerq n'a-t-il simplement vidé son cœur de toutes ces vérités (un peu anciennes, malheureusement) dont il tenait à gratifier ses compatriotes dans un meeting quelconque du Vooruit? Pourquoi le rutilant brocart du vers doit-il draper les squelettes salies de vieux clichés humanitaires?

Toortsen, au point de vue de l'inspiration et même de la forme (la métrique de *Zonnegang*, la dernière partie du volume, est tout à fait la métrique du très romantique *Dreizehnlinden* du romantique Weber) rétrograde beaucoup. La valeur de ce livre n'est pas supérieure à celle d'un exposé quelconque (en vers) de Bilderdijk, le très néfaste rhéteur, et il se situe, en vérité, plus près de la poésie d'un Ledeganck ou d'un Van Beers, que de

l'art subtil, humain et ému d'un Van Langendonck ou d'un Van de Wæstijne.

Les poètes s'en vont, il n'y a plus que des théoriciens, serait-on tenté de dire...

* * *

Mais heureusement un autre recueil *Het Licht* (La Lumière), de M. Jan Van Nylen est là, ouvert devant nos yeux, avec ses pages d'inspiration sincère et pure, d'un lyrisme fier, sans compromission...

Publié après *Verzen*, ce second volume de M. Van Nylen classe décidément ce jeune écrivain à la tête de nos meilleurs poètes.

Il y a combiné dans le ton de Van Nylen quelque chose de l'inflexion de José Maria de Hérédia, de Verlaine et de Séverin, et cela constitue de la belle, de la vraie, de la grande poésie, qui vous prend et vous émeut.

Il est curieux de constater combien, parfaitement, ce jeune poète est maître de son sentiment et peut dominer son lyrisme. Une sensibilité des plus ténues, des plus profondes, des plus nerveuses, se prononce chez lui, en vers curieusement assagis, calmes et admirablement achevés. Sous ce rapport, M. Jan Van Nylen est peut-être le poète le plus parnassien que nous ayons. Sous d'autres rapports, il s'apparente mieux, au contraire, aux symbolistes. Et par-dessus tout, il est très classique et, en définitive, ne se laisse matriculer dans aucune école, ce qui témoigne de sa véritable originalité, de l'intime sincérité de son émotion et d'un culte bien personnel de l'image et du mètre...

Il honorera notre littérature.

* * *

Je ne fais que signaler les *Gekke Sprookjes* (Contes Fantastiques) de M. Jozef Arras, et la petite étude synthétique que M. Maurits Sabbe consacre à la « Prose flamande ».

Une nouvelle revue vient de paraître, *De Boomgaard*, qui prétend devenir l'expression de la littérature nouvelle. Nous avons bon espoir...

Le gouvernement provincial du Brabant a décerné son prix

annuel d'encouragement littéraire aux trois œuvres suivantes : *Leliën van Dalen*, de M. Caesar Gezelle, *Uit het Nethedal*, de M. Frans Verschoren, tous deux commentés dans cette revue, et *Lieveke*, de Mlle Eline Mare, très avertie et observative romancière. On ne peut nier que ces prix soient très judicieusement et honnêtement répartis.

ANDRÉ DE RIDDER.

LES THÉÂTRES

PARC : *Un Ange*, com. en 3 actes de M. A. Capus (8 févr.).

La sonate à Kreutzer, d'après Tolstoï, de MM. F. Nozière et A. Savoir (21 févr.).

Le Mur de marbre, pièce en 3 actes de MM. S. Bonmariage et A. Giraud (23 févr.).

Le Bon billet, pièce en 1 acte en vers de M. Georges Rivollet (23 févr.).

ALCAZAR : *Le Marquis de Priola* (31 janv.).

Les Amants de Saçy, comédie en 3 actes de M. Romain Coolus (4 févr.).

Cet excellent Mauviette, comédie en 1 acte de M. André Minas (4 févr.).

Le Refuge, pièce en 4 actes de M. D. Niccodémi (9 févr.).

La Retraite et *La Fiole* (15 févr.).

OLYMPIA : *Monsieur Zéro*, vaudeville en 3 actes de MM. Paul Gavault et Mouezy-Eon (2 févr.).

THÉÂTRE COMMUNAL : *Maître Suzanne*, vaudeville en 3 actes d'Eug. Landoy (19 févr.).

Le Retour d'Uilenspiegel, un acte en vers de M. Wappers (19 févr.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : Regnard (*Le Joueur*), par M. Albert Giraud (3 févr.).

Nicolas Gogol (*Le Mariage*), par M. Paul André (24 févr.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Andromaque* (11 févr.).

Les Juifves de Robert Garnier (22 févr.).

Un Ange. — A quelque chose malheur est bon. Le désastre

des inondations parisiennes nous a valu de posséder pendant une semaine la pièce nouvelle, la troupe complète, les décors, les accessoires du théâtre des Variétés. Inutile de vous dire si à tout cela Bruxelles et la province ont fait fête ! Et ce fut le soir du Mardi-Gras qu'ils nous apparurent pour la première fois, dans le plus jovial et exubérant des éclats de rire !

Les trois actes superficiels et narquois de M. A. Capus que ces comédiens justement célèbres sont venus nous jouer ne valent évidemment point par de rares mérites intrinsèques. Mais les dons d'habile légèreté, l'aisance à manier de subtils paradoxes un peu immoraux mais bien séduisants, l'agrément de cette philosophie à fleur de peau qui fit le succès de la *Veine* et des *Deux Ecoles*, l'esprit facile et la verve spontanée se retrouvent dans les péripéties, les caractères et le dialogue d'*Un Ange*.

Le malheur, c'est que nous voyons tout de suite combien l'auteur a su exploiter avec adresse les tics, les physionomies, les défauts même d'une collection d'interprètes de choix pour qui il a évidemment confectionné des rôles sur mesure.

Faites jouer par une autre que la mutine et fantasque Mlle Eve Lavallière le rôle de cette petite M^{me} Lebelloy, inconsciemment énorme de cynisme amoureux ; demandez à un autre qu'à M. Brasseur d'être le désopilant et galant Saintfol qui se ruine pour cette capricieuse Antoinette, et l'enlève à son ridicule huis-sier de mari, pour la lui rendre d'ailleurs et la voir finalement passer au placide Léopold, c'est-à-dire à l'inénarrable M. Guy, et tout cela n'aura ni sens commun, ni gaité, ni drôlerie. Et qui serait une belle-maman plus magnifiquement imposante, har-gneuse et ridicule que cette exquise et fine M^{me} Marie Magnier, d'un comique délicieux ?

Tout cela c'est, pour une œuvre, à la fois un grand mérite et un déplorable défaut.

* * *

La sonate à Kreutzer. — Ce fut le spectacle d'un soir unique. Il nous montra comment des dramaturges à l'habile métier peuvent transporter à la scène sans trop la dénaturer et en y ajoutant tous les éléments de la vivacité, de l'intérêt, du mouvement dramatiques indispensables une œuvre célèbre pour sa philosophie profonde, ses tendances austères et sa signification presque symbolique.

Le mariage est immoral, puisque l'un des deux époux finissant fatalement par se lasser de l'amour plus vite que l'autre,

c'est le désaccord inévitable, le mensonge, la trahison peut-être, la faute, la souffrance en tout cas.

Et puis, autre idée : la musique est haïssable — et les musiciens — parce que le prestige qui en émane est malsain ; il est l'artisan des funestes rêveries, des exaltations passionnées ; il est le fomenteur des troubles sensuels détestables...

Voilà, entre autres choses, ce que MM. Nozière et A. Savoir ont voulu traduire en scènes dialoguées après l'avoir pris dans Tolstoï. Ils y ont réussi pleinement, sans se garder toutefois de donner à leurs quatre actes une tonalité sombre, sans les affranchir d'une impression douloureuse et sans épargner au spectateur l'angoisse d'un véritable cauchemar.

La pièce est d'ailleurs admirablement jouée par la troupe de l'Œuvre : M^{lle} Dorziat, MM. Arquillière, M. Lugné-Poé et quelques autres.

* * *

Le Mur de marbre. — C'est un mur symbolique évidemment. C'est celui contre lequel viennent se briser tous nos efforts, tous nos enthousiasmes, tous nos désirs, toutes nos passions aussi, et nos espérances... Les anciens avaient appelé Fatalité la mystérieuse puissance qui régentait notre vie. Les Musulmans ont la leur dans leurs croyances. Il y a aussi le Destin... Tout cela c'est un peu le « Mur de marbre » de MM. Sylvain Bonmariage et Albert Giraud.

Or, une jeune fille très gâtée des siens et opulemment dotée va briser sa jeunesse trop sentimentale et ses illusions et sa naïve inexpérience contre ce mur inébranlable.

Elle a dû se marier, cette Jeanne Verneuil, avec Jean de Xivry ; mais elle a rompu brusquement les fiançailles parce que le soupçon, inconsideré d'ailleurs, lui est venu que le prétendant n'en voulait qu'à sa fortune. Jean s'est marié. Jeanne a conçu un regret maladif de cette rupture et de ce mariage, car elle aimait...

Le hasard met les jeunes gens en présence ; mais un de ces hasards plutôt malhabiles qui sont surtout le fait des dramaturges ayant besoin d'une situation... Passons. En un tour de main, autrement dit en huit minutes de dialogue, Jeanne dit ses reproches, Jean montre l'embarras et le ridicule de cette entrevue, Jeanne laisse échapper des paroles dangereuses, Jean ne les comprend que trop bien, Jeanne ouvre les bras, Jean y tombe, Jeanne et Jean partent tout net pour Venise.

Au deuxième acte ils y sont, cachés loin de tout et de tous

dans un antique palais, — évidemment. Jeanne est plus passionnée que jamais. Jean commence à trouver le temps long et la solitude à deux monotone. Il propose de changer d'air. Il propose surtout de rentrer à Paris (ah ! ces pièces d'« auteurs belges » qui doivent forcément se passer à Paris et avoir des Parisiens pour héros !...); il annonce qu'il va divorcer; et puis qu'on se mariera; et qu'ainsi personne ne pourra plus faire grise mine; et que tout sera rentré dans l'ordre. Et c'est qu'il est sincère ce Jean, et surtout sincèrement amoureux. Mais Jeanne, elle, elle est amoureuse avec exaltation, avec exagération, avec injustice aussi, — j'allais dire avec névrose.

Le mariage? Ah! non, elle n'en veut pas. Aussi court-elle se jeter incontinent dans un canal qui coule sous les fenêtres du vieux palais — nous sommes à Venise, n'est-ce pas?

Au troisième acte, Jeanne qui n'est pas morte, mais qui s'éteint, étendue sur une chaise longue, dans une chambre de clinique, à Paris, demande pardon à tous ceux qu'on a réunis autour d'elle : son père, sa mère, ses amis, ... Jean... et la femme de Jean. Tout le monde est là.

C'était, sans très spéciale nouveauté, un heureux et fécond sujet de roman. Réduit comme l'ont voulu les auteurs à la seule structure, fort mince, de cette intrigue sans péripéties, c'est un dangereux sujet de drame. Aussi son développement, tout en analyses de caractères, en exposés de sentiments, en discussions psychologiques, en confessions d'états d'âme manque de vie et d'intérêt.

Je ne sais pas si, reprenant le thème du *Mur de marbre* dans quelques années, lorsqu'ils auront rencontré le succès qu'ils recherchent et acquis l'expérience dont ils ont besoin, MM. Giraud et Bonmariage n'auront pas l'adresse de corser leur pièce au moyen de quelques-unes de ces trouvailles qui font la fortune des œuvres alertes, vivantes, empoignantes des dramaturges éprouvés? C'est fort possible. N'avons-nous pas vu bien souvent des auteurs devenus célèbres reprendre les pièces obscures de leurs débuts et leur refaire un sort en leur donnant une parure nouvelle?

Mlle Jeanne Taldor a joué avec vaillance le rôle fort dur de Jeanne Verneuil. M. Scott lui a donné la réplique avec une sincère conviction. MM. Carpentier, Richard, Achten, Darnay, MM^{mes} Roland, Renard, d'Assilva, Roy-Fleury, de Brandt ont tenu très honorablement les rôles secondaires.

Le Bon Billet. — Le bon billet qu'a La Châtre... Vous connaissez le dicton. C'est à son origine que l'aimable et gracieux poète qu'est M. G. Rivollet a demandé l'inspiration de la bleuette exquise et spirituelle qu'il a rimée en prenant pour personnages la coquette Ninon de Lenclos, le bon La Fontaine et La Châtre, le beau cavalier galant.

Mlle Terka Lyon dit avec grâce et avec finesse les vers ailés que le doux poète a mis dans la bouche de Ninon l'enchantresse; M. Scott dit avec sincérité ceux de l'amoureux inconstant; M. Carpentier avec une joviale bonhomie ceux du fabuliste distrait.

* * *

Le Marquis de Priola. — Une belle activité a régné ce mois-ci au théâtre de l'Alcazar. On ne peut assez louer les efforts intelligents d'une direction qui entend « classer » son théâtre et y parvient en y attirant les vedettes les plus réputées et en y jouant des œuvres d'un réel intérêt très varié.

M. Le Bargy a reparu dans le rôle du don Juan moderne, cynique et fat, dont il a creusé dans les détails les plus infimes, mais les plus frappants, la mentalité inconséquente, amère, décevante et lâche. Tout le monde a vu l'illustre comédien sous les traits du héros méprisable. Tout le monde veut le revoir. C'est assez dire si quatre salles pleines ont assuré la vogue de cette trop brève série de représentations.

Au succès de M. Le Bargy il convient d'associer celui remporté par Mlle Juliette Clarens, aimablement, spirituellement distinguée en Mme de Valleroy, M. Henry Bosc digne et émouvant en Pierre Morain; Mmes Laure Sureau, Magda, MM. Berthal, Bajart, etc.

* * *

Les Amants de Sazy. — L'auteur de l'*Enfant chérie* et de $7 \times 4 = 28$ a heureusement autre chose à l'actif de sa légitime notoriété d'auteur spirituel et de moraliste ingénieux que cette pièce assez inconsistante, lente surtout et peu édifiante dans laquelle la très belle Mlle Arlette Dorgère est venue se faire connaître et admirer du public bruxellois.

Sazy est une enfant folle, passionnée et dépensière qui cherche et trouve parfois le moyen de partager en beaucoup de parts, diversement appétissantes, le savoureux gâteau que constitue sa jolie et complaisante personne...

Aux côtés de la divette élégante et capiteuse, il y eut M. Ch. Burguet, de qui le jeu nonchalant n'a pas plu à tout le monde. Il y eut la petite Yoyo, dont on connaît l'amusante crânerie, et il y eut les excellents pensionnaires de la maison.

* * *

Cet excellent Mauviette. — Le spectacle avait joyeusement commencé par une saynète en deux tableaux lestement troussée et dont la situation — une plaisante et spirituelle trouvaille — a mis la salle en joie. M. André Minas en a, du reste, tiré le parti le plus adroit, avec finesse et avec gaieté.

* * *

Le Refuge. — Quel dommage que MM^{mes} Réjane et Dermoz et M. Garry ne soient restés que trois jours dans nos murs ! Jouée comme elle le fut par ces admirables artistes, la pièce poignante de M. Dario Niccodémi eût connu une longue et brillante carrière.

Il passe une émotion intense, un souffle de passion un peu sauvage, mais si humainement vraie dans ces trois actes qui trahissent leur origine méridionale ! L'auteur n'est-il pas Italien ; ne vint-il pas à Paris, en passant par l'Amérique, du pays des exaltations, de la sincérité qui va jusqu'à la folie, de l'amour que la mort n'effraie pas ?

Gérard de Volmières vit, solitaire et silencieux, dans un château qu'il a baptisé le « Refuge » et où sa femme mène seule une vie de réceptions et d'entrain. Juliette de Volmières a trompé son mari avec un bellâtre méprisable : Louis de Saint-Airan ; ce fut une passade sans lendemain. Mais Volmières en eut connaissance. Il se tut toutefois pour éviter le scandale et c'est à la suite de cet événement qu'il se cloitra, farouche, personne, pas même sa femme, ne devinant pourquoi. Au château se trouve une jeune fille, Dora, la très riche fiancée convoitée par Saint-Airan. Dora est la maîtresse de Gérard. Cette intrigue est surprise. Gérard ne voit son devoir que dans la réparation : il épousera sa maîtresse. Mais il faut au préalable divorcer et, même sous le coup de la révélation que lui fait son mari, même sous ses menaces, Juliette refuse de demander le divorce. A Saint-Airan, Gérard, dans une admirable scène de brutalité très vécue, va jusqu'à offrir de renoncer, moyennant paiement, à ses rétentions à la main de Dora. Celle-ci, enfin, apprenant

que peut-être son amant n'a vu, en la volant à Saint-Airan, que l'occasion d'une revanche, se drape dans un mutisme et un silence farouches... Il faudra qu'avec un peu de temps tous ces angles rudes s'émoussent, et cela grâce surtout à l'intervention généreuse, héroïque, poignante de M^{me} de Volmières qui, résignée, dictera elle-même sa conduite à Dora et disparaîtra pour lui faire place...

Il est inutile de dire comment les artistes, qui ont du reste créé à Paris les rôles principaux de ce beau drame de passion et de souffrance exaspérée, ont été accueillis quand ils les ont repris ici à notre intention.

* * *

La Retraite. — La Folie. — Et reprises encore que la pièce allemande de M. Beverlein, et l'acte joyeux de M. Maurey. On a revu avec plaisir le tableau pittoresque des mœurs militaires des uhlands de Magdebourg, comme aussi la fantaisie ironique de l'humoriste tant de fois applaudi au Grand-Guignol.

M^{lle} Adrienne Beer était venue prendre la tête d'une très vivante et sincère interprétation dans laquelle, parmi beaucoup d'autres, se distinguaient MM. Paulét, Hauterive, Bosc, Bajart, Marcillac, Demorange, De Nevry, etc.

M^{lle} Valentine Petit, de qui ses concitoyens n'ont pas oublié les beaux succès de ballerine originale et gracieuse, a fait, dans *La Fiote*, des débuts adroits de comédienne élégante.

* * *

Monsieur Zéro. — Ce vaudeville assez gros, et leste dans les termes comme dans les situations, n'a pas supplanté la *Petite Chocolatière*, portée aux nues jusqu'au dernier soir qui précéda celui où M. Baudoin nous apparut, désopilant dans le rôle de ce « Monsieur Zéro » par dévouement et par intérêt, c'est-à-dire de complaisant pseudo ex-mari sans... sans importance, dont il faut prouver l'innocuité à un beau-père aristocrate qui craint que son fils, bien qu'engendrant des ducs authentiques, ait des enfants à mentalité et aspect roturiers, parce que sa femme, divorcée de ce mari dénommé Poisson, ayant subi l'empreinte...

Mais je vois bien que je n'en sortirais pas. Et puis, il ne serait pas possible de raconter tout cela en termes décents pas plus qu'en phrases limpides.

Au surplus, si vous vous proposez d'aller à l'Olympia au moment où vous lirez ces ligues, il y aura longtemps que *Monsieur Zéro* aura cédé l'affiche à... la *Petite Chocolatière*.

Retournez revoir la charmante et mutine Mlle Delmar, MM Baudoin, Berry et Darcey . Vous aurez bien raison.

* * *

Maître Suzanne. — La femme et le mari exerçant la même profession libérale, c'est le conflit inévitable, la brouille dans le ménage, ce sont les rivalités, les reproches Vous vous rappelez peut-être avoir lu ici même ou avoir vu représentée au cours de l'hiver dernier une pièce intitulé : *Maître Alice Hénaut* qui, sur le mode dramatique, traitait cette question pour le moins fort actuelle?

Il est piquant de constater que M. Eugène Landoy, à la même époque, la présentait en prenant le même parti que moi : celui de conseiller à la femme de rester chez soi plutôt que d'aller plaider au Palais, de s'occuper de son mari plutôt que de ses clients, de son intérieur plutôt que de ses dossiers.

Mais M. Landoy a vu le côté burlesque du conflit ; j'en avais voulu considérer les aspects douloureux

D'où un vaudeville : *Maître Suzanne*.

Je ne cacherai pas que le comique m'en a paru assez laborieux ; il n'y a guère de « mots » qui portent, mais il y a quelques types bien croqués. Nous sommes trop peu habitués à voir nos auteurs s'essayer à exploiter la veine humoristique pour ne point approuver celui qui s'y aventure, surtout si, comme en l'occasion présente, il ne s'y montre point trop maladroit.

Les interprètes, qui étaient les artistes toujours vaillants et consciencieux du Cercle royal Euterpe, ont d'ailleurs enlevé la pièce dans un bon mouvement et avec un excellent ensemble.

* * *

Le Retour d'Uilenspiegel. — De même ils ont su, — ô souplesse de leur talent! — se faire apprécier dans le charmant petit conte poétique de M. Jacques Wappers.

Le poète, en des vers gracieux, en un facile dialogue bien harmonieux et lesté, nous dit comment le joyeux Thyl, après avoir erré, insouciant, à travers le pays, revient dans sa Flandre aimée retrouver le bon Clas, la vieille Zoeskin et la jolie Nele amoureuse. Mais Thyl rencontre une aguichante comtesse. Il

va l'aimer... Il va contrister la pauvre Nele... C'est la comtesse elle-même qui imagine une ruse touchante et pousse Thyl dans les bras de la fillette toute heureuse.

C'est frais, simple et parfois ça ne manque pas d'esprit.

* * *

REGNARD : Le Joueur. — NICOLAS GOGOL : Le Mariage. — C'est M. Albert Giraud qui a présenté Regnard au public assidu des Matinées Littéraires du Parc. Il l'a fait avec une bonhomie et un humour charmants. Sans gravité, mais avec malice il a su faire adroitement le procès des panégyristes excessifs — Voltaire, La Harpe en furent — qui prétendirent voir dans le jovial et pacifique bourgeois de Dourdan le continuateur de Molière. Regnard écrivit pour s'amuser et pour amuser les autres, déclare M. Giraud. Amusons-nous, tout uniquement, en l'écoutant et... amusons-nous en parlant de lui.

Pour cela le meilleur moyen est encore de raconter de plaisantes anecdotes. M. Giraud, délicieusement, en a raconté. Et on lui a fait fête.

Puis *Le Joueur*, très vivement enlevé, a fait rire. Et ce fut parfait.

M. Paul André, lui...

Mais il faudrait bien, ici, que je passe la plume à quelqu'autre. Toutefois, j'écris ceci le 24 au soir. Ce mois de février n'a que vingt-huit jours. Les abonnés aiment à recevoir leur revue à date précise. Je n'ai pas le temps de chercher un suppléant. Allons-y.

M. Paul André, il y a quelques heures, debout sur la scène du Parc, faisait l'appel de ses souvenirs et cherchait les mots les mieux capables de caractériser Gogol, sa littérature, les cosaques, les bureaucrates de Russie, l'épopée de l'Ukraine qu'est *Tarass-Boulba*, la satire à la fois amère et joviale qu'est *Le Revisor* et suppliait les auditeurs de considérer *Le Mariage*, qu'on allait représenter devant eux, comme une énorme bouffonnerie d'une intense naïveté caricaturale et non une « comédie » selon la formule du théâtre traditionnellement admise.

Or, il se fit que le public se mit au diapason et que malgré l'étrangeté parodique, le grotesque tout en notations menues de détails, l'extravagance dans la farce de ces trois actes bouffes, malgré des longueurs et une incontestable monotonie dans le

procédé burlesque, une salle amusée réserva le meilleur accueil au *Mariage* de N. Gogol et à MM^{mes} S. Dager, Roy-Fleury, Angèle Renard, Carmen d'Assilva et MM. Carpentier, Achten, Richard, Daubry, Séran, Delaunay et Nymys qui s'étaient ingénies avec une drôlerie des plus désopilantes à camper des types ineffables.

Qu'il me soit permis de leur témoigner ici à tous et mon approbation et ma reconnaissance.

* * *

Andromaque. — Les Juifves. — Une belle distribution qui réunissait les noms de MM^{les} Delvair et Roch et de M. Albert Lambert et comprenait ceux de quelques tragédiens des plus louables, — M. Marcel Marquet en tête — assura le très grand succès de la représentation de l'émouvant et grandiose chef-d'œuvre racinien.

Le gros succès du mois classique alla, cependant, aux Galeries, aux *Juifves*, de Robert Garnier, révélation du plus puissant intérêt.

Un groupe d'artistes, à l'instigation de M. Raymond Guasco, qui fit une brève conférence explicative, a entrepris d'exhumer quelques pièces à peu près oubliées du théâtre français antérieur au XVII^e siècle. La mise à la scène des *Juifves* est la première tentative de ce groupe. C'est aussi sa première victoire.

Personne n'est resté insensible à l'émouvant prestige de cette langue poétique, archaïque avec une saveur délicieuse, qui illustre le récit des malheurs de Sion supplicié par le tarouche Nabuchodonosor. Il n'y a aucune action dans ces cinq actes, qui sont plutôt cinq admirables chants dialogués. Il n'y a qu'une esquisse rudimentaire des caractères. Mais combien la couleur tragique y est éclatante et quel sens des situations intéressantes s'y décèle!

Voilà une entreprise à encourager. Et nous espérons bien que M. Fonson nous permettra, avant qu'il soit longtemps, de réentendre cette troupe dont il faudrait n'omettre aucun des noms si l'on voulait rendre justice à tout le monde.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

POUR L'ART. — AU CERCLE ARTISTIQUE : MM. FRANS GAILLIARD, MAURICE HAGMANS, CARL WERLEMANN et LUCIEN FRANCK.
— A LA SALLE BOUTE : LE CERCLE D'ART LE LIERRE —
Mlle JEANNE MESENS et M. LÉON TOMBU.

Il faut être convaincu de l'importance de ce que l'on fait; croire même que rien au monde n'est plus important. Car, dans quelque domaine que ce soit, une œuvre ne saurait être parfaite si son auteur y a travaillé, les yeux tournés avec envie vers l'œuvre différente du voisin. Il ne sera point bon peintre ou bon musicien celui qui fera plus grande estime des moyens d'expression d'un autre art que de ceux du sien propre.

Michel-Ange tenait la sculpture pour le premier et le plus noble des arts; Léonard de Vinci, la peinture. Chacun d'eux a exalté, avec superbe et injustice, l'art dans lequel il avait mis toute la vocation de sa pensée : Michel-Ange célèbre en paroles d'un accent presque biblique la joie religieuse du sculpteur à l'apparition de « ces vivantes figures qui, des profondeurs silencieuses de la pierre, remontent lentement à la lumière du jour, sous les coups redoublés du marteau ». Léonard, tout en reprochant aux humanistes de ne pas compter la peinture au nombre des arts libéraux, en écarte, cependant, la sculpture : « Elle n'est pas une science, affirme-t-il, mais un art mécanique qui engendre sueur et fatigue corporelle chez celui qui le pratique »; tandis que le peintre est « assis devant son œuvre, bien vêtu et tenant un très léger pinceau trempé de couleurs délicates... Son habitation, remplie de tableaux charmants, est belle. Souvent, il se fait accompagner par de la musique ou par la lecture d'œuvres belles et variées, qui, sans bruit de marteau, ni aucun vacarme qui s'y mêle, sont écoutées avec grand plaisir (1) ».

Ce sont là, à vrai dire, des raisons un peu puériles d'accorder la suprématie à la peinture, mais Léonard en a d'autres. C'est un sujet qui le préoccupe; il y revient fréquemment et on trouve les réflexions qu'il lui inspire éparées dans ses manuscrits :

(1) LÉONARD DE VINCI, *Textes choisis*, traduits par Péladan. Paris, 1907.

La peinture étant « fille de la Nature », les peintres « méritent d'être appelés neveux de Dieu ! » Leur art met devant les yeux des hommes, avec une admirable clarté, ce que les poètes cherchent péniblement à leur faire entendre à l'aide de mots incompréhensibles pour le grand nombre. Toujours, il parle de la peinture en amoureux passionné et, nécessairement, partial : « Elle est de plus grand raisonnement mental, de plus haut et merveilleux artifice, de plus subtile spéculation que la sculpture, qui est de très bref discours ». Et, s'efforçant de définir l'étendue et les possibilités de son art, il le qualifie ingénieusement de « poésie muette. » C'était à ses yeux, un art d'expression et d'expression profonde, susceptible d'agir sur le spectateur bien davantage que les vers du poète sur le lecteur. En effet, l'image du peintre met devant nous une vision, chose ou être, que les mots de l'écrivain sont impuissants à évoquer tout d'un coup, dans sa totalité. Sans compter que ces mots, dans leur acception précise et restreinte, limiteront et morcèleront l'émotion que le tableau, lui, suscite en nous sans intermédiaire, comme la réalité elle-même.

A la vérité, les idées de Léonard sur les puissances comparatives de la peinture et de la poésie se ressentent du temps où il vivait. Pour la plupart, ils étaient de peu de poésie, les poètes contemporains du grand Florentin. Et on comprend le mépris qu'il faisait d'œuvres où la patience avait eu plus de part que l'inspiration. Car, ces vers leurs auteurs ne les prenaient pas, comme faisait le bon Mathurin Régnier, « à la pipée », mais, plutôt — ainsi qu'il ne laisse pas d'arriver encore de nos jours ! — à la *chipée* !... Mais, n'empruntant qu'aux Anciens, ces brillants érudits pouvaient aller avec impunité, « gonflés et pompeux, — comme dit encore Léonard, — vêtus et parés, non de leurs travaux, mais de ceux d'autrui !... »

En somme, bien que Léonard et Michel-Ange se contredisent, la leçon qu'ils nous font est identique. Elle va à nous persuader que, pour être juste envers soi-même, il faut, parfois, être injuste envers les autres, ou, en termes différents, que, pour ne pas amortir en lui les impulsions de sa propre originalité, il est préférable que l'artiste ne pactise point, ou, mieux, qu'il soit incapable de pactiser avec des originalités opposées à la sienne. A la lumière de cette vérité, — si c'en est une, — l'ardeur avec laquelle les artistes contestent les théories qui contrarient leurs inclinations et tendances paraîtra toute naturelle. Lorsque les poètes verlibristes et les traditionnalistes, les peintres idéalistes

et les réalistes, etc., se déniaient mutuellement toute valeur, ils n'attaquent pas, en réalité : ils se défendent. Ils défendent l'intégrité de la conception esthétique où leur pensée a trouvé forme. La justification et l'excellence de leur œuvre sont au prix de leur intransigeance. Et il n'est pas impossible que les excommunications qu'ils prononcent soient d'autant plus véhémentes qu'ils ont à sauvegarder leurs opinions, non seulement contre leurs adversaires, mais encore contre eux-mêmes !

Un jour, un de nos sculpteurs les plus réputés, mort aujourd'hui, désignait à quelqu'un, d'un signe dédaigneux de la tête, une reproduction de la *Joconde*, suspendue à la muraille, derrière lui : « Est-ce assez pourri, hein ? », s'exclama-t-il. Il est clair que cet artiste n'aimait point les « poètes muets », ni même aucune espèce de poète, ni même aucune espèce d'expression spirituelle. Il voyait, certainement, dans la pensée quelque chose de malsain, d'anormal, de parasitaire, qui ne pouvait naître et germer qu'en des têtes malades, fort dissemblables de celles des êtres qu'il glorifiait dans ses ouvrages. Dans l'idéal qu'il s'était fait, à la mesure de son individualité, l'homme était non point intelligence, mais jouissance : une bête de violence et de volupté, soudaine et brutale... Peut-être avait-il raison ! .. En tout cas, il avait raison d'affirmer énergiquement sa conviction, puisque le moindre doute, à cet égard, aurait suffi pour ôter à ses mains instinctives la force aveugle qui faisait tout son génie.

* * *

Mais nos artistes ne sont pas, à fort peu d'exceptions près, d'humeur combative. Leur esthétique, ils se contentent de la manifester par leur œuvre. Et ce n'est point la moins bonne manière. Il est vrai que les théories sont, généralement, le fait plutôt de ceux qui parlent que de ceux qui travaillent. L'atmosphère des cafés et des cénacles est très favorable à leur éclosion. L'artiste qui parcourt le pays, cherchant son inspiration dans les bruyères de la Campine ou des Ardennes, le long des fleuves, dans les dunes ou sur les plages du littoral, comme ont fait Claus, Courtens, Gilsoul et tant d'autres, n'en ont cure. La meilleure théorie pour eux est la solitude, la bonne solitude qui fait le bon travail, paisible, soutenu, au cours duquel la personnalité se fortifie, se simplifie et, s'il le faut, se corrige. Un atelier retiré, à l'abri des importuns, des badauds et des interviewers où l'air et l'espace de la campagne sont de sûrs

garants contre les petits mouvements de vanité et les impatiences du succès.

Et cette réconfortante impression de labeur réfléchi, calme, silencieux, qui ne se fait connaître, périodiquement, que par les œuvres de plus en plus excellentes qu'il apporte, nombre de peintres nous la donnent. Ils ne se sont jamais fait tambouriner par les carrefours de la presse. Chaque année, on les voit revenir avec quelques ouvrages, dont l'originalité plus mûrie, plus dégagée et plus franche s'impose finalement à l'attention.

Parmi les exposants de *Pour l'Art*, M. Firmin Baes est de ceux-là. Il y a dans son art quelque chose de ferme et de mâle et, à la fois, d'enveloppé. Son coloris a de la sobriété et de l'éclat. Son dessin est large et presque sculptural. Il voit et caractérise avec une simplicité pénétrante. Tout son envoi était remarquable, mais il faut signaler particulièrement *Madame Balthazar*, un portrait de vieille femme, et le *Benedicite* : deux paysans, homme et femme, qui joignent les mains pour la prière, avant le repas. Rien n'est là pour l'attendrissement romantique : c'est un acte, à moitié machinal, à moitié volontaire, de l'existence quotidienne de ces créatures rustiques. Et cet épisode de la vie ordinaire, le peintre a su nous le faire apparaître dans un jour qui lui donne toutes ses significations rudes et saines.

M. Baes rend sensible dans ses toiles l'intimité d'âme, fraîche et tranquille, des humbles qu'il aime à peindre. M. René Janssens, lui, recherche l'intimité des vieux logis ou des coins de prière, sacristie où quelque prêtre ou quelque acolyte vaque aux apprêts du culte ; cloître dans lequel le passage lent d'un moine met une présence recueillie ; jardins réguliers ou cours pittoresques, bordés par des bâtiments anciens, et où toute la vie est dans la sérénité de l'air, la douceur offerte des fleurs et le vol des oiseaux... Pas plus que Léonard, il ne supporte le vacarme ; le silence lui agrée, l'égalité des jours modestes et reclus, occupés de soins minimes et d'habitudes aimées. Du moins, c'est là ce que nous lisons en des tableaux tels que les *Moineaux*, le *Tisserand*, etc., qui tout ensemble décrivent et expriment.

Les affinités électives de M. Charles Lambert sont fort différentes : Il n'est pas homme de solitude et de rêverie. La couleur ne module pas sous son pinceau un chant atténué sur des rythmes d'orgue ou de clavecin ; c'est à plein gosier, sur le

diapason le plus élevé, qu'elle entonne ses airs joyeux et pétulants. Dans la *Plage d'Ostende*, dans *Aux bains de mer*, la plage de sable blond, la mer glauque, l'atmosphère vibrante, les baigneuses qui font des taches de chair et de couleur sont remplies d'éclat et de relief. Dans la *Course à la Fortune*, l'éclat n'est pas moindre, encore que moins heureux. La Fortune, qui est une dame d'allégorie, nue comme il appartient aux personnes de cette sorte, est poursuivie dans une ruée folle par des gens en voiture, en auto, en bicyclette ou même à pied, qui se bousculent et se couvrent mutuellement de poussière : Association de la fiction et de la réalité, qui enlève de sa valeur à cette toile, peinte en pleine pâte, avec une fougue véritable.

La vision de M. Ottevaere fait contraste avec celle de son confrère. Il peint dans des tonalités pâles, fondues, diluées. Les *Dunes, fin de jour*, la *Rafale*, surtout l'*Heure silencieuse* sont de bonnes pages.

L'*Homme au cierge*, de M. Opsomer, détaché de quelque procession de petite ville, est d'une excellente observation, de même que la vieille femme dans une salle d'école encrépusculée que nous montre M. François Dehaspe. Le même artiste avait des paysages ardennais, d'un sentiment juste. M. Léon Dardenne reste fidèle à Tervueren et aux villages de la côte, Furnes et Coxyde, fidélité qui le sert bien, d'ailleurs, dans les toiles qu'il intitule : *Crépuscule*, *Coxyde en été*, etc. La forêt inspire à M. Adolphe Hamesse de belles et intenses impressions : l'*Heure vespérale*, par exemple, l'heure où la lumière du jour achève de se décomposer dans la forêt brumeuse et dépouillée, entre le sol jonché des feuilles jaunies de l'automne et l'azur assombri du ciel, sous le croissant pâle de la lune...

Dans les *Villes à pignons*, Verhaeren a tracé d'un pinceau parfois fervent, parfois satirique, une image de cette Flandre où, à chaque pas, la pensée du voyageur évoque le passé de la gloire au milieu des décors taciturnes et des casanières mœurs du présent. Et le poète qui aime sa patrie, ne la veut pas immobile dans la beauté de la mort, mais ardente dans la bataille de la vie :

*Vous vous armez encore de trop d'entêtement
 Damme, Courtrai, Ypres, Termonde
 Pour n'être plus au vent du monde
 Que des tombeaux d'orgueil flamand...*

On se laisse aller, parfois, aussi à songer qu'il y a trop de pignons dans notre peinture, trop de molle accoutumance à

certaines sujets. Il y a une grande séduction pittoresque dans les sites de vétusté, dans l'aspect de ces maisons qui mirent leur antique façade dans les eaux d'un étang ou d'un canal, ou accidentent de leur fronton à gradins la perspective d'une rue sinueuse ou d'une place irrégulière. Mais, on commence à se sentir un peu blasé de cette séduction trop facile et qui menace de devenir poncive. Nous ne disons point cela, naturellement, pour M. Omer Coppens, qui avait un impressionnant *Nocturne*, ni pour M. Georges Fichet, dont l'exposition comprenait de nombreuses toiles, d'une facture très sentie, rapportées de Bretagne ou d'Ecosse.

Les pignons de toute forme, simples ou compliqués, à escaliers aigus ou à chaînes de pierre, en queue d'aronde, sont un des éléments décoratifs naturels du petit monde à demi observé, à demi inventé ou, plutôt, ressuscité que s'est créé M. Amédée Lynen. Petit monde charmant, à la fois réel et imaginaire, dont le bon artiste, délicat coloriste, spirituel dessinateur, raconte les histoires sentimentales ou comiques avec une verve et un succès inépuisables.

Le domaine de M. Alfred Verhaeren est celui de la couleur. Il est le dévôt gourmand, gourmet aussi, des belles colorations, chaudes et onctueuses. Son *Intérieur d'église*, avec les surfaces jaunies de ses murailles caressées de lumière ; sa *Chasuble*, dans l'harmonie de ses teintes profondes, étaient une joie et une jouissance pour l'œil.

On connaît le talent de brodeuse de M^{me} Hélène Derudder. Son panneau *Echo et Narcisse*, exécuté d'après les cartons de M. Isidore Derudder, figures, fleurs dans une élégante ligne ouduleuse, ajoutera encore à sa réputation. Nous n'oserions en augurer autant au sujet de l'envoi de M. Prosper Colmant. Il y a beaucoup d'intentions et, sans doute, un travail long et appesanti dans les pages décoratives de ce peintre. Cela ne suffit pas : Il faut réussir... M. Langaskens réussit, lui : Il a une belle et souple imagination décorative. Ses figures sont posées avec grâce, sans affectation ni contrainte, et il connaît le prix de la sobriété. Ses deux fragments de *Triptyque*, le n^o 7 surtout, une jeune fille faisant de la musique, sont à signaler en tout premier lieu. *L'Annonciation*, dont il expose des études un peu trop voulues, est destinée, apparemment, à orner un bar ou peut-être, s'il en existe, un temple de gymnosophistes ! Monseigneur de Paphos, le « prince-évêque d'Amathonte », auquel Albert Giraud donna l'investiture dans les *Dernières*

Fêtes, aurait, vraisemblablement, placé volontiers cette image dans son oratoire. Il est vrai qu'il était difficile de renouveler un sujet qui a reçu tant et de si admirables expressions dans l'art. Pour atteindre ce but, M. Langskens a choisi le seul moyen auquel personne, jusqu'ici, n'avait songé : Celui de faire apparaître la Vierge et l'Ange, nus, sous le voile transparent des hétaires !...

* * *

Peut-être avons-nous, sans le vouloir, calomnié les belles et savantes amies de Périclès ou d'Alcibiade ! Et leur costume n'était-il pas aussi immodeste que celui de la Vierge de M. Langskens ? Sinon, le geste de Phryné devant ses juges perdrait singulièrement de sa signification. Les « époques nues », au souvenir desquelles Baudelaire se complaisait, étaient, probablement, beaucoup plus habillées qu'il ne le supposait ! Etant femmes et cédant comme telles à l'attrait des belles robes et de la parure, les Grecques ne devaient pas communément s'accommoder de la nudité. Le nu est plus héroïque, si l'on veut, et plus classique. La blancheur des statues, également. Les Grecs, pourtant, ne craignaient pas, sans souci de l'opinion des Académies futures, de colorier parfois celles-ci. C'est là une pensée bien décourageante pour les amants du « beau idéal ». On peut incliner à croire, toutefois, que les teintes plus ou moins fortes que recevaient certaines parties de ces sculptures ou de ces architectures devaient produire peu d'effet dans les éclats d'une lumière-brûlante et pure, d'une lumière telle que celle dont M. Franz Gailliard a su rendre les prestiges dans les toiles qu'il a exposées au *Cercle artistique*. Car il a, l'heureux homme, hanté la vieille terre sacrée, les montagnes, les promontoires et les îles. Il a été à Delphes, à Olympie, à Mycènes. Il s'est assis dans la tranchée qui conduit à la Porte des Lions, un soir que le crépuscule la remplissait d'ombre bleue et étendait sur la figure des deux fauves affrontés des teintes de terre-rouille, magnifiques sous le ciel vert. Il a vu l'*Ombre des nuées* colorer de rose les nobles profils dégradés des temples de l'Acropole. Il a erré, enfin, parmi les ruines et a su en ressentir et en fixer l'émouvante et lumineuse beauté.

M. Maurice Hagemans exposait en même temps, au même endroit, une considérable suite d'œuvres très variées, paysages et coins de l'Ardenne, de la Flandre ou de la Hollande. La manière fort poussée, quelquefois trop, de ce peintre, n'est pas

sans donner quelque lourdeur à certaines des toiles, du reste remarquables, rassemblées par lui au Cercle. Parmi les meilleures, nous citerons la *Roche aux corneilles*, à *Freyr*; *Soir en Campine* et le *Matin au bord de l'Escaut*.

A la Salle Boute, M. Lucien Franck. Le paysage tente moins, semble-t-il, ce peintre que les sites urbains. L'*Étang Robiano*, à *Tervueren*, est, pourtant, une jolie chose. Mais M. Franck donne mieux la note de son tempérament et la mesure de son habileté dans ses nombreuses et vives impressions de mouvement, de foules, en des tableaux tels que *Porte de Schaerbeek*, *Vieux Marché*, *Crépuscule*, etc.

Les efforts de M^{lle} Jeanne Mesens sont très méritoires, mais ses fleurs et ses paysages (pastels et aquarelles) manquent encore de vie et de lumière. M. Léon Tombu exposait simultanément avec M^{lle} Mesens quelques paysages mosans ou maritimes, d'une vision nuancée, et des sanguines d'une bonne facture.

Au cercle d'art le *Lierre* exposition assez mélangée. M Alfred Bastien était là avec un *Paysage d'automne* et *Ma maison dans la neige*, très vibrants, indépendamment de certaines toiles déjà vues à l'*Essor* et dont nous avons dit le mérite. M. Geudens avait une gouache, une aquarelle et des eaux-fortes intéressantes. A signaler encore, de M. Paul Dillens, la *Maison à Heux* et *Soleil d'avril*; de M. P. Stobbaerts, une *Cour à Bruges*; de M. Segers, *Neige au canal*; de M. Van Looy, l'*Auberge jaune*; de M. Van Mierloo, *Pauvre petite demeure*; de M. Van Wickewort, *Rivière à Weerp*; enfin, les aquarelles de M. Wagemaeckers.

ARNOLD GOFFIN.

LES CONCERTS

QUATRIÈME CONCERT DURANT : *M. Lucien Capet* (6 février). — GROUPE DES COMPOSITEURS BELGES (27 janvier). — QUATRIÈME CONCERT YSAÏE : *Pablo Casals* (13 février). — CONCERT SZIGETI (15 février) — RÉCITAL ROLLET (18 février).

Le quatrième concert Durant eut beaucoup d'éclat, grâce au concours de M. Lucien Capet, le talentueux professeur au Conservatoire national de Paris. Ce violoniste, d'une technique parfaite et d'une grande dextérité, a un coup d'archet d'une souplesse extraordinaire. Le *concerto* de Brahms a rarement été joué de façon aussi impeccable, avec tant d'aisance et d'élégante correction.

La *sérénade en si bémol*, de Mozart, fut dirigée par M. Durant avec ensemble, mais non sans un peu de lourdeur.

La *Water-Musik*, de Haendel, fut d'une exécution soignée, remarquable par le style et la précision. Le *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy, cette page tumultueuse où éclatent librement les rumeurs sauvages, les danses et les sonorités guerrières ne manque ni de la fougue, ni du mouvement nécessaires.

* * *

Le *quatuor en « fa »* pour deux violons, alto et violoncelle de Martin Lunssens, est une œuvre qui paraît intéressante au premier abord. Au premier abord, parce qu'une première exécution ne peut laisser qu'une impression assez vague : pour apprécier justement une œuvre de musique de chambre, il faut l'étudier de près, avec beaucoup de minutie. L'*allegro energico* semble assez touffu, le *scherzo* et la finale ont plus d'intérêt et présentent un caractère nettement original : les thèmes sont jolis, variés et bien développés. M. Lunssens n'en est pas à ses débuts, nous connaissons de lui nombre de compositions d'une réelle valeur et le « Groupe des Compositeurs belges » a bien fait de nous donner ce récent *quatuor*.

Emile Agniesz, un des morts de l'an passé, était représenté par une *sonate* pour piano et violon dont une partie surtout est remarquable. L'*allegro molto agitato* où les thèmes se combinent et s'enchevêtrent de la plus heureuse façon.

M^{lle} Das, dont on se rappelle les triomphes au Théâtre Molière, lors des matinées consacrées aux petits chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle, a remporté un vif succès dans l'interprétation

de bijoux mélodiques tels que *Chanson du matin*, d'Erasmus Raway, *Madame la Marquise*, d'Arthur Van Doren, *La Cloche du soir*, de Louis Van Dooren. Mlle Das possède une voix charmante, d'une fine mièvrerie, d'une grâce, d'une élégance et d'une souplesse rares.

Arthur De Greef, le grand pianiste, accompagnait quelques mélodies de sa composition, très claires, concises et exactement notées. MM. Doehaerd-Kauffmann, Frigola, Meses et Van Neste ont concouru au bon ensemble de cette séance.

* * *

Pablo Casals est toujours l'artiste admirable, le premier virtuose du violoncelle, que nous réentendons chaque année avec un intérêt croissant. Il se distingue surtout par une grande probité dans l'interprétation, par une infinie variété de nuances et une virtuosité prodigieuse. On attend avec impatience, et comme un événement artistique l'exécution de tel ou tel concerto connu, dans la certitude que ce sera une révélation : il présente les œuvres sous un jour nouveau, en montre les beautés cachées, les fait sortir de l'ombre, pour la joie de tous. Par exemple, le *Concerto en la mineur* de Schumann, nous apparut comme un bijou finement ciselé, dont on put apprécier tous les angles et toutes les faces. Puis Pablo Casals » crée » une œuvre nouvelle, le *Concerto en sol mineur* de Röntgen, œuvre un peu embrumée, mais contenant tantôt des traits éloquentes, tantôt des élans lyriques émouvants. L'auteur, qui se trouvait dans la salle, a été fêté sympathiquement. Pablo Casals a remporté son triomphe accoutumé. M. Théo Ysaye dirigea avec beaucoup de délicatesse et de saine nervosité deux petites pièces pour orchestre de M. J. Jongen. Elles montrent l'étoffe qu'il y a chez ce jeune compositeur, trop souvent entraîné par certaines outrances modernistes ; un peu plus de suite dans la composition, plus d'art dans l'architecture, moins de recherche dans les ornements et les festons, voilà ce qui semble nécessaire à l'achèvement de ce talent naissant. La *Catalonia* de I. Albeniz, est d'un humour très savoureux et dénote un tempérament de fin dilette. Merci à l'auteur, pour les sonorités plaisantes dont l'œuvre est émaillée et qui ont eu le don de mettre en gaité l'auditoire encore édifié par les charmes sévères du concerto de Röntgen.

* * *

Un jeune violoniste hongrois Joska Szigeti ne pouvait se présenter au public bruxellois dans de meilleures conditions qu'avec un orchestre dirigé par Théo Ysaye, le consciencieux chef qui, dans le silence des répétitions souvent, nous prépare soigneusement et modestement des œuvres modernes et autres difficiles à déblayer ; cet artiste consommé, ce musicien sincère encourage les jeunes et comme son frère Eugène Ysaye se dévoue largement.

Il nous a montré quelques pages symphoniques de Géo Arnold, telles « *Elegia* » et « *Rêve de Sorcière* », deux aimables compositions, la première bien inspirée, la seconde pittoresque.

Szigeti promet beaucoup, sa technique, déjà au-dessus de la moyenne, lui permet d'aborder avec aisance la *Chaconne* de Bach, le *Zapateado* de Sarasate.

Le concerto de Tchaikowsky a mis en valeur le brio de son jeu parfois un peu dur, un peu arraché, à la hongroise (et cela lui est tout naturel d'ailleurs) mais où l'on devine un tempérament ; nous préférons l'excès de cette qualité où l'âge et la compréhension pourront tailler largement un avenir que nous entrevoyons sérieusement échafaudé.

Une cantatrice, M^{lle} Callemien, ajoutait au programme féminin de la voix, ce merveilleux instrument, et complétait l'ensemble très réussi de cette soirée.

* * *

M^{lle} Marguerite Rollet a une voix d'une fluidité aérienne, et elle la conduit avec habileté et maîtrise. Ajoutez à cela un sentiment délicat, une aptitude à saisir toujours la tonalité et le caractère de l'œuvre. En allemand, elle nous donne : *Bist du bei mir* (aria), de Bach ; *Der Flug der Zeit*, de Schubert ; *Wie bist du meine Königin ?* de Brahms. La diction est nette, moelleuse, mitigeant autant que possible la dureté des syllabes tudesques. Son répertoire français est ample et varié. A citer notamment : *Viens, regarde ton jardin*, de Rimsky-Korsakow ; *Adieux*, de A. Roussel ; *Le tombeau des Naiades*, de C. de Bussy, ainsi que deux *Pastourelles* (chansons populaires du Vivarais harmonisées par V. d'Indy).

M^{lle} Schellinx est une jeune violoniste très bien douée, dont le jeu, quoique féminin, n'a pas de mollesse ni d'afféterie, et révèle une sérieuse virtuosité.

EUGÈNE GEORGES.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XVIII

ANDRÉ, Paul

Les Livres belges :

Léopold Courouble : <i>Madame Kaekebroeck à Paris</i> . . .	101
Ernest Gossart : <i>Charles-Quint, Roi d'Espagne</i>	103
Emile Verhaeren : <i>Deux drames : Le Cloître et Philippe II</i>	103
Maurice des Ombiaux : <i>Camille Lemonnier</i>	105
Alexandre Halot : <i>La Charte coloniale belge</i>	105
L. Thiriaux : <i>La Garde nationale mobile de 1870</i>	107
Edmond Picard : <i>La Veillée de l'Huissier</i>	227
Louis Delattre : <i>Le Pays Wallon</i>	227
L. Dumont-Wilden : <i>Le Portrait en France</i>	229
Sander Pierron : <i>Douze effigies d'artistes</i>	230
J. De Soignies : <i>A la recherche du bien-être pour tous</i> . .	230
Albert Giraud : <i>La Guirlande des Dieux</i>	342
Caroline Popp : <i>Préface et choix par A. Daxhelet</i>	344
Marguerite Van de Wiele : <i>Préface et choix par A. Vierset</i>	344
Georges Ramaekers : <i>Les Saisons mystiques</i>	344
J. Boubée et Ch. Parra S. J. : <i>Pages choisies des auteurs belges</i>	345
Ed. Daanson : <i>Ces enfants ! et Petites femmes</i>	346
Fritz Van der Linden : <i>Le Congo, les Noirs et Nous</i> . . .	347
C. Mathy : <i>Chansons pour Loulou</i>	348
Georges Rens : <i>Les Entraves ; Sur des Ruines</i>	348

Les Théâtres :

Monnaie : Reprises d' <i>Alceste, Carmen, Hérodiade</i>	110
Parc : <i>La Blessure</i>	112
<i>Les Grands</i>	113
Galleries : <i>S. A. R.</i>	114
Olympia : <i>La Petite Chocolatière</i>	117
Alcazar : <i>Le Ruisseau</i>	115
<i>Le Grand Soir</i>	116
Matinées Littéraires du Parc : <i>Catulle Mendès</i>	118
Matinées classiques des Galleries : <i>Bajaçet, L'Ecole des</i> <i>Maris et la Conversion d'Alceste</i>	118
Monnaie : Reprises d' <i>Iphigénie en Tauride</i>	237
<i>Hänsel et Gretel</i>	238
<i>Louise</i>	239
Parc : <i>Comme les Feuilles</i>	240
Galleries : <i>La Veuve Joyeuse</i>	241
Alcazar : Reprise de <i>Prostituée</i>	243
Renaissance : <i>Clapotin, La Madeleine repentie</i>	243
Matinées littéraires du Parc : <i>Tancrède</i>	244
Matinées classiques des Galleries : <i>Athalie, Les Plaideurs</i>	245
Parc : <i>Un Ange</i>	354
<i>La Sonate à Kreutzer</i>	355
<i>Le Mur de marbre</i>	356
<i>Le Bon Billet</i>	358
Alcazar : <i>Le Marquis de Priola</i>	358
<i>Les Amants de Saçy</i>	358
<i>Cet excellent Mauviette</i>	359
<i>Le Refuge</i>	359
<i>La Retraite et La Firole</i>	360
Olympia : <i>Monsieur Zéro</i>	360
Théâtre Communal : <i>Maître Suzanne</i>	361
<i>Le Retour d'Ullenspiegel</i>	361
Matinées Littéraires du Parc : <i>Regnard (Le Jour)</i> par M. Alb. Giraud	362
<i>Nicolas Gogol (Le Mariage)</i> par M. Paul André	362
Matinées classiques des Galleries : <i>Andromaque; Les Juifves</i>	363

BIERMÉ, Maria

WILLIAM DE GOUVE DE NUNCQUES 308

BOCQ, Jules

POÈMES 204

BONMARIAGE, Sylvain

ENQUÊTE SUR LA LITTÉRATURE NATIONALE (suite et fin) 64, 176

CLAIRVAUX, Victoret **GHEVAERS, Floris**

LE BON CHEVALIER (comédie) 33, 158

DAXHELET, Arthur*Les Livres belges*

D.-J. Debouck : *Contes Wallons, Simples Histoires de Hesbaye* 108
 Comte d'Arschot : *Quelques Vers.* 109
 Maurice Boué de Villiers : *Anthologie contemporaine* . . . 232
 Maurice Kunel : *Sur la Flûte de Roseau* 232
 Honoré Lejeune : *Fidélaine* 233

de **LAMINNE, Ernest**

POÈMES 155

DELATTRE, Louis

CONTES D'AVANT L'AMOUR 147

DELHAIZE, Jules

THÉÂTRES D'AUTREFOIS 257

DE RIDDER, André

Les Livres belges :

Stijn Streuvels : <i>Najaar</i>	349
Cyriel Buysse : <i>'K Herinner My</i>	350
Victor de Meyere : <i>De Roode Schavak</i>	351
Gustaaf Vermeersch : <i>Het Wederzien</i>	351
René de Clerq : <i>Toortsen</i>	352
Jan van Nylen : <i>Het Licht</i>	353
Divers	353

FEIBELMAN, René

PETITES LETTRES D'ALLEMAGNE (Journal de Route).	297
--	-----

GEORGES, Eugène

Les Concerts :

Deuxième <i>Concert Ysaye</i>	125
Deuxième <i>Concert populaire</i>	125
Deuxième <i>Concert Durant</i>	126
Concert <i>Zoellner</i>	127
Séance des sonates : <i>MM. Jorez et Wellens</i>	127
Première séance de musique de chambre : <i>Quatuor</i> « <i>Piano et archets</i> ».	128
Récital <i>Simon</i>	129
Deuxième séance du <i>Quatuor Zimmer</i>	128
Concert <i>Deru</i>	129
Récital <i>Jacoba Schumm</i>	129
Récital <i>Lamond</i>	130
Récital <i>Gobat</i>	130
Troisième <i>Concert Durant</i> , M. Louis Froelich	253
Troisième séance du <i>Quatuor « Piano et archets »</i>	253
<i>Le Decem de Paris</i>	254
Récital <i>Backhaus</i>	254
Troisième <i>Concert Ysaye : Eugène Ysaye</i>	255
Troisième <i>Concert Populaire</i>	255
Concert de l' <i>Union postale</i>	256
Quatrième <i>Concert Durant; M. Lucien Capet</i>	372

Groupe des <i>Compositeurs belges</i>	372
Quatrième <i>Concert Ysaye : Pablo Casals</i>	373
<i>Concert Szigeti</i>	374
Récital <i>Rollet</i>	374

GOFFIN, Arnold

Les Salons :

<i>Le Salon des Aquarellistes</i>	119
Au Cercle Artistique : M. <i>François Beuck</i> ; M ^{mes} <i>Anna De Weert, Angelina Drumeaux et Alice Léotard</i> ; M. <i>Gustave Charlier</i>	123
<i>Salon de l'Estampe</i>	246
A la Salle Boute : <i>La Société Kunst en Kennis</i> , MM. <i>C. Jaquet et J. Van den Acker</i>	252
Au Cercle Artistique : MM. <i>Albert-F. Cels, René Stevens, Edwin Ganx, Victor Marchal</i> ; M ^{me} <i>Ers-Ligny</i>	252
<i>Pour l'Art</i>	366
Au Cercle Artistique : MM. <i>Franx Gailliard, Maurice Wagemans, Carl Werlemann et Lucien Franck</i>	370
A la Salle Boute : <i>Le Cercle d'Art Le Lierre</i> , M ^{lle} <i>Jeanne Mesens et M. Léon Tombu</i>	371

KINON, Victor

<i>L'ÉGLANTIER DU CIMETIÈRE</i>	317
---	-----

PIERRON, Sander

Les Livres belges :

John Ruskin : <i>Conférences sur l'Architecture et la Peinture</i>	234
--	-----

SLUYS, A.

EXCURSIONS SCOLAIRES	131
--------------------------------	-----

SMULDERS, Carl

LA FERME DES CLABAUDERIES (roman, suite)	84
	209, 323

STIERNET, Hubert

L'AÉROPLANE. 265

THIRY, Oscar.LA MIRACULEUSE AVENTURE DES JEUNES
BELGIQUES 283**VERESSAËFF, V.**

L'ÉTOILE (Conte oriental) 23

VERHAEREN, Émile*LE MAITRE*. 16**ZWEIG, Stephon**LA BELGIQUE MODERNE 7

MEMENTO

Le livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles 1910. — Voici la division complète et définitive des matières de cet important ouvrage dont nous avons annoncé la publication dans notre dernier numéro :

Introduction, par Edmond Picard.

Chapitre Ier. — Objet, utilité et résultat des expositions.

I. — Origine des expositions. — Impulsion qui les fit naître, par Franz Mahutte.

II. — Coup d'œil rétrospectif sur les expositions en général et en particulier sur les expositions organisées en Belgique, nationales et internationales, par Dumont-Wilden.

III. — Objet et utilité des expositions : Fraternisation économique, industrielle et commerciale des nations. — Rencontre de souverains. — Traités de paix et d'amitié, par Elouard Van der Smissen.

IV. — Résultats économiques des expositions : Emulation pour le perfectionnement de l'outillage et des machines, inventions diverses, brevets d'invention. — Expansion des affaires, développement des relations commerciales. — Traités de commerce et de navigation, réduction des tarifs des douanes, par Georges De Leener.

V. — Retentissement moral et social d'une exposition sur le pays, par Alexandre Braun.

VI. — Influence des expositions sur l'instruction publique : Enseignement primaire, industriel, professionnel et ménager, moyen et supérieur (enseignement officiel et enseignement libre), par Henry Carton de Wiart.

VII. — Eclousions et manifestations artistiques et littéraires provoquées par une exposition :

a) Les Arts : peinture, sculpture, architecture, musique, théâtre, par Lucien Solvay.

b) Les Sciences, par Paul Otlet.

c) Les Lettres, par Eugène Gilbert.

VIII. — Exhumations archéologiques, historiques et artistiques :

a) Reconstitution de nos anciennes villes : Vieil-Anvers, Vieux-Bruxelles, Vieux-Liège, Maisons des Corporations, etc., par Auguste Rouvez.

b) Primitifs, Toison d'Or, Siècle de Rubens,

Dinanderie, Gildes, Cortèges, etc., par H. Fierens-Gevaert.

IX. — Le rôle de la femme dans les expositions :

a) Enseignement, éducation, travaux d'art, confections, modes, par Marguerite Van de Wiele.

b) Economie sociale : travaux de la femme à l'atelier et à domicile. — Sociologie : prévoyance, mutualité, tempérance. — Philanthropie : œuvres de bienfaisance, protection de l'enfance, etc., par Elise Plasky.

X. — Les sports aux expositions, par Maurice des Ombiaux.

XI. — Les expositions coloniales, par le major Liebrechts.

XII. — Congrès. — Concours. — Attractions. — Folklore. — Fêtes et réjouissances, par Paul André.

XIII. — Le bilan d'une exposition : Efforts dépensés et résultats acquis, par Gustave Francombe.

Chapitre II. — Comment on fait une exposition. — Préliminaires. — Organisation. — Inauguration. — Solennités, par François Livrauw.

Chapitre III. — Rapport sur l'exposition, par François Livrauw.

* * *

Concerts populaires. — Voici le programme du quatrième concert qui aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le dimanche 13 mars, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de l'Opéra impérial de Berlin : 1. *Mort et Transfiguration*, poème symphonique de Richard Strauss, op. 24; 2. grand monologue d'*Elektra*, de Richard Strauss, chanté par M^{me} Plaichinger (1^{re} audition); 3. *Les Equipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique de Richard Strauss, op. 28; 4. *Siegfried-Idille*, de Richard Wagner; 5. *Le Crépuscule des Dieux*, de Richard Wagner; a) Marche funèbre de Siegfried; b) Final, chanté par M^{me} Plaichinger.

La répétition générale aura lieu au Théâtre le samedi 12 mars; mêmes prix des places que pour le concert. Le bureau de location est ouvert dès à présent chez MM. Schott frères, 20, rue Coudenberg.

Le Bon Chevalier. — Nous sommes obligés de remettre au mois prochain la publication du 3^e et du 4^e acte de la pièce de MM. Victor Clairvaux et Floris Ghevaers.

* * *

Nos Littérateurs à Paris. — Le 16 mars aura lieu à Paris, à la Société des gens de lettres, le diner annuel — diner offert cette année aux littérateurs belges.

Sont invités : MM. Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Maurice Wilmotte, Edmond Picard, Dumont-Wilden, Eugène Gilbert et le président de l'Association des Ecrivains belges, M. Octave Maus.

* * *

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles.

* * *

Nos Artistes à l'étranger. — La Société internationale de la peinture à l'eau vient d'ouvrir sa 5^e exposition en la Galerie des artistes modernes, à Paris. Parmi les Belges exposants, nous lisons les noms de MM. Fernand Khnopff, Franz Charlet, Alexandre Marcette. Lors de sa visite officielle, le ministre des beaux-arts, M. Dujardin-Baumetz, a fait l'acquisition, pour le Musée du Luxembourg, des deux aquarelles de nos compatriotes : *Dordrecht*, par Charlet, et *Goudronnage des barques*, par Marcette.

* * *

Le Théâtre de l'Odéon montera *l'Hélène à Sparte*, de M. Emile Verhaeren.

* * *

Nos écrivains à l'étranger. — La comédie burlesque, en trois actes, de M. Nicolas Gogol, qui vient d'être jouée au théâtre du Parc, est la première version en langue française d'une pièce très populaire en Russie. M. et Mme Wessélovsky et M. Paul André ont fait cette adaptation qui a remporté à Bruxelles un succès complet.

Mme Marie Wessélovsky, écrivain et critique très apprécié du monde littéraire russe, est une fervente admiratrice de la littérature belge. Elle a entrepris de faire connaître autour d'elle les œuvres de nos compatriotes.

Mme Wessélovsky a traduit *toute la prose* de Georges Rodenbach et certains de ces volumes

ont eu plusieurs éditions. En outre : *La nouvelle Carthage*, de Georges Eekhoud, a paru en 1907 dans la revue : *La Pensée russe*; le *Savonarole*, d'Iwan Gilkin, va être publié; le *Messenger d'Europe* publie la traduction de la série des *Lettres d'hommes*, de Paul André; le *Juré*, d'Edmond Picard, a eu déjà deux éditions.

Divers journaux et revues ont inséré jusqu'à ce jour des contes de Camille Lemonnier, Eug. Demolder, Gustave Van Zype, Marguerite Coppin, Maurice des Ombiaux, Paul André, Léopold Courouble, Georges Rency, Jules Destrée

Tous les *Souvenirs* publiés par M^{me} Anna Rodenbach dans le *Figaro*, ont été traduits par M^{me} Marie Wessélovsky, pour la revue moscovite *La Balance*.

Outre de nombreuses études et articles critiques sur nos écrivains et leurs œuvres, cette lointaine et précieuse amie de nos lettres a publié un ouvrage intitulé *La Jeune Belgique*, un autre qui étudie Georges Eekhoud le *Chantre des vagabonds*; enfin, un travail très documenté sur *Les poétesses belges*.

* * *

M^{me} **Paul Lefizelier**, retour de Paris, a l'honneur d'inviter sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses Salons de Modes, 142, rue Royale.

* * *

Le trio Cortot-Thibaut-Casals, dont les séances données l'année dernière ont été d'inoubliables impressions d'art se fera entendre en la Salle Patria, le lundi 7 mars prochain, à 8 h. 1/2.

On peut s'inscrire, dès à présent, chez les éditeurs Breitkopf et Hærtel, pour cette soirée de grande attraction.

* * *

Le baryton Henry Albers, de l'Opéra-Comique, donnera le vendredi 11 mars, à 8 h. 1/2, en la Salle de la Grande Harmonie, un récital de chant.

* * *

Concerts Ysaye. — Le cinquième concert d'abonnement aura lieu le dimanche 6 mars, à 2 h. 1/2, sous la direction de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra impérial de Cologne et avec le concours de M. Alfred Cortot, pianiste, professeur au Conservatoire national de Paris, qui interprétera le concerto de Schumann et l'Andante spinato et Polonaise de Chopin.

Nous publierons incessamment le programme complet de cette séance.

Répétition générale, la veille, à 3 heures.

* * *

Eros Vainqueur. — La première représentation de l'œuvre inédite tant attendue de M. Pierre de Bréville aura lieu en grand gala au théâtre royal de la Monnaie le lundi 7 mars, organisée par l'Association de la Presse.

* * *

Leçons d'anglais et Cours généraux par demoiselle diplômée, 54, rue des Palais.

* * *

Le Salon de la « Libre Esthétique » qui s'ouvrira ou début de mars, offrira l'occasion de faire entre les paysagistes des écoles française et belge d'instructifs rapprochements et des comparaisons intéressantes. Aux Corot, aux Daubigny, aux Jongkind, aux Courbet, aux Diaz, aux Lépine, aux Jules Dupré et autres s'opposeront les Fourmois, les Boulenger, les Louis Dubois, les Baron, les Verheyden, les Vogels, les De Greef, les Baertsoen ; et l'évolution accomplie par Claude Monet, Sisley, Pissarro, Renoir, Cézanne, Van Gogh, Seurat Signac, etc., aura pour représentants en Belgique les Heymans, les Claus, les Van Rysselberghe, les Finch, les Schlobach, les Lemmen, les Anna Boch, les Morren, les Van den Eeckhoudt. Cette confrontation permettra, pour la première fois, d'embrasser d'un coup d'œil la marche parallèle et les transformations successives des deux écoles.

Les galeries particulières se sont largement ouvertes pour seconder l'initiative de la *Libre Esthétique*, et notamment celles de MM^{mes} E. Marlier, C. Van Camp, E. Pécher, B. Marlier, Wadsworth, Guichard, la princesse de Polignac ; de MM. Ch.-L. Cardon, R. Warocqué, A. Willems, le chevalier de Potter d'Indoye, J. de Hèle, J. Rouché, O. Crabbe, A. Sarens, le Dr Barella, A. Stoclet, F. Van der Straeten-Solvay, L. Fontaine-Van der Straeten, Schleisinger, les Dr^s J. et H. Coppez, E. Éloy, Ch. Hermans, Ch. Van der Stappen, Gendebien, le Dr Hicguet, Renard, Meurice, le Dr A. Slosse ; les collections de Henri Van Cutsem et Georges Lequime, etc.

La rétrospective du paysage japonais groupera un choix d'estampes empruntées principalement à l'œuvre d'Hokusai (1760-1849) et

d'Hiroshighé (1786-1858), ainsi qu'à celle de quelques uns de leurs élèves.

Le Salon présentera, cette année, on le voit, un exceptionnel intérêt.

Le mardi, à 2 heures 1/2, auront lieu des auditions musicales consacrées aux œuvres instrumentales et vocales nouvelles. La série sera clôturée le 12 avril par une séance réservée aux compositions de Charles Bordes et d'Albeniz.

La *Libre Esthétique* s'est assuré dès à présent le concours de M^{me} Marie-Anne Weber et de M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrices, de M^{lle} Blanche Selva, pianiste, des compositeurs P. de Bréville, J. Jongen, J. Turina, Th. Ysaye, du Cercle *Piano et Archets* et du quatuor Zimmer, ce qui promet à ces concerts, de plus en plus suivis, une interprétation de premier ordre.

—

Cours de Déclamation et de Diction, par M. Jahan, du théâtre de l'Odéon à Paris et du Parc, à Bruxelles. S'adresser, 88, rue du Trône.

* * *

Notre Enquête sur la Littérature nationale. — M. Sylvain Bonmariage a reçu la lettre suivante qu'il nous demande de vouloir bien publier :

« *Cher Monsieur Bonmariage,*

» J'ai lu avec intérêt la suite de vos interviews et vos conclusions. Elles ne modifieront pas mes opinions. Et les contorsions de quelques-uns de nos amis, qui jouent sans le savoir le personnage du *Belge malgré lui*, comme on eût dit au temps de Molière, et qui se débattent comme de beaux diables contre leur propre nature, m'ont beaucoup amusé.

» Permettez-moi une petite rectification.

» Je n'ai jamais parlé de la *fusion* des deux races, la flamande et la wallonne, qui se partagent notre territoire, mais de leur fonction commune d'intermédiaires entre le monde franco-latin et le monde germanique et de certaines ressemblances que développe entre eux un contact séculairement intime.

» Voulez-vous dire aussi à M. Valère Gille qu'Erasmus n'était pas Hollandais? De son temps, la Hollande n'existait pas encore ; Rotterdam était une ville des Pays-Bas, et Erasme était le compatriote des citoyens de Gand, de Bruxelles et de Liège, sujets comme lui de Charles-Quint. Voilà pourquoi M. Pirrenne était fondé à parler longuement de lui

dans son *Histoire de Belgique*, que tant de gens ont lue un peu hâtivement.

» Bien cordialement à vous.

» IWAN GILKIN. »

* * *

Leçons de piano. — M^{lle} Eug. Dieudonné, professeur à l'École de musique d'Ixelles. S'adresser 26, rue des Minimes.

* * *

Exposition d'Art français à l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin. — Le 25 janvier, l'empereur d'Allemagne a inauguré l'Exposition de l'Art français du XVIII^e siècle.

La France et l'Allemagne se sont entendues pour créer une œuvre artistique, remarquable. Tout ce qui a rapport à l'Art français du XVIII^e siècle a été réuni : tableaux, tapisseries, sculptures, dessins, gravures, chefs-d'œuvre de l'art décoratif.

A la tête du comité se trouvaient le professeur Arthur Kampf, président de l'Académie, et son collègue français M. Léon Bonnat, à qui l'Empereur a conféré la première classe de l'Ordre de l'Aigle rouge. Grâce à ces célèbres peintres et au précieux concours de Son Excellence M. Jules Cambon, ambassadeur de France, on a mis au grand jour une belle collection d'œuvres dont la plupart généralement sont invisibles pour le public.

Le succès a été complet grâce, en outre, au but philanthropique poursuivi. Les recettes sont destinées, en effet, à la création d'une maison pour les jeunes Français à Berlin.

Parmi les membres du comité organisateur il faut citer encore : le prince d'Arenberg, le duc Decazes, MM. Laurens, Jules Comte, Louis Metman, conservateur du Musée des Arts décoratifs; Charles Dreyfus, conservateur du Musée du Louvre et le baron Maurice de Rothschild.

L'exposition contient 373 œuvres; l'Empereur lui-même a envoyé vingt tableaux. L'Etat français a donné une série de sept gobelins

d'après les cartons dessinés par *de Froy*. Ces gobelins représentent l'histoire d'Esther, ils sont bien disposés et attirent au premier rang l'attention du public. Dans la même salle se trouvent le célèbre buste de Voltaire, par *Houdon*, en possession de l'Académie royale des Sciences et des Belles-Lettres; puis le portrait de Marie-Antoinette, par *Lebrun*.

La deuxième salle est remarquable surtout par les merveilleux tableaux de *Fragonard*. Ce maître du clair-obscur a évidemment appris la technique chez son maître *Boucher*, qui est plus délicat, plus recherché, comme on en peut juger en comparant les œuvres exposées, par exemple le portrait de la marquise de Pompadour, propriété de l'heureux baron Maurice de Rothschild. C'est une page extraordinaire au point de vue de la composition et de la couleur.

Mais c'est dans les œuvres d'*Antoine Watteau*, exposées dans la salle III, que se manifestent tout le charme, tout le gracieux pouvoir, toute la grande volonté du peintre, qui lui-même, cependant, n'était pas du tout dans la vie un privilégié heureux et content. La maladie le fit mourir trop tôt pour l'Art.

Après *Watteau*, *Chardin* offre le plus grand intérêt. Ses œuvres forment une exposition particulière. Au point de vue artistique, il est tout à fait Flamand. On est surpris par son réalisme presque moderne. Cette splendide exposition se complète enfin par les œuvres des *Greuze*, *Guérini*, *Lancret*, *Vanloo*, *Nattier*, *Pater*, *Pesne*, le peintre de Frédéric le Grand, *Roslin* et quelques architectes qui méritent d'être traités particulièrement.

Ajoutons que l'ambassadeur de France a donné un somptueux dîner auquel ont assisté l'Empereur et l'Impératrice. Une représentation a eu lieu avec le concours des artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française. Enfin, la Réunion des Artistes de Berlin a offert une fête aux artistes français venus de Paris pour l'inauguration.

D^r D. JOSEPH (Berlin).

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

LUCIE DELARUE MARDRUS : *L'Acharnée* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Parce qu'en un soir d'été elle l'a baisé aux lèvres, Irène de Clairvilliers a pris entièrement possession du cœur de Sheridan Saintange, gamin normand dont l'âme de quatorze ans, éprise de musique, est inconnue à ses parents. Irène admire l'artiste enfant.. et celui-ci, fou d'elle, la surprend en galant tête-à-tête, supporte deux ans cette peine cachée mais atroce, puis se tire une balle dans la poitrine.

Guéri, il se met au travail et dix ans plus tard, devenu le compositeur à la mode, il revoit Irène qui cette fois, se cramponne passionnément à lui et le désire de toute sa jeunesse acharnée à ne point mourir. Sheridan, bien que reconquis, lutte, se refuse — et ne s'avoue qu'après la mort ignominieuse de Mme de Clairvilliers tout l'amour qu'il avait encore pour elle.

Le beau talent de Mme L. Delarue-Mardrus rend cette étude psychologique très attachante et pre-que vraisemblable.

* * *

RAYMOND RECOULY : *En Angleterre* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Voici, après celle de Mme de Coulevain, après bien d'autres, avant bien d'autres, une fort attachante étude sur l'*Ile inconnue* et ses habitants. L'ironie française de M. Recouly égratigne bien un peu les enfants d'Albion, mais si peu. Il leur consacre des pages claires, lucides, d'une droiture parfaite et d'une parfaite impartialité. Il étudie leur politique et nous expose les idées de certains libre-échangistes en vedette et de quelques protectionnistes célèbres. Il nous parle des nuits de Londres, de la pudibonderie anglaise, de la cuisine anglaise, de l'humour anglais.. et, ma foi, tout cela est loin de m'ôter l'envie de passer l'eau.

* * *

FÉLIX DUQUESNEL : *A la Flamme de Paris* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Un jeune provincial, timide et amoureux, fuit Chartres, parce qu'un oncle tyrannique veut l'y faire entrer dans le commerce des grains, — qu'il a cru surprendre, à ce propos, un sourire railleur sur les lèvres de celle qu'il aime en silence, —

et qu'il a revu un ancien condisciple, jadis cancre et miteux, aujourd'hui chansonnier « à la mode », assure-t-il.

Voilà donc notre Bernard à Paris. Il se brûle à la flamme de la grande ville, y laisse — évidemment — un peu de son cœur, de sa candeur et de son argent — et revient à Chartres, ramené par sa douce Claire auprès d'une vieille maman tendre et triste. Il se marie. succède à son oncle, vend des grains, a des enfants, est très heureux. Et ce roman de la vingtième année — tel est le sous-titre — bizarrement ponctué, est plein de bonnes et moralisatrices intentions bourgeoises, et contient de plus quelques détails pittoresques, poignants ou jolis.

— —

Au Mercure de France :

REMY DE GOURMONT : *Promenades philosophiques* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Quiconque a lu un volume pris au hasard dans tout l'œuvre de M. de Gourmont, sait combien est personnelle la pensée, combien est originale la forme de ses écrits. En ce livre nouveau, troisième de la série, l'esprit si particulièrement lucide, mordant tour à tour et nonchaland, — railleur ou sage, — sceptique ou souriant de l'auteur de *Sixtine*, s'affirme une fois de plus varié autant que sagace. Certaines pages de ces *Promenades philosophiques* traitent du rapport, des effets et des causes, — d'autres s'occupent de sentiments et questions religieux ; ici le clair génie français est opposé à la nébuleuse lourdeur allemande... Partout la femme est « blaguée » avec un art léger qui ne dissimule aucunement une admiration réelle... et partout l'on retrouve bien le style de M. de Gourmont.

* * *

A. DE MUSSET : *Lettres d'amour à Aimée d'Alton* (introduction et notes, par L. SÉCHÉ, (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *Les pensées folles sont les pensées sages*, dit l'auteur de *Namouna* : *Laissez battre votre cœur*. Et la petite Aimée d'Alton, jolie demi-vierge de vingt-cinq ans, éprise d'Alfred de Musset et de ses œuvres, laissa parler son cœur... et le reste. Le poète lui fut quelque temps reconnaissant, l'aima passionnément durant près d'un an, et lui con-

serva une intermittente et cordiale affection jusqu'à sa mort. *D'autres femmes ont été amoureuses de moi*, écrit-il, *toi seule as du cœur. Mais si ta vie et ton bonheur ne dépendent que de moi, ah ! nom d'un chien !* L'on a trop parlé de ces lettres depuis quelques semaines que les voilà entrées dans « le public », pour que j'en dise grand'chose : Ce sont des pages charmantes, variées, lasses, émues, narquoises et fougueuses, qui font aimer le fantasque auteur et la tendre destinataire.

Chez Ollendorff :

TANCRÈDE MARTEL : *Rien contre la patrie* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Deux amoureux dont les nobles et vénitiennes familles sont brouillées, suivant la tradition, fuient à Ferrare après s'être mariés clandestinement.

Tandis qu'en leur ville natale on édicte contre eux des peines sévères autant qu'ineffectives, les jeunes gens, très beaux, très gais, très insoucieux, mènent grande et joyeuse vie en leur nouveau palais. Hélas ! ce régime est de ceux qui forceront bientôt à se montrer le fond de la bourse !

Sandro est fier cavalier et d'un courage célèbre ; plusieurs postes lui sont offerts, mais il n'accepte point parce qu'il lui faudrait tirer l'épée contre Venise et que, même cruelle, il ne fera rien contre la patrie. Il prend du service en Orient ; une femme y meurt d'amour pour lui ; il revient à sa Laura qui l'attendit, à Venise qui lui pardonne ; il revient riche de gloire et d'or.

M. Tancrède Martel décrit avec art la beauté, le faste et la passion.

* * *

GEORGES OHNET : *L'Aventure de Raymond Dhautel* (Un vol. in 18, à fr. 3.50). — Si je vous disais que le volume nouveau de M. Ohnet, n'est pas d'une moralité parfaite et d'une banalité absolue, si je vous disais que l'héroïne n'est point une élégante aristocrate et que le héros n'a point de tendances socialistes, si je vous disais que ces deux êtres séparés depuis sept années et par des opinions divergentes ne finissent pas par se comprendre, s'estimer. s'aimer et s'épouser, vous ne me croiriez point — et certes vous auriez raison ! Je ne me charge pas de vous expliquer comment Raymond Dhautel et Hélène de Rancet élevés ensemble jusqu'à ce qu'elle ait quinze ans et lui vingt hésitent à se reconnaître lorsqu'ils se retrouvent sept ans plus tard, — ni comment, après avoir

passé tout ce temps sans penser une seule fois l'un à l'autre, ils en arrivent dès leur première rencontre à ne plus avoir d'autre pensée que leur amour. Je ne vous expliquerai point comment Raymond, — vieille noblesse chrétienne du premier empire ! — devient républicain avancé, puis royaliste... Avez-vous lu *le Maire de Forges* ? Dès lors, vous n'avez besoin d'aucun éclaircissement.

Chez Plon-Nourrit :

M. AIGUEPERSE et R. DOMBRE : *Les Joies du célibat* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Sous prétexte qu'il ne saurait être pour un homme de plus belle devise que : « Je marche ! » et que son cousin, célibataire par regret d'un mariage manqué, s'enfonce dans l'égoïsme, ne marche plus et devient un vieux ramolli, — parfaitement ! — Marise de Lindau lui prêche l'action et la charité. Ce livre est, du reste, écrit à l'intention des jeunes filles : ô candeur, voilà bien des tes coups ! Les jeunes filles aimeront-elles toutes les lettres longues, prêchuses, pleines de sensiblerie, qu'échangent entre eux les personnages ? Aimeront elles ces nombreux « cahiers bleus » où s'épanchent trois ou quatre cœurs débordants ? (Faut-il avoir du temps à perdre !) Oui, sans doute, puisque « tout finit par un mariage... ». Ce qui me touche, pour ma part, c'est l'exquise bonne volonté avec laquelle Robert s'extasie devant *l'esprit narquois* de Marise, et la bonne foi de Marise qui savoure cet encens...

* * *

A. ROZET et J.-F. LEMBEY : *L'Invasion de la France et le siège de Saint-Didier en 1544* (Un vol. in-8°). — Écrit par un député et un professeur composé d'après — et même de — documents sérieux et soigneusement vérifiés, ce livre est intéressant et instructif.

Il nous révèle un François Ier et un Charles-Quint nouveaux, à classer dans notre mémoire entre ceux que le poète nous présenta dans *Le Roi s'amuse* et *Hernani*, — et ceux que nos professeurs nous firent jadis connaître, — sinon aimer, — à grand renfort de pensums.

Armés de pied en cap, les deux souverains se dressent dans l'œuvre de M.M. Rozet et Lembey, et, mieux qu'au temps jadis, nous nous intéressons à leurs faits et gestes.

* * *

GÉNÉRAL DE PIÉPAPE : *La Duchesse de Maine* (Un vol. in-8°). — C'est de l'histoire, mais si

dépourvue d'aridité ou de sécheresse et, de plus, présentée sous une forme si aisée et coulante qu'elle se lit comme un roman.

« Comme un roman ? » Je crois, ma foi, que c'est presque un roman ! Voyez plutôt les noms qui claironnent à chaque page : Louis XIV, la duchesse du Maine, les Condé et les d'Orléans, Voltaire et Fontenelle, le Régent et Louis XV...

Tous ces beaux seigneurs et ces nobles dames passent, pimpants, parés et parfumés ; ils se battent ou content fleurette ; elles conspirent ou se laissent aimer...

Deux jolies héliogravures vieillottes complètent l'impression que produit la lecture et, quand on relève les yeux de dessus le livre, on est presque choqué de ne point voir devant soi Bélise ou Mme du Defant, — voire Cellamare ou l'austère Maintenon.

* * *

LE DR J. TRIPOT : *Au pays de l'or, des forçats et des peaux rouges* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — L'auteur, chef d'une mission scientifique, a passé quelques mois dans la haute Guyane française, aux sources du fleuve Maroni. Il nous raconte son voyage, il décrit le pays, ses habitants et leurs mœurs, réservant pour un autre ouvrage les résultats de ses recherches professionnelles. Tour à tour il croque les bagnards, les libérés, les évadés, puis les populations créoles et noires et, enfin, les Peaux-Rouges — il y en a donc encore ?

Ce livre, qui dénote un rare esprit d'observation, est plein de traits piquants et souvent horribles ou répugnants — nous sommes chez les sauvages et même pis. Je me garderai bien de recommander à nos amateurs de boissons fermentées le « cochiri » dont le Dr Tripot donne la recette vraiment peu appétissante.

Chez Sansot :

PAUL ABRAM : *Cartes postales* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — « Critique : Notes et impressions », écrit l'auteur en première page et, jusqu'à la fin du volume, les « notes » se succèdent, concises, serrées, claires. M. Abram touche à tout, effleure tous les sujets qui ont depuis deux ou trois ans préoccupé l'esprit humain, — il parle des pièces, des livres, des artistes qui ont intéressé ou intéressent le public à un titre quelconque ; son livre est une réunion d'articles écrits au jour le jour, sous l'influence de l'impression toute récente et toute chaude. C'est dire que ces pages gagnent en spontanéité sincère ce que parfois elles

perdent en valeur documentaire. Le mariage et la femme ont été tout particulièrement étudiés dans les livres récents de divers auteurs par M. P. Abram qui en parle avec compétence.

* * *

CH. BASILLIOT : *Le Rosaire des soirs* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — *L'aube est sale...* semble inspiré de Rollinat ; *les morts ne sont plus dans les tombes* se ressent de la philosophie maeterlinckienne (si j'ose risquer ce claironnant néologisme) ; « les baisers noirs », « les baisers clairs », « les pas lourds comme un glas », le temps qui jette

à tous les horizons

Leurs cendres, en gerbes et par bonds,

ne peuvent pas ne point faire songer à Verhaeren. L'auteur, du reste, ne se cache aucunement d'une vive admiration pour notre grand poète et l'on ne saurait assez l'en féliciter : Verhaeren est un maître... mais son style et son rythme sont infiniment personnels... Ces qualités n'ont point encore acquis leur complet développement chez M. Basilliot.

—

Chez P.-V. Stock :

ADRIEN MITHOUARD : *Les Marches de l'Occident* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Dix ou douze livres, depuis quelques semaines, nous ont parlé de l'Italie. Alors, j'ai soupiré quand j'ai vu en sous-titre : *Venise, Grenade*. Eh bien ! j'ai eu tort. L'ouvrage de M. Mithouard est un poème bellement coloré ; c'est en particulier une analyse fine de la psychologie vénitienne, — si naturellement dérivée de la situation qu'occupe la ville, — au bord d'une mer aux eaux mortes, baignant un « sol illusoire »... — cette ville où de nombreux rapports avec l'est ont mis dans l'âme des habitants, jadis, des idées fantasques et cruelles...

Grenade, sise sous une lumière différente et plus chaude ; Grenade, aux monuments arabes, n'est ni moins belle ni moins curieuse que sa sœur orientale.

L'auteur termine — et cela est fort beau — son admiratif travail par un éloge à la France.

—

Chez Messein :

JULES GÉRARD JORDENS : *Voici l'âme et la chair* (Un vol. in-18, à fr. 3.50). — Il ne me paraît pas que ce livre « doive faire scandale » comme on l'avait annoncé. Peut-être quelques

jeunes gens, amis des sous-entendus, y puiseront-ils des enseignements? Peut-être une solitaire mûrissante éprouvera-t-elle d'étranges impressions à la lecture de ce volume? Je ne sais... Mais Walt Whitmann qui chante ingénûment la joie de l'amour et la gloire des Etats-Unis, Musset au gracieux libertinage, à la passion farouche parfois, Barbey, Villiers de l'Isle, Baudelaire et quelques autres, ne me semblent pas encore devoir être déboulonnés de leurs socles respectifs pour faire place à l'auteur de *l'âme et la chair*...

Edition du « Chroniqueur de Paris » :

LOUIS ALIBERT : *Le Fatal inceste* (Un vol. in-18 à fr. 3.50). — Marcel de Caminade, rentrant chez lui un soir, rencontre au coin d'une porte Eveline Bibey qui a fui son village où le père Bibey — « Le Coucut » — tenta de la violer. Marcel soigne la pauvrete, la consol, l'aime... et « ce qui devait arriver arriva ». Or, au cours d'un voyage en Médoc où il possède un château, Marcel découvre la famille Bibey, et apprend que si le père est connu sous le sobriquet de « Coucut », c'est que feu M. de Caminade lui... subtilisa sa femme pendant la nuit de noces...

Eveline et sa sœur jumelle sont les fruits de cette étreinte; le « Coucut » voulait donc

exercer une vengeance, et c'est Marcel qui a commis un inceste, sans le savoir. Il adore sa maîtresse et celle-ci est enceinte. Que faire? Ecouter la loi qui conseille la séparation? ou le cœur qui conseille le silence?... Margote, la mère de la jeune femme, sauve la situation par un héroïque mensonge. Et le lecteur est impressionné plus d'une fois par les émouvantes idées de M. Alibert.

Edizione di Poesia. Milan :

PAOLO BRAZZI : *Aeroplani* (Cantialati di lire 3.50). — Du haut de l'aéroplane ou du ballon dirigeable, l'auteur voit le monde, les hommes, la vie... Et il chante, il chante les sentiments forts et virils, le courage, le patriotisme, l'abnégation parfois, le carnage à l'occasion; il dit (et c'est là un illogisme fréquent chez les hommes de plume) son mépris des livres et son mépris de la femme — ce qui arrive souvent aux amoureux. Je m'empresse d'ajouter que j'ignore absolument si M. Brazzi fait partie de cette triste catégorie! Il parle, du reste, de l'amour d'une manière réaliste, mais quelques-unes de ses conceptions sont belles et nobles malgré les tendances d'une fantaisie maladive qu'affiche parfois ce disciple du lyrique et enthousiaste Marinetti, le fougueux futuriste.

LES REVUES A LIRE :

LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.

L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

THÉATRA, hebdomadaire, 361, chaussée de Waterloo, téléphone 10314.

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.

LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 7, Montagne des Aveugles, Bruxelles.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.

LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.

WALLONIA, mensuelle, 10, rue Henkart, Liège.

DURENDAL, mensuelle, 22, rue du Grand Cerf, Bruxelles.

LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.

LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.

L'ART A L'ÉCOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.

MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.

L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.

LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).

L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.

LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.

LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.

ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.

LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.

LA BALANCE (*Viéssi*), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.

LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.

L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.

LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.

DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, I üzowstr., Berlin.

LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp.	40 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
» Le Fils de ma Femme	3 50
L. DELATRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes.	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLEMAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes.	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes.	3 00
CH. FORGEOIS, Pax! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes).	2 50
EUG. HERDIES, Le Roman de la Digue	3 50
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ).	3 50
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes.	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante.	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami	1 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.	3 50
GEORGES RENS, La Gluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 50
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie.	3 50
» La Beauté Triomphante	2 50
B ^{on} Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes.	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman.	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie.	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes.	3 00
» L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puison.	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.